L'EMPIRE MEXICAIN

HISTOIRE DES TOLTÈQUES, DES CHICHIMÈQUES, DES AZTÈQUES ET DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

PAR LE VICOMTE

M. TH. DE BUSSIERRE



PARIS

HENRI PLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

1863

L'EMPIRE MEXICAIN.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en février 1863.

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

L'EMPIRE
MEXICAIN

HISTOIRE DES TOLTÈQUES, DES CHICHIMÈQUES, DES AZTÈQUES
ET DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

PAR LE VICOMTE

M. TH. DE BUSSIERRE



PARIS
HENRI PLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE GARANCIÈRE
1863

AVANT-PROPOS

ET

INDICATION DES SOURCES.

Nous n'avions pas la pensée, en commençant le présent travail, de le livrer à l'impression. Quelques amis, confidents de nos lectures et de nos études, nous ayant engagé à en faire connaître les résultats au public en un moment où le Mexique fixe particulièrement son attention, nous croyons devoir céder à leur invitation, et présenter ici, réuni en un seul faisceau, ce que nous avons trouvé répandu dans un très-grand nombre de volumes.

Plusieurs puissantes nations, formant des royaumes différents d'étendue, existaient dans l'Amérique centrale pendant les siècles qui ont précédé la conquête du nouveau monde. Dans cet ouvrage, nous nous occuperons spécialement de l'empire de l'Anahuac, ou du Mexique proprement dit. C'est celui sur lequel on possède les documents les plus nombreux, les plus intéressants et les plus authentiques; c'est celui dont la conquête forme l'épisode le plus saillant de

l'histoire américaine, et dont la chute entraîna celle de tous les autres États du continent central.

Toutefois, nous nous empressons de reconnaître que les monarchies qui s'étaient constituées dans le Guatemala, dans le Michoacan, le Yucatan, etc., et qui subirent le joug espagnol peu après la chute de Mexico, pourraient être le sujet d'études également intéressantes. Une civilisation, que plusieurs écrivains estiment supérieure à celle de l'Anahuac, y existait. A défaut du témoignage des historiens, de nombreux vestiges matériels suffiraient pour prouver que cette civilisation, aujourd'hui éteinte, était, sous certains rapports, très-avancée chez les Quichés, les Cakchiquèles, les Zugutèles, les Mayas, etc. Les immenses débris du somptueux palais d'Utatlan, situé au milieu d'une magnifique capitale également ruinée aujourd'hui, et qui était assez vaste pour fournir à son prince soixante-douze mille soldats lorsqu'il marcha contre les Espagnols, le vaste palais de Copan et la caverne qui l'avoisine, les forteresses de Parraxquin, de Chalistan, d'Uspantlan, de Socolco, etc., les anciennes villes de Palenqué, de Tupanguatemala, de Mixco, de Xelahuh, de Chiméquêna, d'Atitlan et tant d'autres, les nombreux et somptueux débris qui couvrent l'Amérique centrale, suffisent pour prouver que les arts et les sciences devaient avoir atteint parmi ces peuples un immense développement.

Les écrits dans lesquels nous avons recueilli les matériaux du présent travail sont les suivants :

Bernal Diaz, *Hist. verdadera de la conquista,* etc. (Diaz était au nombre des premiers compagnons de Cortès.)

Gomara, *Cronica de N. España,* 1554.

Sahagun, *Hist. del ant. Mex.* (5e et 7e vol. de la coll. d'Aglio).

Torquemada, *Monarquia indiana* (éd. de Madrid, 1723).

Cortez, *Carta* 2, 3 et 4 *de Relacion embiada a Sua Sacra Magestad del Emperador nuostro senor por el capitan general de la Nueva España don Fernando Cortez* (vol. Ier, *Historiad. prim. de Barcia*).

Herrera, *Hist. gen. de los echos de los Castillanos en las Islas y tierra firme del mar Oceano,* 4 vol. in-fol.

Las Casas, *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias,* 1552, in-fol.

Don Fernando d'Alva, *Ixtlilxochitl, Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco,* traduit par H. Ternaux-Compans, 2 vol. in-8°. (Ixtlilxochitl descendait des anciens rois de Tezcuco. Ses œuvres sont des annales authentiques sur l'histoire ancienne du nouveau monde. On peut le comparer à nos vieux historiens.)

Le même, traduit par le même, *Cruautés horribles des conquérants du Mexique*, etc., 1 vol. in-8°.

Ternaux-Compans, *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*, 1 vol. in-8°.

Le même, *Second Recueil*, 1 vol. in-8°.

Clavigero, *Storia antiqua del Messico*, 4 vol. in-4°, 1780.

Solis, *Historia della conquista de Mexico*, 1 vol. in-fol., 1704.

Robertson, *History of America*, éd. de 1812, 4 vol. in-8°.

Al. de Humboldt, *Vues des Cordilières et monuments indigènes de l'Amérique*, 1 vol. in-fol.

Le même, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, éd. de Paris, 1827.

Navarreta, *Coleccion de Viages.*

Solorzano, *Politica indiana.*

Alcedo, *Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales.*

Augustini Aglio, *Antiquities of Mexico*, etc., 7 vol. in-fol.; London, 1829. (Collection de toutes les antiquités mexicaines, avec les notes et commentaires de M. de Humboldt, de Dupaix, etc.) — Ainsi que nous le disions ci-dessus, les œuvres de Sahagun se trouvent dans les 5e et 7e volumes de cette collection.

Prescott, *Erroberung v. Mexico* (éd. allem., Leipzig, 1845).

Touran, *Histoire générale de l'Amérique.*

Baluffi, *l'America un tempo Spagnuola* (Ancône, 1844).

Wittmann, *Allg. Gesch. der Cath. Missionen.*

Wagner, *Biographien denkwürdiger Priester und Prälaten.*

Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à C. Colomb, écrite sur des documents inédits puisés aux anciennes archives indigènes, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, etc. (Paris, chez Arthur Bertrand, 1857.)

Un très-long séjour en Amérique, de consciencieux voyages, une étude profonde des langues du pays et des anciennes écritures hiéroglyphiques, et d'infatigables recherches dans les vieilles archives ont mis ce dernier auteur à même de présenter l'histoire de l'Amérique centrale sous un jour nouveau et de faire faire un progrès très-considérable à la science.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE L'ANAHUAC PENDANT LA DOMINATION TOLTÈQUE, CHICHIMÈQUE ET MEXICAINE.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect du pays. — Traditions primitives. — Les Toltèques.

Un immense plateau, composé de roches porphyritiques, élevé de deux mille ou deux mille cinq cents mètres au-dessus des océans Atlantique et Pacifique, et désigné jadis sous les noms de Michoacan et d'Anahuac, occupe le cœur du Mexique[1]. Il est formé par le dos même de la colossale chaîne des Andes, et il sert de base à quatre gigantesques volcans désignés sous les noms de Popocatepetl, d'Iztaccihuatl, de Citlalteptl et de Nauhcampatepetl[2] ou de Coffre de Pérote. Ces cônes volcaniques, couverts de neiges éternelles, comptent parmi les cimes les plus hautes du nouveau monde; le plus élevé des quatre atteint cinq mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Aux pieds du plateau mexicain s'étendent des plaines, larges du côté du nord et qui vont en se rétrécissant de celui du sud. Cette configuration du sol a pour conséquence la division du pays en trois grandes zones parfaitement dis-

[1] *Anahuac* signifie *terre voisine de l'eau*. Ce nom s'appliqua originairement à la seule vallée de Mexico. Plus tard, il s'étendit aux terres qui descendent au levant et au couchant vers les deux Océans. Après la conquête, les Espagnols donnèrent à tout le pays le nom de sa capitale, et c'est ainsi que prit naissance la dénomination *Mexique*, qui finit par être appliquée à l'immense royaume de la Nouvelle-Espagne.

[2] C'est-à-dire montagne carrée.

tinctes, à savoir : les terres chaudes, les terres tempérées et les terres froides.

La première zone, dite *tierras calientes*, possède toutes les richesses de la végétation tropicale; elle produit la canne à sucre, le coton, l'indigo, la banane, en un mot, tous les végétaux des climats les plus favorisés; mais elle est malsaine et sujette à la terrible maladie connue sous le nom de fièvre jaune ou de *vomito prieto*.

Les terres tempérées (*tierras templadas*) commencent à la hauteur de douze ou quinze cents mètres, sur la pente de la Cordilière. On y jouit d'un éternel printemps, d'une chaleur moyenne de 18 à 24 degrés. C'est la région des fruits les plus variés, des céréales, des plus beaux arbres du monde. « Nulle part, dit à ce propos M. de Humboldt [1], on » ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel les dif» férentes tribus de végétaux se suivent comme par couches, » les unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le » port de la Vera-Cruz vers le plateau de Pérote (au-dessus » de Jalapa). C'est là qu'à chaque pas on voit changer la » physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, » la figure des animaux, les mœurs des habitants et le genre » de culture auquel ils se livrent. »

Les terres froides (*tierras frias*) se composent des plateaux élevés à plus de deux mille mètres. La température moyenne y est de 17 à 18 degrés, les hivers y sont doux et les étés tempérés. Les plateaux, dont la hauteur absolue dépasse deux mille cinq cents mètres, n'ont plus qu'une végétation pauvre; le sol en est aride; la chaleur y atteint au plus sept ou huit degrés.

Le Mexique est le pays de la terre qui réunit le plus de richesses végétales. On y trouve les produits de toutes les zones. Les arbres, les fruits et les fleurs de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique prospèrent sur ce sol privilégié, et il a

[1] *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, liv. II, ch. VIII.

d'admirables produits qui n'appartiennent qu'à lui; aucune contrée ne possède d'aussi magnifiques bois d'ébénisterie et de teinture, des plantes médicinales aussi variées.

Les rivières y sont peu nombreuses, leurs cours ne sont pas considérables, et elles ont plutôt l'apparence de torrents que de fleuves. Les lacs, au contraire, abondent dans le Mexique. Outre ceux de Patzcuaro, de Chapala, de Mextitlan, de Parras, etc., ceux du grand plateau mexicain doivent fixer l'attention.

La magnifique vallée de l'Anahuac ou de Mexico-Tenochtitlan, creusée sur le dos même des montagnes centrales de la Cordilière mexicaine, est sans contredit le point le plus important de ce plateau. Elle forme un bassin ovale ayant soixante-sept lieues de circonférence et cent quarante-cinq lieues carrées de surface, et est entourée d'un rempart de très-hautes montagnes. Le fond de ce bassin est à deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Cinq beaux lacs étagés les uns au-dessus des autres en occupent un dixième[1].

Dans nos climats, on trouverait à cette élévation des neiges, des glaces, des mousses, une végétation rabougrie, et on n'y rencontrerait pas d'habitants. Au Mexique, on y découvre des villes, des champs couverts de moissons magnifiques, de superbes ceintures de forêts, une planturcuse végétation, des jardins dans lesquels l'oranger, le citronnier et le grenadier marient leurs feuillages et leurs fruits à ceux du pêcher, de l'amandier, du cerisier et du pommier, et enfin des plates-bandes où sont réunies les plus belles fleurs des deux hémisphères.

Cette incomparable vallée a joué un très-grand rôle dans l'histoire de l'Amérique centrale; plusieurs puissantes monarchies y ont successivement établi leur siége, enfin elle a

[1] Ces lacs sont ceux de Zumpango, de Xaltocan, de San-Christoval, de Tezcuco (le seul dont les eaux soient salées), et de Xochilmilco ou de Chalco. Ce dernier lac est divisé en deux par une chaussée.

été le berceau de ce grand empire de l'Anahuac qu'entouraient des États tributaires ou indépendants, et qui fut renversé par Cortès. C'est sur le bord de l'un de ses lacs que s'élevaient les riches et vastes capitales de cet empire, avec leurs magnifiques palais, leurs temples, leurs monuments et leurs pyramides.

On manque de renseignements sur les populations primitives du Mexique, et deux questions se présentent naturellement à l'esprit de celui qui s'occupe de l'histoire ancienne de l'Amérique. Ce continent a-t-il commencé à se peupler bientôt ou longtemps après le déluge universel? — Par où se sont introduits les hommes qui l'ont peuplé d'abord?

Il est à peu près impossible de répondre à la première de ces questions. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les légendes américaines, très-obscures et surchargées de faits merveilleux, remontent à une haute antiquité, et qu'elles ont conservé, parmi de nombreuses réminiscences de la Genèse, le souvenir du grand cataclysme qui engloutit dans les eaux tout le genre humain, à l'exception d'une seule famille.

Les traditions donnent quelques lumières sur la seconde question. Elles parlent de peuples venant du Nord, de contrées glaciales et dans lesquelles le soleil ne se montrait pas pendant fort longtemps. Évidemment ceci a trait aux interminables nuits des régions boréales, et indique une immigration par l'Asie septentrionale. Elles font mention également de peuplades arrivées par mer du côté de l'Orient. D'où venaient ces peuplades? A laquelle des nations de l'antiquité appartenaient-elles? C'est ce que la science ethnographique n'a pas su déterminer jusqu'à présent.

Tous les historiens de l'Amérique sont d'accord pour affirmer qu'au moment de la découverte du nouveau monde par C. Colomb[1], il était irrégulièrement partagé entre deux

[1] Nous employons cette expression dans son acception vulgaire; des faits analysés avec soin par plusieurs historiens prouvent que l'Amérique avait

grandes familles, ayant entre elles des traits de ressemblance qui les distinguaient des peuples de notre hémisphère. L'une de ces familles se composait d'une multitude de tribus vivant, à l'état sauvage, des produits spontanés de la terre; l'autre était organisée en corps de nation ayant des formes régulières de gouvernement et de religion basées sur une puissante hiérarchie sacerdotale. Le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie dans ces États, en particulier dans les deux empires du Mexique et des Incas, au Yucatan et dans les différentes provinces guatémaliennes, permettait de les comparer sous de certains rapports aux vieilles et puissantes monarchies de l'Asie et de l'Égypte.

Les races policées des deux Amériques paraissent n'avoir connu que fort imparfaitement leur existence parallèle, et ne s'être trouvées qu'en rapports très-indirects avec les tribus sauvages de leur continent.

D'après la tradition que rapporte Ixtlilxochitl, le Mexique aurait été habité dès les temps les plus reculés par une race de géants, auxquels succédèrent les Olmèques ou Ulmèques, les Xicalanques qui devinrent les dominateurs du pays, et quelques autres peuplades de moindre importance.

A en croire cette même tradition, très-obscure d'ailleurs, les premières notions de la civilisation furent portées à ces diverses nations par des personnages extraordinaires, arrivés de fort loin, du côté de l'Orient, longtemps avant l'ère chrétienne. La mythologie de ces temps nous apprend que ces personnages, venus en assez grand nombre, se présentèrent au nom du Ciel, pour réunir les tribus errantes, leur partager les terres, leur donner des lois et leur enseigner les arts utiles. Ils furent, dit-on, les fondateurs des premières monarchies de l'Amérique centrale, et unirent la puissance suprême au souverain pontificat. Ces mysté-

été *découverte* bien avant les voyages de Colomb. Probablement le hardi navigateur génois connaissait ces faits.

rieux étrangers portèrent aux peuples qui se soumirent à leurs lois la connaissance et le culte d'un Dieu unique, créateur et maître du ciel et de la terre. Mais bientôt une foule de superstitions se joignirent à ce culte primitif, et l'apothéose des premiers législateurs eux-mêmes, des héros et des rois, l'observation du mouvement des astres, des forces et des phénomènes incompris de la nature, associèrent un innombrable cortége de divinités à ce Dieu suprême.

L'histoire des premières monarchies de l'Amérique centrale est couverte d'un voile épais. Cependant elles ont laissé des traces imposantes. Les ruines gigantesques de plusieurs villes qui appartiennent à la période la plus ancienne de la civilisation de l'hémisphère occidental excitent de nos jours encore l'étonnement des voyageurs. Elles se distinguent par la solidité et la simplicité. On trouve dans l'enceinte de ces antiques cités ou dans leur voisinage des débris de ponts, des aqueducs souterrains, des citernes ou plutôt d'immenses réservoirs construits avec un art prodigieux[1], des pyramides aujourd'hui couvertes de verdure et qui recèlent dans leurs flancs de longues galeries, des nécropoles, des sanctuaires et des appartements; — enfin l'on y découvre des temples et des palais. Ceux-ci sont en général construits sur de vastes soubassements en forme de talus; ils sont presque tous couronnés à l'extérieur de larges frises et entourés de galeries que soutiennent de massifs piliers; les portes de ces galeries mènent à des cours, à des portiques ou à de vastes corps de logis.

Des révolutions et des désastres dont le souvenir est effacé firent disparaître ces premiers empires; d'autres ruines plus imposantes encore, aujourd'hui également perdues dans les sombres forêts et dans les déserts du nouveau monde, proviennent d'une époque moins reculée; car

[1] C'est surtout dans le Yucatan, où les sources sont fort rares, que l'on rencontre ces dernières constructions désignées sous le nom de zonotes.

l'Amérique a eu ses cataclysmes, ses invasions de barbares, ses civilisations successives et ses nationalités diverses, tout comme le vieil hémisphère. Ses grandes monarchies ont été renversées et remplacées par d'autres royaumes, qui, à leur tour, ne subsistent plus que dans des vestiges[1].

Au moment où l'histoire du continent central commence à se dégager des obscurités et des fables, on trouve établis dans le cœur du Mexique actuel les Toltèques, nation guerrière et nombreuse. L'historien indigène Ixtlilxochitl les fait venir d'un pays surchargé d'habitants et situé au delà du 42e degré de latitude nord. Il paraît, ajoute-t-il, qu'ils furent chassés de leur patrie, et qu'après avoir navigué longtemps et côtoyé la contrée que l'on nomme aujourd'hui la Californie, ils parvinrent dans la Terre de Cortez, à laquelle ils donnèrent le nom de Huehuetlapallan, à cause de sa couleur rouge. Ils n'y restèrent pas très-longtemps; ils côtoyèrent le pays de Xalisco, puis ils débarquèrent au port de Huatulco, traversèrent plusieurs provinces et arrivèrent dans celle de Tochtépec, sur les bords de la mer du Sud. Ils explorèrent le pays de Tollantzinco, et y trouvant ce qu'ils cherchaient, c'est-à-dire un climat plus doux et des terres plus fertiles que les leurs, ils le colonisèrent et y fondèrent des établissements stables. Les Toltèques avaient sept chefs, et choisissaient alternativement l'un d'entre eux pour gouverneur. Ces sept chefs fondèrent la ville de Tollan, qui devint plus tard la capitale de leur empire, à cause de son heureuse situation. Les Toltèques soumirent promptement les anciens habitants du pays et surent s'approprier leur civilisation.

Sept années après la fondation de Tollan ils élurent un roi, lequel s'associa deux collègues, auxquels il assigna des

[1] Pour toutes les traditions qui se rapportent à l'histoire ancienne du pays et qui intéressent plutôt les savants et les antiquaires que la généralité des lecteurs, nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage si curieux et si complet de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.

États séparés. Ce fait se passa, suivant la tradition, dans la première moitié du sixième siècle de notre ère[1]. La nation toltèque forma dès lors trois royaumes confédérés, et l'un des rois était le chef suprême de l'empire. Le premier qui fut revêtu de cette dignité se nommait Chalchiuhtlanetzin[2]; il régna cinquante-deux ans. A partir de sa mort, la nation admit comme règle invariable que toujours le roi suprême régnerait ce nombre d'années. S'il venait à mourir avant, on se constituait en république pendant l'interrègne, et toutes choses continuaient à se faire au nom du défunt.

Nous ne répéterons pas, après Ixtlilxochitl, Torquemada et quelques autres historiens, les noms barbares des successeurs de Chalchiuhtlanetzin[3], nous nous attacherons de préférence au récit très-intéressant de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Des découvertes récentes dans les archives du pays lui ont permis de donner des détails entièrement nouveaux sur la civilisation toltèque.

L'auteur que nous suivons nous apprend que cette civilisation prit un prodigieux essor dans la seconde moitié du neuvième siècle, à la suite d'un merveilleux événement consigné dans les plus vieux documents américains.

L'épouse de Totepeuh-Camaxtli, roi de Tollan et chef suprême de la confédération toltèque, se trouvant enceinte, les astrologues prédirent qu'elle mettrait au monde un fils auquel les plus glorieuses destinées étaient réservées. Lors de la naissance de l'enfant, on le nomma Ceacatl-Quetzalcohuatl; ce dernier nom était celui d'un des anciens législateurs divinisés du pays, sur les traces duquel on croyait que le rejeton royal était destiné à marcher.

[1] Quelques auteurs lui assignent une date postérieure de cent ans.

[2] La syllabe finale *tzin* signifie *seigneur*.

[3] Les noms des lieux et des personnages qui figurent dans l'histoire de l'Amérique centrale sont presque tous démesurément longs et barbares pour des oreilles européennes; mais ils ont tous leur signification propre : nous croyons donc devoir leur conserver leur orthographe authentique.

Seize ou dix-huit ans plus tard, Totepeuh périt dans une conjuration. Son fils le vengea, puis disparut après avoir annoncé à ses amis qu'on le reverrait un jour.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Règne de Ceacatl-Quetzalcohuatl.

Quinze années après l'événement dont nous venons de rendre compte, un personnage qui se donne le nom de Ceacatl-Quetzalcohuatl arrive de l'Orient par mer, et aborde à Panuco sans qu'on sache d'où il vient. Son apparence est auguste, son teint est clair, il porte de longs cheveux blonds et une barbe touffue. Son large vêtement blanc est orné de broderies noires. Une troupe nombreuse d'architectes, de peintres, de bijoutiers, d'orfévres, de sculpteurs, de musiciens, d'astronomes, de mathématiciens, de savants, d'artistes et d'artisans en tous genres le suit. Il s'arrête pendant trois ans à l'antique cité de Tollantzingo, et y fait construire un temple et un palais souterrain. Il y travaille avec ses compagnons au plan qu'il a conçu pour réformer le culte et la morale de l'empire toltèque. Il veut imprimer un nouveau mouvement à la civilisation par l'encouragement des arts et des sciences; il réunit près de lui les membres dévoués d'une association secrète composée des anciens partisans de son père; il leur donne ses instructions et les charge de préparer, par leurs prédications, les peuples, au nouvel ordre de choses qu'il veut établir.

Sur ces entrefaites la couronne de Tollan se trouve sans maître. Elle est offerte à Quetzalcohuatl; il est reçu dans sa nouvelle capitale et dans les villes nombreuses qui existaient dès lors autour des lacs de la vallée de l'Anahuac, comme un envoyé du Ciel, et y est revêtu de la double puissance royale et sacerdotale.

Quetzalcohuatl reconnaissait un Être suprême, maître de la création, présidant aux phénomènes de la nature, et dirigeant les divinités inférieures.

Dès que son pouvoir est affermi à Tollan, il abolit les sacrifices humains en usage parmi les Toltèques, comme chez la plupart des peuples du nouveau monde, purifie les temples et détermine les dons qu'on pourra y offrir. Ce sont des parfums, des fleurs, des fruits, des papillons; et aux jours des grandes solennités, un lapin, un serpent, un daim.

Afin de rendre respectable à ses sujets le sacerdoce chargé de les instruire et de réformer leurs coutumes encore empreintes de barbarie, le roi l'astreint à la discipline la plus rigoureuse. Il est le premier à s'y conformer, en sa qualité de chef suprême de la religion. Les prêtres, dont la plupart sont obligés au célibat par un vœu, forment une puissante hiérarchie, et les cérémonies du culte sont déterminées par un minutieux rituel dont il est sévèrement défendu de s'écarter. Parmi les rites nouveaux qu'introduit Quetzalcohuatl, on est étonné de trouver l'usage de l'ablution des enfants nouveau-nés et celui de la confession auriculaire; le respect pour le signe de la croix est aussi recommandé par lui. Le roi fonde à Tollan des monastères ou maisons de jeûne et de prière pour les personnes des deux sexes, et des collèges dans lesquels les savants et les artistes de sa suite sont chargés d'instruire la jeunesse. Sous ces habiles maîtres, les arts et les sciences prennent en peu d'années un développement extraordinaire. Quetzalcohuatl ne se borne pas à moraliser et à instruire ses sujets, il leur procure également les moyens d'acquérir la richesse et les douceurs de la civilisation.

Il donne à ses États une organisation toute féodale et les divise en provinces gouvernées par des princes à titre héréditaire; il fait rebâtir Tollan avec une magnificence comparable à celle que l'on admirait dans les célèbres capitales

des antiques monarchies de l'Asie. Il la remplit de palais et de temples gigantesques, et emploie à la décoration intérieure de ces édifices l'émeraude, la turquoise, l'or, l'argent, le jaspe, le porphyre, le marbre et l'albâtre. Les autres villes de l'empire sont également embellies par ses soins : il fait planter de nombreux jardins dans lesquels la végétation tropicale étale ses splendeurs ; il construit des chaussées et des ponts, et relie ainsi Tollan avec les régions qui s'étendent jusqu'aux rivages des deux Océans. Les marchés de la capitale, entourés de vastes portiques où se réunissent les négociants de la moitié de l'hémisphère occidental, deviennent au bout de peu d'années le centre d'un commerce très-étendu. Tous les admirables produits de la nature et de l'industrie américaines s'y trouvent réunis.

L'empire toltèque prend une grande étendue aux temps de cet illustre prince. Il occupe plus de mille lieues de pays. Grand nombre d'États et de provinces qui jadis ne faisaient point partie de la monarchie s'y réunissent volontairement, gagnés par la prédication des disciples de ce nouveau roi-prophète.

Quetzalcohuatl régnait depuis vingt ans à Tollan. C'étaient autant d'années d'une paix continue et d'une prospérité sans exemple. On leur donne le nom d'âge d'or des Toltèques.

Mais au bout de ces vingt ans, Huémac[1], roi de Culhuacan, l'un des membres de la confédération, ambitieux, cruel et jaloux, forme le projet de renverser le souverain de Tollan. Il réussit à gagner à son parti les anciens prêtres, aux yeux desquels l'abolition des sacrifices humains avait été une innovation sacrilége. Ces prêtres demandent, pour la forme, à Quetzalcohuatl d'autoriser de nouveau ces épouvantables holocaustes, et sur le refus du roi, refus facile à prévoir, la sédition éclate dans les grandes villes de l'empire.

Quetzalcohuatl, voulant éviter l'effusion du sang, aban-

[1] Dans quelques histoires ce prince est nommé Tetzcatlipoca.

donne sa capitale et ses États à son rival; mais en s'éloignant il annonce que ses descendants y reviendront un jour pour rétablir ses lois.

Le roi dépossédé franchit les immenses montagnes qui séparent la vallée de l'Anahuac des plaines de Huitzilapan[1]. Les peuplades olmèques du levant et du midi, dépendantes du royaume de Tollan et qui n'avaient pas été entraînées dans la révolte, viennent se grouper autour de lui et le supplient de continuer à régner sur elles. Il accepte, fonde la magnifique ville de Cholullan, et renouvelle pendant dix années les merveilles de son premier règne. Ce terme expiré, Huémac lui déclare la guerre. Fidèle à son système pacifique, Quetzalcohuatl se retire malgré les larmes et les supplications de ses sujets, qui à partir de ce temps lui rendent les honneurs divins. L'usurpateur s'empare de Cholullan, et y fixe le siége de son empire.

Suivant une tradition assez obscure, c'est encore Quetzalcohuatl qui établit l'ordre et la civilisation dans l'empire des Mayas[2]. Il y arrive, après son départ de Cholullan, sous le nom de Cukulcan. Son air vénérable, la haute sagesse dont il est doué, engagent les princes du pays à le supplier d'accepter la couronne, de se mettre à leur tête, et de fixer sa résidence à Mayapan, capitale de la presqu'île. En peu de temps, l'empire des Mayas présente l'aspect de la prospérité la plus grande. Le nombre des villes s'y accroît considérablement, le sol se couvre de monuments splendides. Le grand prince donne à ses nouveaux États la même organisation féodale qu'à ses deux premiers royaumes; il s'associe les deux plus puissants de ses vassaux en qualité de rois, de telle sorte qu'à l'instar de la monarchie toltèque, celle des Mayas se trouve partagée en trois souverainetés indépendantes, qui au besoin n'en font qu'une; les trois royaumes sont ceux de Chichen, d'Uxmal et de Mayapan; la ville de Mayapan con-

[1] Aujourd'hui de la Puebla de los Angelos.

[2] Aujourd'hui l'Yucatan.

tinue à être la métropole de l'empire. Après un troisième règne, également glorieux, de dix années, le civilisateur de l'Amérique centrale disparaît à jamais. Ses collègues et ses peuples lui choisissent un successeur dans la puissante famille des Cocomes, les deux autres trônes sont occupés par des membres de celle des Tutul-Xius.

La prospérité et le développement de la civilisation de l'empire maya ne subissent aucune diminution pendant les deux siècles qui suivent le départ de Cukulcan ; mais après deux cents ans de concorde et de prospérité, les rois cocomes qui occupent le trône de Mayapan abandonnent la ligne de conduite que leur avaient tracée leurs ancêtres, et se livrent à la tyrannie et au luxe le plus extravagant. Des guerres intestines en résultent; les Cocomes sont précipités du trône vers le milieu du douzième siècle par les Tutul-Xius, qui décernent la troisième couronne héréditaire de l'empire au grand prêtre de la famille des Cheles; celui-ci prend le titre de roi d'Izamal. Uxmal devient alors la métropole de la presqu'île, et les Tutul-Xius y exercent une prépondérance incontestée.

La monarchie atteint son plus haut degré de prospérité sous le gouvernement de ces princes. Uxmal, entre autres, se couvre de monuments admirables; leurs étonnants débris attestent de nos jours encore la grandeur passée de l'empire maya. Des places immenses avaient été ménagées au milieu des temples et des palais de la capitale; elles étaient ornées de bassins qu'ombrageaient des palmiers, des bananiers et des arbustes fleuris. Des jardins, des promenades variées, unissaient Uxmal aux nombreuses villes du voisinage, où les grandes familles de l'empire possédaient des palais qui rivalisaient de magnificence avec les résidences du chef de l'État.

Ces richesses, en introduisant un luxe effréné, amènent le relâchement des mœurs; les leçons, les préceptes et les principes de Cukulcan sont oubliés; un culte abominable

souille les temples, et de nombreux sacrifices humains impriment un hideux stigmate à cette civilisation si avancée. Un siècle environ après l'établissement de l'empire à Uxmal, le déclin de la monarchie commence. La guerre civile, l'invasion étrangère, les ouragans, la famine et les maladies contagieuses hâtent sa dissolution. Vers la fin du quinzième siècle, elle se fractionne en une foule de petites principautés indépendantes les unes des autres, et en même temps, de sinistres oracles, émanant des sanctuaires les plus vénérés du pays, annoncent que dans peu d'années une nation blanche et barbue viendrait du côté où le soleil se lève, portant avec elle un signe dont l'irrésistible puissance ferait tomber tous les anciens dieux.

CHAPITRE TROISIÈME.

Prospérité, déclin et chute de l'empire toltèque.

Retournons au moment où Quetzalcohuatl venait de quitter sa seconde capitale, Cholullan. C'est en lui que se personnifie la civilisation de l'Amérique centrale; à ce titre, nous avons dû nous étendre quelque peu sur la vie et l'influence de ce mystérieux personnage. Le roi Huémac, après avoir achevé la conquête des provinces qui avaient reconnu l'autorité de son rival, décrète sa propre apothéose, se place sur les autels et se fait offrir plusieurs milliers de victimes humaines. Les cruautés inouïes, les orgies épouvantables du nouveau dieu amènent le soulèvement du royaume de Tollan; il place à sa tête le noble Nauhyotl. Celui-ci défait et tue Huémac; puis, pendant un règne glorieux de soixante ans, il cicatrise les plaies que le Néron américain avait faites à l'empire toltèque.

Cependant la chute de l'usurpateur n'entraîne pas l'abolition des sacrifices hideux dont il a protégé le retour, et il

continue à avoir lui-même des temples et de nombreux adorateurs. A partir de ce temps, l'Amérique centrale reste divisée entre les adhérents de la religion établie par le civilisateur Quetzalcohuatl et ceux des rites barbares que Huémac avait inaugurés de nouveau; ces derniers sont les plus nombreux et les plus puissants. Mais les partisans de Quetzalcohuatl affirment que le prophète, fidèle à sa promesse, reviendra un jour dans le pays, ou qu'au moins il y enverra ses descendants, et que ceux-ci soumettront à leur empire tous les royaumes, tous les États indépendants, toutes les villes, pour y rétablir le système religieux et la législation que le grand roi avait donnés à Tollan et à Cholullan.

Cette croyance s'enracine au point d'être admise même par les prêtres des divinités auxquelles on offre les plus sanglants holocaustes. Quelques siècles plus tard, elle favorisera singulièrement les Espagnols; à leur arrivée, la plupart des populations de l'Amérique centrale croiront reconnaître en eux les successeurs désignés par le monarque divinisé.

Tollan retrouve la prospérité dont elle avait joui au temps de Quetzalcohuatl, tandis que Nauhyotl occupe le trône; cette capitale devient de nouveau le centre d'un immense commerce, le lieu de rendez-vous des savants et des artistes. Les monastères et les colléges fondés par le prophète sont rouverts, la plupart de ses lois sont remises en vigueur.

L'empire toltèque atteint l'apogée de sa prospérité vers la fin du dixième siècle, à la suite d'une longue paix, durant laquelle les trois royaumes dont il se compose maintiennent le pacte fédéral et leur indépendance réciproque. La ville de Culhuacan, située sur les rives du grand lac de l'Anahuac, et dans laquelle les trois rois se réunissent pour s'occuper des intérêts généraux de la monarchie, en devient le centre politique et commercial, mais Tollan continue à l'emporter par la culture, la politesse, la beauté de ses édifices et l'extrême magnificence de la cour de ses souverains.

Arrivé au faîte de la puissance, l'empire commence à décroître. Sa grande étendue est pour lui une première cause de dissolution. Ses provinces sont gouvernées féodalement par des vice-rois héréditaires, qui parviennent peu à peu à se rendre presque indépendants, et qui adoptent dans leurs capitales le faste et les attributs de la royauté. Des famines épouvantables, suite d'une sécheresse de vingt-quatre ans, qui fit tarir les sources et les rivières, des révoltes, des maladies pestilentielles, envahissent la monarchie à plusieurs reprises et dépeuplent des provinces entières; enfin les débordements des rois, auxquels s'associent le peuple, les prêtres et même les vestales, ébranlent l'empire jusque dans ses fondements; les lois les plus saintes tombent peu à peu en désuétude et sont foulées aux pieds. Bientôt la guerre civile éclate. Les trois royaumes confédérés, dont l'union avait fondé la puissance toltèque, se font une guerre acharnée. Le sort des armes favorise tantôt l'un, tantôt l'autre des princes rivaux. Déjà l'empire penche visiblement vers sa ruine, lorsqu'un élément nouveau, l'invasion de peuples innombrables, venus du continent septentrional, accélère sa chute.

Ces peuples, pressés eux-mêmes par les Apaches, nation barbare qui arrive des régions glacées du nord, sont désignés sous le nom générique de Chichimèques, bien qu'on trouve parmi eux une grande variété de types. Ils arrivent par bandes, se succèdent sans interruption dans les fertiles vallées de l'Anahuac, et étendent leurs excursions au delà des montagnes qui les limitent; le meurtre, l'incendie, le pillage marquent en tous lieux leur passage. Au milieu de ces affreux désastres, les rois de l'empire, loin de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, continuent à se faire une guerre acharnée; les plus riches provinces se mettent en révolte ouverte; le désordre est partout. Les envahisseurs font chaque jour de nouvelles conquêtes. Les familles les plus puissantes du pays, surtout celles des nobles et antiques

cités de Culhuacan et de Tollan, commencent à émigrer, emportent avec elles leurs richesses et vont implanter en d'autres contrées leur langue, leurs lois et leur civilisation.

Le chef de l'empire toltèque, Toplitzin-Acxitl, roi de Tollan, marche à la rencontre des Chichimèques, mais il est battu à la tête de son armée. Ses collègues, loin de comprendre que cette défaite est un malheur pour tout l'empire, s'en réjouissent, et les guerres intestines continuent, les maladies et la famine exercent des ravages de plus en plus affreux.

Alors, disent les chroniques du pays, les Toltèques, en lesquels l'amour de la patrie vit encore, convoquent à la ville sainte de Teotihuacan[1] les princes, les sages et les prêtres de la nation, afin d'y consulter la divinité, et d'apaiser sa colère par des sacrifices expiatoires. Malgré la guerre civile, l'assemblée est très-nombreuse. Elle passe le premier jour en prières dans le temple; la nuit suivante, elle se réunit dans la vaste cour qui sert de vestibule à la pyramide du Soleil, dieu principal de l'empire, et au milieu de laquelle s'élève le grand autel. Déjà le feu dévore l'immense bûcher sur lequel sont liés les captifs qu'on offre à la divinité comme victimes, déjà les nobles Toltèques forment la ronde sacrée autour du foyer, lorsque tout à coup un spectre hideux, difforme, de taille colossale, vient se mêler à cette danse lugubre; personne n'ose lui adresser la parole, personne non plus n'a la force de s'éloigner. Le fantôme danse avec une sorte d'entraînement frénétique, suivant toutes les figures de la ronde, et à chaque figure, il saisit le Toltèque qui se trouve le plus près de lui, l'étreint de ses bras osseux et le jette mort à terre. Aux premières lueurs de l'aurore il disparaît, laissant le sol jonché de cadavres. Cette scène hideuse se renouvelle la nuit suivante.

[1] *Teotihuacan* signifie ville des dieux, de *teotl*, Dieu.

Quelques jours après, on aperçoit sur une roche voisine de la ville un enfant éblouissant de blancheur, aux formes séduisantes, et qui semble considérer avec tristesse l'antique cité. Lorsque l'on s'approche de lui, sa tête tombe en pourriture, et il exhale une odeur tellement infecte que plusieurs des assistants en meurent asphyxiés. On veut l'enlever pour le précipiter dans le lac voisin, mais on ne parvient pas à le remuer. Dans cet instant le génie de l'empire apparaît, et s'adressant aux Toltèques réunis au pied du rocher, il leur annonce que la fuite seule peut les mettre à l'abri des plus affreuses calamités, et que, s'ils veulent se laisser guider par lui, il les conduira en des lieux où ils trouveront la sécurité, la paix et le repos. Tel est le récit des historiens indigènes, répété par Torquemada [1].

L'assemblée de Teotihuacan se sépare sans avoir rien décidé; mais l'émigration des Toltèques prend d'immenses proportions; en même temps les invasions des différentes tribus chichimèques se multiplient, de nouveaux essaims de barbares se réunissent aux premiers venus, s'établissent dans les provinces, pillent et incendient les villes, massacrent les populations.

Dans ce moment suprême, les débris de la race toltèque encore réunis dans l'empire oublient enfin leurs querelles intestines pour faire face à l'ennemi commun. Malgré leur valeur, ils sont battus en toute rencontre; enfin, la fleur des princes et des guerriers indigènes succombe, après deux jours de la lutte la plus acharnée, au bord du grand lac de la vallée de l'Anahuac. Ce combat est le dernier effort de la monarchie expirante. Les Chichimèques ont payé chèrement leur victoire; des milliers des leurs jonchent le champ de bataille (959, d'après Ixtlilxochitl). Mais le royaume de Culhuacan, l'un des trois États confédérés de l'empire

[1] *Monarq. ind.*, l. I, ch. XIV.

toltèque, survit seul à ce désastre, et il est singulièrement affaibli et amoindri.

Topiltzin-Axcitl, roi de Tollan, fait mettre le feu à sa somptueuse capitale, afin de ne laisser qu'un monceau de cendres aux envahisseurs; puis, suivi d'une foule de ses sujets, de princes et de nobles, il quitte le pays et se dirige vers le sud [1].

Après de longues pérégrinations et des aventures qui pourraient servir de texte à une odyssée américaine, Axcitl réussit à fonder dans la partie méridionale du continent central un empire plus étendu et tout aussi policé que celui qu'il vient de perdre. Pendant un règne glorieux de trente années, il fait revivre dans ses nouveaux États les institutions et les lois qui avaient porté jadis l'empire toltèque à un si haut degré de prospérité et le culte établi par Quetzalcohuatl, dont il se constitue le représentant suprême. La plupart des rois et des princes du voisinage reconnaissent son autorité; il leur envoie quelques-uns de ses disciples pour fonder autant que possible une organisation uniforme.

D'autres nobles toltèques exercent une influence semblable dans les contrées sur lesquelles l'action d'Axcitl ne peut s'étendre, bientôt le niveau de la civilisation toltèque s'établit dans toute l'Amérique centrale.

[1] Don Fernand d'Alva. Ixtlilxochitl fait disparaître Topiltzin à la suite d'une des batailles contre ses sujets rebelles, et ajoute qu'on n'a jamais su ce qu'il devint. — Nous nous attachons à la version de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, fondée sur ses récentes découvertes dans les archives indigènes. D'après Ixtlilxochitl, un seul des fils de Topiltzin survécut au désastre de sa famille. Il se nommait Pochotl, dit l'historien américain, et fut sauvé par sa nourrice, Tocheneil, qui l'éleva dans les déserts.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Situation de l'Anahuac après l'invasion. — Xolotl, fondateur de l'empire chichimèque. — Ses successeurs. — Les rois de Tetzcuco et d'Azcapotzalco.

L'invasion se prolongea longtemps dans le plateau de l'Anahuac. Pendant bien des années après la chute de l'empire, on y vit arriver encore de nombreuses tribus descendues du nord [1]. Les débris de la nation toltèque disséminés dans le pays n'étaient pas de force à s'opposer à tant d'ennemis.

Mais tandis que les émigrés de l'Anahuac implantaient les formes et les usages toltèques dans toute l'Amérique centrale, les Chichimèques commencèrent à subir eux-mêmes l'influence de cette civilisation.

Renonçant à la vie nomade, quelques-uns de leurs chefs fondèrent des établissements stables dans les principaux cantons de l'Anahuac. Les historiens de l'Amérique célèbrent surtout Xolotl [2] et le désignent comme le plus grand héros chichimèque de l'époque, et comme le premier qui ait cherché à fonder une domination régulière dans le pays. Le grand rôle qu'a joué ce chef illustre nous oblige à parler de lui avec quelque détail. Suivant la tradition, il venait d'une contrée située vers le nord et nommée Chicomoztoc [3]. Il pénétra à travers le pays des Toltèques, et arriva jusqu'à Tollan, leur ancienne capitale. N'y trouvant que des ruines désertes, il continua sa route et se fixa d'abord avec les familles nombreuses et les chefs barbares qui l'entouraient

[1] C'étaient les Nahuatlaques, les Xochitnilques, les Chalques, les Tlahniques, les Tecpanèques, les Aculhuas, les Tlaxcaltèques, les Otomites, enfin les Aztèques ou Mexicains.

[2] *Xolotl* signifie *œil*.

[3] Ce nom se compose des mots *chicome*, sept, et *oztoc*, caverne.

dans les cavernes voisines du lac Xaltocan [1], là où devait s'élever plus tard la ville de Xaloc; — mais bientôt il quitta cet endroit, et s'arrêta à la cité détruite d'Oztopolco, auprès de laquelle se trouvaient des grottes profondes, et d'où l'on découvrait le centre de la vallée de l'Anahuac. Les principaux de la nation s'établirent dans les grottes, le reste de la population se bâtit des cabanes de branchages [2]. Le climat de cet endroit, exposé au levant, était agréable, l'air salubre, les eaux bonnes. Xolotl prit possession du pays qui avait formé l'empire toltèque, par lui-même, ou par les chefs qui se trouvaient sous ses ordres. Il le peupla avec son armée, qui, d'après la tradition américaine, se montait à plus d'un million d'hommes, sans compter les femmes et les enfants [3].

Il y avait vingt ans environ que Xolotl était établi dans le pays, lorsqu'il fit demander à Nauhyotzin, chef des Toltèques de Culhuacan, de lui payer un tribut et de le reconnaître en qualité de seigneur suprême de tout le pays d'Anahuac [4]. Nauhyotzin répondit, au nom de sa nation, que leurs aïeux, maîtres du pays, leur en avaient transmis la possession; que jamais ils n'avaient obéi ni payé de tribut à aucun prince étranger, et que, bien qu'ils fussent réduits à un petit nombre, ils prétendaient conserver leur liberté et ne se soumettre à d'autres maîtres qu'au soleil et à leurs dieux. Xolotl mit alors son fils Nopaltzin à la tête d'une

[1] Aujourd'hui San-Christoval. — *Xaltocan* signifie *pays sablonneux*.

[2] Telle fut l'origine de Tenayocan, aujourd'hui simple village situé à trois lieues de Mexico, sous le nom de Tenayusa.

[3] On voit encore auprès de Tenayocan, la première capitale des Chichimèques, douze monticules composés de petites pierres. Chaque homme de l'armée en avait apporté une lorsque Xolotl fit faire leur dénombrement; cela prouve que leur nombre était très-considérable. Cet endroit se nomme Nepohualco, c'est-à-dire *lieu du dénombrement*.

[4] A partir de ce temps, on trouve le nom de *Toltèque* remplacé par celui de *Culhua*, le royaume de Culhuacan étant le dernier débris de l'ancien empire.

nombreuse armée, et lui ordonna de marcher contre les Culhuas. La bataille se donna dans les marais de Culhuacan; bien que les Culhuas eussent l'avantage du terrain et qu'ils combattissent dans des canots, ils furent défaits et obligés de se reconnaître tributaires du nouveau dominateur du pays [1]. Cependant, au dire des anciennes traditions de l'Anahuac, ce prince, ayant le sentiment de son infériorité morale vis-à-vis des vaincus, rechercha leur amitié, contracta avec eux diverses alliances de famille, et s'efforça de faire adopter leurs usages par les peuples auxquels il commandait.

Culhuacan, dernier refuge de la culture antique, reprit ainsi peu à peu sa prépondérance sociale et religieuse; plusieurs villes sortirent de leurs ruines, de nouvelles cités furent fondées, les anciennes institutions toltèques et le goût de la vie policée commencèrent à renaître en bien des lieux.

Xolotl rétablit au commencement du onzième siècle l'ancienne forme féodale, telle qu'elle avait existé dans le précédent empire. Il distribua aux différents chefs qu'il avait amenés, ou qui étaient arrivés après lui [2], des terres ou des domaines pour s'y fixer avec leurs vassaux. Moins de soixante-dix ans après l'invasion, on trouvait dans l'Anahuac, outre une foule de seigneuries ou de petites principautés, sept États distincts, siéges d'autant de nationalités diverses, et parmi les sept, il en était trois, ceux de Tenayocan, de Xaltocan ou des Otomites et de Culhuacan, qui faisaient revivre la confédération des royaumes prépondérants de la vallée. Tenayocan, résidence de Xolotl, continuait à être la métropole générale de l'empire chichimèque.

[1] L'historien Ixtlilxochilt fixe la date de cet événement à l'année 984.

[2] Notamment aux Aculhuas divisés en trois troupes, à savoir: les Tecpanèques, les Otomites et les Aculhuas proprement dits; et qui, suivant Ixtlilxochitl, arrivèrent dans l'Anahuac sous la conduite de trois chefs aussi nobles que puissants, quarante-sept ans après Xolotl.

Xolotl fit entourer d'une enceinte une vaste forêt dans les montagnes de Tezcuco[1], et l'on y réunit une quantité très-considérable de cerfs, de lapins et de lièvres. Le roi érigea ensuite un *téocalli* ou temple, dans lequel il offrait au soleil les prémices du gibier que lui et ses fils prenaient chaque matin. Les Chichimèques appelaient *le soleil* leur père, *la terre* leur mère, et leur rendaient un culte très-solennel.

L'illustre fondateur de la monarchie, Xolotl, mourut à Tenayocan la cent douzième année de son règne[2] et cent dix-sept ans après la destruction de la monarchie toltèque. On lui fit de magnifiques funérailles, et son corps fut déposé dans une des cavernes de sa résidence, en présence de presque tous les princes et seigneurs de l'empire.

Nopaltzin, fils et héritier légitime de Xolotl, lui succéda en qualité de seigneur suprême ou d'empereur; et pendant un règne glorieux de trente-deux ans, il continua l'œuvre civilisatrice de son père. Après lui vint son fils Huetzin; — suivant la coutume chichimèque, il fut couronné avec une herbe des montagnes appelée *pachxochitl*[3], on lui mit sur la tête des panaches de plumes d'aigle royal, montés dans des tuyaux d'or ornés de pierreries, et d'autres panaches de plumes vertes attachés avec des courroies de cuir de cerf teintes en rouge. Les anciens de la nation accomplirent cette cérémonie, puis Huetzin reçut le serment de tous ses vassaux; — l'assemblée se rendit ensuite dans une espèce de parc, où l'on avait réuni une grande quantité de bêtes féroces. On les combattit. Après les avoir tuées et dépecées, après avoir couru, sauté, tiré des flèches et fait mille prouesses, on se réunit dans les grottes royales, où

[1] *Tezcuco* signifie *endroit où l'on s'arrête.*

[2] Il paraît, dit Ixtlilxochitl, d'après toutes les histoires, que les anciens seigneurs aculhuas et chichimèques vivaient deux ou trois cents ans; leurs descendants ne conservèrent pas cet avantage quand ils se furent livrés aux festins, à la volupté et à la polygamie.

[3] De *pachæ*, endroit resserré, et *xochitl*, fleur.

un immense festin, composé de gibier grillé, fut servi à tous les assistants.

Huetzin, élevé par un précepteur de race toltèque, en avait appris, dès sa première jeunesse, la manière de cultiver la terre, et était devenu fort habile dans cet art. Comprenant que le maïs, le grain et les légumes étaient nécessaires au soutien de la vie humaine, il ordonna d'en planter dans les différentes provinces, et prescrivit dans les terres chaudes la culture du coton pour servir à l'habillement.

Huetzin mourut en 1141, après un règne de trente-six ans. — Aussitôt après son décès, son cadavre, revêtu de tous les insignes royaux, fut placé sur le trône, puis ses enfants, ses parents, les princes et les seigneurs de l'empire vinrent se ranger autour de lui et lui adresser la parole avec des larmes et des gémissements. Ils restèrent ainsi jusqu'au moment où l'on enleva le corps pour le porter à la caverne où il devait être enterré à côté de son père et de son aïeul. On y avait creusé un trou circulaire ayant sept pieds de profondeur, dans lequel il fut enseveli.

Pendant les trois règnes dont nous venons de rendre un compte sommaire, Culhuacan, sagement gouvernée et héritière directe de la civilisation toltèque, continua à exercer une grande influence sur le pays entier. L'infériorité politique des princes chichimèques, seigneurs suprêmes de l'empire, était entretenue par les instincts encore barbares de leur noblesse et d'un grand nombre de leurs sujets, lesquels étaient peu disposés à renoncer à leur nomade et farouche indépendance, pour jouir des douceurs de la vie civilisée.

Les choses changèrent de face lorsque Quinantzin succéda à son père Huetzin. Quinantzin, grand justicier et l'un des princes les plus illustres dont les annales américaines nous aient conservé le souvenir, ne s'établit point à Tenayocan, première capitale de l'empire chichimèque : il la donna en apanage à son fils Tenancacatl, et fixa sa résidence à Tezcuco, ville ornée d'un grand nombre de beaux édifices, et

qu'il avait bâtie sur les ruines de l'ancienne cité toltèque de Catlenichco.

Quinantzin se montra dès le commencement de son règne le protecteur ardent et éclairé de l'agriculture, du commerce, de la science, de l'industrie et des arts, en un mot de tout ce qui constitue la vie policée. Il fit construire par les Chichimèques un grand nombre de villes et de villages pour achever de les soustraire à la vie sauvage. Cette conduite irrita plusieurs des chefs de la nation, parmi lesquels se trouvaient les quatre fils aînés du roi. De formidables révoltes éclatèrent. Quinantzin prit les armes et soumit successivement tous les rebelles. Il refoula derrière les âpres rochers de la cordilière les hordes encore barbares qui refusaient de se soumettre à la discipline nouvelle, et bientôt toute la vallée fut à ses pieds. Il s'allia alors avec les souverains de Culhuacan et d'Azcapotzalco, capitale des Tecpanèques; ainsi se forma une nouvelle confédération de trois États; Tenayocan et Xaltocan rentrent dans l'ombre, Tezcuco resta la métropole de l'empire.

Quinantzin réussit au delà de ses espérances à pousser ses peuples dans les voies de la civilisation; il attira autour de sa personne les savants et les artistes du pays, accueillit favorablement et établit, à Tezcuco et dans différentes villes de l'empire, les Tlaitolaques et les Chimalpanèques, peuplades de race toltèque, très-habiles dans l'art de peindre et de rédiger les histoires, et qui étaient arrivées dans l'Anahuac au commencement de son règne. Quinantzin mourut âgé de cent deux ans, dans la seconde moitié du treizième siècle.

Son fils Techotlala fut désigné pour lui succéder, bien qu'il fût le plus jeune de ses enfants. On le choisit à cause de ses vertus, de ses grandes qualités, et parce que, seul entre ses frères, il avait toujours été soumis à son père. Sous le règne glorieux de ce prince, les merveilles dont Tollan avait été le théâtre aux temps de Quetzalcohuatl se

reproduisirent à Tezcuco. La capitale de l'empire se vit enrichie de tous les avantages que la sagesse de l'administration, la douceur du culte, la parfaite exécution des lois, la magnificence, le commerce, le développement de l'industrie, des arts et des sciences avaient procurés autrefois aux plus illustres cités toltèques.

Techotlala avait eu pour nourrice Papaloxochitl, dame culhua; il en apprit la langue nahuatl, qui avait été celle des Toltèques, et qui fut plus tard la langue mexicaine. Il fut le premier prince de sa race qui parla cet idiome, et il ordonna à la nation chichimèque, particulièrement aux personnes qui remplissaient des emplois publics, de l'adopter, parce que tous les noms des lieux étaient en cette langue, et que seule elle pouvait servir à expliquer les lois et les peintures hiéroglyphiques. Cet ordre, dit à ce propos l'historien Ixtlilxochitl, fut très-facile à exécuter, car à cette époque déjà les Chichimèques étaient presque entièrement mêlés avec les Toltèques.

Tandis que le royaume de Tezcuco parvenait à un haut degré de gloire sous le gouvernement de Techotlala, les deux autres États se trouvaient dans une situation fort embarrassée. Le royaume tecpanèque d'Azcapotzalco restait dans une position inférieure, et Culhuacan, dernier débris de la monarchie toltèque, s'affaiblissait après avoir civilisé les nouveaux maîtres de l'Anahuac. On y marchait à grands pas vers une ruine complète. Les sectes religieuses divisaient le pays, et Coxcox, roi des Culhuas, en persécutant les unes, en prenant parti pour les autres, rendait les haines plus violentes et les résistances plus obstinées. Il expulsa de ses États ceux de ses sujets qui refusaient d'adopter son symbole. Quatre des tribus exilées se réfugièrent à Tezcuco et demandèrent à Techotlala de leur assigner des terres sur lesquelles elles pussent se fixer. Le roi, reconnaissant au milieu d'elles des gens très-entendus qui pourraient servir ses projets, les autorisa à s'établir dans sa capitale et à y

fonder quatre quartiers qui furent bâtis en l'année 1301. Ces nouveaux habitants de Tezcuco y apportèrent un grand nombre d'idoles, parmi lesquelles on distinguait celles d'Huitzilopochtli, dieu de la guerre, et de Tlaloc, dieu des eaux. « Techotlala, ajoute la tradition indigène, aimait tant les Culhuas que non-seulement il leur permit de demeurer au milieu des Chichimèques, mais encore d'élever des temples et d'y faire des sacrifices publics, ce que son père Quinantzin n'avait jamais voulu souffrir. Ce fut de son temps que commencèrent à prévaloir les rites et les cérémonies toltèques. »

Cependant le désordre avait été sans cesse croissant dans le royaume de Culhuacan. Bientôt les différents partis prirent les armes, et le pays devint le théâtre de toutes les horreurs qui accompagnent d'habitude la guerre civile. Les partisans des dieux Quetzalcohuatl et Xochiquetzal, Tlaloc et Tetzcatlipoca, se battaient avec acharnement dans les rues de la capitale et jusque sous les parvis des sanctuaires les plus révérés. Coxcox fut détrôné par ses fils Acamapichtli et Achitometl, qui se disputèrent la couronne. Le premier régna quelque temps, mais le second finit par l'emporter, il massacra toute la famille de son frère, sauf un jeune enfant nommé Acamapichtli comme son père, et qu'une princesse appelée Ilancueitl parvint à soustraire à ses fureurs. Nous retrouverons plus tard Acamapichtli et sa libératrice. La guerre prit alors des proportions de plus en plus désastreuses à Culhuacan. Une partie de la population alla chercher un asile à Tezcuco, sous le sceptre paternel de Techotlala ou en d'autres lieux de l'Anahuac. Achitometl lui-même eut une fin digne de ses crimes.

La somptueuse capitale des Culhuas resta ainsi sans autres habitants que ceux qui la désolaient par leurs démêlés. Ils ne tardèrent pas à l'abandonner à leur tour; les eaux du lac voisin envahirent les ruines de la ville, et la végétation vigoureuse des tropiques couvrit les débris des

temples et des palais que leur situation élevée empêchait d'être engloutis par les marécages[1].

Le royaume de Culhuacan ne se reconstitua plus après la chute de sa résidence royale. Quelques-uns de ses feudataires proclamèrent leur indépendance, et s'emparèrent des provinces situées auprès de leurs domaines. Les principautés voisines se partagèrent le reste de ses États.

Tandis que le dernier débris de l'empire toltèque s'affaissait pour jamais, Aculhua, roi d'Azcapotzalco, mourait après un règne plus que séculaire, et léguait la couronne à son fils le perfide Tezozomoc, destiné, nous le verrons, à devenir le tyran de l'Anahuac. En même temps aussi une nation nouvelle, les Aztèques ou Mexicains, arrivés les derniers dans le pays, commençait à prendre part aux affaires publiques. Le grand rôle que ce peuple jouera dans la suite de notre récit nous oblige à reprendre son histoire de plus haut.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Coup d'œil sur l'histoire des Aztèques ou Mexicains.

Les Aztèques se trouvaient depuis trois siècles dans la vallée de l'Anahuac lorsque Cortès les soumit au joug espagnol, et cependant il y avait alors cent années à peine qu'ils s'étaient élevés de la condition de feudataires des Tecpanèques d'Azcapotzalco au rang de maîtres d'un vaste royaume. Longtemps nomades, pourchassés, humiliés et réduits à la condition de serfs, ils réussirent enfin à se créer une demeure permanente dans les marais et les îlots du lac

[1] La ville de Culhuacan fut rebâtie postérieurement, non loin de son emplacement primitif, et devint chef-lieu de la province de Tlilhuaca. Jamais cependant elle ne retrouva son ancienne splendeur. Elle fut prise, pillée et incendiée par les Espagnols lors de la conquête.

de Tezcuco; ils y restèrent pendant un siècle encore, tributaires des Tecpanèques, vivant très-pauvrement de poisson, de gibier, de racines aquatiques, et n'ayant pour se vêtir que les feuilles du *palma palustris*. Enfin, sous leur quatrième chef, Itzcohuatl, ils réussirent à vaincre définitivement le destin contraire et à s'élever au rang de nation indépendante.

Leur histoire se divise par conséquent en trois périodes distinctes.

Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, se fondant sur diverses peintures historiques très-anciennes, dit que les Aztèques étaient de la même race que les Toltèques et de la famille d'un noble seigneur appelé Huetzin[1]. Ce chef, ajoute notre historien, avait échappé, avec ses enfants et ses serviteurs, lors de la destruction des Toltèques. On raconte qu'il traversa avec eux le pays de Michoacan[2] et qu'il se réfugia dans la province froide et brumeuse d'Atzlan[3], où il mourut. Il eut pour successeurs son fils Ozolopan et Aztlal, son petit-fils. Ozolopan, deuxième du nom, succéda à Aztlal. Connaissant par tradition les beautés du pays de ses ancêtres, et obéissant d'ailleurs à un oracle qui lui ordonnait de s'y rendre, il prit la résolution d'y retourner avec toute sa nation, que l'on nommait alors déjà Mezetin[4] ou Mexetin. Ozolopan la commandait conjointement avec quelques autres chefs. Les Aztèques conduisaient avec eux leur principale idole, Huitzilopochtli, le cruel dieu de la guerre, qui se nourrissait de cœurs humains encore chauds et sanglants, et qui gouvernait la nation par l'organe de ses prêtres.

On possède un tableau hiéroglyphique des migrations de

[1] L'identité de la langue, qui était le *nahuatl*, milite en faveur de cette opinion.

[2] Pays du *michi*, espèce de poisson.

[3] Signifie *terre des pies*, suivant quelques auteurs; *des hérons*, d'après les autres.

[4] Fils de la lune, de *meztli*, lune.

ce peuple; il commence par le déluge et se termine à l'établissement des voyageurs dans les marécages du lac de Tezcuco. Cette peinture représente d'abord Coxcox, le Noé mexicain, couché dans une barque au milieu des eaux, et levant les mains vers le ciel; puis on voit, également dans les eaux, une haute montagne, l'Ararat des Aztèques, au pied de laquelle les deux visages de Coxcox et de sa femme sont placés en regard. Près de là se trouve un groupe d'hommes nés muets après le déluge, et auxquels une colombe perchée sur un arbre octroye le don des langues, figuré par une quantité de virgules qui lui sortent du bec.

Un téocalli (temple ou autel) indique la terre d'Atzlan; on y remarque des gens qui se mettent processionnellement en marche; ils suivent un long cordon à nœuds qui trace un très-grand nombre de sinuosités; diverses figures hiéroglyphiques indiquent, de distance en distance, les établissements que les Aztèques ont fondés et les lieux où ils ont séjourné.

Leurs pérégrinations furent pendant longtemps accompagnées des plus rudes épreuves; plusieurs fois ils essayèrent de se fixer, mais sans parvenir à rien fonder de stable; toujours ils étaient chassés, au bout d'un certain temps, par les peuples du voisinage ou par les princes dans les États desquels ils espéraient trouver un gîte. Les querelles intestines des différentes tribus aztèques empiraient encore leur situation. Enfin, après une infinité de marches, de contremarches et d'aventures, le gros de la nation, conduit par le grand prêtre Quaughtlequetzqui, arriva dans la province de Cohuatlycamac, non loin des ruines de l'antique cité de Tollan. Les Aztèques s'y établirent, et, au moyen d'un barrage fait à une rivière voisine, ils formèrent un lac tout autour du mont Coatepec, qui se trouva de la sorte isolé et converti en île. La châsse de roseaux renfermant l'image de Huitzilopochtli fut placée sur la montagne, et on érigea un téocalli en l'honneur du dieu.

Le site était enchanteur. Bientôt une végétation splendide étala ses magnificences autour du lac; il se peupla de poissons et attira une foule d'oiseaux aquatiques et pêcheurs. Les Aztèques eurent ainsi leur nourriture assurée. Les tribus séparées, sachant leurs frères dans une aussi heureuse situation, vinrent les retrouver, et la nation demeura réunie pendant neuf années au mont Coatepec. Au bout de ce temps, le grand sacrificateur déclara que Huitzilopochtli n'avait pas choisi cette montagne pour être le lieu de son repos définitif, et qu'il fallait se remettre en route. Cette déclaration irrita un grand nombre de Mexicains, décidés à ne pas quitter un endroit aussi agréable. Dès le jour suivant, on trouva les principaux murmurateurs massacrés auprès de l'autel, la poitrine ouverte, et les prêtres annoncèrent au peuple que le dieu s'était vengé de la désobéissance des rebelles en dévorant leurs cœurs. En même temps, toujours par ordre du dieu, ses ministres renversèrent la digue qui barrait la rivière; les eaux s'écoulèrent, une campagne boueuse et désolée remplaça le lac charmant de Coatepec. Dès lors les principaux chefs se disposèrent à partir, mais ils se dispersèrent de divers côtés, fatigués du joug que cherchait à leur imposer le sacerdoce, et résolus à ne plus se soumettre à la tyrannie de Quaughtlequetzqui.

La majorité de la nation gagna d'abord Tula, puis Tepeyacac, où s'élève aujourd'hui le fameux sanctuaire de Notre-Dame de Guadaloupe. Les Aztèques n'y restèrent pas longtemps; les Tecpanèques, dans les domaines desquels cette localité était comprise, les en chassèrent. Après avoir erré quelque temps sur la rive orientale du grand lac de l'Anahuac, les exilés s'établirent sur les rochers de Chapultepec[1]. Ils y construisirent une ville et la fortifièrent, sous la conduite d'un chef nommé Tzippantzin, auquel succéda, du consentement unanime des principaux de la nation, Huitzi-

[1] C'est-à-dire *la montagne aux cigales.*

lihuitl [1], prince dont les historiens indigènes célèbrent la valeur et la haute intelligence.

Cependant la forte position qu'occupaient les Mexicains, leurs manières arrogantes et leur esprit turbulent excitèrent bientôt le mauvais vouloir des chefs et des peuplades des environs, en particulier des rois d'Azcapotzalco et de Culhuacan [2]. Une ligue formidable se forma contre eux; les Aztèques furent complétement défaits par un ennemi dix fois supérieur en nombre; on réduisit en cendres la ville de Chapultepec. Coxcox, roi de Culhuacan, fit mettre à mort Huitzilihuitl, ainsi que la fille et la sœur du chef des vaincus.

La nation mexicaine semblait anéantie; mais elle était douée d'une vitalité qui devait triompher finalement de tous les obstacles. Peu à peu ses débris, favorisés en secret par le prince Acamapichtli, héritier présomptif de Coxcox, se réunirent autour de Culhuacan. Ils demandèrent humblement au roi de leur concéder un lieu où ils pussent s'établir. Ce prince admit la requête; mais, sur l'avis de ses conseillers qu'effrayait l'énergie aztèque, il leur assigna formellement, en toute propriété, l'île abandonnée de Tizaapan. C'était un endroit bas, marécageux, couvert de broussailles et de joncs, et peuplé de serpents venimeux. On espérait que les Mexicains y périraient de faim ou par le poison des reptiles.

Ce calcul fut déjoué. Les chefs aztèques acceptèrent avec joie la demeure insalubre qu'on leur proposait : c'était une reconnaissance de leur nationalité. Le peuple s'établit à Tizaapan; les serpents, loin de le détruire, servirent à sa nourriture, avec les poissons du lac et les canards sauvages. Le nombre des habitants de l'île s'accrut avec une étonnante rapidité.

[1] Ce nom est celui d'une espèce d'oiseau.

[2] Le royaume de Culhuacan, dernier débris de la puissance toltèque, était alors encore dans une situation prospère.

Sur ces entrefaites, les Xochimilques[1], peuplade établie au bord du lac, sur des terres dépendantes de Culhuacan, avaient réussi à monopoliser à leur profit la pêche de toutes les lagunes du voisinage. Les villes du lac portèrent plainte à ce sujet à Coxcox, qui ordonna aux Xochimilques, ses vassaux, de rentrer dans le devoir; mais ils ne tinrent aucun compte de ses injonctions. Le roi chargea alors les Mexicains de châtier les rebelles; ils y consentirent, dans l'espoir d'effacer ainsi la honte de leurs précédents désastres, et remportèrent une éclatante victoire. Ils firent un butin considérable, déposèrent aux pieds de Coxcox des sacs remplis des nez et des oreilles des vaincus, et célébrèrent leur succès en sacrifiant en l'honneur de leur dieu Huitzilopochtli quatre prisonniers de marque. Dès lors les Aztèques furent autorisés à s'établir dans tous les États de Culhuacan et à habiter même la capitale. Coxcox donna une de ses filles en mariage à l'un des principaux chefs mexicains, et d'autres unions cimentèrent l'alliance des deux peuplades.

Cependant les Aztèques devaient traverser encore bien des tribulations. Le royaume de Culhuacan, mal gouverné et déchiré par différentes sectes religieuses, arrivait alors à l'époque de sa rapide décadence.

Nous avons parlé, dans un de nos précédents chapitres, de la fin déplorable des rois Coxcox et Acamapichtli. Achitometl, l'usurpateur du trône des Culhuas, exécrait les Aztèques parce qu'ils avaient immolé de la façon la plus barbare une de ses propres filles et quelques nobles culhuas de son parti. Il résolut d'en faire un massacre général; mais, avertis à temps, les Mexicains quittèrent Culhuacan et l'île de Tizaapan, et réussirent à s'enfuir à travers les joncs et les roseaux du lac.

Les désordres affreux auxquels le royaume de Culhuacan fut livré pendant les derniers temps de son existence ne

[1] C'est-à-dire : les habitants de la ville des fleurs; *xochitl* signifie *fleur*.

permirent pas aux fugitifs d'aborder sur la terre ferme, où ils ne comptaient que des ennemis. Guidés par Tenuch, chef hardi qui avait succédé à Huitzilihuitl, ils coupèrent une grande quantité de bambous et de roseaux, firent de longs radeaux qu'ils couvrirent de plantes sèches et sur lesquels chaque famille se construisit une cabane légère. A mesure qu'on achevait les radeaux, on les éloignait du rivage afin de se mettre à l'abri de toute surprise. Ainsi se forma une sorte de ville flottante à laquelle on donna le nom d'Acatzintitlan[1]. D'autres radeaux furent chargés d'une couche de terre sur laquelle on sema des plantes nutritives qui, favorisées par l'humidité du sol, se développèrent avec une extrême rapidité et composèrent ainsi une suite de jardins également flottants.

Un nombre très-considérable de Culhuas, chassés de chez eux par la guerre civile, se réunirent aux premiers venus et construisirent de nouveaux villages dans le marais; cette localité prit alors le nom de Mezicaltzinco.

De semblables établissements ne pouvaient être fondés à perpétuité pour une population qui devenait de jour en jour plus nombreuse. Après avoir erré pendant quelque temps avec leurs demeures et leurs jardins, presque tous les Mexicains se trouvèrent groupés autour de leur chef Tenuch dans les flots du lac; alors ils supplièrent les prêtres de leur faire connaître le lieu où le dieu Huitzilopochtli voulait que l'on fixât son arche, et que la cité définitive des Aztèques fût bâtie. Les grands sacrificateurs Axolohua et Cohuatzontli se transportèrent en conséquence dans un immense marais voisin, couvert d'une forêt de joncs et de roseaux, et le parcoururent en tous sens, dans l'espoir d'y découvrir quelques collines non exposées au débordement des eaux. D'après la tradition mexicaine, ils trouvèrent à côté d'un rocher une source merveilleusement limpide et abondante

[1] C'est-à-dire : auprès des bouts de roseaux.

et un pied de nopal sur lequel était perché un aigle qui déchirait un serpent. La légende ajoute que le dieu Tlaloc avait annoncé aux deux sacrificateurs que le sanctuaire d'Huitzilopochtli devait être établi là où ils rencontreraient réunis des objets symboliques que nous venons de décrire, et que cet endroit deviendrait le siége de la gloire et de la puissance mexicaines.

D'universelles acclamations accueillirent le récit de cette découverte. Dès le jour suivant, on nettoya les abords du rocher et de la fontaine, et on y éleva une cabane de bambous. Ce fut là le premier temple de Huitzilopochtli, et, pour inaugurer son culte, on lui immola un ennemi dont les prêtres étaient parvenus à s'emparer. C'était un noble culhua. Le grand sacrificateur le coucha sur la pierre fatale, lui ouvrit la poitrine, lui arracha le cœur et l'offrit au dieu comme prémices du sang qui devait être répandu par torrents en ce lieu jusqu'à la conquête espagnole.

Les Mexicains profitèrent avec une admirable perspicacité de la localité choisie par leurs prêtres. Leurs premières demeures furent de simples cabanes en joncs; mais le marais abondait en poisson et en gibier aquatique; les canards entre autres s'y abattaient par milliers. Nos hardis aventuriers allaient échanger, sur les marchés des villes voisines, le gibier dont ils n'avaient pas besoin pour leur nourriture, contre de la chaux, du bois et des pierres de construction.

D'abord on remplaça par un téocalli plus solide la hutte de bambous de Huitzilopochtli. Alors le dieu parla par la bouche des prêtres; il ordonna que la population se divisât en quatre tribus, lesquelles habiteraient autant de quartiers séparés. Le temple serait au centre de la cité[1]. On s'empressa d'obéir; ainsi prit naissance, en l'année 1325, la célèbre ville qui dès son origine porta le nom de Mexico-

[1] Cette première distribution de Mexico subsiste encore sous les noms de Saint-Paul, de Saint-Sébastien, de Saint-Jean et de Sainte-Marie.

Tenochtitlan, et qui devait devenir bientôt l'une des plus riches, des plus belles et des plus populeuses de l'Amérique centrale. Son nom de Tenochtitlan rappelle le miracle de l'apparition du dieu protecteur, l'aigle sur un nopal sortant d'un rocher[1], miracle dont les armes de la cité et les peintures hiéroglyphiques devaient perpétuer le souvenir.

Les factions continuaient à déchirer le royaume de Culhuacan au temps dont nous parlons. Le roi Achitometl, cet ennemi acharné des Mexicains, essaya de leur susciter un ennemi en la personne du roi d'Azcapotzalco, sur le territoire duquel ils s'étaient établis. Ce prince, trop prudent pour pousser à bout un peuple d'une valeur éprouvée, se borna à leur imposer un tribut fixe, en poissons, en oiseaux et en lianes, et à faire administrer successivement par deux de ses fils Tenochtitlan, comme une seigneurie dépendante de son royaume. A ces conditions, les Tecpanèques d'Azcapotzalco laissèrent les Aztèques en paix.

Leur ville prit des accroissements considérables au moment de la chute définitive du royaume de Culhuacan. Trop à l'étroit dans l'île où ils s'étaient établis, ils s'étendirent en la réunissant par des digues aux îlots voisins. Mais dès qu'ils se virent à l'abri de la faim et de la persécution, les vieilles querelles nées pendant leurs longues pérégrinations se réveillèrent. Le sacerdoce, jaloux de l'influence exercée par la caste des nobles, excita le peuple contre eux et contre Teuhtlehuac, prince tecpanèque, chargé alors de gouverner Mexico-Tenochtitlan et d'y recouvrer l'impôt. Les menées des prêtres réussirent, une émeute éclata, Teuhtlehuac prit la fuite et se réfugia à Azcapotzalco, en compagnie de quelques nobles mexicains.

Irrité de ces intrigues, le parti opposé au sacerdoce résolut de former un nouvel établissement. A deux milles du lieu où l'on avait bâti le temple d'Huitzilopochtli, s'étendait

[1] Tenochtitlan signifie *figuier sur la pierre*, de *tenuch*, figuier d'Inde, et *tetl*, pierre.

une grève sablonnneuse appelée Xalliyacac, et dépendante d'un humble village qui avait succédé à l'antique cité toltèque de Tlatilolco. Les nobles, accompagnés de ceux qui s'étaient prononcés pour eux, allèrent y fonder une ville nouvelle à laquelle ils donnèrent son ancien nom, et qui, nous le dirons en son lieu, après avoir été pendant longtemps la rivale de Tenochtitlan, finit par se fondre en elle.

Les Mexicains se fractionnèrent ainsi en deux nationalités distinctes et rivales, qui furent souvent en guerre pendant un siècle. La population de Tlatilolco ne tarda pas à s'augmenter par la réunion des Tecpanèques du voisinage; en même temps, celle de Tenochtitlan s'accrut par l'adjonction des Culhuas fugitifs qui vinrent s'y fixer en très-grand nombre.

Les habitants de cette dernière cité comprirent qu'il leur fallait un chef pour tenir en respect la noblesse hostile fixée dans leur voisinage, et qui pouvait invoquer au besoin l'appui du roi des Tecpanèques d'Azcapotzalco, auquel elle était restée fidèle. Le peuple demanda donc aux prêtres de lui donner un roi.

Le choix du corps sacerdotal se fixa sur le prince Acamapichtli, alors à peine adolescent, petit-fils de Coxcox, roi de Culhuacan, et qui avait échappé seul au massacre de sa famille ordonné par son oncle Achitometl. L'extrême jeunesse du prince faisait espérer aux prêtres que, pendant longtemps encore, l'exercice du pouvoir resterait en leurs mains; ce candidat, dernier héritier de la royauté toltèque, devait d'ailleurs réunir toutes les sympathies des Culhuas, qui formaient alors la majorité de la population de Mexico-Tenochtitlan; en outre, Acamapichtli était fils d'un prince qui avait témoigné en tout temps de la bienveillance aux Aztèques, et du côté maternel il descendait des familles mexicaines les plus illustres.

La proposition du sacerdoce fut accueillie avec un enthousiasme général; on s'empressa d'offrir la couronne à Aca-

mapichtli, retiré alors à Tezcuco avec la princesse Ilancueitl, qui lui avait donné des soins assidus depuis le moment où elle l'avait sauvé au péril de sa propre vie.

Acamapichtli et Ilancueitl se rendirent à Tenochtitlan par la voie du lac; ils y furent reçus solennellement par les prêtres et les anciens, suivis d'une très-grande multitude de peuple. Acamapichtli ne fut cependant élevé à la dignité royale que l'année suivante. Malgré la différence des âges, il épousa alors Ilancueitl, sa mère adoptive, dont les historiens indigènes célèbrent la sagesse; et ce fut la nouvelle reine qui gouverna les Aztèques et les Culhuas réunis, conjointement avec le sacerdoce et un sénat composé des anciens.

Les Mexicains de Tlatilolco, voulant avoir aussi leur roi, demandèrent à Tezozomoc, souverain d'Azcapotzalco, de leur donner un membre de sa famille pour les gouverner. Tezozomoc leur envoya son fils Quaquaughpitzahuac; ce prince arriva à Tlatilolco, suivi des nobles aztèques qui avaient accompagné Teuhtlehuac lorsqu'il s'était enfui de Tenochtitlan. De grandes réjouissances inaugurèrent le règne du nouveau roi.

Le gouvernement monarchique se trouva établi de la sorte chez les deux fractions de la nation mexicaine, vers le milieu du quatorzième siècle. Les différences qui existent dans les indications des historiens ne nous permettent pas de fixer avec plus de précision la date de cet événement.

CHAPITRE SIXIÈME.

Histoire d'Ixtlilxochitl, fils et successeur de Techotlala.

La reine Ilancueitl et le roi Acamapichtli surent maintenir le bon ordre dans la ville qui composait tout leur royaume. Ils l'agrandirent en y ajoutant de nouvelles digues,

de nouveaux canaux, et l'embellirent en y faisant ériger divers bâtiments en pierre.

Ils furent interrompus dans ces pacifiques travaux par un appel que leur adressa leur suzerain Tezozomoc, roi d'Azcapotzalco. Ce prince avait résolu de faire la guerre à Tzompanteculitli, roi des Otomites, qui tenait alors sa cour à Xaltocan. Les Otomites furent complétement défaits, Tezozomoc resta maître de la plupart de leurs provinces, et, pour reconnaître les bons services que les Mexicains lui avaient rendus, il leur accorda la possession de divers villages et portions de territoire sur la terre ferme. Ils commencèrent ainsi à sortir de l'obscurité et en même temps leurs relations avec Techotlala les initièrent à l'industrie et à la civilisation de la cour de Tezcuco. Celle-ci nous rappelle les anciennes cours de l'Asie, par la magnificence qu'on y étalait et par la sévérité de l'étiquette.

Après la mort d'Ilancueitl, Acamapichtli régna par lui-même; les historiens indigènes disent qu'il occupa le trône pendant cinquante et un ans. Il eut pour successeur, après un interrègne de quatre mois, Huitzilihuitl, jeune prince de la plus rare bravoure.

Huitzilihuitl fut sacré solennellement par les prêtres; il figure dans les peintures avec la mitre d'or, ornée de plumes de quetzal; emblème de la royauté. Les nobles mexicains, désirant donner plus d'éclat à cette royauté, résolurent de marier le roi à la fille de leur suzerain Tezozomoc, roi d'Azcapotzalco. La demande faite à genoux, dans les termes les plus humbles, fut accordée. Peu de temps après ce mariage, Huitzilihuitl eut d'une autre femme Montezuma Ier, le plus illustre des souverains aztèques.

Vers la même époque, Tlacatcotzin devint roi des Mexicains de Tlatilolco, et épousa également une fille de Tezozomoc. La population des deux villes prit alors de rapides accroissements.

Techotlala, roi de Tezcuco et empereur des Chichimèques,

mourut après un règne auquel les chroniques indigènes assignent une durée de cent quatre ans [1]. Selon les mêmes chroniques, il fut très-regretté de ses sujets, et les soixante-treize seigneurs entre lesquels le pays était alors divisé assistèrent presque tous à ses funérailles, et prêtèrent serment de fidélité à son fils Ixtlilxochitl.

Tezozomoc avait supporté impatiemment la suprématie de l'empereur des Chichimèques, mais la grande puissance de Techotlala l'avait forcé au silence. Délivré de celui dont il redoutait le pouvoir et l'énergie, il résolut de secouer le joug et de devenir à son tour le chef suprême de l'Anahuac. Pour s'y préparer, il fit venir à sa cour les deux rois mexicains, et leur dit confidentiellement qu'il était très-irrité de l'orgueil et des prétentions d'Ixtlilxochitl. « Il ne veut pas reconnaître d'égaux, ajouta-t-il [2], et cependant c'est à moi que revient l'empire en ma qualité de descendant de Xolotl, qui en a été le premier fondateur. Ixtlilxochitl est d'ailleurs un jeune homme de trop peu d'expérience pour conserver d'aussi vastes États. Je ne veux pas le reconnaître pour mon suzerain; même je prétends le soumettre à ma suzeraineté. J'aurai pour cela l'aide de mes parents, qui sont nombreux et puissants; je les attirerai facilement à mon parti, ainsi que tous les princes de ma maison et leurs vassaux. »

Les chefs mexicains, ajoute l'historien que nous suivons, répondirent à Tezozomoc qu'ils approuvaient son projet, mais qu'il fallait agir avec prudence, parce qu'Ixtlitxochitl, bien que jeune, était brave et très-aimé de ses vassaux.

[1] Nous nous abstenons d'indiquer ici les dates. En adoptant celles des historiens du pays, on s'engagerait dans un labyrinthe sans issue; ils se contredisent souvent d'une page à l'autre sur des dates qui diffèrent de vingt-cinq, trente et même cinquante ans, surtout durant le quatorzième siècle.

[2] Cette conversation se trouve mot pour mot dans l'*Histoire des Chichimèques*, de don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl.

Le roi en tomba d'accord; mais, voyant qu'il pouvait compter sur les Mexicains, il s'efforça de gagner à sa cause, par des promesses et des prévenances, les autres princes de l'Anahuac.

Les seigneurs les plus éloignés de la cour profitèrent les premiers des dispositions de Tezozomoc pour se soustraire à la dépendance d'Ixtlilxochitl, dont la puissance diminua ainsi de jour en jour.

Le roi d'Azcapotzalco, se voyant à la tête d'un parti considérable, voulut savoir alors jusqu'à quel point son rival serait disposé à résister à ses prétentions; il lui envoya une certaine quantité de coton, en le priant amicalement de lui en faire faire des étoffes. Ixtlilxochitl, désirant éviter une rupture, accéda à la demande et renvoya, au bout d'un certain temps, le coton parfaitement filé et tissu. Encouragé par le premier succès, Tezozomoc renvoya l'année suivante une plus grande quantité de coton, et Ixtlilxochitl le fit encore tisser. Mais la même demande ayant été renouvelée la troisième année, le roi de Tezcuco comprit qu'il fallait combattre ou payer à l'avenir ce tribut. Il fit donc dire à Tezozomoc qu'il gardait le coton pour faire des cuirasses à ses troupes [1], et qu'il le priait de lui en envoyer davantage. C'était une déclaration de guerre. Ixtlilxochitl réunit en conséquence les états du royaume en l'année 1414, et y convoqua les seigneurs de son parti pour traiter avec eux des moyens de réduire le roi d'Azcapotzalco et ses alliés, qui voulaient s'emparer de l'empire [2].

L'assemblée convint qu'avant d'entrer en campagne, et afin d'assurer à tout événement la stabilité de la succession,

[1] Les peuples du nouveau monde portaient, lorsqu'ils allaient à la guerre, des plastrons rembourrés de coton, qui étaient à l'abri des flèches et des dards.

[2] Six provinces, notamment celles de Tollatzinco et de Tepepolco, et quelques seigneurs étaient demeurés fidèles au fils de Techotlala.



il fallait reconnaître comme héritier légitime du trône Netzahualcoyotl[1], fils d'Ixtlilxochitl.

On prêta serment au jeune prince, en cette qualité. Il était alors âgé de douze ans. Il était né le 28 avril 1402, et neveu, par sa mère, de Chimalpopoca, lequel avait succédé en 1409 à son frère Huitzilihuitl sur le trône de Mexico-Tenochtitlan.

La naissance de Netzahualcoyotl, que nous verrons devenir plus tard un des plus grands monarques de l'Anahuac, avait été très-remarquée par les devins et les astrologues. Elle avait eu lieu au moment du lever du soleil, à la grande joie de son père; de sages gouverneurs, au nombre desquels se trouvait Huitzilihuitl, le plus profond philosophe de l'époque, avaient été chargés de son éducation.

La guerre commença bientôt après la réunion des états. On la poursuivit de part et d'autre avec acharnement et avec des succès variés. Cependant l'avantage finit par rester aux troupes d'Ixtlilxochitl, et Cuacuecuenotzin, le neveu et le plus brave des généraux de ce prince, mit le siége devant Azcapotzalco, sans y laisser entrer aucun secours d'hommes et de vivres.

Le blocus durait depuis quatre années, lorsque Tezozomoc, voyant que, loin de dompter les Chichimèques, il avait perdu un très-grand nombre de soldats, et que sa capitale ne pouvait plus tarder à se rendre, recourut à un stratagème pour se défaire de ses ennemis sans courir de nouveaux dangers. Il sollicita une trêve, promettant de conclure la paix et de reconnaître Ixtlilxochitl en qualité de suzerain. Cuacuecuenotzin suppliait l'empereur de ne pas ajouter foi aux promesses de son rival, de s'emparer de la ville, qui ne pouvait résister davantage, et de la détruire. Mais Ixtlilxochitl, pressé de retrouver les délices de ses palais et de ses jardins

[1] Ce nom signifie *renard qui jeûne*, de *nezhua*, jeûner, et *coyotl*, renard.

de Tezcuco, et n'écoutant que la générosité de son caractère, fit lever le siége de la capitale ennemie et renvoya ses soldats. Ils se retirèrent en murmurant de perdre une proie qu'ils croyaient tenir déjà, et Ixtlilxochitl resta seul et presque sans gardes à Tezcuco.

Alors commencèrent les malheurs de ce prince. Tezozomoc, le voyant sans défiance, jugea le moment propice pour mettre ses projets à exécution. Feignant de vouloir célébrer une grande fête, accompagnée de jeux et de danses, en l'honneur de la paix, il se rapprocha, à la tête d'une assez forte armée, du royaume de Tezcuco, et s'établit en un lieu appelé Temamatlac. Son intention était de s'emparer de la personne du roi chichimèque et de le massacrer avec tous les siens. Les deux rois mexicains avaient trempé dans le complot, ainsi que tous les autres princes que les liens du sang unissaient à Tezozomoc; beaucoup de nobles et de seigneurs du royaume de Tezcuco, jusqu'alors fidèles à Ixtlilxochitl, mais qui ne lui pardonnaient pas d'avoir levé le siége d'Azcapotzalco, allèrent grossir le nombre des conjurés.

On fit inviter le roi chichimèque à assister à la fête. Alors enfin il sortit de sa sécurité et comprit qu'une perfidie se tramait. Abandonné par la plupart de ceux sur le dévouement desquels il avait compté, il ne pouvait plus songer ni à fortifier sa capitale ni à faire venir des secours. Il chargea simplement son frère Tocuiltecatl Acototli d'aller trouver Tezozomoc, et de lui dire qu'il ne venait pas lui-même parce qu'il était malade, et qu'il le priait de remettre les fêtes à un autre jour.

Afin de rendre plus respectable celui qu'il chargeait de ce dangereux message, Ixtlilxochitl revêtit son frère du costume impérial, le couvrit de bijoux d'or et de pierreries, et le fit accompagner de quelques-uns de ses serviteurs.

Quand Tocuiltecatl arriva au lieu où s'était établi Tezo-

zomoc, il trouva les rebelles assemblés en conseil, et leur délivra le message dont le roi l'avait chargé. Mais on lui répondit : « Ce n'est pas toi, c'est Ixtlilxochitl que nous avons demandé. » Puis on se saisit de sa personne, on l'écorcha vif, et l'on étendit sa peau sur un rocher du voisinage. Tous ceux qui l'avaient accompagné subirent le même sort.

Ixtlilxochitl fut informé de ce tragique événement tandis qu'il faisait à la hâte quelques préparatifs pour repousser l'ennemi. Celui-ci, furieux de n'avoir pu s'emparer de sa personne, s'avançait, dans le dessein de surprendre et de saccager sa capitale. Le roi défendit Tezcuco avec une valeur héroïque pendant cinquante jours. Alors, témoin de la misère affreuse à laquelle la population de la ville était réduite, et se voyant abandonné même par la plupart de ses courtisans les plus intimes, il s'enfuit et se réfugia dans la forêt de Quauhiacac avec son neveu Cuacuecuenotzin, son fils Netzahualcoyotl et le petit nombre de ses partisans.

Une confusion épouvantable régna dans la ville de Tezcuco et dans tout l'empire après le départ du roi. Les uns proclamaient Ixtlilxochitl, les autres Tezozomoc. Les anciennes chroniques américaines nous disent que la division existait dans toutes les familles : le père embrassait un parti, le fils en embrassait un autre; le pays entier fut ravagé; les habitants quittaient en foule leurs demeures pour aller s'établir en d'autres lieux.

Cependant le roi fugitif et ses compagnons, serrés de près par les rebelles, se retirèrent toujours plus avant dans les montagnes; Ixtlilxochitl ayant appris que les seigneurs demeurés fidèles à sa cause avaient été obligés également de chercher un refuge dans les forêts, résolut d'envoyer à Otompan pour demander du secours à Quetzalcuitli, qu'il avait mis à la tête des guerriers de cette province.

S'adressant en conséquence au fidèle Cuacuecuenotzin, il

lui dit[1] : « Tu vois, mon neveu, les malheurs qui affligent mes vassaux les Aculhuas Chichimèques, puisqu'ils ont été obligés d'abandonner leurs maisons et de se réfugier dans les montagnes. Va dire à nos frères d'Otompan que les maux de mes sujets sont au comble, que nous sommes attaqués par les Tecpanèques et les Mexicains, et que j'implore leur secours; car si l'ennemi renouvelle ses attaques, il achèvera de disperser les misérables Aculhuas de Tezcuco. » « Noble et puissant seigneur, lui répondit Cuacuccuenotzin en versant des larmes, je vous remercie de la grâce que vous me faites; je me charge de votre message, mais je ne reviendrai pas, car on a déjà proclamé Tezozomoc dans la province d'Otompan; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas abandonner mes fils et de les employer au service du prince Netzahualcoyotl. » Ixtlilxochitl fut si touché du dévouement et des pleurs de son général, qu'il resta quelques instants sans pouvoir proférer une parole; mais enfin, reprenant courage, il s'écria en le serrant dans ses bras : « Mon neveu chéri, que les dieux te protégent et t'accompagnent; tu vois que je suis aussi exposé que toi, car pendant ton absence, les rebelles m'ôteront la vie. »

Cuacuccuenotzin partit; il se dirigea d'abord vers Ahuatepec[2], où il possédait divers villages et fermes; il voulait y réunir des vivres et les envoyer à l'armée de son maître. Mais dès qu'il fut arrivé dans ses domaines, on s'empara de sa personne et on le conduisit à la place publique d'Otompan. Les habitants de la province s'y étaient réunis, et lui demandèrent pourquoi il venait. Il rendit compte du message dont il était chargé, et un capitaine nommé Quetzalcuixtli s'écria aussitôt : « Tous ceux qui sont ici présents

[1] Nous nous attachons, pour cette partie de notre récit, à la narration de l'historien indigène. Elle est à la fois la plus authentique et la plus intéressante. Il raconte dans le plus grand détail les malheurs du roi et les aventures du prince Netzahualcoyotl, son ancêtre.

[2] Signifie *montagne des chênes; ahuatl*, chêne; *tepec*, montagne.

ont entendu qu'Ixtlilxochitl nous demande des secours; nous ne lui en accorderons pas, nous préférons nous mettre sous la protection de notre père le grand Tezozomoc. » Icatzonc, qui gouvernait la province au nom du souverain chichimèque, ajouta : « Pourquoi irions-nous? Que l'empereur se défende lui-même, lui qui est un si puissant seigneur et qui se vante de descendre d'une si noble race! Mettons en morceaux le capitaine général qu'il nous a envoyé. » Le peuple n'attendait que ce signal; il se précipita sur Cuacuecuenotzin en criant : « Vive notre grand empereur Tezozomoc! » et le déchira en lambeaux. Icatzonc s'avança et demanda qu'on lui donnât les ongles de la victime; il les enfila, les suspendit à son cou, et dit : « Puisque ces gens sont si nobles, leurs ongles doivent être des pierres précieuses d'un prix inestimable; je veux les porter comme un ornement. »

La populace prit plaisir pendant quelque temps à se jeter des lambeaux du corps de la victime, puis elle massacra les quatre serviteurs qui l'avaient accompagné (24 août 1418).

Mais un noble d'Ahuatepec qui se trouvait présent partit en grande hâte pour rendre compte à Ixtlilxochitl de ce qui s'était passé. Ce prince fit appeler alors la veuve de Cuacuecuenotzin, et lui dit en versant d'abondantes larmes : « Votre époux, mon neveu bien-aimé et mon capitaine général, a rempli son devoir de loyal vassal, car il a sacrifié sa vie pour ma défense. Prenez courage pour supporter les revers de la fortune, consolez-vous à la pensée que nous partageons votre misère, et cherchons ensemble les moyens d'échapper à cette persécution. » De là, le roi se retira avec ses fidèles en un lieu plus écarté, nommé Chicuhnayocan[1]. Il y passa trente jours.

Après ce temps, Ixtlilxochitl quitta sa famille et le gros de ses serviteurs; et n'emmenant avec lui que son fils, deux

[1] *Pays des neuf tortues;* de *chicuna*, neuf, et *ayotl*, tortue.

capitaines et quelques soldats, il se réfugia dans le profond ravin de Quetzlachac. Y ayant trouvé un arbre abattu, il passa la nuit à l'abri de ses racines.

Cependant Tezozomoc faisait battre tous les recoins du pays pour découvrir son rival. Le lendemain du jour où le roi était arrivé à Quetzlachac[1], un soldat envoyé par ce dernier à la découverte revint en courant lui dire qu'il avait aperçu une grande troupe d'ennemis qui s'approchaient rapidement. Le roi, voyant qu'il ne pouvait plus éviter la mort, ordonna au petit nombre d'amis qui l'entouraient de se disperser, puis il appela son fils et s'écria : « Mon fils bien-aimé, bras de lion Netzahualcoyotl, en quel lieu trouveras-tu un parent ou un allié qui veuille te recevoir? Mes malheurs vont finir ici; je vais quitter ce monde, mais je te recommande de ne pas abandonner tes sujets et tes vassaux. N'oublie jamais que tu es Chichimèque, et tâche de recouvrer l'empire dont Tezozomoc te dépouille si injustement. Venge la mort de ton père infortuné, et ne laisse pas reposer ton arc ni tes flèches. Maintenant, cherche à te cacher dans cette forêt, je te l'ordonne; car ta mort mettrait fin à l'empire et à la glorieuse race de tes aïeux. » Le père et le fils sanglotaient de telle sorte qu'ils n'en purent dire davantage. Netzahualcoyotl, ayant embrassé Ixtlilxochitl, obéit à sa dernière injonction, et monta sur un arbre dont le feuillage épais le célait à tous les regards.

Dans ce moment, le parti ennemi arrivait. Il était composé presque entièrement d'hommes des provinces d'Otompan et de Chalco, que l'empereur avait comblées de bienfaits peu de temps auparavant. Ixtlilxochitl les chargea bravement et vendit chèrement sa vie. Il tua plusieurs de ses ennemis avant de tomber lui-même percé de coups de lance. Les rebelles, voyant alors qu'une troupe de guerriers accourait de la montagne pour venir au secours du prince,

[1] Ce lendemain correspond, d'après l'historien Ixtlilxochitl, au 24 septembre 1418.

laissèrent là le cadavre et reprirent en hâte le chemin d'Otompan. Totocahuan [1], l'un des officiers du défunt, releva le premier le corps en s'écriant : « O Ometecutli Ixtlilxochitl, la fin de tes malheurs et l'heure de ton repos sont donc arrivées! C'est à l'empire à gémir; il est orphelin, il perd sa lumière et son père! Que vont devenir le prince Acolmiztli [2] Netzahualcoyotl, mon seigneur, ainsi que ses vassaux loyaux et infortunés? » Puis il commença à arranger le cadavre; d'autres Chichimèques arrivèrent bientôt. Ils dressèrent une sorte de balustrade sur le bord de la rivière voisine de Quetzlachac, y placèrent les restes de l'empereur et veillèrent auprès toute la nuit. Le jour suivant ils les brûlèrent à l'heure du lever du soleil. Ils gardèrent soigneusement les cendres, en attendant qu'ils pussent les placer en un lieu convenable.

Le prince Netzahualcoyotl était âgé alors de quinze ans et deux cents jours. On se souvient qu'on lui avait prêté serment en qualité d'héritier légitime de l'empire chichimèque, avant le commencement de la guerre avec Tezozomoc et ses alliés.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Tezozomoc maître de l'Anahuac. — Règne de son fils Maxtlaton. — Aventures du prince Netzahualcoyotl.

Les assassins d'Ixtlilxochitl se hâtèrent de porter à Tezozomoc la nouvelle de leur crime; il les combla de faveurs. Il distribua aussi des récompenses à ses alliés; les différents princes qui l'avaient soutenu furent investis de domaines considérables; les deux rois des Mexicains se virent affran-

[1] Ce nom signifie *du pays des poules.*

[2] *Épaule de lion; acolli*, épaule; *miztli*, lion.

chis du tribut qu'ils lui payaient, et obtinrent la pêche du lac et quelques agrandissements de territoire[1]. Ces princes avaient espéré des récompenses plus grandes encore, mais la puissance du redoutable Tezozomoc les empêcha de manifester leur mécontentement.

L'Anahuac entier était aux pieds du rusé vieillard; il s'y fit proclamer souverain, en conservant à Azcapotzalco son rang de capitale. Au lieu de rétablir l'ancienne confédération des trois couronnes[2], il partagea la vallée en sept principautés distinctes, et garda pour lui seul le pouvoir suprême.

Afin que personne ne pût ignorer ses intentions, il convoqua tous les nobles et les principaux habitants de l'empire à une assemblée qui se tint dans une vaste plaine située entre Tezcuco et le village de Tepetlaoztoc. Un des officiers du roi monta à un téocalli situé au milieu de la plaine, et proclama, en langues chichimèque et toltèque, que dorénavant, sous peine de mort, chacun devait reconnaître en qualité de seigneur unique et suprême Tezozomoc, roi des Tecpanèques, et lui payer *à lui seul* tous les impôts et revenus dus à l'empereur. Il fut ordonné ensuite à tous ceux qui rencontreraient le prince Netzahualcoyotl de s'emparer de lui et de l'amener, mort ou vif, en présence de Tezozomoc; de grandes récompenses étaient promises pour cette œuvre de dévouement.

Le commencement du règne du tyran fut marqué par un acte de cruauté épouvantable. Tezozomoc fit demander à

[1] Le roi de Mexico, Chimalpopoca, reçut la ville de Tezcuco avec ses dépendances. — Tlacatcotzin, seigneur de Tlatelolco, reçut Huexotla avec un grand nombre de villages.

[2] Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl dit, à la vérité, dans une autre de ses relations (la dixième), que Tezozomoc associa à l'empire les rois d'Acolman et de Cohuatlichan, mais il se met en contradiction avec lui-même et avec la tradition de l'Anahuac. L'empereur se borna, à ce qu'il paraît, à décerner à ces deux princes le titre purement honorifique de roi, mais sans les appeler au partage de la souveraine puissance.

tous les enfants âgés de moins de sept ans et déjà capables de parler qui ils regardaient comme leur souverain légitime, et il ordonna que l'on massacrât, avec leurs pères et mères, ceux qui répondraient *Ixtlilxochitl* ou *Netzahualcoyotl*, et qu'au contraire on décernât des récompenses à ceux qui prononceraient son propre nom. Comme les malheureux enfants ignoraient cet ordre impitoyable et que presque tous ils avaient entendu dire à leurs parents qu'ils étaient vassaux des princes chichimèques, ils les nommèrent et furent immolés.

Le roi s'occupa ensuite à faire rentrer sous l'obéissance, soit par lui-même, soit par ses capitaines, les chefs des provinces éloignées qui s'étaient détachées de l'empire durant les derniers événements. Beaucoup d'entre eux se soumirent volontairement; les autres furent vigoureusement attaqués et subirent le joug.

Netzahualcoyotl, informé des ordres que Tezozomoc avait donnés à son sujet, résolut, pour échapper aux embûches du tyran, de se retirer dans la province de Tlaxcalla[1], république dont les chefs étaient ses oncles. Il se mit en route déguisé en soldat, courut mille dangers, fut au moment d'être mis à mort par ordre du prince des Chalcas, et arriva enfin à Tlaxcalla, où il fut accueilli avec empressement. Le jeune prince avait l'espérance de remonter sur le trône qui lui appartenait par droit de naissance. Il était résolu à tout tenter pour cela. Il fit part de ses projets à ses oncles, qui les approuvèrent.

Il y avait près de six années que Netzahualcoyotl se trouvait à Tlaxcalla, lorsque quelques-unes des princesses mexicaines, qui étaient ses très-proches parentes, demandèrent à Tezozomoc de lui faire grâce de la vie. Le tyran,

[1] Signifie *endroit du pain;* on y cultivait beaucoup de maïs. — Tlaxcalla était une célèbre république qui sut toujours maintenir son indépendance vis-à-vis de l'empire. Nous aurons l'occasion d'y revenir et de faire connaître son origine dans la seconde partie de cette histoire.

voyant sa puissance parfaitement affermie, et croyant qu'il n'avait plus rien à craindre du fils d'Ixtlilxochitl, consentit à la requête, à la condition toutefois que le prince résiderait à Mexico-Tenochtitlan, sans en pouvoir jamais sortir. Mais bientôt ses protectrices adressèrent à l'empereur des Tecpanèques de nouvelles instances, à la suite desquelles Netzahualcoyotl fut autorisé à retourner à Tezcuco; on lui rendit même les palais et les jardins de ses pères et quelques villages qui en dépendaient.

Ceci se passait à la fin de l'année 1426.

Quelque temps après Tezozomoc fit de bizarres rêves. Il songea d'abord que Netzahualcoyotl, transformé en aigle royal, le saisissait et lui dévorait la poitrine. Il se réveilla plein d'effroi, mais il se rendormit promptement. Alors il vit le prince, changé en tigre, lui déchirer les jambes, puis s'enfoncer dans les eaux, les forêts et les montagnes, *et en devenir le cœur*[1]. Ce second rêve épouvanta le roi plus encore que le premier. Il fit appeler immédiatement les prêtres des idoles qui rendaient des oracles, leur raconta ses songes et leur en demanda l'explication. Ils lui répondirent que l'aigle son ennemi détruirait sa maison et sa race, que le tigre ravagerait la capitale et le royaume d'Azcapotzalco, et que celui qui était devenu le cœur des eaux, des forêts et des montagnes, recouvrerait un jour l'empire.

Tezozomoc ayant demandé aux devins ce qu'il fallait faire pour éviter l'accomplissement de cette sinistre prophétie, ils lui déclarèrent qu'on détournerait les malheurs dont on était menacé en faisant tuer Netzahualcoyotl, mais que ce devait être par surprise, parce qu'on n'y parviendrait pas autrement.

L'usurpateur de l'empire de l'Anahuac était arrivé alors au dernier degré de la décrépitude. Tous les documents indigènes, tous les historiens américains, affirment qu'il

[1] Nous rapportons fidèlement et sans commentaire les expressions de l'historien indigène.

avait atteint l'âge de cent quarante-trois ans. Aussitôt après le départ des devins, il fit venir ses trois fils, Maxtla ou Maxtlaton, Tayatzin[1], et Tlatoca-Tlizpatzin. Après leur avoir adressé diverses recommandations, il leur dit que, s'ils voulaient conserver l'empire, ils ne devaient pas manquer de faire mourir le prince Netzahualcoyotl lorsqu'il viendrait à Azcapotzalco pour assister à ses funérailles, lesquelles, ajouta-t-il, ne peuvent plus être éloignées, car je sens que ma fin approche. Puis il désigna son fils Tayatzin comme devant lui succéder.

Il mourut peu de temps après. La date assignée à son décès par les manuscrits hiéroglyphiques correspond au 24 mars de l'année 1427. On avertit immédiatement de son décès les rois mexicains et les princes de l'Anahuac, afin qu'ils vinssent aux funérailles de l'empereur. Netzahualcoyotl s'y rendit également, et prit place parmi les seigneurs de la famille du défunt pour assister aux rites que les prêtres observaient en brûlant le corps. Tayatzin[2], se souvenant des recommandations de son père, les rappela secrètement à son frère Maxtlaton[3]; mais celui-ci lui répondit qu'il fallait attendre, et ne pas troubler par un assassinat la cérémonie funèbre. On négligea ainsi de se conformer aux injonctions de Tezozomoc. Netzahualcoyotl, averti de ce qui se tramait contre lui, s'échappa aussitôt que l'on eut placé les cendres du roi dans le principal temple d'Azcapotzalco, et arriva heureusement à Tezcuco.

Cependant Maxtlaton, loin de tenir compte des dispositions de son père, jugea que la couronne lui revenait de droit en sa qualité d'aîné de la famille, et se fit proclamer empereur. Héritier des sanguinaires instincts de Tezozomoc, il assassina son frère Tayatzin, en qui il reconnaissait un dangereux rival; et bientôt après Chimalpopoca, roi de

[1] Appelé aussi Quetzalyatl.
[2] De *teyoa*, gagner une bonne renommée.
[3] Qui porte caleçon; de *maxtli*, caleçon.

Mexico-Tenochtitlan, et Tlacatlcotl, roi de Tlatelolco, furent également massacrés par les sicaires du nouveau maître de l'Anahuac, parce qu'ils s'étaient prononcés en faveur de Tayatzin. En même temps, Maxtlaton annonça que son intention était de soumettre de nouveau les Aztèques au tribut solennellement aboli par Tezozomoc.

Les Mexicains célébrèrent les funérailles de leurs princes avec les honneurs accoutumés. Ils brûlaient du désir de les venger; mais, ne se sentant pas assez forts, ils résolurent d'attendre une occasion favorable. Ce qui leur importait surtout dans ce moment critique, était d'avoir des chefs courageux et capables. Le choix des Tenuchas[1] se porta d'abord sur Montezuma[2] Ilhuicamina[3], fils de Huitzilihuitl; mais Montezuma s'excusa sur sa grande jeunesse et engagea les anciens à se donner pour roi son oncle Itzcoatzin ou Itzcohuatl[4]. Ce prince était frère cadet de Chimalpopoca, et réunissait une haute intelligence à un très-grand courage; il en avait donné des preuves nombreuses dans les dernières guerres de l'empire. Les lois excluaient Itzcohuatl de la succession en sa qualité de fils d'une esclave; mais la nécessité l'emporta sur toute autre considération. Il fut élu à l'unanimité. Les Tlatlelolcains proclamèrent Quauhtlatoazin[5], que sa vaillance avait rendu également célèbre.

Maxtlaton, après s'être défait de son frère et des deux rois mexicains, estimait qu'il ne lui restait plus qu'à faire périr le prince Netzahualcoyotl pour jouir tranquillement du trône qu'il avait usurpé. Il lui dressa donc des embûches, chargea plusieurs de ses affidés d'aller le tuer, trouva

[1] Habitants de Tenochtitlan.

[2] Ou plutôt *Motecuhzoma*, ce qui signifie *seigneur sévère*.

[3] *Ilhuicamina* se traduit par *qui lance des flèches*.

[4] Signifie serpent en obsidienne; d'*itzli*, pierre d'obsidienne, et *coatl*, serpent.

[5] *Qui a une voix d'aigle*; de *quauhtli*, aigle, et *tlatoa*, parler.

même des complices parmi les familiers du prince de Tezcuco, mais toujours Netzahualcoyotl, averti à temps par quelques amis dévoués et en particulier par son ancien précepteur Huitzilihuitzin, échappa aux dangers qui le menaçaient. Enfin, voyant que ses jours n'étaient plus en sûreté à Tezcuco, il prit la fuite par un passage souterrain pratiqué dans son palais, et qui aboutissait à la campagne (20 juillet 1427).

Maxtlaton, informé de la disparition de celui qu'il considérait comme son plus dangereux rival, eut un accès de violente colère. Il mit à prix la tête de Netzahualcoyotl, et envoya l'ordre à tous les seigneurs du pays de se saisir de sa personne, et de le lui envoyer mort ou vif. On proclama ensuite dans tout l'ancien royaume de Tezcuco que l'individu qui découvrirait le fugitif recevrait, fût-il des derniers du peuple, une femme noble et belle avec des domaines et des vassaux, et que s'il était déjà marié, on lui donnerait au lieu de la femme un certain nombre d'esclaves des deux sexes. « Ces promesses firent grand effet, ajoute le chroniqueur du nouveau monde, et les Tecpanèques poursuivirent partout Netzahualcoyotl, comme des chiens enragés, à plus de cent lieues à la ronde. Il n'y eut pas de bourg ou de village qu'ils ne parcourussent par bandes. »

Mais les cruautés de Tezozomoc et de Maxtlaton avaient ouvert les yeux à un grand nombre des anciens sujets d'Ixtlilxochitl; ils regrettaient maintenant la domination paternelle de leurs princes, et ils donnèrent des preuves d'un dévouement sans bornes à celui qu'ils considéraient comme leur souverain légitime. En plusieurs occasions, il échappa, grâce à leurs soins, au péril le plus imminent. Une fois un vassal de la couronne, nommé Tozoma, le cacha dans un gros tas de fil de nequem, au moment où les soldats envoyés à sa recherche n'étaient plus qu'à quelques pas. Peu de jours après, une femme de la campagne lui

rendit le même service en le couvrant de gerbes de chian[1] qu'elle venait de couper dans les champs. Une autre fois encore Quacoz, noble otomite qui avait été jadis au service de la mère de Netzahualcoyotl, sauva le prince en le cachant dans un immense tambour. Ce même Quacoz se rendit à Tezcuco, ramena au roi fugitif ses femmes et ses serviteurs, et lui donna six guides affidés chargés de le diriger à travers les défilés des montagnes vers la république de Huexotzinco[2]. Netzahualcoyotl voulait s'y rendre et espérait y trouver des amis, car son précepteur, le sage Huitzilihuitzin, lui avait envoyé un messager chargé de lui transmettre ces mots : » Prends courage et remplis ton devoir. Fais venir des se- » cours des provinces de Huexotzinco, de Tototepec[3], et de » Tlaxcalla. Tu en connais les habitants, ce sont des hom- » mes valeureux et presque tous de race chichimèque ou » otomite; ils ne t'abandonneront pas et seront prêts à » sacrifier leur vie pour toi. »

Le prince se mit en route avec une suite nombreuse composée d'habitants de Tezcuco, de quelques nobles et de presque tous ses parents. Trois de ses guides le précédaient; les trois autres le suivaient en examinant le pays et en feignant de chasser.

Netzahualcoyotl marchait triste et pensif, car le souvenir de tous les malheurs qu'il avait éprouvés depuis plusieurs années était présent à sa mémoire. Arrivé près du lieu nommé Ilacuila, il se tourna vers les fidèles qui l'accompagnaient et leur dit : « Où allez-vous? Le père que vous » suivez est-il en état de vous défendre? Ne voyez-vous pas » que j'erre seul dans les déserts et dans les montagnes, » suivant la trace des cerfs et des lapins, sans savoir où je » vais, si je serai bien reçu ou si mes ennemis m'atteindront » et me tueront, comme ils ont tué mon père, qui était bien

[1] Le chian est une plante oléagineuse.
[2] De *huexotl*, saule.
[3] Signifie *montagne des poules*.

» plus puissant que moi? Je suis orphelin et abandonné. » Retournez dans vos maisons pour ne pas mourir avec moi, » ou tomber dans la disgrâce du tyran et perdre vos champs » et vos habitations. » Mais Quauhtlihuatzin et Tzontechochatzin, frère et neveu du prince, lui répondirent au nom de tous qu'ils le suivraient partout où il irait, et qu'ils sauraient mourir pour lui s'il le fallait. Netzahualcoyotl, profondément attendri de ce dévouement, remercia ses amis et les engagea une fois encore à retourner chez eux, où ils pourraient lui être fort utiles en surveillant ses ennemis. Il leur promit d'ailleurs de les tenir au courant de tout ce qu'il ferait. On se sépara, l'exilé ne conserva auprès de sa personne que quelques serviteurs, son frère et son neveu, qui refusèrent absolument de le quitter. Il poursuivit son chemin, gravit les hauteurs de Papalotepec [1], et vers l'heure du coucher du soleil il arriva au sommet du Huilotepec [2]. De ce point élevé on apercevait, d'une part, les plaines de Huexotzinco, qui alors étaient déjà couvertes d'ombre, et du côté opposé, celles de Tepepolco, sur lesquelles les derniers rayons du soleil jetaient encore une vive lumière.

Netzahualcoyotl sentit renaître l'espoir en son cœur lorsqu'il aperçut les lieux d'où le secours pouvait lui venir. Il dépêcha aussitôt deux de ses serviteurs aux seigneurs de Huexotzinco, leur faisant dire qu'il s'avancerait jusqu'à Copalapan pour y attendre leur réponse. Cependant il courut encore des dangers en continuant son voyage. Il vit venir une troupe de Tecpanèques envoyés à sa poursuite, et n'eut que le temps de se jeter dans un bouquet de saules avec ses compagnons pour échapper à leurs regards.

Ce fut sa dernière mésaventure. Le lendemain il reçut à Quauhtepec [3] un message de la seigneurie de Huexotzinco; elle lui promettait de mettre des troupes à sa disposition, et

[1] *Montagne des papillons;* de *papalotl*, papillon, et *tepec*, montagne.
[2] *Montagne des pigeons;* de *huilotl*, pigeon.
[3] *La montagne des aigles; quauhtli*, aigle.

lui envoyait en même temps des vivres et une grande quantité de pièces d'étoffes.

Le jour suivant, Netzahualcoyotl arriva sur le territoire de la république de Tlaxcalla. Un ambassadeur de la seigneurie vint lui porter en présent des vivres et des étoffes, lui offrir le secours d'un corps de troupes considérable pour l'aider à relever l'empire chichimèque, et lui proposer de se rendre à la ville de Calpolalpan, où le sénat de Tlaxcalla avait fait préparer de vastes édifices pour le prince et pour l'armée qui devait se réunir autour de lui.

En effet, les troupes de Huexotzinco, de Cholullan, de Chalco, de Zacatlan, de Tototepec, de Tepepolco, de Zempoalla et de plusieurs autres provinces encore, ne tardèrent pas à arriver, car en tout lieu on était fatigué de la tyrannie et des cruautés de Maxtlaton, et on aspirait à s'en affranchir.

Netzahualcoyotl ne perdit pas un instant. Se voyant à la tête de forces imposantes, il se mit en marche, et se dirigea vers le royaume de Tezcuco. En traversant les montagnes, il aperçut sur leurs sommets les plus élevés de grands feux. C'était le signal au moyen duquel les princes qui lui avaient envoyé des troupes lui annonçaient qu'ils arrivaient eux-mêmes. Il prit ses dernières dispositions avant de déboucher sur la plaine, car il voulait fondre sur l'ennemi à l'improviste, et ne pas lui laisser le temps de se reconnaître. Il ordonna aux hommes de Tlaxcalla et de Huexotzinco de s'emparer de la ville d'Acolman[1], et chargea les Chalcas de la prise de Coatlichan[2]; il savait que les Tecpanèques avaient de nombreuses garnisons dans ces deux cités. Le prince résolut de se rendre maître lui-même de la capitale, Tezcuco, avec le reste de l'armée.

Attaqués au moment où ils s'y attendaient le moins, les Tecpanèques subirent une déroute complète, et périrent

[1] Vient d'*acolli*, épaule.

[2] Signifie *pays des serpents*.

presque tous. Les maisons qu'ils possédaient à Acolman, Coatlichan et Tezcuco furent saccagées et brûlées. Leurs principaux chefs disparurent dans la mêlée. Après la victoire, Netzahualcoyotl abandonna à ses alliés tout le butin, les remercia de l'assistance qu'ils lui avaient prêtée et prit congé d'eux, leur promettant de les rappeler lorsqu'il ferait une nouvelle tentative pour recouvrer le reste de l'empire (11 août 1427). Cependant il garda près de lui ceux de ces guerriers qui n'avaient d'autre profession que celle des armes. Il les occupa, ainsi que ses sujets fidèles, à fortifier Tezcuco, et les frontières du royaume du côté des Tecpanèques et des Mexicains.

Maxtlaton, ajoute l'historien Ixtlilxochitl, fut frappé d'épouvante lorsqu'il apprit que Netzahualcoyotl avait recouvré en si peu de temps le royaume des Aculhuas de Tezcuco, tête et fondement de l'empire chichimèque. Ce fut pour lui comme un coup du ciel, car en moins de quinze jours le prince s'était échappé de ses mains, avait traversé les montagnes, réuni des forces considérables et reconquis son royaume. Maxtlaton comprit qu'il lui importait d'arrêter ce mouvement à tout prix, et il s'occupa immédiatement de réunir une armée pour marcher contre ses ennemis.

CHAPITRE HUITIÈME.

Fin de l'empire tecpanèque. — Le nouvel empire de l'Anahuac composé des royaumes de Tezcuco, de Mexico-Tenochtitlan et de Tlacopan.

Les Mexicains, nous avons eu occasion de le dire, avaient contribué puissamment aux victoires de Tezozomoc et à la chute de l'empire chichimèque. Ce prince, on s'en souvient, ne leur avait point décerné les récompenses auxquelles ils croyaient avoir droit; mais, redoutant sa puissance, ils ne s'étaient pas révoltés.

Maxtlaton, après avoir fait périr les chefs des deux villes aztèques pour les punir d'avoir reconnu son frère Tayatzin en qualité de souverain, ne mit plus de bornes à sa tyrannie.

Il voulut rétablir les tributs abolis par son père; il exigea que les Mexicains lui fournissent des jardins flottants et des volières; enfin il essaya, mais sans succès, d'enlever la femme légitime du roi Itzcohuatl, pour laquelle il avait conçu une passion criminelle. De tels excès ne pouvaient être supportés longtemps.

Cependant, avant de tenter la voie des armes, le roi mexicain de Tenochtitlan voulut épuiser les moyens de conciliation. Il chargea son neveu, Montézuma Ilhuicamina, de se rendre auprès de Maxtlaton pour l'engager à respecter les anciennes conventions et pour lui faire des propositions pacifiques. Montézuma fut reçu à Azcapotzalco avec une arrogance intolérable; il vit ses jours menacés, et ne dut son salut qu'à la fuite. A son arrivée à Mexico, il annonça que la guerre ne pouvait être évitée.

Alors une terreur affreuse s'empara de la population de la cité aztèque; Itzcohuatl, Montézuma et les autres principaux chefs essayèrent en vain de relever son courage. « Que ferons-nous si nous sommes vaincus? » s'écriait-on partout avec angoisse. « Nous nous livrerons à votre vengeance, » répliquèrent les chefs; « vous ferez de nous ce qu'il vous plaira. — Qu'il en soit ainsi, » répondit le peuple, « nous vous sacrifierons aux dieux; et si vous remportez la victoire, » ajouta-t-il, « vous serez à perpétuité nos maîtres et nos seigneurs; nos enfants et les enfants de nos enfants cultiveront vos terres, bâtiront vos maisons, et porteront vos armes et vos bagages toutes les fois que vous irez à la guerre. » Cette convention fut acceptée; elle devint le fondement de la division des castes au Mexique et la base de l'état social qui y subsista jusqu'au temps de la conquête.

Les Tecpanèques se mirent en mouvement pour bloquer Tenochtitlan.

A la même époque précisément, Netzahualcoyotl réussissait à reconquérir son royaume. Les Mexicains, bien qu'ils eussent trempé dans les crimes de Tezozomoc, résolurent d'envoyer une ambassade au jeune roi de Tezcuco pour le supplier de leur venir en aide, et lui dire que, de leur côté, ils mettraient toutes leurs forces à sa disposition, afin qu'il pût reconquérir l'empire. On devait lui représenter aussi qu'étant lui-même descendant de la noblesse aztèque par sa mère, il ne pouvait l'abandonner dans d'aussi critiques circonstances. Montézuma Ilhuicamina, cousin germain et ami de Netzahualcoyotl, fut encore chargé de cette mission, et on lui adjoignit deux collègues.

Le roi de Tezcuco reçut les envoyés avec bienveillance et leur fit une réponse favorable. Afin de les secourir immédiatement, il fit demander des troupes à la province voisine de Chalco et à son capitaine général Iztacquauhtzin[1], seigneur de Huexotla[2]. Mais les Chalcas et Iztacquauhtzin détestaient les Mexicains, qui les avaient accablés de vexations pendant le règne de Tezozomoc; ils n'obéirent pas aux ordres de leur prince. Toutefois Netzahualcoyotl apprit en même temps que Tlaxcalla, Huexotzinco, et d'autres provinces encore, se disposaient à lui envoyer des renforts; il consola donc les ambassadeurs, et les congédia en leur promettant qu'il ne tarderait pas à venir à leur aide avec les forces qu'il pourrait réunir.

En effet, Netzahualcoyotl, ayant rassemblé tout ce qu'il avait d'hommes auprès de Tezcuco, se mit en mouvement, sans attendre même l'arrivée de ses alliés. Au moment du départ, il fut attaqué par derrière par son propre capitaine général Iztacquauhtzin, qui s'était révolté et prononcé en faveur des Tecpanèques. Le roi de Tezcuco, remettant à un autre temps le châtiment de cette trahison, se rendit à Tlatelolco, où les rois et les seigneurs mexicains lui firent

[1] *Aigle blanc;* d'*istac*, blanc, et *quauhtli*, aigle.
[2] D'*huexotl*, saule.

grand accueil. Bientôt après, les Tecpanèques, vigoureusement attaqués, durent lever le blocus de Tenochtitlan. Netzahualcoyotl, Itzcohuatl et leurs capitaines marchèrent alors contre Maxtlaton. Une grande bataille s'engagea; la victoire fut longtemps disputée; les Mexicains, d'abord repoussés, se disposaient déjà à sacrifier leurs chefs; mais les rois de Tezcuco, de Tenochtitlan et de Tatelolco reprirent le dessus, recommencèrent le combat, et, après deux jours de la lutte la plus opiniâtre, ils forcèrent l'armée ennemie à battre en retraite et à sortir du territoire mexicain.

Peu de temps après, les chefs et les hommes de Tlaxcalla, de Huexotzinco et de différentes provinces vinrent se réunir aux forces mexicaines et tezcucaines. L'armée fut divisée en trois corps, et l'on convint d'attaquer l'ennemi simultanément, à un signal donné, et de le charger de tous les côtés à la fois. Ce plan s'exécuta. Maxtlaton, qui avait réuni toutes ses troupes, se défendit avec le courage du désespoir. Les alliés perdirent beaucoup de monde. Enfin un vigoureux effort de Netzahualcoyotl et des deux rois mexicains rompit le corps de bataille de Maxtlaton. La plupart des Tecpanèques furent massacrés; les vainqueurs pénétrèrent dans la capitale, la mirent au pillage, rasèrent les temples et les maisons des seigneurs, et passèrent la population au fil de l'épée. Bientôt la superbe cité d'Azcapotzalco, à laquelle sa nombreuse population avait fait donner son nom[1], ne présenta plus qu'un amas de débris; et pour couvrir ces ruines d'une honte éternelle, Netzahualcoyotl ordonna que désormais on y tiendrait le marché aux esclaves.

Pendant la déroute des siens, Maxtlaton s'était réfugié dans les bains de l'un de ses jardins; on l'y trouva. Le roi de Tezcuco le fit conduire sur la principale place de la ville; on l'y sacrifia aux dieux, en lui arrachant le cœur, pour venger la mort d'Ixtlilxochitl, empereur des Chichimèques.

[1] Ce nom signifie *fourmilière*.

Ainsi finit la puissante monarchie tepanèque d'Azcapotzalco, fondée par Tezozomoc et usurpée par son fils (1428).

Les rois vainqueurs, Netzahualcoyotl et Itzcohuatl, employèrent les deux années suivantes à soumettre de nouveau le royaume de Tezcuco, qui avait été troublé par la révolte d'Itztaequauhtzin, seigneur de Huexotla, et de plusieurs autres nobles de son parti. Les rebelles résistèrent énergiquement; enfin ils furent défaits et se réfugièrent à Tlaxcalla, à Huexotzico et à Chalco. Le roi infligea de sévères châtiments aux villes et aux bourgades du pays qui avaient pris part au soulèvement. Puis, après avoir mis de fortes garnisons à Tezcuco et en d'autres lieux, il alla s'établir à Mexico, et s'occupa, de concert avec son oncle le roi Itzcohuatl, à faire rentrer dans le devoir Xochilmilco et Cuitlahuac. Ces villes, comptant sur leur forte position [1], persistèrent dans la rébellion jusqu'en l'année 1430, époque à laquelle elles furent réduites à capituler. Bientôt après la soumission de l'empire fut complète.

Ces exploits et ces conquêtes peuvent être considérés comme le point de départ de la grandeur mexicaine. Dès lors la situation de l'Anahuac se modifia encore une fois.

Les deux rois revinrent ensemble à Tenochtitlan après leurs victoires, et renouvelèrent l'ancien système fédératif de trois royaumes; ils s'adjoignirent comme troisième collègue Totoquihua, prince de Tlacopan, auquel ils reconnurent le titre de roi [2].

La confédération se composa par conséquent des royaumes: 1° des Aztèques et des Culhuas [3] ou de Mexico; 2° d'Acolhuacan et des Chichimèques ou de Tezcuco, et 3° de Tlacopan

[1] Elles s'élevaient dans le grand lac de l'Anahuac.

[2] Il est digne de remarque que ce gouvernement composé de trois chefs, dont l'un cependant est plus élevé en rang que les deux autres, se trouve également dans la plupart des États monarchiques de l'Amérique centrale.

[3] On n'a pas oublié que beaucoup des anciens sujets de Culhuacan s'étaient réunis aux Mexicains lors de la chute de ce royaume.

ou des Tecpanèques, car le nouveau roi appartenait à cette race et était neveu de Maxtlaton; mais il avait, dans les dernières guerres, donné des preuves de sympathie à ceux qui devinrent ses collègues, et les débris du peuple vaincu, heureux de conserver leur nationalité, pouvaient se rallier autour de lui. Les autres princes de la vallée furent déclarés vassaux des trois rois, obligés de payer un tribut annuel et de se ranger sous leurs bannières toutes les fois qu'ils iraient à la guerre. Les Tlaxcaltèques seuls, alliés de Netzahualcoyotl et d'Itzcohuatl, conservèrent leur républicaine indépendance. Après les victoires auxquelles ils avaient puissamment contribué, ils étaient retournés, gorgés de butin, dans leur montagneux pays.

Le royaume de Tlacopan comprit la seigneurie de ce nom, l'ancien État d'Azcapotzalco, et la belle et fertile province de Mazahuacan[1]; il était renfermé en entier dans les frontières de celui des Aztèques. Quant aux deux autres royaumes, on traça depuis le territoire de Tototepec jusqu'à la montagne de Cuexcomatl, au sud de Tenochtitlan, à travers les montagnes et les lacs, une ligne qui marqua la limite entre les États de Mexico et ceux de Tezcuco. Toutes les provinces situées au couchant de cette ligne, jusqu'aux frontières des villes et États indépendants de l'Amérique centrale, furent adjugées à Itzcohuatl; celles situées du côté de l'orient firent partie des domaines de Netzahualcoyotl.

Il fut décidé que les trois rois seraient considérés également comme héritiers de l'empire de l'Anahuac, et chacun en particulier comme héritier de ses propres États, et qu'aucun des souverains n'aurait le droit de se mêler des affaires intérieures de son voisin. On convint que pour toutes les causes graves, surtout lorsqu'il serait question de guerre, les rois n'agiraient jamais sans s'être entendus d'abord entre eux. Quant aux provinces dont on pourrait se rendre maî-

[1] Signifie *pays des cerfs*; de *mazatl*, cerf.

tre à l'avenir, il fut stipulé que deux cinquièmes des pays conquis reviendraient au roi de Tezcuco, deux autres à celui de Mexico et un seulement au roi de Tlapocan. Les tributs et les dépouilles des vaincus devaient être partagés dans la même proportion.

Ces conventions firent la grandeur du nouvel empire et l'élevèrent à un très-haut degré de puissance. Pendant longtemps elles furent fidèlement observées. Le royaume de Tlacopan resta dans une position d'infériorité. Celui de Tezcuco atteignit une splendeur inouïe sous les longs règnes du grand roi Netzahualcoyotl et de son fils Netzahualpilli, que les historiens modernes ont nommé le Salomon du nouveau monde, et qui mourut peu de temps avant le moment où les Espagnols mirent le pied sur le continent américain. Le royaume de Mexico s'éleva plus haut encore; à partir de la mort de Netzahualcoyotl, il exerça une prépondérance marquée dans l'Anahuac. Ce puissant État fut gouverné successivement par six princes [1], dont les armes victorieuses soumirent peu à peu une grande partie du continent central.

Nous tracerons dans nos prochains chapitres un aperçu sommaire des règnes de ces différents rois, et avant de passer à la conquête espagnole, nous nous occuperons de ce qui est relatif aux mœurs, aux usages, à la religion, à la forme du gouvernement, à l'industrie et au commerce des peuples de l'Anahuac. Nous reconnaîtrons tous les raffinements d'une civilisation très-avancée parmi ces nations, et nous verrons que la coutume des sacrifices humains et de l'anthropophagie, introduite par les Mexicains dans tout l'empire, et le culte du dieu Huitzilopochtli, imprimaient à cette civilisation un hideux caractère. Ces monstrueuses orgies prirent de telles proportions, qu'on finit par organiser des sortes de guerres sacrées uniquement afin d'avoir

[1] Les six rois qui élevèrent la puissance mexicaine furent : Itzcohuatl, Montézuma Ier, Axcayacatl, Tizoc, Ahuizotl et Montézuma II, lequel assista à la chute de la monarchie.

des milliers de prisonniers à offrir aux dieux. Nous aurons occasion d'en parler avec plus de détail.

Nous verrons aussi qu'au début du seizième siècle les causes qui avaient produit la dernière révolution de l'Anahuac se représentaient, que Montézuma II, aspirant à jouer le même rôle que Tezozomoc et à rester seul maître de la monarchie, s'élevait au-dessus de ses collègues; que les vassaux de l'empire, fatigués du joug mexicain, étaient disposés à la révolte, et qu'une nouvelle coalition paraissait imminente. Cortès profita de ces dispositions; doué d'un puissant génie, s'aidant des prophéties relatives à Quetzalcohuatl, et tirant avantage de la terreur que les armes à feu et les chevaux inspiraient aux indigènes, il renversa en moins de deux années le vaste empire fondé par Netzahualcoyotl et Itzcohuatl.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Règne d'Itzcohuatl. — Les rois de Mexico-Tenochtitlan ses successeurs.

Après la conclusion des conventions dont il a été question au chapitre précédent, Netzahualcoyotl continua à résider à Tenochtitlan. Architecte très-habile et aussi grand artiste que grand guerrier, il s'y fit construire un superbe palais entouré de jardins; il jeta les fondements de la résidence d'été des rois mexicains, fit creuser d'immenses bassins, agrandit considérablement la ville, érigea divers édifices aussi remarquables par leur étendue que par leur magnificence, et donna, en un mot, l'impulsion aux travaux qui rendirent Mexico une des cités les plus belles et les plus régulières de l'Amérique.

En l'année 1431, Netzahualcoyotl estima que le moment était venu de se faire couronner solennellement et d'exiger le serment en qualité d'empereur de l'Anahuac.

La cérémonie fut célébrée à Mexico-Tenochtitlan; elle s'accomplit avec une pompe très-grande; les annales mexicaines nous en ont conservé le souvenir. Les vassaux des trois couronnes réunies y assistèrent et suivirent le cortége du nouveau monarque, qui se rendit au palais dit d'Acamapichtli [1], ayant ses collègues à ses côtés. Le grand prêtre d'Huitzilopochtli lui fit les onctions accoutumées, et Itzcohuatl lui posa le manteau royal et fixa sur sa tête la tiare d'or pur ornée d'émeraudes et de plumes de quetzlal. Netzahualcoyotl s'assit ensuite sur le trône entre les deux autres rois; puis tous les seigneurs de l'empire passèrent successivement devant eux et prêtèrent serment de fidélité, d'abord aux trois princes chefs de l'empire, ensuite à celui des souverains dont ils relevaient en particulier [2]. Après la cérémonie, les rois se rendirent au temple d'Huitzilopochtli, où de nombreuses victimes humaines furent immolées sur la pierre du sacrifice, afin d'attirer sur l'Anahuac les faveurs de l'impitoyable dieu. On consacra le reste de la journée à des jeux, à des festins, à des ballets, et d'innombrables torches de bois résineux illuminèrent la ville pendant la nuit.

Cependant Iztacquauhtzin et Motolinatzin, seigneurs de Huexotla et de Coatlichcan, dont la révolte avait été la cause première du sac de Tezcuco, voyant que Netzahualcoyotl était généralement reconnu comme chef de l'empire, se décidèrent à lui demander pardon, et à cet effet ils lui envoyèrent un magnifique présent en pierreries, or, plumes et étoffes de prix. Ils supplièrent le roi de Mexico d'intercéder en leur faveur. Netzahualcoyotl leur fit répondre qu'il agréait

[1] Il avait été fondé par le prince de ce nom.

[2] Le roi de Tezcuco fut salué des titres d'*Aculhua-Tecuhtli* et de *Chichimecatl-Tecuhtli*, qui avaient été portés par ses ancêtres et qui constituaient la marque distinctive de l'empire. Itzcohuatl reçut celui de *Culhua-Tecuhtli*, parce qu'il régnait sur les Toltèques-Culhuas, et Totoquihua celui de *Techpanecatl-Tecuhtli*, qu'avaient porté autrefois les rois d'Azcapotzalco.

leur soumission et qu'ils pouvaient revenir sans crainte dans leur patrie. Ayant obtenu cette grâce, ils en sollicitèrent une seconde et prièrent le roi de rentrer dans sa capitale, parce que ses sujets, ne le voyant point revenir, se considéraient comme orphelins.

Netzahualcoyotl y consentit encore, et après avoir passé quatre ans à Mexico, il s'embarqua avec sa cour sur le lac et prit terre au bois d'Acuyan, situé le long du rivage. Les seigneurs et les nobles de sa capitale l'y reçurent et célébrèrent des fêtes splendides en l'honneur de son retour. Inaugurant son règne par la clémence, le roi pardonna à tous ceux qui avaient été ses ennemis, oublia les anciennes injures, rétablit la noblesse dans ses antiques privilèges, et réussit bien vite à se concilier l'amour, le respect et la confiance de ses sujets. Nous retrouverons ce prince illustre; occupons-nous d'abord des rois de Mexico.

Itzcohuatl entreprit, de concert avec ses collègues, une expédition du côté du midi. Franchissant la barrière des hautes montagnes qui entourent la vallée de l'Anahuac, les trois rois rendirent la fertile province de Quauhnahuac [1] tributaire de l'empire, rentrèrent dans leurs capitales chargés de très-riches dépouilles, et ouvrirent à leurs sujets les magnifiques contrées du sud, destinées à devenir successivement leurs vassales.

Itzcohuatl mourut en l'année 1440, suivant la tradition la plus accréditée [2]. La couronne, héréditaire dans deux des royaumes confédérés, était élective à Mexico, mais dans la seule famille du monarque défunt. Le choix des anciens se porta pour la seconde fois sur Montézuma Ilhuicamina [3], qui avait refusé le trône douze années auparavant. En cette occasion, il accepta. Il avait exercé durant le règne de son

[1] *Pays des aigles.*

[2] Quelques auteurs le font mourir en 1436.

[3] Nous adoptons le nom généralement admis, au lieu d'écrire Moctecuzoma.

prédécesseur les fonctions de généralissime et de grand prêtre d'Huitzilopochtli. Les autres rois assistèrent à son couronnement.

Montézuma, en sa qualité de chef du sacerdoce, inaugura son règne par de pompeuses cérémonies religieuses et en faisant construire quelques-uns de ces temples aussi remarquables par leur architecture que par la richesse de leur ornementation, et qui causèrent un si vif étonnement aux Espagnols lors de leur première arrivée à Mexico. Il érigea des sanctuaires à toutes les divinités des peuples qui reconnaissaient la suprématie de l'empire, afin de les soumettre à Huitzilopochtli, protecteur spécial et pivot de la société mexicaine, et de former ainsi une sorte de cour à ce dieu suprême.

Montézuma porta la guerre à l'est et au sud, à quelques centaines de milles de sa capitale. Les États puissants de Chalco[1], de la haute Mixtèque[2] (où régnait Dzawindana, roi redouté de tous ses voisins), de Cuetlachtlan[3], de Cuextlan, et une foule de républiques jusqu'alors indépendantes, durent se reconnaître vassaux tributaires des rois de l'Anahuac[4]. Tous les auteurs qui ont pu consulter les anciennes annales du pays sont d'accord pour affirmer que les temps de Montézuma Ier et de Netzahualcoyotl furent pour l'empire une époque de prospérité jusqu'alors inouïe. Si d'affreux sacrifices humains n'eussent fait tache sur cette civilisation si avancée sous certains rapports, elle eût rappelé l'âge d'or toltèque, le règne glorieux de Quetzalcohuatl. « On cultivait jusqu'aux montagnes les plus escar-

[1] Signifie *dans l'émeraude*, sans doute à cause des prairies qui entouraient la ville de ce nom.

[2] *Pays des nuages;* de *mixtli*, nuages.

[3] Signifie *pays des loups;* de *cuetlachtli*, loup.

[4] Nous nous bornons à indiquer sommairement les guerres et les conquêtes des rois de l'Anahuac, le récit détaillé de leurs campagnes serait dénué d'intérêt pour le lecteur.

pées, dit l'historien indigène Ixtlilxochitl, et le moindre village avait plus d'habitants que n'en ont maintenant les villes les plus florissantes de la Nouvelle-Espagne. »

Toutefois plusieurs événements sinistres vinrent troubler ce bonheur. La ville de Mexico fut couverte en 1446 par les eaux du lac. Une foule de maisons et d'édifices publics s'écroulèrent; un grand nombre d'habitants de la capitale périrent. Montézuma s'empressa d'appeler à son secours son collègue Netzahualcoyotl, l'homme le plus éclairé de l'Anahuac, dont il reconnaissait les talents supérieurs et le génie inventif. Le roi de Tezcuco se montra aussi affligé du malheur arrivé à Mexico que s'il se fût agi de ses propres États. Pour mettre désormais la ville à l'abri d'un semblable fléau, il estima qu'il fallait bâtir une digue à travers le lac, lequel a trois lieues de largeur en cet endroit. On commença immédiatement ce gigantesque travail; ses restes considérables font de nos jours encore l'admiration de ceux qui les visitent. Montézuma convoqua tous ses vassaux et s'adressa également au roi de Tlacopan. Les trois chefs de l'empire et leurs principaux feudataires, se mêlant aux ouvriers, mirent eux-mêmes les mains à l'œuvre. On donna à la digue vingt mètres de large, on la construisit en pieux de dimensions colossales et en énormes quartiers de pierres, liés par un ciment indestructible et qu'il fallait aller chercher à trois ou quatre lieues de distance. Elle embrassa la lagune de Mexico en forme de demi-lune, courant du nord au sud et laissant entre elle et la ville un très-vaste espace destiné à servir de port intérieur à la capitale, et à séparer les eaux douces apportées par les ruisseaux du voisinage des eaux salées du lac [1]. Cette digue fut terminée en moins de trois années (1449), et servit de lieu de promenade à la population de Tenochtitlan.

Quatre ans après l'inondation, une neige extraordi-

[1] On se rappelle que les eaux du lac de Tezcuco ou de Mexico-Tenochtitlan étaient salées comme celles de la mer.

naire tomba dans l'Anahuac; elle eut pour conséquences l'anéantissement de toutes les récoltes, une famine qui dura six ans, et une mortalité à la suite de laquelle les villes et les campagnes restèrent dépeuplées. Les trois chefs de l'empire firent tout ce qui dépendait d'eux pour venir en aide à leurs sujets. Ils les dispensèrent de tout tribut, et leur firent distribuer le maïs qu'ils avaient entassé dans leurs greniers durant les dix années précédentes. Le fléau n'en continua pas moins à sévir. Les prêtres, consultés sur ce qu'il y avait à faire pour apaiser les dieux, répondirent qu'Huitzilopochtli était irrité parce qu'on ne lui offrait pas assez de victimes humaines, dont les cœurs devaient servir à sa nourriture. Il fut convenu alors, malgré les répugnances de Netzahualcoyotl, opposé par caractère à ces coutumes barbares, que l'empire et ses alliés entretiendraient à époques fixes une sorte de guerre sacrée, régulière et perpétuelle, avec les républiques voisines de Tlaxcalla, de Huexotzinco et de Chollullan, afin qu'on pût toujours sacrifier à la divinité des prisonniers, victimes agréables et fraîches, et que la jeunesse des trois royaumes fût ainsi constamment entretenue dans le métier des armes. Cette guerre, purement religieuse, devait avoir lieu dans les limites d'un terrain désigné à cet effet entre Quauhtepec et Ocelotepec[1], et ne jamais être entreprise dans un but de conquête.

Montézuma Ilhuicamina ne se borna pas à réparer les désastres causés par l'inondation de 1446, il étendit et embellit beaucoup la ville de Mexico, fit ériger un grand nombre de palais et d'édifices publics, commença la construction du temple d'Huitzilopochtli, qui ne fut achevé que par ses successeurs; établit plusieurs jardins, et enrichit la capitale d'une quantité de bassins et de fontaines, au moyen du grand aqueduc de Chapultepec, qui y amena une masse d'eau très-considérable. Montézuma fut un protecteur éclairé

[1] On convint que toujours dans ces guerres on se combattrait à nombre égal.

de l'industric; il favorisa singulièrement la classe des marchands, et pendant son règne le commerce prit une immense extension; nous aurons occasion d'en parler dans les chapitres que nous consacrerons aux mœurs et aux usages des peuples de l'Anahuac.

Le roi de Mexico-Tenochtitlan s'entoura d'une cour nombreuse et brillante, et il y établit l'étiquette sévère, le luxe oriental, l'apparat et le cérémonial qui causèrent au siècle suivant une si vive admiration aux conquérants espagnols. Les chefs des peuples vaincus venaient avec leurs suites y rendre hommage à leur vainqueur. Les prétentions aristocratiques durent se taire en présence du pouvoir royal; suivant l'expression de l'historien Clavigero, les grands de l'empire devinrent les valets du monarque, et tout fut silence et respect autour du trône. Montézuma sut se faire un instrument du corps sacerdotal; pour tenir le peuple dans la crainte, il rendit plus imposantes les cérémonies du culte, établit de nouveaux rites, et donna à toutes les institutions la couleur du despotisme théocratique. Il se montra excessivement sévère contre le vol et l'ivrognerie, et fut grand justicier; ses lois et sa police atteignaient les hommes de toutes les conditions, et maintenaient en tout lieu l'ordre et la soumission.

Idole du peuple mexicain malgré sa sévérité, respecté dans l'empire entier, Montézuma Ilhuicamina mourut en l'année 1469.

Il laissait trois petits-fils, enfants de sa fille Atotoztli [1], femme de Tezozomoc, fils du roi de Mexico Itzcohuatl. Ces petits-fils se nommaient Tizoc [2], Axcayacatl [3] et Ahuitzotl [4];

[1] Ce nom est celui d'une espèce de pélican; il se compose d'*atl*, eau, et de *tototl*, oiseau.

[2] Ce nom signifie *transpercer*; l'hiéroglyphe de ce prince est une cuisse percée de blessures.

[3] Ce nom est formé d'*atl*, eau, et *xayacatl*, face. Son hiéroglyphe est une figure devant laquelle se trouve le signe de l'eau.

[4] Espèce de loutre, qui est aussi l'hiéroglyphe de ce roi.

Montézuma avait désigné le second pour lui succéder, et les anciens respectèrent ses dernières volontés.

Axcayacatl fut un roi conquérant comme son prédécesseur et, pendant son règne, la puissance du royaume de Tenochtitlan grandit de plus en plus. La guerre était la vie de cet État, il étendait sa domination par la terreur qu'inspiraient ses victoires; à mesure qu'il soumettait une nation, il la forçait à grossir ses armées; les vaincus devenaient les tributaires et les soldats du vainqueur. Axcayacatl porta ses armes à quatre cents milles de Mexico, sur les bords du grand Océan. Une confédération des villes maritimes, à la tête desquelles se trouvaient Tehuantepec et Soconusco, fut attaquée et soumise. Le roi revint à Mexico suivi d'un immense cortége de prisonniers qui furent livrés au couteau du grand sacrificateur. Cette affreuse boucherie servit à solenniser le couronnement d'Axcayacatl. Ce prince ne tarda pas à recommencer la guerre, et il venait d'ajouter de nouvelles provinces à ses États, lorsque la révolte éclata dans la ville mexicaine de Tlatelolco, voisine et vassale de Tenochtitlan. Voici comment l'historien Clavigero rend compte de cet événement. Moquihuitzin, roi de Tlatelolco[1], tributaire de Mexico et allié loyal de Montézuma Ilhuicamina, avait contribué à la plupart de ses succès. Montézuma lui avait accordé comme récompense la main de sa petite-fille, sœur d'Axcayacatl, l'Hélène de l'Anahuac, dont tous les historiens indigènes célèbrent l'incomparable beauté. Après la mort de Montézuma, Moquihuitzin, jaloux de son beau-frère, résolut d'anéantir Tenochtitlan et de s'ériger en chef de la puissance mexicaine. N'étant pas assez fort pour exécuter seul son dessein, il se fit des alliés parmi quelques-uns des plus puissants seigneurs du

[1] Les rois de Tlatelolco furent : Quauhquauhpitzahuac, qui régna soixante-deux ans; Tlacatcatl, trente-huit; Quauhtlacoa, trente-huit; et Moquihuitzin, qui était sur le trône depuis neuf ans quand il fut tué par les Mexicains (Sahagun, liv. VIII, ch. II).

pays. Toutefois le secret de cette ligue ne tarda pas à être connu. La femme de Moquihuitzin, irritée des fréquentes infidélités de son mari, s'enfuit à Mexico avec ses quatre enfants, et rendit compte à son frère de ce qui se tramait contre lui. Axcayacatl envoya des ambassadeurs à ses collègues, pour les avertir de cette révolte et leur demander du secours, leur représentant que si l'on ne réduisait pas les rebelles, l'empire se perdrait immanquablement. Les deux rois rassemblèrent leurs troupes et se réunirent aux Mexicains. La guerre commença; elle se termina au bout de peu de jours, par la prise de Tlatelolco, qui devint alors un faubourg de Tenochtitlan. Moquihuitzin fut amené en présence d'Axcayacatl, qui lui ouvrit la poitrine avec un couteau d'obsidienne, et lui arracha le cœur. On mit également à mort les chefs alliés de Tlatelolco, et on réunit leurs domaines à ceux de la couronne.

Le roi de Tenochtitlan avait horreur du repos; il reprit bientôt le cours de ses conquêtes. Elles ne furent pas même interrompues par un tremblement de terre qui causa d'affreux dégâts dans l'Anahuac, y renversa un grand nombre d'édifices, et détacha des portions considérables de différentes montagnes. La victoire accompagna en tous lieux les armes d'Axcayacatl; il étendit beaucoup ses États. Ses triomphes furent célébrés avec éclat à Tenochtitlan; il amena à sa suite, dans cette capitale, les divinités des pays conquis, pour augmenter la cour d'Huitzilopochtli, et en fit ainsi le panthéon de l'Anahuac.

D'immenses incendies, allumés soit par incurie, soit par malveillance, et qui dévorèrent une grande partie des forêts de la vallée, troublèrent la joie que de si constants succès avaient répandue dans l'empire. Netzahualcoyotl, roi de Tezcuco, afin de prévenir le retour de semblables calamités, promulgua des lois très-sévères contre ceux qui se permettraient les moindres délits dans les bois de la couronne; les délinquants devaient être punis de

mort. Dès lors les incendies cessèrent, et, grâce à l'exubérante fertilité du sol américain, les forêts se repeuplèrent au bout de quelques années.

Tandis qu'Axcayacatl occupait le trône de Mexico, Totoquihua, roi de Tlapocan, le troisième des souverains confédérés de l'empire, mourut, et son fils Chimalpopoca lui succéda. Netzahualcoyotl le suivit de près; sa mort arriva en l'année 1472. Ce prince, dont nous parlerons avec plus de détail dans notre prochain chapitre, avait été le plus grand et le plus clément des monarques de l'Amérique centrale depuis les temps de Quetzalcohuatl; tant qu'il vécut, il exerça sans contestation la prééminence dans le nouvel empire de l'Anahuac; après son décès, elle passa à la couronne de Mexico-Tenochtitlan, et y demeura attachée jusqu'à l'époque de la conquête espagnole.

Axcayacatl, grand guerrier et politique habile, mourut, jeune encore, après un règne de douze ans (1481). Son frère aîné, Tizoc, lui succéda. Ce prince célébra son avénement par des fêtes qui durèrent quarante jours, et dont la magnificence, décrite par les chroniques nationales, dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Les deux collègues du roi, tous les princes de l'empire et des contrées voisines, assistèrent à ces solennités. Le premier jour, Tizoc, assis sur un trône d'or massif que couvraient des peaux de tigre, reçut les hommages de ses vassaux. Des faisceaux d'armes décoraient le palais; le sol était jonché de fleurs et de plantes odorantes. Au milieu de la cour, on avait dressé, en tiges de bambou ornées de feuillages variés, un théâtre surmonté de flèches dorées et d'un aigle aux ailes déployées, portant une couronne d'azur, perché sur un nopal et déchirant un serpent. Un grand nombre d'acteurs, dont les costumes étincelaient d'or et de pierreries, parurent sur la scène et célébrèrent dans leurs chants la puissance d'Huitzilopochtli et la grandeur de Mexico. Des brasiers d'or dans lesquels on brûlait des parfums exquis

étaient allumés tout autour de la cour : de temps en temps, les serviteurs de Tizoc servaient aux convives du roi, dans des coupes du plus grand prix, du chocolat, diverses boissons rafraîchissantes ou fermentées, et les pâtisseries les plus recherchées. D'autres serviteurs parurent ensuite, et offrirent aux assistants, de la part du prince, de somptueux vêtements, des colliers et des bracelets d'or ornés de pierreries, des plumes de prix et de légers manteaux en filet bleu du travail le plus délicat. Bientôt le ballet commença dans la cour ; les trois monarques, portant leurs costumes royaux, la tête ornée de diadèmes composés d'émeraudes et d'ambre ciselé, se mêlèrent à la danse et arrivèrent ainsi au sanctuaire de Huitzilopochtli, où ils offrirent à l'idole de l'encens et un sacrifice de cailles. Les pompes des journées suivantes furent dignes de celles du premier jour, et après six semaines de séjour, les hôtes de Tizoc se retirèrent ravis de sa générosité.

Toutefois, la suite des actes de ce prince ne répondit pas à ce magnifique début ; les traditions du pays le dépeignent comme un tyran exécré de ses sujets ; une campagne malheureuse acheva de le perdre dans leur esprit. Il mourut en 1486, empoisonné par son petit-neveu Techotlala, seigneur d'Iztacpalapan[1], qui aspirait au trône en sa qualité de petit-fils de Montézuma Ier, et par Maxtlaton, seigneur de Tlachco[2]. Le crime ayant été découvert, les coupables furent mis à mort, et Ahuitzotl, frère cadet du roi défunt, monta sur le trône. Ce prince avait été, sous le règne précédent, gouverneur et capitaine général des Mexicains, et pontife suprême du temple principal ; il passait pour le plus grand guerrier de son temps. Son règne de seize ans ne fut qu'une suite de combats, et, bien que la victoire ne lui restât pas toujours fidèle, il fit arriver les Mexicains à l'apogée de la puissance, les rendit le plus redoutable des

[1] Signifie *ville blanche* ; d'*iztac*, blanc.

[2] *Tlachco*, jeu de balle.

peuples de l'Amérique centrale, et poussa ses conquêtes jusque dans le Quauhtematlan (Guatemala), à neuf cents milles de Mexico. Il tenta, mais en vain, de soumettre le royaume de Michoacan.

Durant la première année de son règne, Ahuitzotl fit une immense quantité de prisonniers; il ordonna qu'on les nourrît et les traitât avec le plus grand soin, car son intention était de les offrir en holocauste à son impitoyable dieu. Pour donner plus d'éclat à la cérémonie, il fit achever le grand temple d'Huitzilopochtli, commencé dix-huit années auparavant. Il employa à cet effet les matériaux réunis par ses prédécesseurs, et en fit extraire de nouveaux d'une carrière de *tetzontli* (amygdaloïde poreuse) récemment découverte. Les travaux furent terminés en 1487. Le souverain de Mexico invita à assister à l'inauguration du monument ses collègues, les rois des pays limitrophes, les princes et les seigneurs de l'Anahuac et tous les vassaux de l'empire. La terreur qu'inspirait le redoutable souverain des Mexicains et le désir de voir la célèbre cité de Tenochtitlan firent que très-peu de personnes manquèrent à l'appel.

Les historiens indigènes donnent sur ce qui se passa à cette occasion les détails les plus circonstanciés; ils affirment qu'on vit arriver à Mexico *quelques millions* d'étrangers, et qu'Ahuitzotl, enchanté de cette affluence, traita les personnes de distinction avec la dernière magnificence.

Les quatre rues principales de la capitale, par lesquelles devaient passer les victimes humaines, et qui aboutissaient toutes à l'une des entrées du temple[1], étaient ornées de tentures, de fleurs, de rameaux et d'arcs de triomphe construits en bambous. Des spectateurs encombraient les places, les maisons et les terrasses. De tous côtés on répandait des eaux de senteur et on brûlait des parfums.

Le cortége royal se mit en marche dès l'aube du jour.

[1] On trouvera dans un de nos prochains chapitres la description de ce temple.

Ahuitzotl, revêtu des insignes de la souveraine puissance, avait fait distribuer de somptueux vêtements à tous ceux qui le composaient. Les membres du sacerdoce, portant le costume prescrit par le rituel, suivaient le roi, qu'accompagnaient également les grands dignitaires de l'État, armés de longs couteaux bien affilés, en pierre d'obsidienne. Arrivé au sommet de la pyramide qui portait le téocalli, Ahuitzotl s'assit, à côté de la pierre du sacrifice, sur un siége orné de peintures symboliques, toutes plus hideuses les unes que les autres. Lorsque chacun eut pris sa place, des instruments au son lugubre, accompagnés du tintement des sonnettes et du bruit sourd des conques marines, donnèrent le signal du sacrifice, et l'on vit arriver sur un double rang, de quatre côtés à la fois, de longues files de captifs. Ils portaient des habits de fête et des coiffures en plumes. A mesure qu'ils arrivaient à la plate-forme du temple, quatre prêtres au visage barbouillé de noir de fumée, aux mains teintes en rouge, saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre fatale; Ahuitzotl se prosternait, ouvrait la poitrine du captif, lui arrachait le cœur, le présentait aux quatre points cardinaux et le remettait aux sacrificateurs; ceux-ci le jetaient dans une sorte d'auge très-vaste, destinée à cet usage, et appelée *quauhxicalli*. Ces sacrifices abominables se répétaient sur un grand nombre d'autels.

Ahuitzotl, quand il fut fatigué, passa le couteau au prêtre de Huitzilopochtli; lorsque les forces de celui-ci se trouvèrent épuisées, les autres membres du corps sacerdotal eurent leur tour. Ces horreurs se prolongèrent tant qu'il y eut des victimes. Les historiens indigènes affirment qu'on égorgea soixante mille prisonniers; Torquemada porte leur nombre à soixante-douze mille; d'autres écrivains[1], à quatre-vingt mille quatre

[1] Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl donne ce dernier chiffre, et ajoute : « Il y eut 16,000 victimes de la nation zapotèque, 24,000 de la nation tlapanèque, 16,000 de Huëtxotzinco et Atlixco, et 24,400 de Tizauhcoac. — On sacrifia plus tard d'autres captifs qui avaient été pris dans d'autres

cents. Ces chiffres sont peut-être exagérés, mais il est incontestable que ce fut la plus hideuse boucherie humaine dont l'histoire nous ait transmis le souvenir; le sang ruisselait dans toutes les rues; les canaux et les bassins en étaient teints, et dès le second jour, une infection épouvantable, causée par la présence des cadavres et la pourriture des cœurs, se répandit jusque dans les faubourgs de la capitale et força beaucoup d'habitants à s'éloigner de Tenochtitlan. On enchâssa les têtes des victimes dans les vides que l'on avait laissés à dessein dans les murailles du temple. Cette affreuse décoration existait encore au moment où les Espagnols arrivèrent à Mexico.

Ahuitzotl combla ses principaux hôtes de présents avant de les congédier. L'effroyable exemple que venait de donner ce monarque trouva malheureusement de nombreux imitateurs; tous les princes qui avaient assisté à ce *grand acte de piété* auraient cru manquer aux dieux et mériter leur colère en ne pas leur offrant, à leur tour, de semblables holocaustes.

Cependant Ahuitzotl, tout en continuant ses guerres, eut l'ambition d'illustrer son règne par quelque grande entreprise d'utilité publique. Depuis plusieurs années la sécheresse désolait les environs de Tenochtitlan. Le roi voulut mettre à jamais à l'abri de ce fléau les domaines du voisinage, et faire arriver dans sa capitale les eaux très-abondantes de la source d'Acuecuexatl; ces eaux, voisines d'Huitzilopochco [1], dans la province de Coyohuacan, se déversaient dans la vallée de Toluca [2]. Ahuitzotl oubliait que le lac de

guerres; de sorte qu'il y eut, dans le courant de l'année, plus de 100,000 victimes. Jamais, ni avant ni après le règne d'Ahuitzotl, on ne vit rien de pareil; outre les 100,000 captifs, on en sacrifia beaucoup encore pendant son règne, tant à Mexico, Tezcuco et Tlacopan, que dans les autres capitales des provinces soumises à l'empire. Le démon fit une grande récolte à cette époque, car le massacre ne fut pas moindre dans les provinces ennemies de la monarchie. »

[1] Signifie *lieu dédié au dieu Huitzilopochtli.*

[2] Nom dérivé de *tollin*, jonc ou glaïeul.

Tezcuco, presque vide en temps de sécheresse, était sujet à se gonfler démesurément pendant les pluies. Le roi ne supportait pas la contradiction; il fit mettre à mort un seigneur de sa cour qui essayait de lui démontrer la témérité de son entreprise. On construisit un canal en maçonnerie, de la source à Mexico, et on en fit l'ouverture avec de grandes cérémonies religieuses. Mais la joie du succès fut de courte durée; il y eut une crue subite du lac; les eaux envahirent la capitale et les villes du voisinage, renversèrent un très-grand nombre de maisons et d'édifices publics, et firent une foule de victimes. Ahuitzotl lui-même fut sur le point d'être noyé dans son palais; il échappa à grand'peine au désastre, et dans sa fuite précipitée, il se fit à la tête une profonde blessure qu'on ne parvint jamais à cicatriser.

Fidèle à la coutume mexicaine, le roi fit immoler de jeunes enfants pour apaiser Tlaloc, le dieu des eaux, et chargea des ambassadeurs de réclamer l'assistance de ses deux collègues de l'Anahuac. Ils s'empressèrent d'arriver. Netzahualpilli[1], fils et successeur de Netzahualcoyotl sur le trône de Tezcuco, aussi grand artiste que son père, amena à sa suite les architectes et les maçons de son royaume et de larges bateaux chargés de matériaux de construction. Des prêtres, le corps peint en bleu, encensèrent la fontaine, accomplirent diverses cérémonies, sacrifièrent encore quelques victimes humaines, puis on se mit à l'œuvre, sous la direction de Netzahualpilli. On détruisit l'aqueduc auprès de la source, et on éleva un mur très-solide à son issue. Les eaux cessèrent d'arriver et baissèrent promptement. Alors seulement on put juger de l'étendue des dégâts : ils étaient immenses. Cependant les trois rois ne perdirent pas courage; ils firent venir une très-grande quantité d'ouvriers; les temples, les palais, les maisons de

[1] Ce roi est appelé aussi Netzahualpiltzintli; ce nom vient de *netzahua*, jeûner, et *piltzintli*, enfant pour lequel on a jeûné.

la capitale et des autres villes ravagées par les eaux, sortirent de leurs ruines comme par enchantement. La pierre poreuse, mais solide, de *tetzontli* servit pour la reconstruction, et au bout de quelques mois Mexico-Tenochtitlan se présentait aux regards étonnés plus charmante et plus régulière qu'elle ne l'avait été avant la catastrophe. On eût dit une ville entièrement neuve, car on avait profité de la circonstance pour réparer, dans les différents quartiers, tout ce qui présentait quelque apparence de vétusté.

Ce désastre n'arrêta pas le cours des expéditions guerrières d'Ahuitzotl. Son humeur belliqueuse ne fatiguait pas ses peuples, parce que sa magnificence le portait à récompenser avec une royale prodigalité les services de ses officiers et de ses soldats; et lorsqu'on lui portait les tributs des nations vaincues ou vassales, tous ses sujets avaient part à ses largesses. Le roi mourut deux années après l'inondation de Mexico (1503), des suites de la blessure qu'il s'était faite à la tête lors de cette catastrophe[1].

Les deux rois et les grands de l'empire se réunirent pour lui donner un successeur. Les voix se portèrent d'abord sur Manilmalinaltzin, aîné des fils légitimes du roi Axayacatl et gendre de Netzahualpilli. Mais ce dernier s'opposa à cette élection, parce que l'époux de sa fille ne lui parut pas réunir les qualités nécessaires pour une aussi haute dignité. Son influence sur les électeurs leur fit donc préférer Motecutzoma ou Montézuma II, fils puîné d'Axacayatl. Netzahualpilli eut lieu, nous le verrons, de se repentir de ce choix. Montézuma s'était déjà fait connaître à la guerre comme général habile, et au moment de son élection il exerçait les fonctions de grand prêtre d'Huitzilopochtli. C'était un homme de taille moyenne, et qui, malgré son teint fort

[1] Ahuitzotl laissa une nombreuse postérité. Plusieurs de ses descendants sont entrés par mariage dans de nobles familles espagnoles. L'un de ses fils, le célèbre Quauhtimotzin, devint plus tard l'adversaire le plus redoutable des Espagnols.

basané et son peu de barbe, avait un air sévère, dévot et majestueux, qui le faisait respecter de la multitude; il cachait, sous les dehors de l'humilité, une ambition démesurée et un orgueil excessif. Aussitôt qu'il eut été informé de sa nomination, il se retira dans le temple; la noblesse en corps alla l'y chercher. Elle le trouva balayant le pavé du sanctuaire, se lamentant de sa haute fortune, se déclarant incapable de porter le poids de la couronne, et priant les dieux de détourner de ses lèvres la coupe de la royauté. Il renouvela ses protestations lorsque les deux rois ses collègues vinrent le féliciter suivant la coutume, et leur dit avec toutes les apparences d'une profonde modestie, qu'élevé dans la milice sacerdotale, il n'avait jamais aspiré au trône, et qu'il serait heureux de se laisser guider par eux en toute occasion.

Et cependant alors déjà Montézuma aspirait au fond du cœur à la monarchie universelle et à la puissance absolue. Mais avant d'entamer son histoire, nous devons jeter un coup d'œil sur celle des autres rois confédérés de l'Anahuac contemporains des souverains de Mexico, dont nous nous sommes occupé dans ce chapitre.

CHAPITRE DIXIÈME.

Rois des deux autres États de l'Anahuac durant la période que nous venons de parcourir. — Règne de Netzahualcoyotl.

Nous avons laissé Netzahualcoyotl, petit-fils de Techotlala, au moment où il venait de quitter Mexico, à la demande de ses sujets, pour aller habiter Tezcuco, capitale de ses États[1].

Netzahualcoyotl, rétabli sur le trône de ses pères, restaura

[1] Voy. chap. IX.

les différentes branches de l'administration, d'après le plan qu'avait déjà adopté son illustre aïeul, et fit revivre les formes de l'ancien gouvernement toltèque.

Les quatorze possesseurs de grands fiefs du royaume composèrent son conseil d'État[1]; il divisa l'administration centrale en quatre sections, savoir : la justice, les finances, les académies ou l'université, et la guerre. Il porta quatre-vingts lois formant quatre codes qui correspondaient aux quatre sections ci-dessus désignées. Ces codes composèrent toute la législation civile et criminelle du royaume.

Les deux autres États de l'Anahuac modelèrent complétement leur gouvernement sur celui de Tezcuco. Devant revenir sur ce sujet et le traiter en détail dans les chapitres que nous consacrerons aux mœurs, aux coutumes, à la civilisation, etc., des peuples de l'Anahuac, nous ne nous y étendrons pas davantage ici[2]. Nous dirons seulement que le conseil académique de Tezcuco acquit promptement une grande célébrité dans l'empire. Il était composé de savants et d'artistes divisés en classes distinctes et tenant leurs séances dans des édifices spéciaux où l'on conservait également les archives du royaume. Le roi dota magnifiquement ce conseil, plaça un de ses fils à la tête, et le chargea de surveiller les colléges et l'enseignement des professeurs. Bientôt les peuples voisins vinrent s'instruire aux écoles de Tezcuco, car c'était là qu'on parlait le langage nahuatl le plus pur et qu'on trouvait la civilisation la plus avancée, les meilleurs artistes, les meilleurs poëtes et les meil-

[1] Le roi avait exigé, lors du rétablissement de l'empire, que tous les seigneurs des trois royaumes fussent réintégrés dans leurs domaines. Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl dit qu'il y en eut trente dans toute la monarchie de l'Anahuac. Ces trente seigneurs, ajoute-t-il, étaient les grands de l'empire; ils ne payaient aucun tribut, mais ils étaient tenus à prêter foi et hommage et à servir avec leurs vassaux en temps de guerre. Ils assistaient en personne ou par leurs enfants aux assemblées générales des États.

[2] Voyez plus bas, ch. XVI.

leurs historiens. Tous ces talents se développaient sous la haute protection du roi. Netzahualcoyotl lui-même se livrait avec amour à l'étude, il cultivait la poésie, l'astronomie et la botanique. Il avait réuni une collection représentant toutes les plantes et tous les animaux de l'Anahuac; le célèbre Hernandès, qui a vu ces peintures, en fait l'éloge. Le roi avait composé soixante hymnes en l'honneur du Créateur du ciel et de la terre; deux de ces chants ont été traduits en vers espagnols par son descendant don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, et renferment de grandes beautés. On possède aussi quelques élégies remarquables de Netzahualcoyotl, sur la ruine d'Azcapotzalco et sur les malheurs de sa jeunesse[1].

Le culte barbare qui avait pris de si formidables proportions dans l'empire répugnait à l'esprit éclairé du roi de Tezcuco. Il essaya, mais en vain, à plusieurs reprises de faire abolir les sacrifices humains : l'influence mexicaine, les plaintes des prêtres et la crédulité du peuple, ne lui permirent pas d'accomplir son dessein; toutefois il restreignit dans ses propres États ces abominables holocaustes aux seuls prisonniers de guerre. Tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Anahuac, et en particulier don Fernand, et les auteurs espagnols les plus rapprochés de l'époque de la conquête, sont d'accord pour affirmer que Netzahualcoyotl, fort supérieur au reste de ses compatriotes, adorait un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, et que la raison d'État seule l'engageait à se conformer extérieurement au culte de ses sujets. Ils assurent qu'une tour à neuf étages que le roi fit construire, et dont l'étage le plus élevé était peint en couleur d'azur avec une corniche et de riches ornements en or, n'avait pas d'autre destination que de rendre hommage à ce Dieu suprême. Quelques hommes établis dans ce mystérieux réduit étaient employés à frapper,

[1] Appendice de la Ire partie, à la fin de l'ouvrage.

au lever et au coucher du soleil, à midi et à minuit, sur une grande plaque de métal. Netzahualcoyotl, aussitôt qu'il entendait ce son, se mettait à genoux pour adresser ses prières au Maître de l'univers; il lui offrait de la fumée de copal et de plantes aromatiques, et il jeûnait aussi à une certaine époque de l'année en son honneur.

Le roi parcourait souvent de nuit et déguisé les rues de Tezcuco, pour voir si la police y était bien faite.

Il embellit et agrandit beaucoup cette capitale. Il y fit ériger des temples et des édifices somptueux, et la divisa en six quartiers, séparés par de très-larges rues, et dans lesquels il distribua les trente-six corps de métiers, de façon que tous les membres d'une même profession fussent réunis. Il construisit pour les seigneurs de sa cour quatre cents palais, avec de beaux jardins et des bains; la richesse et l'étendue de ces demeures étaient proportionnées au rang de ceux qui devaient les occuper.

Mais aucun des monuments qu'éleva Netzahualcoyotl n'égalait en magnificence la demeure royale. Les chroniques américaines affirment que deux cent mille ouvriers furent employés pendant plusieurs années à la construction de ce colossal édifice. Il s'étendait de l'orient à l'occident, et était entouré de murailles très-épaisses dont la hauteur variait de trois à cinq toises. Du côté du couchant, il donnait sur le lac; on y entrait par trois portes percées l'une à l'orient, la seconde à l'occident, et la troisième au midi. Le palais avait, outre quarante cours plus ou moins grandes, deux cours dites principales. Des portiques entouraient la première, la plus étendue des deux; elle servait de place publique et de marché. Les salles des quatre sections de l'administration centrale, dont il a été question ci-dessus, donnaient sur la seconde cour, au milieu de laquelle brûlait un brasier qui ne devait jamais s'éteindre. Là également se trouvait une très-vaste pièce dans laquelle étaient les deux tribunaux royaux. Une fine étoffe, tissue en poil de lapin,

et sur laquelle on voyait représentés au naturel des oiseaux, des animaux et des fleurs, couvrait les murs de cette pièce. Des peaux de tigre, de lion, d'aigle royal[1], sur lesquelles on avait semé, comme au hasard, des bijoux, des bracelets d'or et des pierreries, servaient de tapis. L'un des tribunaux, nommé Teohicpalpan[2], dominait le reste de la salle. Son siége et son dossier étaient d'or massif incrusté de turquoises et d'émeraudes. Un dais en plumes, soutenu par des foudres en or et en pierreries, le surmontait. Il y avait devant le siége une sorte de banquette sur laquelle se trouvaient un bouclier, une massue, un arc, un carquois avec ses flèches et trois tiares royales, l'une en or incrustée de pierreries, la seconde en plumes, la troisième en coton et poil de lapin teint en bleu; on y voyait en outre un monceau de pierres précieuses et un crâne humain surmonté d'une énorme émeraude taillée en forme de pyramide et couverte de signes mystérieux. Lorsque le roi avait à juger des affaires très-importantes et pouvant entraîner la peine de mort, il allait s'asseoir sur le Teohicpalpan, plaçait sa main droite sur le crâne, prenait dans la gauche une flèche d'or qui lui servait de sceptre, et se couronnait de la tiare. Le second tribunal, moins magnifique, était surmonté d'un dais aux armes de Tezcuco. Le roi y siégeait ordinairement pour l'expédition des causes simples, ou lorsqu'il donnait des audiences. La salle des tribunaux royaux était partagée en trois divisions. Le roi seul occupait la première, les six principaux seigneurs du royaume se tenaient dans la seconde[3], les huit autres dans la dernière[4].

[1] Les peuples de l'Anahuac savaient tanner les peaux des oiseaux en leur conservant les plumes.

[2] C'est-à-dire *siége de Dieu.*

[3] C'étaient ceux de Teotihuacan, d'Acolman, de Tepetlaoztoc, de Huexotla, de Coatlichan et de Chimalhuacan.

[4] A savoir : les seigneurs d'Otompan, Tollantzinco, Quauhchinanco, Xicotepec, Tepechpan, Chiautla, Chiuhnautla et de Teyotocan.

Une grande pièce, appelée salle royale ou salle de la science et de la musique, s'ouvrait sur le côté nord de la même cour. Des boucliers, des cordons de diverses couleurs, de magnifiques panaches, des étoffes précieuses et une quantité de bijoux la décoraient. On y voyait aussi trois trônes; celui du roi de Tezcuco s'élevait en face de l'entrée, celui du roi de Mexico était à sa droite, celui du roi de Tlacopan à sa gauche. Les trois monarques y prenaient place lorsqu'ils se réunissaient pour s'occuper des affaires générales de l'empire. On y remarquait également une sorte de tambour, nommé *huehuetl,* autour duquel les philosophes, les poëtes et les plus fameux guerriers du royaume avaient coutume de s'assembler pour répéter leurs romances historiques, leurs chants moraux et leurs sentences. En face de la salle royale se trouvait celle destinée à la réception des ambassadeurs de Mexico et de Tlacopan, et derrière cette même pièce il y en avait une autre où se tenaient les capitaines et les soldats les plus braves, qui formaient la garde du monarque. Près de là étaient les dépôts d'armes et le lieu assigné aux juges commissaires que le roi envoyait dans les provinces, à époques non fixes, pour examiner la situation des affaires et punir les employés qui manquaient à leurs devoirs.

Les appartements particuliers du roi, de la reine, des dames et des serviteurs du palais, les cuisines et les offices donnaient aussi sur la seconde cour. Il y avait là des salles et des bains ornés avec magnificence, et un dédale de corridors et de passages très-compliqués; des peintures et des sculptures décoraient leurs murs.

Les dépendances de la résidence royale étaient immenses. On comptait dans son enceinte quarante grands temples construits en forme pyramidale[1]. Le plus considérable de tous était consacré aux dieux Huitzilopochtli et Tlaloc.

Quatre cents salles ou chambres construites dans le voisi-

[1] Celui de Quetzalcohuatl, dieu de l'air, seul était bâti en rotonde.

nage des temples servaient de demeures aux prêtres et aux ministres du culte et de salles d'école, car on y élevait les jeunes gens de la ville. Un autre édifice renfermait les femmes recluses chargées de l'éducation des filles. Près de là aussi se trouvaient un étang dans lequel on lavait les vases qui avaient servi aux sacrifices, et un monticule nommé *Teotlapan*, c'est-à-dire *la terre de Dieu;* une grande variété d'arbres et d'arbustes croissaient en ce lieu.

A l'ouest des temples s'élevaient deux grands édifices isolés, séparés l'un de l'autre et dont nous devons encore faire mention. On élevait les fils du roi dans l'un de ces bâtiments, ses filles dans l'autre. La maison destinée aux enfants du sexe masculin se nommait Tlacotco; ils y habitaient avec leurs gouverneurs, qui leur enseignaient la morale, les exercices militaires, les sciences et tous les arts connus, même ceux de travailler l'or, les pierreries et les plumes. Le Tlacotco renfermait une salle dans laquelle le roi, ses enfants, leurs gouverneurs et gouvernantes, les princes et les dignitaires de la cour devaient se réunir tous les quatre-vingts jours. Les hommes s'asseyaient d'un côté, les femmes de l'autre, tous revêtus d'habits faits de l'étoffe la plus commune. Un orateur montait sur une espèce de tribune et représentait à chacun, avec la plus entière liberté, ses vices, ses défauts, ses mauvaises actions, en commençant par le roi. Tout ce qui avait été fait de mal pendant les quatre-vingts jours qui venaient de s'écouler se révélait. L'orateur tonnait contre le vice, faisait l'éloge de la vertu; il rappelait les quatre-vingts lois que le monarque avait promulguées, et l'exhortait à donner en toute occasion le bon exemple.

De magnifiques jardins entouraient le palais que nous venons de décrire. On y admirait de belles pièces d'eau, des volières, des labyrinthes, des bains, d'incomparables collections d'arbres et de fleurs que Netzahualcoyotl avait fait venir à grands frais de contrées éloignées, et enfin une

superbe ménagerie. On y entretenait toutes sortes d'oiseaux, de quadrupèdes, d'insectes, de reptiles et de poissons. « On imitait avec de l'or et des pierreries ceux que l'on ne pouvait pas se procurer, ajoute l'historien Ixtlilxochitl; de sorte qu'il n'y avait pas un seul animal, de quelque espèce que ce soit, qui n'y fût vivant ou représenté. »

Netzahualcoyotl fit encore construire à Tezcuco et décorer avec une somptuosité toute royale deux palais destinés à ses collègues lorsqu'ils venaient le visiter, et il est également l'auteur des splendides jardins de Tezotzinco, dont les débris provoquent de nos jours l'étonnement de ceux qui les visitent. Ces jardins étaient échelonnés sur de colossales terrasses; on montait de l'une à l'autre par d'énormes escaliers taillés dans le roc. Des aqueducs y amenaient des eaux distribuées en bassins, en cascades, en jets de hauteurs diverses[1]. Au bas de la montagne de Tezotzinco on voyait une suite de palais où logeaient les princes étrangers qui venaient présenter leurs hommages au roi; plus loin s'étendait un parc clos de murs et peuplé de gibier et de bêtes fauves.

Nous dirons en terminant ce chapitre que les demeures et les jardins royaux étaient toujours admirablement entretenus. Un certain nombre de villages, chargés de ce soin, payaient ainsi leur part d'impôt.

[1] On avait sculpté un rocher qui se trouvait dans ce jardin de manière qu'il représentât un lion ailé, couché et regardant vers l'orient; la tête du lion offrait le portrait de Netzahualcoyotl. Cette sculpture était ordinairement protégée par un dais d'or orné de plumes.

CHAPITRE ONZIÈME.

Continuation du précédent. — Fin du règne de Netzahualcoyotl.

Aussitôt après être remonté sur le trône, Netzahualcoyotl, voulant témoigner sa reconnaissance à la république de Tlaxcalla, sa fidèle alliée dans la guerre entreprise pour renverser l'empire tecpanèque, lui avait envoyé de riches présents en or, en pierreries, en étoffes, en plumes ; il avait même augmenté le territoire des Tlaxcaltèques, en prenant sur celui de son propre royaume de Tezcuco. Bientôt après les deux États conclurent un traité par lequel ils s'engagèrent à s'aider mutuellement dans l'occasion, et à ne jamais chercher à s'enlever leurs biens par guerre, violence ou dol. La république promit de fournir des secours au roi ou à ses descendants contre tous ceux qui pourraient se révolter, et de son côté le prince devait la protéger contre tous ses ennemis.

Sans avoir l'humeur guerrière des rois aztèques, Netzahualcoyotl avait donné dans sa jeunesse, on s'en souvient, des preuves de la plus éclatante bravoure. Bien qu'il préférât les travaux pacifiques aux conquêtes, il s'associa plusieurs fois aux exploits des princes ses collègues, et il contribua à l'agrandissement de l'empire par diverses expéditions qu'il dirigea tantôt en personne, tantôt par ses généraux. Après avoir soumis tout ce qui avait fait partie de l'ancien royaume de Tezcuco, et forcé en tous lieux les rebelles à rentrer dans le devoir, il conquit la province de Teochtepec, y laissa une garnison suffisante et lui imposa un fort tribut ; puis il s'empara avec les deux autres rois des États de Tlapacoya et de Tlancacautitlan, d'où les trois royaumes tirèrent de très-fort revenus. Au moment de la mort d'Itzcohuatl, roi de Mexico-Tenochtitlan (1440), une nouvelle expédition entreprise par Netzahualcoyotl et

Totoquihua, roi de Tlacopan, fut couronnée d'un immense succès et étendit les limites de l'empire du côté du sud et de l'est. A peine revenu dans sa capitale après cette guerre, Netzahualcoyotl fit attaquer la province de Guaxtèque ou de Panuco par deux de ses fils, auxquels s'était joint Xicotencatl, l'un des quatre chefs de la république de Tlaxcalla. Ces guerriers remportèrent une grande victoire; un nouvel agrandissement de l'empire de l'Anahuac ne fut la conséquence.

Ajoutons encore, pour compléter cette indication très-sommaire des guerres et des conquêtes de Netzahualcoyotl, que la grande province de Chalco, qui précédemment déjà avait pris parti pour l'usurpateur Maxtlaton, se révolta encore une fois. Les Chalcas poussèrent l'audace jusqu'à tuer deux des fils du roi et deux princes mexicains, fils d'Axayacatl, et à se servir de leurs cadavres pour porter les lumières qui éclairaient la salle où ils célébraient leurs danses nocturnes. Une telle insolence ne pouvait être tolérée. Netzahualcoyotl réunit les plus savants du royaume et les consulta; ils lui conseillèrent de faire un sacrifice très-solennel aux dieux pour apaiser leur colère et obtenir d'eux la victoire sur ses ennemis. Malgré sa répugnance, le roi se vit obligé d'offrir des victimes humaines à Huitzilopochtli, et ce fut à cette époque que l'on construisit dans l'enceinte du palais les temples consacrés aux dieux mexicains dont il a été question au chapitre précédent. Mais ces hideux sacrifices n'amenèrent aucun résultat; loin de là, trois des fils du roi qui commandaient son armée sur les frontières de Chalco ne faisant aucun progrès, l'insurrection des Chalcas prit de formidables proportions. Alors Netzahualcoyotl se retira dans ses jardins de Tezcotzinco, offrit ses prières au Dieu inconnu créateur de toutes choses et composa à sa louange quelques-uns des chants sacrés dont nous avons parlé. Peu de jours après son fils Axoquentzin, âgé de dix-huit ans à peine, se rendit à l'armée

afin de voir ses frères. L'un de ceux-ci le traita d'enfant, qui n'était bon qu'à chasser les mouches et à se cacher sous les jupons des femmes. Irrité de ces railleries, le jeune prince quitta ses frères, s'empara à la hâte de quelques armes et se précipita du côté des ennemis. Il fut bientôt dans la tente du chef des Chalcas, le saisit par les cheveux, lui coupa la tête, et mit hors de combat ceux qui arrivaient pour le secourir. Quelques braves capitaines tezcucains coururent après Axoquentzin et le soutinrent dans ce fait d'armes. Le désordre se mit dans les rangs des Chalcas lorsqu'ils virent leur général mort. Les trois fils de Netzahualcoyotl n'apprirent la victoire de leur frère que par les chants de triomphe qui l'accompagnaient au retour; ils en profitèrent pour soumettre en fort peu de temps et définitivement le pays de Chalco. Le roi fit célébrer à cette occasion de grandes fêtes dans sa capitale.

Cependant, contrairement à l'usage suivi par ses ancêtres, le souverain de Tezcuco avait passé de longues années sans prendre de femme légitime, et par conséquent aussi sans avoir d'héritier. Ses nombreuses concubines lui avaient donné, à la vérité, soixante fils et soixante-sept filles; plusieurs de ses fils étaient déjà d'habiles capitaines; mais leur naissance plaçait entre eux et le trône une infranchissable barrière. Enfin Netzahualcoyotl se décida à se marier. Il voulut prendre sa future épouse dans la famille des seigneurs de Coatlichan [1], car cette maison et celle de Huexotla étant les plus anciennes du pays, les empereurs chichimèques avaient coutume d'y choisir leurs femmes. Toutefois il n'y avait alors qu'une seule fille dans la famille en question, et elle était trop jeune pour se marier. Le roi la confia à son frère naturel Quauhtlehuanitzin afin qu'il la fît élever, et lui dit sous le sceau du secret qu'il avait l'intention de la faire monter sur le trône aussitôt qu'elle serait

[1] Signifie *pays des serpents.*

en âge. Mais Quauhtlehuanitzin mourut bientôt après, et quand son fils Huetzcatocatzin recueillit sa succession, il trouva dans la maison la noble vierge; ignorant pourquoi elle y était, il l'épousa. Au bout d'un certain temps Netzahualcoyotl lui fit ordonner d'amener au palais celle qu'il comptait élever au rang de reine. Huetzcatocatzin lui répondit simplement que, n'ayant pas été instruit des desseins du roi, il en avait fait sa femme; Netzahualcoyotl le renvoya aux juges, et ceux-ci le déclarèrent innocent. Le roi, irrité et mécontent, sortit seul de son palais, se retira dans les bosquets qu'il possédait auprès du lac, et marchant au hasard, il arriva à la ville de Tepechpan [1]. Quauhquauhtzin [2], seigneur de ce lieu et l'un des quatorze grands de l'empire, l'ayant aperçu, le conduisit à sa demeure et lui offrit un repas. Pour faire honneur à son maître, il le fit servir à table par sa fiancée Azcalxochitzin [3], jeune Mexicaine fille de Temietzin, frère de la mère de Netzahualcoyotl. Les parents d'Azcalxochitzin l'avaient donnée à Quauhquauhtzin en échange d'un très-riche présent en pierreries, en or et en étoffes. Comme elle était fort jeune, il l'avait toujours respectée. La princesse mexicaine était incomparablement belle. Le roi en la voyant perdit sa tristesse, en devint éperdument amoureux, et résolut de l'épouser. Mais pour y parvenir, il fallait d'abord se débarrasser de Quauhquauhtzin. Comme le roi prophète pour le soldat Urie, Netzahualcoyotl chargea son vassal d'une mission très-dangereuse dans la guerre sacrée contre la république de Tlaxcalla; deux chefs sur la discrétion desquels il pouvait compter devaient le tuer, au cas où il échapperait aux coups de l'ennemi. Quauhquauhtzin obéit aux ordres de son suzerain; mais pénétrant les desseins du monarque, il composa, avant de quitter celle qu'il aimait, une ballade plaintive qu'il chanta

[1] Du pays des montagnes.
[2] Seigneur deux fois aigle.
[3] Nom composé de *atzcatl*, fourmi, et de *xochitl*, fleur.

à ses amis dans un festin d'adieu. Il périt. Le roi fit alors sonder les dispositions d'Azcalxochitzin par une coiffeuse à laquelle elle confiait le soin de sa magnifique chevelure, et ayant appris qu'elles lui étaient favorables, il épousa sa cousine et lui donna le titre de reine. Don Fernand, en racontant cette histoire, ajoute que les maladies, la famine et les autres calamités qui affligèrent l'Anahuac et dont nous avons rendu compte précédemment, sévirent particulièrement dans le royaume de Tezcuco, et il les considère comme le juste châtiment du crime de Netzahualcoyotl.

Ce prince eut de son épouse un fils nommé Tetzauhpilzintli[1], que la nature avait comblé de tous ses dons et qui était doué du caractère le plus aimable. Sans donner aucune peine à ses maîtres, il excella de très-bonne heure dans les arts et dans les sciences, et se distingua à la guerre dès sa première jeunesse. Aussi habile architecte que son père, il se construisit un très-beau palais, auquel on donna le nom d'Ahuehuetitlan, parce qu'un cèdre magnifique croissait dans son voisinage[2]. De nombreux trophées d'armes composèrent la décoration des appartements de cette somptueuse demeure.

Au temps où le prince venait d'achever son palais, un des fils naturels du roi sculpta une pierre précieuse, lui donna la forme d'un oiseau, et offrit ce bijou à son père. Netzahualcoyotl, après l'avoir admiré, chargea un autre de ses bâtards, nommé Eiahu, de le remettre de sa part à son fils légitime. Tetzauhpilzintli reçut le présent avec reconnaissance, se réjouit du talent de son frère, mais ajouta qu'il vaudrait mieux, pour le service du roi, qu'il s'appliquât au métier des armes. Eiahu était fils de la concubine favorite de Netzahualcoyotl; cette femme haïssait la reine légitime et l'héritier du trône, et cherchait à leur nuire en toute occasion. Inspiré par elle, Eiahu changea le sens des paroles

[1] Signifie *enfant de mauvais augure.*
[2] *Ahuehuetl* signifie *cèdre.*

de Tetzauhpilzintli lorsqu'il rapporta sa réponse au roi, et leur donna une signification offensante, qui indiquait l'intention de se révolter. Il affirma que son frère lui avait dit en recevant le bijou : « Je ne m'occupe pas d'arts mécaniques comme celui qui a sculpté cette pierre, mais seulement de la guerre; car je veux conquérir l'univers et devenir plus puissant que mon père. » L'accusateur ajouta qu'ensuite le prince lui avait fait voir sa demeure, qui était remplie d'armes.

Netzahualcoyotl, ajoutant trop facilement foi à ce perfide rapport, chargea un de ses gentilshommes de vérifier le fait, et celui-ci vint lui dire qu'en effet le palais d'Ahuehuetitlan renfermait une grande provision d'armes. — Le roi n'eut alors plus de doute, et voulant empêcher la prétendue révolte, il fit venir à Tezcuco ses deux collègues, leur rendit compte de l'accusation, et les pria de faire au coupable les reproches que méritaient son crime et son orgueil et d'exécuter les lois sans égard pour son rang. Puis, ne voulant pas assister à cette scène, il se retira dans ses jardins de Tetzotzinco. Les deux princes commencèrent une instruction secrète, mais n'en prévinrent pas Tetzauhpilzintli, qui par conséquent ne put pas se justifier. Ils allèrent ensuite le visiter sous prétexte de voir son palais, et quelques capitaines de leur suite l'étranglèrent en feignant de lui jeter une guirlande de fleurs autour du cou. Le cadavre fut placé dans une salle avec tous les insignes de son rang, et les rois se rembarquèrent pour leurs capitales, et firent dire à Netzahualcoyotl qu'ils avaient rempli leur devoir et exécuté les lois. Ce dernier pleura amèrement lorsque la fatale nouvelle lui fut apportée; il se plaignit de la sévérité outrée de ses collègues, et se repentit de les avoir donnés pour juges à son fils; mais il crut toujours que la sentence avait été conforme à la loi, et n'eut point connaissance de la perfidie de sa concubine. La douleur du roi fut augmentée encore par la révolte de la

province de Chalco, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre et qui eut lieu à l'époque du supplice de Tetzauhpiltzintli.

Netzahualcoyotl, âgé alors de soixante et quelques années, n'avait plus d'héritier légitime et ne pouvait s'en consoler. Il se retira dans ses jardins, y passa quarante-cinq jours à jeûner et multiplia ses prières au Dieu inconnu créateur du ciel et de la terre. Il fut exaucé; la reine accoucha (1er janvier 1465) d'un fils auquel on donna le nom de Netzahualpilli, c'est-à-dire enfant pour lequel on a jeûné, et qui devint tout aussitôt l'objet de la plus tendre prédilection de son père.

Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl rapporte, d'après les documents contemporains, différents traits de la vieillesse du roi; il en est dans le nombre que nous croyons devoir raconter, parce qu'ils font connaître le prince que l'on considère comme le plus sage de ceux qui ont régné sur l'Anahuac.

On n'a pas oublié qu'à la suite de fréquents incendies dans les forêts de la couronne, Netzahualcoyotl avait promulgué plusieurs lois très-sévères qui interdisaient à tout le monde l'entrée des bois, et condamnaient les délinquants à la peine de mort. Or un jour que, suivant sa coutume, le roi était sorti déguisé en chasseur et accompagné d'un seul courtisan, pour savoir si on se plaignait de son gouvernement, il rencontra un pauvre enfant qui rentrait chez lui chargé d'un mince fagot ramassé à grand'peine. « Pourquoi ne vas-tu pas dans la forêt? lui dit Netzahualcoyotl; tu y trouverais plus de bois sec que tu n'en pourrais porter. — Je ne ferai jamais pareille chose, car le roi me ferait mourir, répondit l'enfant. — Mais qui est ce roi? lui dit alors son royal interlocuteur. — C'est un avare, répliqua le petit misérable, puisqu'il nous enlève ce que les dieux nous donnent à pleines mains. » Netzahualcoyotl l'engagea en vain à désobéir, puisque personne ne le saurait; l'enfant se mit

en colère et lui dit : « Tu es un traître et l'ennemi de mes parents, puisque tu veux me pousser à une action qui leur coûterait la vie. » Le roi retourna au palais après avoir ordonné à son compagnon de lui amener le petit mendiant avec son père et sa mère. Ces pauvres gens arrivèrent pleins d'effroi, ne sachant pourquoi le puissant monarque de l'Anahuac les faisait venir. Lorsqu'ils furent en sa présence, ses majordomes leur remirent plusieurs charges d'étoffes et une grande quantité de maïs et de cacao; puis le roi les congédia en remerciant l'enfant de la leçon qu'il lui avait donnée et de l'exactitude avec laquelle il observait les lois. Mais en même temps il modifia les ordres précédemment donnés, et permit à chacun d'entrer dans les forêts et d'y ramasser le bois mort, à la condition de n'y jamais couper d'arbres.

Une autre fois, Netzahualcoyotl prenait le frais à un balcon donnant sur la place du marché; un bûcheron, accablé de fatigue, jeta à terre, au pied du balcon, la charge qu'il portait, s'assit dessus avec sa femme, et dit à cette dernière, après avoir contemplé la magnificence de la demeure royale : « Femme, le propriétaire de ce beau palais est heureux et rassasié; quant à nous, nous mourons de faim et de fatigue. —Tais-toi, lui répondit-elle très-effrayée, si quelqu'un nous écoutait, on te punirait sévèrement. » Mais Netzahualcoyotl avait tout entendu. Il fit introduire le pauvre couple en sa présence, lui donna une certaine quantité d'étoffes, de cacao et de marchandises diverses, et lui dit : « Ne murmurez plus à l'avenir, car ici les murs ont des oreilles; si vous me croyez si heureux, c'est que vous ne connaissez pas la charge d'un empire. Allez maintenant; ce que je vous donne me suffirait, car qui a trop n'a rien. »

Netzahualcoyotl était si miséricordieux, ajoute notre historien, que très-souvent il observait les pauvres gens qui vendaient du sel, du bois et des légumes au marché, et qui avaient à peine de quoi vivre. Lorsqu'il voyait que leurs

marchandises leur restaient, il les faisait acheter par ses majordomes au double de leur valeur, et ensuite il les distribuait à de vieux soldats blessés à la guerre, à des veuves et à des orphelins. Il employait à cet usage la plus grande partie des tributs. Dans les années stériles, il ouvrait ses greniers et ses coffres pour donner à ses sujets ce dont ils avaient besoin, et il leur remettait les impôts; car il était clément, libéral et magnanime, et en toute occasion il s'occupait plus du bien général que de son intérêt particulier.

Le roi disait souvent en secret à ses enfants de ne pas croire aux idoles, et de ne les adorer en public que pour sauver les apparences. Plus avancé que tous ses compatriotes dans les sciences morales, il cherchait à connaître celui qu'il nomme, dans ses poésies, « le véritable Dieu, auteur de toutes choses, le Dieu qui nourrit toutes les créatures et qui demeure au-dessus des neuf cieux, le Dieu auprès duquel vont ceux qui ont pratiqué la vertu, tandis que les coupables sont précipités dans les abîmes de la terre pour y souffrir d'horribles tourments». L'une de ces poésies, nommée *Xompacuicatl*, c'est-à-dire *Chant du printemps*, contient un passage que l'on est tenté de considérer comme une prophétie; Netzahualcoyotl semblait entrevoir que la destruction de l'empire de l'Anahuac était prochaine et qu'un nouvel ordre devait s'établir sur ses ruines. Voici ce passage : « Écoutez ce que dit le roi sur les malheurs qui affligeront son royaume : O roi Yotonkin! quand tu auras quitté cette vie pour une autre, le temps viendra où tes vassaux seront vaincus et malheureux; c'est alors qu'en vérité le pouvoir ne sera plus dans ta main, mais dans celle de Dieu; c'est alors que tes enfants et tes petits-enfants éprouveront mille maux, et qu'en pleurant ils songeront à toi, car ils seront orphelins, et serviront les étrangers dans leur propre patrie. C'est ainsi que finissent les empires; la puissance ne dure pas longtemps; tout ce que nous croyons posséder dans cette vie ne nous est que prêté, et il faut

le quitter en un instant, comme d'autres l'ont quitté avant nous. »

Netzahualcoyotl venait d'atteindre sa soixante et onzième année, et il y en avait quarante-deux qu'il gouvernait l'empire conjointement avec les rois des Mexicains et des Tecpanèques, lorsqu'il tomba gravement malade. Sentant que sa fin était prochaine, il appela un matin son fils Netzahualpilli, âgé alors de sept ans, et, l'ayant pris dans ses bras, il le cacha sous le manteau royal; puis il fit introduire les ambassadeurs de Mexico et de Tlacopan, qui se trouvaient dans une salle voisine; lorsqu'ils furent repartis, il tira le petit prince de dessous le manteau, et lui ordonna de répéter ce que lui avaient dit les ambassadeurs et ce qu'il leur avait répondu; l'enfant obéit sans hésiter ni se tromper.

Le roi, s'adressant alors à tous ses fils, réunis dans la salle, et en particulier aux princes Itcanotlatoatl, Acapioltzin, Xochiquetzaltzin et Hecahuehuetzin, présidents des quatre conseils, leur rappela les peines qu'il avait supportées, les travaux de toute sa vie, et leur représenta qu'ils perdraient l'empire s'ils venaient à se désunir. Il ordonna qu'on punît de mort celui d'entre eux qui se révolterait, puis il ajouta en leur montrant Netzahualpilli : « Voici votre prince et votre seigneur naturel; bien qu'il ne soit qu'un enfant, il fera régner parmi vous la concorde et la justice, car il est sage et prudent. Si vous lui obéissez comme de loyaux vassaux, il vous conservera vos domaines et vos dignités. Quand je serai mort, supprimez les lamentations et répétez des chants d'allégresse, afin de montrer votre grand cœur; les nations que j'ai soumises à l'empire penseront ainsi qu'un seul de vous suffirait pour les tenir en sujétion. » S'adressant ensuite au prince Acapioltzin, dont le grand esprit et la loyauté lui étaient connus, il dit : « A dater de ce moment, tu es le père de cet enfant; tu lui apprendras à bien vivre; avec tes conseils, il gouvernera l'empire; remplis sa place, et sois son guide jusqu'à ce qu'il

soit en âge de se conduire lui-même. » Après avoir tenu encore d'autres discours à ses fils, expliqué à Netzahualpilli les principes de l'art de régner, et lui avoir recommandé de veiller toujours au maintien et à la stricte application des lois, le vieux roi prit congé de ceux qui l'entouraient et ordonna aux portiers de ne plus laisser entrer personne. Peu d'heures après, la maladie empira, et Netzahualcoyotl mourut (1462).

Ses sujets le pleurèrent comme un père. On lui fit de magnifiques funérailles, en présence des rois Axayacatl, de Mexico, Chimalpopoca, de Tlacopan, de la plupart des seigneurs de l'empire, des ambassadeurs des républiques de Tlaxcalla, de Huexotzinco, de Chollullan, et d'un grand nombre de souverains étrangers et même ennemis, car on avait coutume de les inviter en ces sortes d'occasions, et de leur donner des sauf-conduits ou à leurs représentants, s'ils ne pouvaient venir eux-mêmes. Les envoyés de Michoacan, de Panuco et de Tequantepec, parurent aux funérailles de Netzahualcoyotl.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Suite du même sujet. — Règne de Netzahualpilli.

Plusieurs des fils illégitimes du roi défunt, et en particulier les princes Itcanotlatoatl, Xochiquetzaltzin et Hecahuehuetzin, cherchèrent à contrevenir aux ordres de Netzahualcoyotl, et à se faire proclamer à la place de Netzahualpilli, pendant la cérémonie des funérailles. Acapioltzin, au contraire, fidèle à la mission que lui avait confiée son père, supplia Axayacatl et Chimalpopoca, les collègues du royal enfant, d'intervenir. Ces deux princes emmenèrent Netzahualpilli à Mexico et ordonnèrent à tous les seigneurs de s'y rendre également. Lorsque l'assemblée fut au complet, les rois placèrent Netzahualpilli sur un trône, le revêtirent des

ornements royaux, lui remirent les insignes de sa dignité, et le proclamèrent roi de Tezcuco, seigneur suprême des Acolhuas et des Chichimèques, et l'un des trois chefs de l'empire. Il reçut ensuite les félicitations usitées, puis commencèrent les fêtes et les réjouissances. On supprima, à cause de l'âge du roi, une partie des cérémonies religieuses qui avaient ordinairement lieu à cette occasion, et elles furent remises à une époque postérieure. Ses deux collègues le ramenèrent quelques jours plus tard à Tezcuco, où de nouvelles fêtes furent célébrées; Axayacatl y séjourna assez longtemps pour veiller à la sécurité du jeune roi, et prévenir toute nouvelle tentative de révolte.

Netzahualpilli se distingua par une sagesse précoce; tous les auteurs indigènes célèbrent la prudence avec laquelle il agit dès sa plus tendre enfance. Sa condescendance et sa générosité lui gagnèrent entièrement sa plus mortelle ennemie, la concubine favorite du roi défunt, et quelques-uns des princes ses frères, que son élévation avait d'abord vivement irrités. Il reçut toujours avec amour et confiance les avis de son frère Acapioltzin, et s'efforça de marcher en toute occasion sur les traces de son illustre père; il adopta la même politique et suivit le même système de gouvernement. Son règne s'annonçait sous de glorieux auspices, et au moment où il passa de l'enfance à la jeunesse, son nom était déjà célèbre dans l'Amérique centrale.

Netzahualpilli fit, tantôt seul, tantôt de concert avec les autres rois, diverses expéditions militaires, à la suite desquelles ses États et l'empire en général prirent des accroissements très-considérables. Son jeune âge ne lui permit pas de prendre part en personne à la première guerre qui eut lieu après son avénement, et qui réunit à l'Anahuac toutes les provinces habitées par les Otomies, les Mazahuas et les Matlaltzincas, nations fort belliqueuses. Le roi de Tezcuco eut pour sa part, à la suite de cette guerre, une étendue de territoire qui lui payait un tribut consistant en vingt-cinq

mille six cent sept pièces d'étoffes de différentes espèces, en bijoux d'or et en ornements de plumes, sans compter une prodigieuse quantité de maïs.

Mais cet accroissement de richesses ne consolait pas Netzahualpilli de n'avoir pu se mettre lui-même à la tête de ses guerriers. Il se plaignait de sa grande jeunesse, et s'exerçait tous les jours au maniement des armes. Ne s'étant encore illustré par aucune action d'éclat, il ne voulait plus se faire servir avec pompe, ni se revêtir des insignes royaux, à moins d'y être forcé par ses instituteurs, lorsque les circonstances l'exigeaient. Au lieu de coucher dans son lit de parade, il s'étendait à terre enveloppé d'un manteau grossier, comme le dernier de ses serviteurs. Les annales du pays rapportent qu'il fut trouvé ainsi un matin par ses frères et quelques seigneurs, et qu'un de ces derniers l'ayant pris pour un page, le repoussa du pied et lui reprocha sa négligence. Netzahualpilli s'étant retourné, les princes et les grands du royaume lui firent d'humbles excuses et le placèrent sur son trône. Ils l'entretinrent d'abord des affaires publiques, puis ils passèrent aux représentations. « Vos sujets, lui dirent-ils, se plaignent de ce que vous n'ayez encore assisté à aucune bataille, car lorsqu'ils vont faire la guerre de concert avec les Mexicains et les Tecpanèques, ceux-ci se moquent d'eux et leur reprochent d'avoir pour roi un enfant efféminé. Nous avons gagné par nos exploits les ornements que nous portons sur la tête, aux oreilles et sur la figure, nos colliers de pierreries, les bijoux et les sandales d'or que nous avons aux pieds, les riches manteaux qui nous couvrent, ajoutèrent-ils; nous nous sommes rendus dignes des biens et des honneurs que nous possédons. — Je vous remercie du soin que vous prenez de mon honneur, répondit Netzahualpilli d'un air froid et sévère; si jusqu'à présent je n'ai assisté à aucune bataille, mon âge seul en est la cause. Mais j'espère que le Dieu créateur de toutes choses me donnera la force et le cou-

rage qui me sont nécessaires pour éviter à l'avenir de semblables affronts; j'assisterai en personne à l'expédition qui se prépare contre les provinces orientales. Quant à ceux qui se vantent d'avoir gagné les biens dont ils jouissent, je leur conserverai ceux qu'ils tiennent de la munificence de mon père; je les augmenterai même avec joie s'ils continuent à me bien servir et à se conduire en vassaux fidèles. »

Les interlocuteurs du jeune roi baissèrent la tête et firent silence, après avoir entendu ce discours.

En effet, bientôt après l'armée tezcucaine, commandée par le roi en personne, soumit les provinces d'Ahuilizapan[1], de Tototlan[2], d'Oztoctipac[3], et d'autres encore situées à l'ouest sur les côtes de la mer du Nord. Netzahualpilli se couvrit de gloire dans cette expédition; il vainquit plusieurs chefs célèbres, parmi lesquels se trouvait le valeureux Tetzahuitl, le plus puissant des seigneurs de la côte. Il mit des garnisons dans les lieux conquis, les partagea conformément aux lois de l'empire et rentra à Tezcuco, où il fut reçu avec d'universelles acclamations.

Le jeune roi souilla son triomphe par un acte de cruauté. Cédant aux instances du corps sacerdotal, il fit reconstruire avec une magnificence extrême le temple d'Huitzilopochtli; et pour inaugurer le nouvel édifice, tous les prisonniers de guerre furent immolés sur l'autel de cette abominable divinité.

Netzahualpilli, qualifié peu de temps auparavant d'*enfant efféminé*, étant devenu un guerrier illustre, et voyant sa réputation établie sous ce rapport, put se livrer à de pacifiques travaux, qu'il préférait aux émotions belliqueuses. Dès qu'il eut déposé les armes, il mit tous ses soins à assurer le bien-être de ses sujets, à améliorer la législa-

[1] Aujourd'hui Orizava. Clavigero (t. II, p. 254) dit que ce nom signifie *dans l'eau du plaisir*.

[2] Vient de *tototl*, poule.

[3] *Au-dessus de la caverne;* d'*oztoc*, caverne, et *ticpac*, au-dessus.

tion, à veiller par lui-même à l'administration de la justice, à faire faire de nouveaux progrès au commerce et à l'industrie, et à embellir sa capitale et les autres villes du royaume en y construisant des temples, des marchés et divers édifices. Il fit ériger entre autres à Tezcuco un palais, moins grand, à la vérité, que celui de son père, mais infiniment plus magnifique et d'une plus belle architecture. De vastes jardins peuplés d'arbres des espèces les plus variées et de fleurs admirables l'entouraient; on voyait dans ces jardins des labyrinthes, des fontaines, des bains et de grands étangs alimentés par des aqueducs souterrains. Du palais dépendaient d'immenses greniers contenant chacun quatre à cinq mille fanègues de maïs et d'autres grains que l'on mettait en réserve pour les années stériles. Un nombre prodigieux de seigneurs, de nobles et de gens de service habitaient les palais de Netzahualpilli et de Netzahualcoyotl. Au dire de don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, qui a eu entre les mains les anciens registres, on dépensait annuellement dans ces demeures royales 31,600 fanègues de maïs et 2,000 mesures de sel; 574,010 pièces des étoffes les plus précieuses étaient employées à l'habillement des serviteurs ou données en présents à la noblesse; tous ces objets provenaient exclusivement des provinces du domaine, car les tributs des lieux conquis se conservaient dans les magasins de Tezcuco et de Mexico pour être distribués aux enfants et aux parents du roi, et aux seigneurs qui se distinguaient au service de l'État.

Netzahualpilli aimait passionnément l'étude, et il s'y livrait avec ardeur quand ses autres devoirs lui en laissaient le temps. Il cultivait la poésie, l'astronomie, la botanique, et personne ne connaissait mieux que lui les annales de l'Anahuac. Sa pénétration profonde, sa science et sa haute intelligence, le rendirent très-jeune encore l'oracle de l'empire. On le crut doué de talents surnaturels, capable de lire l'avenir dans les astres et en rapport constant avec le

monde des esprits. Ses collègues prirent l'habitude de recourir à lui dans tous leurs embarras, et d'agir d'après ses conseils dans les circonstances difficiles [1].

En l'année 1486, le roi de Tezcuco reprit les armes, et soumit la côte de Nauhtla jusqu'à Panuco; puis il réunit ses forces à celles d'Ahuitzotl et de Chimalpopoca, qui régnaient alors à Mexico et à Tlacopan. Les trois rois se dirigèrent vers le midi, et après une série de brillantes conquêtes [2], ils soumirent la province de Chiapa, qui leur opposa une vigoureuse résistance. Netzahualpilli revint de cette expédition chargé de dépouilles et suivi de 100,000 captifs. Il avait perdu lui-même 7,000 hommes seulement. Le roi marcha ensuite vers la province de Tizauhcoac, qui s'était révoltée contre l'empire, la châtia sévèrement, mit des garnisons dans ses principales villes, et en ramena 25,000 captifs.

Bientôt après Netzahualpilli dirigea contre Huexotzinco une expédition dont les historiens indigènes parlent en termes pompeux, et qui nécessite quelques indications préliminaires.

Huehuetl, seigneur de la province en question, était né le même jour et à la même heure que le roi. Les astrologues, en tirant l'horoscope des deux nouveau-nés, avaient annoncé que Huehuetl vaincrait un jour Netzahualpilli, mais que cependant on chanterait la victoire de ce dernier. La prédiction inquiétait les deux princes; plus tard ils devinrent ennemis. Le roi de Tezcuco se disposa en conséquence à marcher vers Huetzotzinco, mais quel-

[1] Nous avons eu occasion de dire que lors de la grande inondation de Mexico, causée par la présomption du roi Ahuitzotl, ce prince eut recours aux lumières de Netzahualpilli pour réparer le dégât.

[2] Les provinces conquises dans cette guerre et partagées entre les trois rois, suivant l'usage, furent les suivantes : Chimantla, Amaxtla, Huastepec, Tlapan, Xoconuchco, Xochtlan, Amaxtlan, Zapoteca, haute et basse Misteca et Chiapa. Cette conquête fut une des plus importantes que firent les trois chefs de l'empire.

ques-uns de ses frères, jaloux de lui, avertirent Huehuetl de ce qui se préparait, et lui firent connaître la devise que Netzahualpilli devait porter. Huehuetl réunit ses guerriers les plus renommés, leur montra la devise du roi, et leur recommanda de s'attacher à lui et de le tuer. Ils le lui jurèrent. Mais Netzahualpilli, ayant été informé de la perfidie de ses frères au moment où la lutte allait s'engager, fit appeler dans sa tente un vaillant capitaine avec lequel il avait de grands rapports de taille et de visage, et changea d'armure avec lui en lui disant qu'il y allait de l'intérêt de la couronne; il lui promit en même temps que s'il survivait à la bataille, il le récompenserait magnifiquement, et que s'il succombait, le sort de sa femme, de ses enfants et de ses parents serait assuré. Le capitaine remercia le roi de l'honneur qu'il lui faisait, et suivi des principaux seigneurs de la cour, il alla se placer au poste que son maître devait occuper pendant le combat. Netzahualpilli, de son côté, entouré des sept guerriers les plus braves de son armée, se mit en un lieu peu éloigné de celui où se tenait le chef ennemi. Les Huexotzincas dirigèrent leur première charge du côté où se trouvait le capitaine qui portait la devise du roi; il fut aussitôt déchiré en mille morceaux, car tous les soldats et les officiers de l'armée ennemie voulaient emporter un lambeau de sa chair ou de ses vêtements. L'attaque avait été tellement impétueuse que les Tezcucains reculèrent de deux cents pas; mais ce mouvement permit à Netzahualpilli de se rapprocher de Huehuetl: il s'élança sur lui comme un lion furieux, l'accabla de coups, et le saisit pour l'emmener vivant. Les Huexotzincas accoururent au secours de leur seigneur, et l'eussent peut-être délivré sans la vigoureuse résistance que leur opposèrent les sept braves auxquels le roi avait confié le soin de sa garde. Les deux champions continuèrent ainsi à se battre corps à corps, ils roulèrent ensemble dans la poussière, et Netzahualpilli reçut dans la lutte une blessure à la jambe dont il resta boiteux toute sa

vie, mais il ne lâcha pas son prisonnier. Sur ces entrefaites, les Tezcucains firent volte-face, repoussèrent à leur tour l'ennemi, et en firent un affreux carnage.

Le roi rentra triomphant dans sa capitale, et les annalistes du nouveau monde font observer, en terminant leur récit, que l'issue de la bataille justifia en tous points la prédiction des astrologues.

La victoire dont nous venons de rendre compte fut suivie de la soumission du riche pays de Zacatollan, situé sur la côte de la mer du Sud, et dont le seigneur, nommé Yopicatl Atonal, passait pour un très-vaillant guerrier. Plusieurs fois les armées impériales avaient tenté inutilement de pénétrer dans cette province; irrité de ces échecs successifs, Teuhchimaltzin, courageux capitaine issu du sang royal de Tezcuco, et qui connaissait parfaitement les coutumes et la langue des pays du sud, alla trouver Netzahualpilli, lui demanda la permission de pénétrer sur le territoire de Zacatollan avec quelques marchands tezcucains qui y faisaient le commerce, et promit de soumettre la province et d'en amener le seigneur mort ou vif. Le roi n'accorda l'autorisation qu'à contre-cœur, persuadé que Teuhchimaltzin périrait dans son entreprise. Celui-ci arriva dans le pays, en prit le costume, ainsi que deux commerçants de ses amis avec lesquels il se mit à courir les foires. Mais il fut reconnu, arrêté et conduit en présence d'Atonal, qui le fit enfermer dans une étroite prison, avec l'intention de le sacrifier aux idoles à la fête prochaine. La veille de la fête, Atonal invita tous les chefs à assister à un banquet et à une danse nocturne très-solennelle. Suivant leur coutume, tous les invités, tous les officiers et serviteurs du palais, burent une si grande quantité de liqueur fermentée qu'avant minuit ils étaient tous ivres. Teuhchimaltzin profita du désordre pour s'échapper du lieu où il était enfermé et pénétrer dans la salle du festin. Là il imita, sans être reconnu, toutes les cérémonies qu'il vit faire aux autres;

lorsqu'ils furent tous tombés à terre et endormis, il s'approcha du prince, lui coupa la tête, la mit dans un sac avec les joyaux et les ornements dont Atonal avait coutume de se parer, prit la fuite et regagna heureusement le poste impérial de la frontière. Mais les nobles, étant revenus à eux et ayant vu le coup hardi qu'avait fait leur prisonnier, résolurent de se soumettre à Netzahualpilli. Ils dépêchèrent après Teuhchimaltzin un envoyé chargé de lui remettre de riches présents, de lui livrer des otages et de l'engager à venir prendre possession du pays au nom de son maître, en observant les coutumes prescrites par les lois de l'empire. L'heureux vainqueur y consentit : il plaça sur le trône de Zacatollan, en qualité de prince tributaire, celui qui en était l'héritier légitime, confirma les nobles du pays dans la possession de leurs domaines, et revint triomphant à Tezcuco. Le roi le combla d'honneurs, le créa seigneur de plusieurs villages et lui fit élever dans sa capitale un palais absolument semblable à celui de Yopicatl Atonal à Zacatollan. Netzahualpilli se plaisait à raconter souvent cet événement, pour inspirer à ceux qui l'entouraient l'horreur de l'ivrognerie.

D'autres expéditions, mêlées de quelques revers, furent entreprises par les trois rois et augmentèrent considérablement le territoire de l'empire durant les dernières années du quinzième siècle. Les provinces d'Amaxtlan, de Xochitlan et de Tehuantepec, l'une des plus riches et des plus puissantes de la côte, y furent réunies. Celle de Xaltepec, qui s'était soulevée, fut soumise et sévèrement châtiée; suivant la coutume admise, on lui imposa un double tribut en punition de sa rébellion, et à partir de ce temps toute pensée de révolte y fut éteinte.

Les travaux et les fatigues de la guerre n'absorbaient pas le roi Netzahualpilli au point de lui faire négliger ses autres devoirs; il continuait à veiller par lui-même avec une paternelle sollicitude à tout ce qui pouvait contribuer au bien-

être et à la prospérité de ses peuples. Sa réputation de sagesse grandissait d'année en année, il était à la fois l'idole de ses sujets et l'oracle de l'Anahuac.

Cependant ce grand prince avait ses faiblesses, au nombre desquelles figure en première ligne l'amour désordonné des femmes. Sous ce rapport il alla plus loin encore que son père Netzahualcoyotl, et les annales indigènes racontent que plus de deux mille concubines se trouvaient réunies dans ses palais.

Les princes et les principaux seigneurs du pays avaient envoyé à Netzahualpilli leurs filles, et il avait été convenu que celle de ces femmes qui se distinguerait par la vertu autant que par la noblesse de la race deviendrait épouse légitime et reine, et que le fils qui naîtrait d'elle serait reconnu en qualité d'héritier du trône. Dans leur nombre était Chalchiuhnenetzin[1], fille légitime du roi de Mexico Axayacatl. Le roi, par égard pour son illustre naissance, lui donna un palais séparé et attacha deux mille personnes à son service. Mais bien que fort jeune encore, la princesse mexicaine était un monstrueux assemblage de tous les vices. Se voyant maîtresse absolue dans son palais et entourée de gens qui lui obéissaient aveuglément, elle commença à se livrer sans retenue à ses instincts dépravés. Elle se faisait amener tous les jeunes gens qui lui plaisaient; après avoir assouvi sa passion, ils étaient massacrés par ses ordres. Des statues représentant ses victimes, richement habillées, couvertes de joyaux et de pierreries, étaient ensuite placées dans la salle de réception; bientôt la pièce, quoique très-grande, en fut complétement garnie. Lorsque le roi allait visiter sa jeune épouse et lui demandait ce que signifiaient toutes ces statues, elle répondait que c'étaient ses dieux, et Netzahualpilli, connaissant le respect des Mexicains pour leurs idoles, ajoutait foi à ses paroles.

[1] Signifie *émeraude brillante;* de *chalchiuh,* émeraude, et *tlanextilizlli,* éclat.

Mais il advint que Chalchiuhnenetzin épargna trois de ses complices, pour lesquels elle conçut une vive affection, et qui tous trois appartenaient à la haute noblesse du royaume. Le roi reconnut sur l'un d'eux un joyau qu'il avait donné à la princesse, et, ayant conçu quelque défiance, il alla la visiter la nuit suivante. Les femmes de service lui dirent qu'elle reposait; mais, au lieu de se contenter de cette réponse, suivant sa coutume, il pénétra dans la chambre à coucher, s'approcha du lit et y vit un mannequin. Netzahualpilli fit arrêter aussitôt les gens du palais par ses gardes, et s'étant mis à la recherche de Chalchiuhnenetzin, il finit par la trouver dans une salle écartée, en compagnie de ses amants. Les coupables furent livrés aux juges, et condamnés à être étranglés avec leurs complices, qui étaient au nombre de deux mille et quelques cents, car beaucoup d'artisans et de marchands du dehors avaient aidé les favoris de la princesse à pénétrer dans le palais, et lui avaient fourni les objets nécessaires à la décoration des statues. Le jour de l'exécution de la sentence, les étrangers arrivèrent à Tezcuco en nombre si prodigieux, que, malgré sa grande étendue, la ville put à peine les contenir.

Netzahualpilli, trompé par celle qu'il comptait placer sur le trône, donna le titre de reine et légitime épouse à Tenacatzihuatzin, fille de Xoxocatzin, chef de la maison d'Atzacualco, l'une des plus considérables du royaume de Mexico[1]. Cette femme lui donna onze enfants; il en eut cent trente-trois de ses concubines. Nous aurons occasion de nommer plusieurs des enfants légitimes du roi, dans la suite de cette histoire; le neuvième d'entre eux, le prince Ixtlilxochitl[2], jouera un très-grand rôle dans la seconde partie de notre travail.

Longtemps après avoir élevé Tenacatzihuatzin au rang de

[1] Cependant Netzahualpilli avait au nombre de ses femmes deux autres princesses mexicaines, sœurs de Montézuma II.

[2] Ce prince naquit en 1500.

reine, Netzahualpilli conçut une passion violente pour l'une de ses femmes, que l'on nommait la dame de Tula, bien qu'elle ne fût pas du sang des princes de cette ville, mais fille d'un simple marchand. C'était une personne de la plus rare beauté, et extraordinairement douée; elle cultivait avec beaucoup de succès la poésie, la musique et la danse; elle pouvait entrer en lutte avec le roi et les plus sages du royaume sur les questions de philosophie, d'astronomie et de politique; son esprit, à la fois subtil et profond, ne reculait devant aucune difficulté. Netzahualpilli, voulant la distinguer, la traitait avec autant d'égards que si elle eût été sa légitime épouse. Il fit construire pour elle seule un fort beau palais, dans lequel elle vivait, entourée d'une cour nombreuse et brillante. Le roi se plaisait à réunir les savants de la capitale dans les salles de cette demeure, qui devint ainsi une sorte d'académie, présidée par la dame de Tula.

Or Huexotzincatzin[1], l'aîné des fils légitimes du roi, jeune homme accompli, et qui s'était distingué déjà dans plusieurs guerres, joignait à ses autres talents celui de la poésie. Il composa une épître en vers en l'honneur de la favorite de son père, et la dame de Tula lui répondit de la même manière; il en résulta une sorte de correspondance, et l'on accusa le jeune prince de courtiser celle sur laquelle il ne pouvait lever les yeux sans se rendre coupable du crime de haute trahison, d'après la loi du pays. Netzahualpilli ne doutait pas de la vertu de la dame de Tula; cependant il livra son fils aux juges, qui le condamnèrent à mort. Le roi fit exécuter la sentence; et lorsque la reine le supplia, en versant des torrents de larmes, d'épargner ce fils, héritier du trône et objet de son juste orgueil, il lui répondit que les lois étaient faites pour tous, et que les princes devaient être les premiers à s'y soumettre, afin d'apprendre aux peuples à les respecter. Cependant, pour

[1] Signifie *qui a remporté la victoire sur Huexotzinco.*

témoigner de sa douleur, il fit murer les portes et les fenêtres du palais que Huexotzincatzin avait habité, et l'on nomma dès lors cet édifice Ixayoc, ce qui signifie *pleureur*.

Netzahualpilli, justicier très-rigide, donna souvent des exemples d'une sévérité semblable. Jamais il n'épargna personne, pas même ses propres enfants, lorsqu'ils avaient enfreint la loi. Les annales de l'Anahuac citent plusieurs exemples de cette cruelle inflexibilité.

L'un des fils du roi, nommé Iztacquauhtzin [1], s'était fait construire une magnifique demeure, sans autorisation, et sans l'avoir méritée par aucun fait d'armes. Or, personne n'avait le droit de bâtir un palais ou de porter un bandeau de plumes avant d'avoir assisté à quatre batailles et fait quatre prisonniers de marque; il fallait, en outre, s'être distingué comme philosophe, comme orateur et poëte, ou dans quelque art mécanique; et toutes ces conditions étant remplies, l'autorisation royale était encore nécessaire. Cette règle n'établissait pas même d'exception en faveur de l'héritier du trône; les contrevenants encouraient la peine de mort. Les juges condamnèrent Iztacquauhtzin à être étranglé, et le père du coupable n'usa point en sa faveur de son droit de faire grâce.

Deux autres des fils du roi s'étaient attribué des prisonniers faits par leurs soldats, et bien qu'ils revinssent de la guerre couverts de blessures qui prouvaient leur valeur, Netzahualpilli les condamna à la strangulation : c'était la peine prononcée par la loi contre ceux qui s'emparaient des captifs d'autrui.

Il fit mettre à mort une de ses filles, pour s'être entretenue trop familièrement avec un jeune seigneur; et deux de ses concubines, pour avoir bu d'une liqueur fermentée dont l'usage était interdit aux femmes.

Un juge nommé Ce Quauhzin fut pendu pour avoir écouté

[1] Signifie *aigle blanc;* d'*iztac*, blanc, et *quauhtli*, aigle.

des plaidoiries et prononcé des jugements dans sa maison. Les procès ne devaient être décidés que dans les salles du palais, en présence de tous les membres du tribunal.

Un autre juge encourut la même peine pour avoir favorisé injustement un noble contre un plébéien. Le roi fit revoir le procès, et le plébéien gagna sa cause.

Un troisième juge avait fait traîner un procès en longueur. Netzahualpilli ordonna qu'il fût reconduit à sa maison par les gardes de sûreté, et qu'on en murât la porte principale, de façon que le coupable n'en pût plus sortir que par une petite porte de derrière. Il lui défendit en outre de reparaître au palais ou d'avoir aucun rapport avec ses anciens collègues.

Ces exemples de justice impartiale, la même pour tous, sans acception de personnes, inspiraient une profonde sécurité aux sujets de Netzahualpilli; le moindre d'entre eux considérait le roi comme le défenseur de ses droits, et savait que jamais le crime ne restait impuni, quel qu'en fût l'auteur.

L'Anahuac était à l'apogée de sa fortune au commencement du seizième siècle; jusqu'alors, la loi constitutive de l'empire, établie au moment de la chute du roi tecpanèque Maxtlaton, avait été religieusement observée. Totoquihua, et ses successeurs Chimalpopoca et Totoquihua II, rois de Tlacopan, moins puissants et moins riches que leurs collègues, ne laissèrent pas de marcher sur leurs traces. Ils embellirent leur capitale, favorisèrent le commerce et l'industrie, prirent une part active aux guerres des deux rois, et la prospérité de leurs sujets égala celle des habitants des autres royaumes.

Retournons maintenant à Montézuma II, que nous avons laissé au moment où l'influence de Netzahualpilli l'avait fait succéder à Ahuitzotl sur le trône de Mexico-Tenochtitlan.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Montézuma II.

Montézuma II, ayant été grand prêtre de Huitzilopochtli, considérait les sacrifices humains comme l'acte religieux le plus agréable à la Divinité et le plus propre à attirer ses faveurs. Or la ville d'Atlixco était en état d'hostilité avec Mexico; il s'y porta à la tête de la noblesse et de l'armée, afin d'avoir des victimes à offrir le jour de son intronisation. L'expédition réussit; cependant les Mexicains y perdirent quelques-uns de leurs plus braves guerriers.

De retour dans sa capitale, le roi fut couronné; ses collègues le revêtirent du manteau royal, placèrent sur sa tête la tiare d'or, et lui firent les onctions accoutumées. Montézuma passa alors quatre jours dans la retraite, ne mangeant qu'une fois dans les vingt-quatre heures, se baignant chaque jour et chaque nuit, se tirant du sang des différentes parties du corps avec des épines de maguy [1], et offrant de l'encens aux dieux. Le cinquième jour, la noblesse vint prendre le monarque au temple, le reconduisit à la demeure royale, lui prêta publiquement le serment de fidélité et en reçut la confirmation des fiefs héréditaires. Puis commencèrent les fêtes de l'inauguration; la foule fut aussi considérable à Mexico que lors de la dédicace du temple d'Huitzilopochtli. Les ballets, les théâtres, les festins d'apparat, les jeux publics, se succédèrent sans interruption; les nuits mêmes n'interrompirent pas les réjouissances, des milliers de torches résineuses restèrent constamment allumées dans les rues et sur les places. Montézuma combla de présents ses hôtes les plus distingués et remit des dons du plus haut

[1] Le maguy (agave américaine) est une variété de l'aloès.

prix aux ambassadeurs qui étaient venus représenter des princes étrangers à sa cour.

Par ces magnificences, Montézuma préludait au système nouveau qu'il voulait introduire dans son empire. A peine monté sur le trône, il se dépouilla des humbles dehors qu'il avait affectés jusqu'alors, et se montra tel qu'il était réellement, c'est-à-dire orgueilleux et enclin au despotisme. Il s'empressa de remplacer par ses créatures les membres des différents conseils nommés par ses prédécesseurs, et de renvoyer de son service tous les plébéiens employés au palais; il décréta que désormais les offices de la maison royale seraient confiés uniquement aux membres de l'aristocratie, et qu'aucun Aztèque non noble ne remplirait une fonction auprès de sa personne.

Cette préférence impolitique lui aliéna les cœurs d'une foule de ses sujets, et en particulier de la classe nombreuse des officiers parvenus et des marchands, qu'il avait très-grand intérêt à ménager.

Mais il alla plus loin encore; les richesses et le luxe des commerçants, qui étaient les fondateurs et les soutiens de la prospérité publique, l'offusquaient et excitaient la jalousie des nobles. Montézuma les humilia en toute occasion, publia contre eux des lois somptuaires et les accabla de taxes et d'impôts qui grossirent démesurément son trésor, mais qui lui firent perdre de plus en plus l'affection de ses peuples. Au lieu de la haute et constante protection dont les marchands avaient joui sous les règnes précédents, ils se virent en butte à d'innombrables tracasseries, à de constantes avanies; quelques-uns des plus considérables d'entre eux furent même mis à mort sur le rapport de faux témoins. Les représentations qu'un vieillard, chargé autrefois de l'éducation de Montézuma, lui adressa à ce sujet, furent reçues avec une arrogance inouïe.

La noblesse, satisfaite de l'humiliation de ceux auxquels elle portait envie, fière des places et des honneurs de cour

qui étaient devenus son apanage exclusif, tomba dans un servilisme complet. Les historiens nationaux entrent à ce sujet dans de curieux détails. Un regard ou un sourire du roi, la faveur de lui rendre les plus humbles services domestiques, devinrent des causes de jalousie et de l'envie la plus haineuse.

L'orgueil de Montézuma crut en proportion de l'adoration dont il se vit l'objet, et son faste suivit la même progression. Il changea le cérémonial de la cour, en multiplia les détails, créa une garde noble chargée de veiller sans cesse sur sa personne, s'entoura d'une pompe précédemment inconnue, et ne se montra plus que fort rarement en public, estimant que l'isolement ajoutait à la majesté royale.

Les princes et les grands seigneurs de l'empire ne parurent plus en sa présence que les yeux baissés, pieds nus, et en ayant soin de couvrir, par humilité, leurs riches vêtements de manteaux faits de l'étoffe la plus grossière. Nul ne regardait le roi en face ni ne lui parlait sans être interrogé, et alors même on lui répondait à voix basse, ou par l'intermédiaire de l'un des secrétaires qui ne le quittaient jamais.

Le monarque mangeait toujours seul, assis sur un coussin; une pile de carreaux un peu plus élevée lui servait de table. Un paravent très-richement sculpté le dérobait à la vue des personnes réunies dans la salle où il prenait ses repas. Quatre cents pages, portant autant de plats sur de fines serviettes, les plaçaient sur des réchauds en vue de Montézuma : il désignait ceux dont il voulait manger au sénéchal, lequel les faisait apporter par les gentilshommes de service et les plus belles des concubines royales. La nappe était de coton fin brodé de diverses couleurs, la vaisselle d'or, d'argent ou de la plus belle poterie de Cholullan. Le linge et la poterie ne paraissaient pas deux fois sur la table du roi, jamais aussi il ne mettait deux fois le même vêtement; tout cela se distribuait aux officiers de son palais.

Lorsqu'il voulait donner une marque de bienveillance à quelqu'un des conseillers de la couronne qui se tenaient debout à l'extrémité de la salle, il lui envoyait un plat de sa table. Cette faveur était fort enviée, le mortel privilégié qui la recevait mangeait en silence le mets royal.

Après le dîner, on apportait au roi sa pipe, et tandis qu'il la fumait, ses bouffons l'amusaient par leurs saillies, les femmes et les seigneurs de sa cour dansaient un ballet en sa présence, puis il faisait une courte sieste, après laquelle il s'occupait des affaires de l'État et recevait les princes et les ambassadeurs étrangers.

Toutefois Montézuma réunissait de grandes qualités à cet amour extraordinaire du faste et à ces allures despotiques. Brave à la guerre, où cependant il ne parut que rarement en personne, il était très-actif en temps de paix, car l'oisiveté lui inspirait une horreur extrême, et il rendit contre ce vice de remarquables ordonnances. Il s'occupait avec zèle du gouvernement de ses États, protégeait paternellement l'agriculture, et donnait des soins particuliers à l'administration de la justice, qu'en général il faisait rendre prompte et bonne à chacun sans acception de personne. Voulant que tout le monde eût une occupation dans son empire, le roi faisait exercer tous les jours ses soldats et les employait à des travaux d'utilité publique quand ils n'étaient pas en campagne. Semblable au célèbre calife Haroun-al-Raschid, il parcourait fréquemment les rues de sa capitale sous quelque déguisement et suivi d'un seul confident, pour voir ce qui s'y passait, et si ceux qui gouvernaient sous ses ordres méritaient sa confiance.

La générosité était une des vertus qui brillaient avec le plus d'éclat dans ce monarque. Deux fois la famine sévit dans son royaume durant les premières années de son règne. Il s'empressa de prendre de sages mesures pour combattre le fléau, ouvrit libéralement ses propres greniers et les greniers publics afin de venir en aide aux nécessiteux,

et s'oublia lui-même pour satisfaire aux besoins de ses peuples. Mais il fit plus encore : il établit dans la ville de Culhuacan un immense hospice des invalides, où les soldats infirmes, les pauvres et les vieillards, étaient logés, nourris et entretenus à ses frais.

La ville de Mexico-Tenochtitlan, déjà fort somptueuse, s'embellit encore prodigieusement sous ce prince, ami de la magnificence, et qui voulait avoir une capitale digne de sa propre grandeur. Il y fit faire d'immenses travaux à la suite desquels elle prit un aspect véritablement enchanteur. On en peut juger par les descriptions que nous en ont laissées Cortès et ses premiers compagnons.

Tenochtitlan, on ne l'a pas oublié, avait été bâtie dans les marécages du grand lac de l'Amérique centrale; c'était la Venise du nouveau monde. Mais Venise s'élève au milieu des eaux saumâtres des lagunes; des ondes pures et belles arrosaient Mexico.

Assise sur de charmantes îles de verdure et divisée en carrés réguliers, la ville ressemblait, à ce que dit Bernal Diaz, l'un des conquérants de l'Anahuac, à un immense échiquier; il ajoute que chaque carré avait son temple consacré à l'un des dieux du pays. De larges quais bordaient les innombrables canaux de la capitale, et on communiquait d'un quai à l'autre par une quantité de ponts en bois, tantôt fixes, tantôt mobiles, tous larges et très-bien construits.

Le sanctuaire d'Huitzilopochtli tenait le milieu de la ville. Le temple ou téocalli proprement dit reposait sur une base composée de cinq assises superposées, construites en pierres de taille, en forme de pyramides tronquées. On y montait au couchant, par un escalier de cent quatorze marches, hautes d'un pied chacune. Le sommet du socle présentait une plate-forme de soixante pieds de long sur cinquante de large, munie sur trois faces de balustrades en pierre richement sculptées; ces balustrades s'arrêtaient du

côté de l'escalier. Là s'élevaient sur des socles de pierre, couverts de hideuses peintures, deux grands pavillons en bois sculpté, renfermant les gigantesques images des dieux Huitzilopochtli et Tlaloc. Auprès des pavillons se trouvaient les pierres destinées aux sacrifices humains, et une haute our à deux étages terminée en coupole, dans laquelle on conservait les ustensiles destinés au culte. Une immense enceinte carrée entourait le téocalli que nous venons de décrire; elle était fermée par un mur très-épais décoré de sculptures fantastiques, parmi lesquelles on remarquait fréquemment la figure du serpent. Quatre portes surmontées de tours et de statues colossales perçaient l'enceinte; à côté de chacune des portes s'élevait un bâtiment servant de dépôt d'armes. L'intérieur de la cour quadrangulaire renfermait, établis le long des murs, des jardins, des galeries, des bains et un grand nombre de bâtiments destinés aux écoliers, aux prêtres et aux autres desservants du temple. On y voyait en outre les sanctuaires des soixante-dix-huit divinités qui composaient la cour de Huitzilopochtli. Ils avaient chacun ses dépendances, son téocalli et sa tour, dont les ornements avaient rapport à l'histoire du dieu qu'on y adorait. Le seul téocalli de Quetzalcohuatl, bâti en rotonde, affectait une forme différente des soixante-dix-sept autres; son entrée basse, obscure et peinte, représentait la gueule béante d'un serpent dévorant ceux qui entraient.

La disposition des édifices dont nous venons de parler laissait libre au pied de l'escalier de Huitzilopochtli un très-grand espace destiné à l'exécution des danses sacrées. Au milieu de cette place s'élevait l'autel des holocaustes où brûlait un feu perpétuel, dans lequel on jetait en certaines occasions des victimes humaines.

Quatre artères fort larges partaient des portes du grand temple, divisaient la capitale en autant de quartiers principaux et aboutissaient à diverses routes royales, à la campagne et au débarcadère de Tezcuco. Les quatre voies

bâties sur pilotis, en pierres énormes, traversaient les canaux sur des ponts-levis. On les avait chargées de terre végétale; de belles allées les garnissaient et servaient de lieu de promenade au public.

La population, ainsi que nous le disions précédemment, se réunissait également dans la soirée sur la digue qui embrassait la lagune de Tenochtitlan, et qui avait été construite au temps de Montézuma Ier par Netzahualcoyotl, à la suite de la terrible inondation de 1446.

L'édilité mexicaine veillait avec les soins les plus minutieux à la propreté des quais et des voies publiques; Montézuma II se montrait inflexible à cet égard : la dégradation et la malpropreté lui inspiraient une insurmontable horreur; une foule d'hommes affectés à l'arrosage et au balayage des différents quartiers s'acquittaient de leurs fonctions avec un zèle proportionné aux sévères injonctions du roi. Des lieux d'aisance se trouvaient établis de distance en distance, afin qu'on ne vît d'ordures nulle part. La beauté des maisons ajoutait au charme de la ville. Celles de l'aristocratie et de la noblesse marchande, généralement à un étage, étaient ornées de riants portiques, de cours, de bassins et de jets d'eau; des fleurs et des arbustes odorants plantés dans de beaux vases couvraient leurs larges terrasses. Celles des personnes de la basse classe se distinguaient par leur aspect riant et par leur éclatante blancheur.

De nombreux gardiens étaient préposés à la sûreté des rues, et de grands falots toujours allumés pendant la nuit rendaient impossibles les délits contre la propriété.

Mexico, nous le répétons, renfermait une grande quantité d'édifices religieux. Outre le sanctuaire de Huitzilopochtli avec ses soixante-dix-huit téocallis, on comptait quatre cents temples dans la ville. Montézuma II embellit les palais bâtis par ses prédécesseurs pour les députés des provinces et pour les princes étrangers, et en augmenta le nombre.

Aux jours des grandes fêtes, la capitale prenait un aspect

féerique : on décorait tous les temples, tous les palais, tous les monuments de grands mâts, dans le genre de ceux qu'on voit sur la place Saint-Marc à Venise, et on y attachait des banderoles éclatantes et des bouquets de fleurs.

Le roi déploya surtout sa magnificence dans la décoration de ses propres demeures. Le palais qu'il habitait d'ordinaire se trouvait dans le voisinage du temple principal. C'était un assemblage d'édifices construits en pierres de couleur rose, renfermant trois cours très-grandes et dont les vingt portes s'ouvraient sur autant de places ou de rues. Tous les portiques, toutes les galeries, toutes les pièces de cette somptueuse demeure, resplendissaient de revêtements et de décorations en marbre, en albâtre et en porphyre. Des sculptures et des incrustations enrichissaient les plafonds construits en bois précieux. Des tapis, des fourrures et des nattes fines couvraient les parquets; l'or, l'argent et les pierreries brillaient dans la décoration intérieure; de merveilleux tissus aux couleurs éclatantes, des mosaïques en plumes de la plus rare beauté, étaient appendus aux murs des cent appartements du palais, et chacun d'eux avait son bain et son salon[1]. Des milliers de vases dans lesquels on brûlait les plus suaves parfums répandaient leurs odeurs dans la résidence royale. Trois mille personnes, parmi lesquelles se trouvaient les mille femmes les plus belles de l'Anahuac, y composaient le service habituel du monarque.

Montézuma avait érigé aussi un palais entouré de portiques d'albâtre, destiné uniquement à la conservation et à la reproduction des oiseaux dont les plumes servaient à la confection des mosaïques[2]. Trois cents personnes veillaient au bien-être de cette république ailée. Non loin de là s'élevaient deux ménageries fort bien tenues, et destinées

[1] Au rapport des Espagnols contemporains, trois mille personnes tenaient très à l'aise dans le salon principal de la résidence royale.

[2] Nous parlerons de la confection de ces mosaïques dans le chapitre que nous consacrerons aux arts et à l'industrie de l'empire de l'Anahuac.

l'une aux oiseaux de proie, l'autre à la collection complète des quadrupèdes, amphibies, reptiles et poissons de l'Amérique. Par un bizarre caprice, le roi y avait réuni un assemblage de bossus, d'estropiés, en un mot de toutes les difformités que peut présenter la nature humaine.

Autour des volières et des ménageries s'étendaient de superbes jardins dans lesquels on cultivait tous les arbres, toutes les fleurs, tous les végétaux que produit le sol américain. Des bocages toujours verts, des labyrinthes, des bassins de marbre et de porphyre aux eaux limpides et peuplés d'oiseaux aquatiques, donnaient un charme extrême à ces jardins.

Le roi avait arrangé avec une splendeur égale à celle du palais de Mexico sa résidence d'été de Chapultepec, qu'entouraient d'immenses bosquets de cyprès. Ces arbres, plantés par les souverains de Tenochtitlan, servent de nos jours encore de lieu de rendez-vous aux promeneurs.

Au moment où Montézuma monta sur le trône, l'empire s'étendait jusqu'aux frontières du Yucatan et du Guatemala; mais le Michoacan et les républiques de Tepeaca et de Tlaxcalla, situés tous trois à petite distance de Tenochtitlan, avaient su conserver leur indépendance. Montézuma résolut d'attaquer d'abord les Tlaxcaltèques et de les forcer à devenir ses tributaires. L'armée mexicaine commandée par les meilleurs généraux et par Tlacahuepan, fils aîné du roi, croyait marcher à une conquête facile. Elle fut battue en deux rencontres. Tlacahuepan périt dans la mêlée, et les Tlaxcaltèques, aidés des Chichimèques et des Otomies, conservèrent leur liberté, leur territoire, et leurs relations commerciales avec les contrées maritimes, relations dont le roi avait voulu les dépouiller. Ils restèrent, jusqu'à l'époque de la conquête, ennemis mortels des Mexicains. Cette courageuse résistance enhardit le Michoacan et les républicains de Tepeaca : ils tinrent tête à leur tour à Montézuma, et leurs limites ne furent pas entamées.

Plusieurs expéditions successives, dans lesquelles les Aztèques durent leurs succès au prince Quauhtemotzin [1], qui devint quelques années plus tard le dernier champion de l'indépendance américaine, consolèrent le roi de ces revers. Les Miztèques et les Zapotèques, qui s'étaient révoltés contre la suprématie exercée par l'empire de l'Anahuac, furent complétement défaits. Les armées aztèques attaquèrent même des frontières du Guatemala, prirent plusieurs places fortes du pays et firent un très-grand nombre de prisonniers. Elles se portèrent également dans le Yucatan, et guerroyèrent avec les petits États entre lesquels s'était fractionnée l'ancienne monarchie des Mayas [2]. Le royaume de Mexico-Tenochtitlan, alors déjà si près de sa ruine, jetait son dernier éclat, et prit sa plus grande extension au moment où il allait disparaître à jamais. Le roi inaugura de nouveaux temples à l'occasion de chacune des victoires de ses armées, y déposa de riches offrandes et fit immoler plusieurs milliers de captifs.

En l'année 1506, quatrième du règne de Montézuma II, on célébra pour la dernière fois à Mexico la fête du renouvellement du feu sacré, désignée sous le nom de *Toxiuhmolpilia.*

Les peuples de l'Amérique centrale croyaient la durée du monde fixée par périodes de cinquante-deux ans, à la suite de chacune desquelles il était exposé à périr, à moins que les dieux ne lui accordassent un nouveau cycle, et cette faveur était manifestée à la terre par l'envoi du feu nouveau.

Des cérémonies et des pratiques fort extraordinaires accompagnaient cette fête. La veille du grand jour, on brisait, dans l'attente de la fin du monde, tous les ustensiles et vases de terre en usage. Les femmes enceintes et les enfants

[1] Plus connu sous le nom de Guatimozin, que nous lui donnerons désormais.

[2] Voy. ci-dessus, ch. II.

se couvraient le visage de masques, on les enfermait dans les greniers et on les empêchait de s'endormir, de crainte qu'ils ne fussent métamorphosés, s'ils se livraient au sommeil, les premières en bêtes féroces, les seconds en souris. On éteignait les feux en tous lieux; il n'en devait pas rester une étincelle. A l'entrée de la nuit, les chefs des colléges de prêtres se revêtaient des ornements de la divinité au culte de laquelle ils étaient attachés, de manière à représenter le dieu lui-même. Le roi, le corps sacerdotal, les ministres, les grands du royaume, se rendaient ensuite processionnellement au temple, suivis d'une foule recueillie, silencieuse, terrifiée, et persuadée que si le feu nouveau ne jaillissait pas à minuit, le soleil, la lune et les étoiles s'éteindraient et annonceraient ainsi l'anéantissement de la race humaine et la destruction de toutes choses.

En l'occasion dont nous parlons, Montézuma se mit en marche de façon à arriver au lieu du sacrifice un peu avant l'heure voulue. La population, anxieuse et serrée, couvrait les terrasses des maisons et les collines du voisinage. Tous les regards se tournaient vers le lieu d'où le feu nouveau devait jaillir. Le prêtre du quartier dit de Copolco, chargé de produire la première étincelle, marchait en tête du cortége et commençait à frotter l'un contre l'autre les deux petits bâtons qui devaient s'enflammer. Arrivés au sommet de la pyramide du dieu Tlaloc où s'accomplissait la cérémonie, les sacrificateurs couchèrent sur la pierre fatale la plus noble des victimes ennemies destinées à être immolées; le pontife de Tlaloc lui ouvrit la poitrine et lui arracha le cœur. Au même moment le prêtre de Copolco étendit les deux morceaux de bois sur la plaie béante et le feu en jaillit. Dès qu'on vit s'élever la flamme, une ivresse délirante succéda à la terreur générale, un immense cri de joie retentit dans la ville entière, fut répété dans les environs et fit parvenir l'heureuse nouvelle aux cités du voisinage. On mit aussitôt le feu à un immense bûcher préparé à l'avance;

d'agiles courriers porteurs de torches allumées partirent dans toutes les directions; on transporta également la flamme sacrée au sanctuaire de Huitzilopochtli et aux autres temples de la capitale, enfin on alluma des feux de joie dans les rues, sur les places, dans les maisons des grands et des gens du peuple.

Les réjouissances durèrent plusieurs jours et furent accompagnées d'une nombreuse immolation de captifs.

Montézuma dut reprendre les armes aussitôt après les fêtes; car à cette époque, un sourd mécontentement agitait les peuples tributaires, beaucoup de petits États cherchaient à échapper à l'oppression du vainqueur, et la terreur était le seul lien qui attachât encore à l'empire les différentes nationalités qui s'y trouvaient réunies. Arrivé à l'apogée de sa puissance, il commençait à déchoir; l'ambition du roi de Mexico précipita sa décadence en détruisant les conventions sur lesquelles reposaient la grandeur et la force de la monarchie, et il est à présumer que, même sans l'arrivée des Espagnols, elle aurait eu bientôt un destin semblable à celui de l'ancien empire toltèque, et serait tombée en dissolution.

Mais avant de rendre compte des événements qui précédèrent immédiatement l'invasion étrangère, nous devons interrompre notre récit pour nous occuper de la religion, des mœurs, du gouvernement et de l'industrie des peuples de l'Anahuac, en un mot, de tout ce qui a rapport au genre et au degré de leur civilisation.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Mythologie et rites religieux des peuples de l'Anahuac.

Les croyances religieuses étaient la base et le pivot de l'organisation sociale dans l'empire de l'Anahuac, c'est d'elles par conséquent que nous devons nous occuper d'abord.

Les populations de l'Amérique centrale, tout en ayant conservé la vague notion d'un dieu supérieur, créateur et éternel, désigné sous le nom de Teotl, avaient un Olympe aussi nombreux que celui des Grecs et des Romains.

Il paraît, au rapport des légendes les plus anciennes et malheureusement aussi les plus obscures, que durant la période civilisée qui précéda les invasions successives des hordes barbares du nord, les habitants de l'Anahuac joignaient à l'idée d'un Être suprême[1] le culte du soleil et de la lune, auxquels ils offraient des fleurs, des fruits et les prémices de leurs champs. Les plus antiques monuments du pays, tels que les pyramides de Teotihuacan, étaient incontestablement consacrés à ces astres; l'illustre Quetzalcohuatl rétablit ce culte primitif pendant ses règnes glorieux. Cette religion plus douce et plus pure fut abolie de nouveau lorsque Huémac renversa successivement les deux trônes de ce roi. Elle s'effaça plus complétement encore après l'invasion des différentes hordes chichimèques et aztèques. C'est probablement à l'influence de ce dernier peuple que se rattachent l'adoration du dieu hideux et insatiable qui se repaissait de cœurs humains, et toutes les pratiques épouvantables et superstitieuses dont nous aurons à rendre compte.

Arrêtons-nous d'abord à la fiction cosmogonique des destructions et des régénérations successives de l'univers adoptées par les peuples de l'Anahuac. Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, Sahagun, Torquemada, Gomara et Clavigero entrent à ce sujet dans de curieux détails sur lesquels les savants travaux de M. de Humboldt ont jeté une grande lumière.

D'après la croyance mexicaine, quatre soleils, successive-

[1] Cet Être suprême et invisible, qui vit par lui-même, et par lequel vit aussi tout ce qui existe, n'avait ni culte, ni temple, ni autel. Les hommages et les prières s'adressaient aux autres divinités, plus matérielles, émanées du Dieu créateur, et qui lui faisaient cortége.

ment éteints, avaient constitué quatre âges et précédé l'astre qui éclaire actuellement le monde. A la fin de chacun de ces âges, qui formaient un total de dix-huit à vingt mille ans, l'espèce humaine avait été anéantie, sauf un seul couple, d'abord par les tremblements de terre, ensuite par un embrasement général, en troisième lieu par des ouragans, enfin par une inondation; c'est-à-dire par les quatre éléments, la terre, le feu, l'air et l'eau. Lors du premier cataclysme les hommes moururent de faim, ils furent changés en oiseaux au temps du deuxième, en singes au troisième, en poissons au quatrième. Coxcox ou Tezpi, le Noë du nouveau monde, sa femme Xochiquetzal et leurs enfants, réfugiés dans une barque fort grande avec les animaux et les graines dont la conservation était précieuse au genre humain, échappèrent seuls au dernier désastre et abordèrent au pic de Culhuacan, l'Ararat mexicain. La colombe suivant les uns, le colibri d'après les autres, mis en liberté par Coxcox, revint à l'arche avec le rameau verdoyant, pour annoncer au patriarche la fin du déluge. D'autres réminiscences de la Genèse, telles que la construction de la tour de Babel et la confusion des langues, se trouvent également parmi les croyances des nations de l'Amérique centrale, mais altérées et mêlées à des fables.

Retraçons maintenant quelques-uns des traits les plus saillants de la mythologie de ces peuples [1]. Au nombre de leurs dieux, il s'en trouvait un représenté sous l'image d'un homme éternellement jeune, et que l'on considérait comme le symbole du Dieu suprême et mystérieux. Il en était deux autres, veillant sur les mortels du haut d'une cité céleste et chargés d'exécuter leurs vœux. L'air, la terre, le feu et l'eau

[1] Nous nous bornons nécessairement à donner ici quelques indications propres à faire apprécier le degré de civilisation et de développement intellectuel et moral des peuples dont nous nous occupons. L'exposition complète de leur système mythologique exigerait une étude à part, et nous entraînerait fort loin au delà des limites que nous devons nous imposer.

avaient leurs divinités particulières. La femme serpent, femme féconde, et qui ne mettait au monde que des jumeaux, était adorée comme la mère du genre humain. Le soleil et la lune avaient leurs autels. Diverses divinités présidaient aux phénomènes de la nature, au jour, à la nuit, au brouillard, au tonnerre, aux moissons, aux montagnes, etc. Les âmes, le séjour des morts, les guerriers, les chasseurs, les marchands, la pêche, l'amour, l'ivresse, la médecine, les fleurs, etc., etc., avaient leurs dieux spéciaux. Une foule de héros et de rois illustres, dont l'apothéose avait été décrétée, prenaient place dans ce vaste panthéon, où siégeaient en outre deux cent soixante divinités de rang inférieur, à chacune desquelles cependant l'un des jours de l'année était consacré. Enfin, chaque ville, chaque famille, chaque individu, avait son protecteur céleste auquel il rendait un culte.

Le nombre des temples répondait à celui des dieux; on en trouvait partout, dans les villes, dans les champs, dans les bois, le long des chemins, et tous ils avaient des prêtres chargés de les desservir [1].

Cette mythologie compliquée était commune à toutes les nations de l'Anahuac, même à celles que l'empire n'avait pas pu soumettre et avec lesquelles il était en lutte; seulement chaque pays avait son dieu de prédilection qui était pour lui ce que Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, était pour les Aztèques.

L'un des grands dieux présidait spécialement à chacun des mois de l'année; on célébrait en son honneur des fêtes, de grands ballets, des processions, des sacrifices, réglés de la façon la plus minutieuse par un rituel dont on ne s'écartait jamais. En plusieurs occasions, les prêtres faisaient une image du dieu en pâte de farine mêlée au sang des victimes,

[1] Zumarraga, premier évêque de Mexico, affirme que les seuls franciscains détruisirent 22,000 temples en huit ans, Torquemada dit qu'il y en avait plus de 40,000 dans l'empire.

la revêtaient de superbes ornements, l'adoraient, l'encensaient, lui rendaient les plus grands hommages et finissaient par la manger.

Tlaloc, dieu des eaux, principe de la fécondité dans des pays exposés à de fréquentes sécheresses, était particulièrement vénéré au commencement de l'année; on noyait ou on sacrifiait en son honneur de pauvres enfants tenus en cage comme de petits oiseaux. A l'occasion de l'une des fêtes principales de cette divinité, ses prêtres parcouraient les campagnes, à certains jours fixes, dévalisaient les passants, les magasins royaux, les percepteurs des impôts qui leur tombaient sous la main, et tuaient ceux qui osaient leur résister, sans que la loi permît de les punir, à quelque excès qu'ils se fussent livrés.

A la fête de Xipe, dieu des richesses et des orfévres, les prêtres écorchaient vifs quelques prisonniers de guerre; puis, couverts des peaux de leurs victimes, ils parcouraient les rues en jetant d'épouvantables cris et en violentant les passants pour en recevoir des aumônes.

On se préparait à célébrer la fête de la déesse qui féconde la terre, par des jeûnes, des abstinences et des flagellations. Le sang de jeunes gens des deux sexes, massacrés de la façon la plus barbare, après avoir été promenés d'abord au milieu des fleurs et des guirlandes, devait attirer sur les moissons les bénédictions de celle qui y présidait.

Des petits garçons de trois, six et sept ans, étaient condamnés à mourir de faim dans de profondes cavernes, en l'honneur de la divinité des montagnes.

La fête de Tetzcatlipoca, ou de la pénitence, se célébrait le cinquième mois. Un prêtre sortait du temple et parcourait les rues en jouant de la flûte. Au son de cet instrument, les pécheurs se jetaient à terre, pleuraient, se frappaient la poitrine et avalaient des poignées de poussière. Le plus beau des prisonniers de guerre servait de victime expiatoire pour tout le monde, car le sang humain devait couler à l'occasion

de toutes les solennités religieuses. Pendant l'année qui précédait le jour de son sacrifice, toutes les joie , toutes les voluptés, tous les plaisirs étaient prodigués à ce même prisonnier. On lui laissait une apparence de liberté; quatre des plus belles femmes de l'Anahuac étaient attachées à son service; on s'empressait de satisfaire ses moindres désirs, de le fournir de vêtements magnifiques; les mets les plus recherchés paraissaient sur sa table, et lorsque l'heure fatale arrivait, le grand sacrificateur s'approchait de lui avec tous les égards possibles, et le tuait respectueusement. Les grands seigneurs de Mexico réservaient pour leurs tables les doigts et les bras de la victime.

Les fêtes de Huitzilopochtli étaient toutes accompagnées d'hécatombes humaines. Ce dieu se trouvait au nombre de ceux en l'honneur desquels les prêtres fabriquaient les statues de pâte dont nous venons de parler. La statue de Huitzilopochtli devait être de grandeur humaine, composée de farine de maïs, de fruits et de légumes pétris avec le sang d'enfants immolés, et revêtue de tous les insignes du dieu de la guerre. On la faisait sécher soigneusement, puis on la consacrait. Alors on célébrait tous les jours, pendant un mois, des ballets autour de l'image; tous les jours aussi on sacrifiait un nombre plus ou moins considérable de prisonniers et de cailles en son honneur. Le dernier jour du mois, on allait processionnellement dans les villages voisins de Tenochtitlan; on revenait à la nuit; les prêtres passaient cette nuit en veille, puis au point du jour ils portaient, en présence du roi, la statue dans la grande salle du temple et l'un des membres du sacerdoce lui tirait une flèche à la place du cœur en criant : *Le dieu est mort.* L'image était ensuite divisée en deux parties égales, destinées l'une à Tenochtitlan, l'autre à Tlatilolco, puis subdivisée en un nombre infini de parcelles distribuées dans les différents quartiers de la capitale, de façon que chacun participât à cette grande communion.

A la fête de Tetcoïnan, la mère des dieux, on immolait une jeune vierge. De vieilles matrones passaient la journée entière à danser autour d'elle et à l'exciter au courage; le soir venu, elles lui tranchaient la tête.

Lorsque l'on célébrait la fête du dieu du feu, chacune des victimes avait son parrain, choisi parmi les personnes de distinction. Ce parrain passait la journée à manger, à boire et à danser avec le patient autour d'un grand bûcher, dans lequel il finissait par le jeter; mais il l'en retirait promptement, afin qu'il pût être sacrifié vivant.

L'anniversaire de l'arrivée des dieux, qui tombait sur le douzième mois, était une des plus grandes solennités de l'année. On jonchait les rues de fleurs et de verdure, on garnissait de branches d'arbre le devant des maisons, et on brûlait plusieurs jours de suite un certain nombre de prisonniers.

Le calendrier ou le rituel de l'Anahuac indique un grand nombre de fêtes, outre celles dont nous venons de parler. Nous ne nous y arrêterons pas, pour éviter de fastidieuses redites; il nous suffit de répéter que de hideux sacrifices humains constituaient en toute occasion l'acte principal du culte, mais qu'on observait à chaque solennité quelques usages particuliers dont la signification allégorique nous est inconnue; au fond de toutes ces abominations, on trouve la croyance à la nécessité de l'expiation.

Nous avons donné déjà, à propos de l'inauguration du temple de Huitzilopochtli à Mexico, quelques indications sur la manière dont se pratiquaient la plupart des sacrifices humains; l'importance attachée à ces sacrifices dans l'empire de l'Anahuac nous oblige à surmonter notre répugnance, et à entrer encore dans quelques détails à ce sujet.

Habituellement la victime était pompeusement parée, revêtue des attributs du dieu auquel elle devait être immolée, et pendant la journée qui précédait l'heure du sacrifice,

elle assistait aux divertissements, aux fêtes, aux jeux et aux danses de ses bourreaux. Lorsque le moment fatal arrivait, on la dépouillait de ses vêtements, on lui liait les mains et la faisait monter à la plate-forme du temple; puis les prêtres l'étendaient sur la pierre du sacrifice, gros bloc de jaspe vert, long de cinq pieds et convexe à sa partie supérieure, de façon à faire bien ressortir la poitrine. Quatre d'entre eux lui retenaient les jambes et les bras, le cinquième lui fixait le cou au moyen d'un instrument de bois fait en forme de faucille ou de serpent. Enfin le grand sacrificateur s'approchait: il portait une sorte de chasuble, ou de grand scapulaire de couleur rouge; ses oreilles étaient ornées d'anneaux d'or enrichis d'émeraudes; il avait une turquoise à la lèvre inférieure, des plumes jaunes et vertes sur la tête, un long couteau d'obsidienne à la main. Après avoir montré aux assistants l'idole à laquelle il allait sacrifier, et les avoir engagés à lui adresser leurs vœux et leurs prières, il ouvrait la poitrine de la victime, lui arrachait le cœur, le présentait aux quatre points cardinaux, l'introduisait dans la bouche du dieu, lui en frottait les lèvres et le réduisait ensuite en cendres. Quand la victime était un prisonnier de guerre ou un esclave, on lui coupait la tête et on jetait le corps au bas du grand escalier du temple. Ceux qui avaient fourni le prisonnier ou l'esclave emportaient le cadavre chez eux pour en faire un festin avec leurs amis.

Quelquefois, lorsqu'il s'agissait d'un captif de rang élevé et célèbre par sa valeur, une sorte de combat singulier avait lieu. Le prisonnier, armé d'une épée et d'un bouclier, était attaché au moyen d'une corde lâche à une espèce de roue en pierre. Celui qui l'avait amené, muni des mêmes armes, entrait en lutte avec lui. Le captif, s'il demeurait vainqueur, recevait le titre et les honneurs de son adversaire, lequel était sacrifié à sa place.

Toutes ces horreurs se retrouvaient, à quelques différences

près, chez la plupart des nations de l'Amérique centrale. Les Othomis vendaient la chair des victimes au marché, comme un mets sanctifié. Les Zapotèques immolaient des hommes aux dieux, des femmes aux déesses, des enfants à certaines divinités naines. Les Tlaxcaltèques tuaient à coups de flèches des hommes suspendus à des arbres fort élevés, ou bien encore les attachaient à des poteaux pour les y assommer avec des massues. Les Qualtiltèques célébraient tous les quatre ans une grande fête en l'honneur du dieu du feu. La veille de la solennité, ils plantaient six arbres dans le parvis intérieur du temple et immolaient deux esclaves; ils dépouillaient les cadavres de leurs peaux et en détachaient les côtes. Le jour même de la fête, deux des principaux prêtres se revêtaient des peaux sanglantes, prenaient les côtes à la main et montaient l'escalier du temple en jetant d'affreux hurlements. Le peuple assemblé aux pieds du sanctuaire applaudissait et s'écriait : *Voici nos dieux qui arrivent.* Ensuite les prêtres dansaient jusque vers la fin du jour sous les parvis sacrés, et les assistants leur apportaient un grand nombre de cailles pour le sacrifice. Les membres du sacerdoce montaient alors sur les six arbres fraîchement plantés et y liaient autant de prisonniers de guerre, que le peuple tuait à coups de flèches. Les prêtres faisaient une seconde ascension sur les arbres et en précipitaient les six cadavres; on leur arrachait le cœur; leur chair et celle des cailles étaient distribuées aux assistants, et de hideux festins terminaient la solennité.

Détournons les yeux de toutes ces abominations. Par une contradiction aussi bizarre qu'inexplicable, on trouvait dans l'Anahuac, à côté des superstitions les plus effroyables, certains principes moraux, certains usages, qu'on eût dits empruntés à nos livres saints.

Ces mêmes prêtres qui massacraient des victimes humaines à l'occasion de toutes les fêtes religieuses vivaient dans la pratique continuelle des plus grandes austérités;

leurs jeûnes étaient longs et sévères, ils faisaient un fréquent usage d'instruments de pénitence terribles, et étaient tenus à la plus rigoureuse chasteté; les grands prêtres, attachés à certains temples très-vénérés, n'en sortaient jamais. Outre le sacerdoce séculier, on trouvait dans l'Anahuac des religieux et des religieuses, vivant dans des sortes de monastères, et soumis aux règles les plus rigides. Le plus célèbre et le plus sévère de ces ordres était celui de Quetzalcohuatl, dans lequel on entrait dès l'enfance.

Tous les temples, tous les couvents du pays étaient riches en propriétés foncières, et en serfs chargés de cultiver ces propriétés. Aussi l'état sacerdotal était-il recherché, malgré ses austérités, et les grands y consacraient souvent leurs enfants dès le bas âge; toutefois la prêtrise et la reclusion dans les monastères ne liaient pas toujours pour la vie, on pouvait s'y engager pour un temps déterminé et embrasser ensuite un autre état.

La hiérarchie ecclésiastique était minutieusement réglée. Nous n'entrerons pas dans le détail de la composition de la milice sacerdotale, détail dénué d'intérêt pour la plupart des lecteurs, et que l'on trouve d'ailleurs dans les écrits de Torquemada [1] et de Clavigero [2]; quelques indications générales suffisent ici. Deux grands dignitaires, le *seigneur spirituel* et le *grand prêtre*, se trouvaient à la tête du sacerdoce. Ils étaient toujours élus, parmi les membres de la haute noblesse ou de la famille royale, soit par les délégués du roi, soit par le corps des prêtres, et ils jouissaient d'un immense pouvoir. Leur décision en matière religieuse était censée infaillible; on avait recours à leurs lumières dans toutes les affaires importantes, et jamais on n'entreprenait de guerre à moins qu'ils ne l'eussent approuvée. Ajoutons encore que chaque temple, chaque idole, chaque grande fête avait son collége particulier de prêtres, et que, parmi

[1] L. VIII.
[2] L. VI.

ceux-ci, chacun avait ses fonctions déterminées. Les uns étaient chargés de l'entretien matériel du temple, de l'encensement à heures fixes des idoles, avec le bitume et le copal, des sacrifices, des danses sacrées; les autres administraient les terres affectées à l'entretien du culte et en percevaient les revenus.

Le sacerdoce présidait également à l'éducation de la jeunesse. Nous nous occuperons de cette question dans un prochain chapitre; faisons seulement observer en passant que, sous ce rapport encore, l'inexplicable contraste signalé plus haut existe. Ces mangeurs de chair humaine, qui engraissaient les autels de Huitzilopochtli du sang des prisonniers, enseignaient à leurs élèves une morale austère; ils leur inspiraient l'horreur du mensonge, du vol et de l'oisiveté, la crainte filiale envers les parents, la charité envers les affligés, le respect de la chasteté et de la virginité, et leur parlaient d'une vie future dans laquelle la vertu recevrait sa récompense et le vice sa punition.

D'autres faits encore confirment ce que nous avançons.

Ainsi des cérémonies très-remarquables, pratiquées à la naissance des enfants et aux relevailles des femmes, prouvent incontestablement que les habitants du nouveau monde avaient, comme toutes les nations de la terre, une notion obscure du péché originel et des châtiments qui en doivent suivre.

Dès qu'un enfant venait au monde, la sage-femme le lavait, et disait : « Cette eau, qui lave les taches contractées dans le sein maternel, nettoiera ton corps et lui donnera une vie bonne et parfaite. » Puis, après avoir imploré la déesse des accouchements, elle prenait de l'eau dans la main droite, soufflait dessus, et la versait sur la tête, la bouche et la poitrine du nouveau-né. Lui faisant prendre ensuite un bain entier, elle ajoutait : « Que le Dieu invisible descende sur cette eau et efface le péché d'impureté que tu as contracté avant ta naissance. La vie que tu commences

est douloureuse et remplie de misères. Tu mangeras ton pain au prix de ton travail. Que Dieu te vienne en aide dans les nombreuses adversités qui t'attendent! » Alors seulement la sage-femme complimentait les parents de l'enfant. Le père donnait à son fils, s'il était noble, un petit habit de guerrier, un arc et quatre flèches; s'il était artisan, les instruments de sa profession; à sa fille, un vêtement de son sexe et un fuseau. Puis on allumait une quantité de feux qu'on entretenait avec soin pendant quatre fois vingt-quatre heures. L'accoucheuse portait encore l'enfant sur un tas de feuilles établi dans la cour de la maison, à côté d'un vase d'eau; elle le dépouillait de ses vêtements en disant : « Les dieux Ometeuctli et Omecihuatl t'ont envoyé dans ce triste et malheureux monde; reçois cette eau qui doit te donner la vie. » Elle lui lavait ensuite tous les membres, en prononçant ces paroles : « Où es-tu, fortune ennemie? sors de cet enfant. » Et elle les accompagnait de prières adressées à différentes divinités, afin qu'elles douassent le nouveau-né de toutes les vertus. Ces mêmes cérémonies se renouvelaient au bout de quatre jours et au moment du sevrage.

Les femmes accouchées dans l'année devaient se purifier et présenter leur enfant au temple le jour de la fête de la déesse Tetcoïnan, mère des dieux. Elles préparaient à cet effet une offrande pour le temple, des présents pour les personnes qui les y accompagnaient, et des gâteaux composés de farine de maïs et de miel. La cérémonie de la purification avait lieu le soir; le prêtre prononçait certaines oraisons sur les femmes; puis, armé d'un couteau neuf d'obsidienne que la mère lui remettait, il faisait aux garçons une légère incision au prépuce et à l'oreille, aux filles, une petite blessure à l'oreille.

Il est une autre coutume de ces peuples, plus remarquable encore et plus opposée à leur culte sanguinaire que toutes celles précédemment signalées; on la dirait empruntée au christianisme, dont cependant les habitants du nouveau

monde semblent n'avoir pas eu la moindre notion[1]. La confession auriculaire, quoique non obligatoire, était en usage chez ces nations, parmi les Mexicains surtout, mais elle ne pouvait se faire qu'une fois dans la vie. Habituellement, les vieillards ou les moribonds dont la conscience était très-chargée demandaient à se confesser. Les premiers se rendaient au temple, les seconds faisaient venir un prêtre qui leur inspirait de la confiance. Celui qui pouvait aller au temple commençait, quel que fût son rang, par balayer la place où le prêtre devait étendre sa natte pour s'asseoir; il préparait le brasier, et le confesseur, obligé au secret le plus absolu, y jetait quelques grains d'encens et faisait jurer solennellement au pénitent de dire toute la vérité. Celui-ci, avant de commencer, prononçait la formule suivante : « Notre Seigneur et notre Dieu, toi qui reçois et protéges tout le monde, entends mes crimes et ma pourriture. En ta présence, je me dépouille et je rejette au dehors toutes mes turpitudes; je sais que déjà elles te sont connues, puisque tu connais toutes choses. » Puis il faisait sa confession. Le prêtre lui donnait l'absolution en ces termes : « Seigneur miséricordieux, vous qui connaissez le secret des cœurs et qui savez que ce malheureux n'a pas péché avec une entière liberté, mais par l'inclination du signe sous lequel il est né, pardonnez-lui en faveur de son repentir et de ses larmes; que votre indignation s'apaise, et que le pardon, l'indulgence et la rémission de tous les péchés descendent sur lui comme les eaux pures du ciel, pour laver les taches de son

[1] Beaucoup d'auteurs espagnols, tels que Garcia, Torquemada et Sahagun, soutiennent que le christianisme a été prêché en Amérique dès le commencement de notre ère, veulent reconnaître l'apôtre saint Thomas dans le premier Quetzalcohuatl, et se livrent à ce sujet à de longues dissertations qui nous semblent ne pas soutenir la critique. Parmi les symboles que vénéraient les habitants de l'Amérique centrale, les conquérants espagnols ont trouvé, à la vérité, la figure de la croix, mais aucune idée de salut ni de rédemption n'y était attachée; ce fait n'a donc qu'une importance secondaire.

âme. » Cette absolution était suivie de l'imposition d'une pénitence, puis le confesseur disait encore : « Couvrez celui qui est nu, donnez à manger à celui qui a faim, quand même vous devriez vous imposer pour cela des privations; car souvenez-vous que la chair des autres est semblable à la vôtre, et qu'ils sont des hommes comme vous. » Ces étonnantes paroles, qu'on dirait sorties d'une bouche chrétienne, précédaient une exhortation dans laquelle on retrouvait au contraire souvent toute la barbarie du païen; car lorsque les crimes du pénitent avaient été nombreux, le confesseur l'engageait à faire immoler à sa place un ou plusieurs esclaves, afin d'apaiser le juste courroux des dieux.

Il est encore bon de remarquer que dans l'Anahuac la confession entraînait la rémission des peines infligées aux coupables par l'autorité civile. Si un crime venait à être découvert, on ne poursuivait pas en justice l'individu pouvant prouver qu'il s'en était confessé.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Éducation, mariage, cérémonies funèbres dans l'Anahuac.

Les détails que nous venons de donner sur les croyances et les pratiques religieuses des peuples de l'Anahuac, nous ont fait voir au fond de leur civilisation, l'infernale barbarie qui se retrouve plus ou moins fardée dans toutes les civilisations païennes des deux hémisphères.

Passons à l'état civil et à l'éducation des peuples qui font l'objet de notre étude.

Les différences de castes étaient excessivement tranchées dans l'Anahuac, on s'en convaincra en lisant le chapitre que nous consacrerons à la forme du gouvernement de l'empire; cependant, d'après la loi du pays, chacun y nais-

sait libre, quand même sa mère était esclave. Le père ne pouvait vendre son enfant que lorsque, malade et réduit à la dernière misère, il n'avait plus aucun moyen d'existence; de plus, le père qui exposait ses enfants devenait esclave lui-même. Si, d'un côté, la loi protégeait ainsi l'enfant, elle lui prescrivait d'autre part le respect et la soumission envers les auteurs de ses jours. Jamais il ne leur adressait la parole sans leur permission.

Nous avons fait connaître ci-dessus les cérémonies qui accompagnaient la naissance d'un enfant. Quand ses parents voulaient le consacrer au service des autels, ils le portaient au temple vingt jours après les ablutions dont nous avons rendu compte, et y déposaient une offrande en bijoux et en étoffes précieuses, proportionnée à leur fortune.

L'enfance se passait toujours dans l'intérieur de la maison paternelle; de très-bonne heure on habituait les petits garçons et les petites filles au travail, en les chargeant de diverses occupations en rapport avec leurs forces. On leur faisait transporter de légers fardeaux, broyer du maïs, manier l'aiguille, la navette et le fuseau.

Ce n'était guère qu'à l'âge de huit ou neuf ans que l'on commençait à punir les enfants indociles, en les piquant avec des épines, en les fouettant, en leur faisant faire des courses nocturnes, ou en les exposant à la fumée du piment.

Arrivés à leur douzième année, les enfants, qui presque toujours embrassaient la profession de leurs parents, commençaient à partager leurs travaux, à apprendre à diriger une barque, à tisser, à faire la cuisine. En même temps les garçons fréquentaient les écoles publiques. Les colléges de l'empire, dirigés par les prêtres et placés sous la haute surveillance du conseil académique, étaient annexés aux temples. Ils se divisaient en deux classes : on élevait les fils des roturiers dans ceux de la classe inférieure; ils y apprenaient à faire le service des temples, à préparer le bois, à chanter et

à danser, — car la danse jouait un grand rôle dans les cérémonies du culte, — et on les formait au métier des armes. La jeune noblesse fréquentait les colléges supérieurs; on y enseignait les mêmes choses que dans la classe inférieure. En outre, on chargeait les enfants de mêler les couleurs dont les prêtres se servaient pour se teindre le corps et même la figure et pour colorier les objets destinés au culte; ils chantaient, jouaient de divers instruments; on leur enseignait l'art de lire et d'écrire en caractères hiéroglyphiques, les lois, l'histoire, la philosophie, la rhétorique, la poésie, l'astronomie, l'astrologie et la religion. De même que les temples, les écoles étaient richement dotées en biens immeubles.

Quant aux filles, elles étaient élevées dans la maison paternelle, par leurs mères, ou par des gouvernantes; elles apprenaient toutes, sans en excepter celles du plus haut rang, les ouvrages particuliers à leur sexe; souvent aussi, on leur enseignait l'art de l'orfévrerie, de la bijouterie, de l'émail et de la taille des pierres fines; beaucoup d'entre elles y excellaient.

Vivant sous un climat tempéré, et dans lequel les grands froids sont à peu près inconnus, les habitants de l'Anahuac étaient peu vêtus : les hommes du peuple portaient habituellement un simple caleçon, fort exigu, et appelé *maxtli;* souvent ils y ajoutaient une pièce d'étoffe tissue en coton, en poil de lapin ou en fil d'aloès; ils se la jetaient sur les épaules en forme de manteau et la rattachaient sur la poitrine; des feuilles d'aloès, taillées en forme de semelles, leur servaient de chaussures. Les femmes des classes inférieures portaient une blouse sans manches, fixée à la taille par une ceinture. Les vêtements de la noblesse et des riches marchands étaient de la même coupe à peu près que ceux des gens du peuple; mais les hautes classes faisaient usage d'étoffes fines, de broderies, d'ornements en plumes et de bijoux.

Dans l'Anahuac, on se mariait jeune; les célibataires y étaient méprisés, à moins qu'ils ne se fussent voués au culte

des autels. Le jeune homme qui n'était pas marié à vingt-deux ans passait pour vieux garçon, et les filles ne voulaient plus de lui. L'âge ordinaire du mariage pour les femmes était dix-huit ans.

Les peintures aztèques de la collection de Mendoza nous font connaître les cérémonies qui accompagnaient les mariages. C'était habituellement une matrone respectable de la famille du futur que l'on chargeait de la négociation. Plus le rang des familles était élevé, plus cela traînait en longueur [1]. Lorsque enfin l'on était tombé d'accord, la matrone allait prendre la fiancée pour la conduire à son nouveau domicile; des amis, quelques parents, des joueurs d'instruments l'accompagnaient, et quatre femmes, tenant de longues torches en bois de pin, éclairaient le cortége. Le futur, son père et sa mère attendaient la fiancée à la porte de leur demeure, la complimentaient, l'encensaient et l'introduisaient dans une salle où les personnes invitées à la noce se trouvaient réunies. Les fiancés prenaient place sur une natte étendue au milieu de la salle, et le prêtre nouait un des pans de la robe de la jeune fille avec le manteau du jeune homme; c'était l'acte qui consacrait l'union. Quatre vieillards, deux pour chaque sexe, servant de témoins aux mariés, venaient ensuite leur adresser des discours sur les devoirs de leur nouvel état, et on brûlait du copal en l'honneur des dieux. Le jeune couple assistait, sans y prendre part, au repas de noces, et il passait dans le jeûne et la continence les premiers jours du mariage. Quatre jours après la première cérémonie, on se rendait au temple pour offrir aux dieux protecteurs de la famille la natte sur laquelle cette cérémonie avait été accomplie.

Le divorce était permis et assez fréquent dans l'Anahuac, il suffisait du consentement des deux époux pour dissoudre le mariage; mais, une fois séparés, ils ne pouvaient plus se

[1] Voyez Clavigero, l. VI.

réunir. La facilité de se quitter et la coutume du concubinage maintenaient la femme de l'Anahuac dans une condition inférieure, plus relevée cependant, autant qu'il semble, que ne l'était celle de la païenne du vieil hémisphère. Une seule femme portait le titre d'épouse dans les pays de l'Amérique centrale; en cette qualité elle était respectée, elle remplissait le rôle de maîtresse de sa maison, élevait ses fils jusqu'à l'âge de cinq ans, et présidait seule, jusqu'au bout, à l'éducation de ses filles.

Le sacerdoce jouait un rôle beaucoup plus considérable dans les funérailles que dans les mariages. Dès qu'un citoyen avait rendu le dernier soupir, on appelait deux prêtres de rang inférieur. Ils étaient chargés de l'arrangement du cadavre; après l'avoir nettoyé et lui avoir soigneusement lavé la tête, ils l'enveloppaient de bandes de papier d'aloès et le revêtaient du costume du dieu protecteur des gens de sa profession ou de sa famille, puis ils l'asseyaient sur un siége, et plaçaient à ses côtés une jarre pleine d'eau et divers papiers couverts de peintures hiéroglyphiques. Ces papiers devaient servir de passe-port au défunt pendant son voyage vers l'autre monde; car sa route était hérissée de dangers qui nécessitaient, chacun, l'emploi d'un préservatif spécial. Il devait passer entre deux montagnes mouvantes qui se heurtaient sans cesse, auprès d'un serpent redoutable, et sur les terres d'un crocodile monstrueux; puis il avait à franchir huit déserts et huit montagnes noires, sur lesquelles régnait le vent terrible de la terre des morts, aussi coupant que la lame d'obsidienne du couteau sacerdotal, aussi puissant que la cataracte qui se précipite du haut des rochers. On brûlait le mort avec ses armes, ses habits et les instruments de sa profession, afin que la chaleur du brasier le défendît contre ce vent glacé, et avec un chien qui devait veiller à sa sûreté pendant le trajet. Un prêtre était chargé de l'entretien du bûcher, tandis que les autres chantaient des hymnes mélancoliques. Lorsque tout était consumé, on

recueillait les cendres du mort dans un vase d'argile que l'on enterrait. Quatre-vingts jours après le décès, on répandait du maïs et de la liqueur fermentée sur le lieu de la sépulture.

Telles étaient les coutumes observées aux funérailles des hommes vulgaires. On suivait un cérémonial bien autrement compliqué à la mort des grands seigneurs, des rois surtout; des hécatombes humaines avaient lieu à l'occasion de leurs obsèques.

Lorsque l'un des souverains de l'Anahuac tombait dangereusement malade, on couvrait de masques les principales idoles, on voilait les autres.

Dès que le prince avait rendu le dernier soupir, un deuil général était publié, et le premier ministre en donnait avis aux deux autres rois et à la noblesse de l'empire. Chacun s'empressait d'arriver, portant de riches présents et amenant des esclaves magnifiquement vêtus, destinés à être sacrifiés.

Le corps était lavé, parfumé et embaumé en présence des grands feudataires; on le revêtait de ses ornements royaux, puis on lui couvrait le visage d'un masque enrichi de perles et de pierreries; on lui coupait une mèche de cheveux destinée à être soigneusement conservée, on lui mettait dans la bouche une grosse émeraude, on plaçait sur ses genoux dix-sept couvertures fort riches, ayant chacune une signification symbolique, et on y fixait également l'image de l'idole qui avait été l'objet de la vénération particulière du défunt.

Le cadavre était ensuite assis sur le trône dans la grande salle d'armes de la résidence royale; des femmes venaient lui offrir à manger et à boire; les courtisans l'entouraient; les gémissements, les sanglots, les pleurs, les marques, en un mot, de la douleur la plus profonde étaient de rigoureuse étiquette.

Cependant on fabriquait une statue du roi, et on l'étendait sur un lit de parade. Les grands dignitaires et feudataires

venaient lui rendre leurs hommages, la dépouiller de ses vêtements, la laver avec une eau bleue, la rhabiller et la couronner d'un diadème orné d'une plume de héron. Des chanteurs, le visage peint en bleu, tenant à la main des fleurs et des parfums, célébraient les louanges du mort. Puis on revêtait la statue d'ornements nouveaux, les musiciens recommençaient leurs chants funèbres et engageaient le monarque à aller se reposer auprès de ses ancêtres dans les régions de la paix.

Le corps et la statue étaient ensuite portés au temple principal de la capitale du défunt. La noblesse figurait avec l'étendard royal en tête de l'immense cortége de prêtres et de peuple qui formait le convoi. Les chefs du sacerdoce recevaient silencieusement le cadavre et le déposaient sur un immense bûcher avec tous ses ornements et avec le petit chien destiné à accompagner le roi et à lui aider à franchir les passages infernaux. Les assistants jetaient dans le bûcher, comme offrande, leurs armes et divers objets de prix. Lorsque le corps était consumé, on immolait les premiers officiers de la domesticité royale, le chapelain particulier du monarque, le serviteur chargé du soin des lampes du palais, afin que le roi ne fût pas privé de lumières pendant son voyage, enfin les femmes et les personnes qui devaient former sa cour dans l'autre monde.

Le jour suivant, on recueillait les cendres et les dents du mort, ainsi que la grosse émeraude fixée entre ses lèvres, et on les déposait, avec la mèche de cheveux précédemment coupée, dans une urne qui prenait place dans la sépulture des souverains. Pendant les quatre journées suivantes, des viandes et des pâtisseries recherchées étaient offertes au défunt; le cinquième jour, une troupe nombreuse de captifs, de femmes et d'esclaves étaient immolés en son honneur, et ce hideux sacrifice se renouvelait quatre fois encore de dix en dix jours.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Gouvernement des royaumes de l'Anahuac.

Il ressort de ce que nous avons exposé précédemment que le système féodal, tel qu'il existait autrefois en Europe, se trouvait complétement organisé dans l'empire de l'Anahuac. Notre vieille maxime, nulle terre sans seigneur, y était généralement admise.

La noblesse, très-nombreuse, occupait la plupart des hauts emplois civils et militaires, elle possédait de vastes domaines, des titres transmissibles par droit de primogéniture et d'autres titres personnels accordés à des services rendus, ou attachés aux fonctions qu'elle remplissait dans le palais du monarque. Les maisons et certains vêtements des nobles affectaient des formes particulières interdites aux gens du peuple. On n'approchait un noble qu'avec tous les dehors du respect, et avec des tournures de langage aussi obséquieuses que celles que les nobles eux-mêmes employaient vis-à-vis des rois.

Durant les premiers règnes qui suivirent la reconstitution de l'Anahuac, la noblesse composait un corps politique investi de prérogatives importantes; elle exerçait, de concert avec le souverain, le pouvoir législatif dans les trois royaumes, et à Mexico Tenochtitlan c'était elle qui choisissait le roi parmi les membres de la famille royale en cas de vacance du trône. Il y avait dans l'empire les trente grands vassaux de premier rang, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois; ils formaient les conseils des monarques, et plusieurs d'entre eux comptaient dans leurs domaines plus de cent mille citoyens, et quelques centaines de nobles d'un rang inférieur. Ces hauts et puissants seigneurs exerçaient chez eux une juridiction territoriale complète, ils levaient des taxes sur leurs vassaux, et n'étaient

pas soumis à l'impôt, mais ils assistaient le souverain de leurs biens et de leurs sujets en temps de guerre, et lui amenaient un nombre d'hommes déterminé, proportionné à l'étendue de leurs domaines[1]. C'était donc le gouvernement féodal dans sa plus rigide expression.

Insensiblement le prestige des conquêtes, le caractère religieux attaché à la couronne, le faste de la cour entretenu par les tributs levés sur les peuples vaincus, firent grandir le pouvoir royal dans l'Anahuac aux dépens de celui de la noblesse; enfin ce pouvoir dégénéra, notamment dans le royaume de Mexico, en une sorte de despotisme qui atteignit sa dernière limite sous le règne de Montézuma II. Cependant ce prince lui-même, qui si souvent se mettait au-dessus des lois et ne tenait pas compte des priviléges les plus anciens, n'osa se permettre de franchir certaines limites, et sous son règne, — encore après que la lutte eut commencé avec les Espagnols, — les affaires importantes se délibéraient dans le conseil composé des grands vassaux, et le roi le consultait fréquemment.

Nous avons dit que les formes du gouvernement et de l'administration étaient, à peu de chose près, identiques dans les trois États confédérés de l'empire.

L'administration centrale de chaque royaume comprenait, tout comme à Tezcuco[2], les quatre sections de la justice, des finances, de l'instruction publique ou des académies, et de la guerre.

Le plus haut placé des ministres remplissait les fonctions de lieutenant général du monarque pour tout ce qui touchait à l'administration, à la législation intérieure, à la justice civile ou criminelle; il donnait des ordres à la place du

[1] Faisons observer que les anciens souverains des provinces conquises par les rois de l'Anahuac se trouvaient dans une condition plus élevée que celle de la noblesse. Ils conservaient leur rang princier et le gouvernement de leurs États, et payaient simplement un tribut annuel au suzerain.

[2] Voyez ci-dessus, ch. x.

souverain, lorsque ce dernier ne le faisait pas directement, et il présidait le tribunal suprême du royaume[1], sorte de cour de cassation chargée de veiller à la stricte observation des lois, et à laquelle on en appelait des tribunaux établis dans les chefs-lieux de chaque province. Au-dessous de ces tribunaux des chefs-lieux étaient placés, dans la hiérarchie judiciaire, ceux des autres villes. Il y avait en outre, dans les différents quartiers des trois capitales, des juges élus annuellement par les habitants, et des commissaires choisis de la même manière et chargés de la police locale. Ces commissaires veillaient sur un certain nombre de familles et rendaient compte chaque jour au ministre de tout ce qui intéressait l'ordre public.

Des huissiers attachés à chaque tribunal introduisaient les parties et maintenaient l'ordre. Puis chacun amenait ses témoins et plaidait lui-même sa cause : on ne connaissait pas l'office des avocats.

Les jugements devaient être rendus promptement, aucun procès ne pouvait durer plus de quatre-vingts jours. Les juges prévaricateurs subissaient la peine capitale.

La législation était très-sévère. On punissait de mort ceux qui maltraitaient les ambassadeurs ou les courriers, qui altéraient les poids ou les mesures, déplaçaient les bornes des propriétés, volaient les biens de la terre[2], ou engageaient le combat avant d'en avoir reçu l'ordre de leurs chefs. La révolte et les crimes contre les mœurs exposaient à la même peine.

Les tuteurs infidèles, les dissipateurs, les ivrognes[3], les

[1] A Tezcuco, cette cour suprême se composait de huit juges dont quatre nobles et quatre plébéiens.

[2] Pour corriger la sévérité de cette dernière disposition, les rois ordonnèrent qu'on ensemençât toutes les terres bordant les chemins et les routes; il était permis aux pauvres et aux voyageurs d'y prendre ce qui était nécessaire à leur subsistance.

[3] Celui qui renonce volontairement à l'usage de sa raison, disait la loi, n'est pas digne de vivre. Toutefois, passé l'âge de soixante ans, il était permis de s'enivrer.

hommes et les femmes qui prenaient des habits différents de leur sexe, subissaient le supplice de la corde.

On coupait les lèvres et les oreilles aux menteurs; et des peines toujours assez graves étaient appliquées aux délits moindres.

Les dispositions pénales dont nous venons de faire l'énumération étaient celles de l'empire proprement dit, car les provinces conquises conservaient leurs lois, leurs magistrats et leur langage.

Il y avait dans l'Anahuac deux sortes de prisons, les unes pour les débiteurs insolvables et pour les personnes dont les délits n'entraînaient pas la peine capitale, les secondes, sortes de cages en bois destinées aux condamnés à mort et aux prisonniers de guerre qu'on voulait immoler aux dieux. On traitait sévèrement les simples condamnés, on donnait au contraire une nourriture choisie et abondante aux prisonniers, afin de leur procurer un embonpoint qui les rendît dignes de figurer sur les autels.

Les fonctions d'exécuteur des hautes œuvres n'étaient rien moins qu'infamantes dans l'Anahuac. Cet officier était considéré comme le représentant particulier du monarque; et souvent les juges eux-mêmes se plaisaient à exécuter les peines capitales. Ce fait n'a rien d'étonnant dans un pays où le privilége d'égorger les prisonniers de guerre était considéré comme la plus honorable des prérogatives du sacerdoce.

Le ministre des finances, assisté de son conseil, était chargé de l'intendance générale des impôts et des tributs. Il désignait les individus qui devaient faire les recouvrements dans les provinces, et conservait les cadastres, les registres des finances et les rôles des terres et des domaines.

On connaissait dans l'Anahuac la distinction entre la propriété foncière et mobilière, entre l'usufruit et la nue propriété. Les biens meubles et immeubles se transmettaient par voie de donation, de vente, d'échange ou de succession. La donation était à titre gratuit ou à titre onéreux.

L'impôt foncier était l'impôt principal.

Le sol se trouvait partagé entre la couronne, la noblesse, les communautés de villes et de villages ou de temples et d'établissements religieux. Le cadastre, peint sur toile avec la plus scrupuleuse exactitude, indiquait l'étendue des terres et les noms de leurs possesseurs. La couleur violette désignait les biens de la couronne, le rouge ceux de la noblesse, le jaune ceux des communautés.

Les premiers étaient en partie affermés, en partie concédés à des nobles de second rang, à titre d'usufruit. Le produit, très-considérable, des domaines affermés, servait à la consommation de la maison royale et de l'immense quantité d'employés, de pauvres et de voyageurs que le Souverain faisait nourrir. Les détenteurs des biens royaux concédés à titre d'usufruit offraient au prince des bouquets et des oiseaux toutes les fois qu'ils paraissaient en sa présence; ils ne payaient pas d'impôts, mais ils composaient la cour ordinaire du monarque, et ils contribuaient à l'entretien de ses palais et de ses jardins; de plus ils fournissaient à la maison du roi une partie de ses employés et de ses gens de service.

La haute noblesse tenait, ainsi que nous le disions, ses propriétés en fief et en franc-alleu, et ne payait pas d'impôt. Ces domaines passaient de père en fils par ordre de primogéniture; toutefois leurs possesseurs pouvaient les vendre, pourvu qu'ils ne les fissent pas sortir de l'ordre de la noblesse.

Les propriétés dépendantes des temples et des couvents étaient inaliénables et dans les mêmes conditions que nos biens de mainmorte.

Enfin on désignait sous le nom de *capulli* la terre du peuple ou de la commune. Les possesseurs d'un *capulli* étaient tous membres d'une tribu, et les terres qui le composaient formaient la propriété inaliénable de toute la communauté. Celui qui en cultivait une portion y avait droit tant qu'il

continuait à la travailler; mais si, par sa faute, il la négligeait pendant deux années consécutives, le chef du *capulli* en disposait en faveur d'un autre. Personne ne pouvait aliéner la terre d'un *capulli*, cependant celui qui en avait défriché une partie était en droit de la louer pour un certain nombre d'années. Le conseil du *capulli* se composait des anciens de la tribu sous la direction d'un président élu par eux. Le territoire d'une ville comprenait autant de *capullis* qu'on y trouvait de quartiers; les *capullis* réunis formaient la banlieue. Chaque banlieue renfermait un fonds réservé, cultivé en commun par les habitants de la localité, et dont le produit servait à l'entretien des troupes en temps de guerre.

Les impôts se payaient en nature après la moisson et les récoltes; on les conservait dans de vastes greniers construits en bambous, bien aérés et d'où on les tirait à mesure qu'on en avait besoin.

Les *Tlalmaïtl*, qui vivaient sur les terres seigneuriales, occupaient une position inférieure à celle des membres des *capullis*. Les *Tlalmaïtl* ne payaient pas d'impôt direct au souverain, mais ils étaient tenus au service militaire, et à des redevances annuelles et fixes au seigneur de la terre dont ils avaient le domaine utile. Le *Tlalmaïtl* était vassal, mais non attaché à la glèbe; il pouvait se faire rayer des rôles de son village et aller se fixer ailleurs.

Outre l'impôt, les sujets non nobles et les vassaux des seigneurs étaient tenus à des services personnels envers le prince et les grands feudataires. Chaque jour on répartissait, par quartiers ou par villages, l'obligation de porter l'eau et le bois à la maison des chefs. Toutefois il n'y avait guère que les sujets du voisinage qui fussent obligés à ce service, et cela n'atteignait l'individu qu'une ou deux fois par an. Les corvées se faisaient généralement par les esclaves; ceux-ci formaient trois catégories, à savoir : les *prisonniers de guerre* non offerts aux dieux, les *malfaiteurs* dont les

crimes n'entraînaient pas la peine de mort, et les *achetés* qui se vendaient eux-mêmes en présence de quatre témoins. Les esclaves de l'Anahuac jouissaient d'un sort assez doux, ils pouvaient posséder, acheter, se marier. Leurs enfants étaient libres. D'après la loi du pays, *nul ne naissait esclave.*

Certaines villes, chargées spécialement de l'approvisionnement des demeures royales, ne payaient aucun autre impôt. Elles livraient les étoffes, les nattes, les objets de luxe, les vêtements, les ustensiles, la poterie, l'encens, le gibier, le poisson, le bois, le charbon nécessaires au service du prince, et elles lui fournissaient en outre ses jardiniers, ses bûcherons, ses porteurs d'eau, ses hommes de peine. La quantité de vivres et de provisions de toute nature que fournissaient ces villes était considérable. Torquemada en donne le détail, copié sur des livres de comptes écrits en caractères hiéroglyphiques et qui existaient de son temps. Il fait observer, à ce propos, que tous les employés, les seigneurs de la cour, les membres des conseils, les juges, etc., vivaient au palais.

Les marchands, les artistes, les artisans, acquittaient leurs impôts en objets de leur industrie ou en articles de leur commerce, et le roi prélevait un droit sur tout ce qui paraissait aux marchés.

Enfin toutes les provinces conquises étaient tributaires de la couronne et lui devaient une quantité déterminée d'animaux, de fruits, de minéraux et de produits de leurs terres et de leur industrie. Des peintures conservées au trésor royal indiquaient les lieux tributaires et le montant des tributs [1].

Les impôts, les présents offerts à la couronne par les

[1] Les tributs consistaient en plumes, étoffes, peaux de jaguars, cacao, vaisselle d'or, poterie, cochenille, manioc, maïs, poudre d'or, colliers, bracelets, émeraudes et autres pierreries, boucliers d'or et d'argent, boucles d'oreilles, turquoises, ambre, cristal, cuivre, copal, gomme élastique, liqueurs diverses, miel, ocre jaune, petits joncs pour faire des dards, nattes, bois, joncs, pierres et chaux pour bâtir, feuilles de papier d'agave, aigles vivants, oiseaux et quadrupèdes pour les ménageries et la table royale.

gouverneurs des provinces et les grands feudataires, et les dépouilles des vaincus formèrent peu à peu ces immenses trésors que les Espagnols trouvèrent dans les palais des souverains du nouveau monde au moment de la conquête.

Les appointements des fonctionnaires de l'État, depuis les plus élevés jusqu'à ceux du rang le plus infime, se payaient en nature. Les employés du conseil des finances n'en avaient pas de fixes. Les rois se contentaient de leur donner libéralement de quoi vivre, et de leur faire tous les quatre-vingts jours des distributions d'or, de pierreries, de plumes, d'étoffes, de cacao, de maïs, proportionnées à leur mérite. Les percepteurs qui faisaient payer plus qu'il ne leur était dû encouraient la peine de mort. Il était interdit sous la même peine aux membres du conseil de recevoir des présents ou de favoriser une partie de leurs administrés aux dépens des autres.

Le ministre de l'instruction publique, ou des académies, était habituellement un prince du sang. Un conseil composé de poëtes, de musiciens, d'historiens et de savants l'assistait. Le conseil, divisé en classes distinctes, tenait ses séances dans des bâtiments spéciaux où l'on conservait les archives et les cartes géographiques. Ces cartes, habilement peintes sur toile, indiquaient avec beaucoup d'exactitude la situation des villes, des chemins, des cours d'eau et la direction des montagnes [1]. La surveillance de l'enseignement, des écoles et des colléges rentrait dans les attributions du conseil académique.

Les importantes fonctions de ministre de la guerre étaient également dévolues à un prince du sang, ou au moins à l'un des principaux seigneurs du royaume. Son conseil se composait des plus illustres guerriers du pays [2]. La surveillance

[1] Les conquérants espagnols ont fait un éloge pompeux des cartes américaines.

[2] Dans le royaume de Tezcuco, six vaillants guerriers, dont trois de race noble et trois plébéiens, et quinze officiers originaires des quinze villes

des arsenaux, immenses dépôts d'armes conservées dans des bâtiments dépendants des demeures royales ou des principaux sanctuaires, entrait dans ses attributions.

La plupart des guerres entreprises par les souverains de l'Anabuac, après le rétablissement de l'empire, eurent pour motif ou pour prétexte les obstacles opposés aux relations commerciales de leurs sujets, le refus de payer des tributs convenus, ou des actes de rébellion.

Avant de commencer une guerre, les trois rois se réunissaient pour délibérer sur la marche à suivre. Après s'être entendus, ils chargeaient des ambassadeurs d'aller réclamer le redressement des griefs dont on se plaignait. Ces envoyés, dont la personne était sacrée et inviolable, se faisaient reconnaître à leurs insignes. Ils portaient des vêtements verts garnis de franges, des chaperons à plumes, et tenaient dans la main droite des flèches renversées.

Arrivés dans le pays qu'on voulait châtier, ils réunissaient les vieillards des deux sexes et, de la part des trois rois, cherchaient à les amener à leur avis. Puis, par eux, ils exhortaient le seigneur du lieu à se mettre sous la protection de l'empire, et à ne plus se laisser aveugler par l'orgueil. Ils accordaient vingt jours pour solliciter le pardon des offenses commises, et en finissant ils déposaient à terre une certaine quantité d'armes pour prouver qu'ils ne voulaient pas prendre l'ennemi au dépourvu. Les ambassadeurs attendaient pendant le délai fixé la réponse des vieillards. Si ceux-ci parvenaient à apaiser leur chef, on lui pardonnait, et on le recevait comme allié, en lui faisant jurer de ne jamais se révolter, de laisser les sujets de l'empire libres d'entrer, de sortir, de vendre et d'acheter dans ses États, et enfin de payer une redevance modérée en or, pierreries, plumes et étoffes. Lorsqu'au contraire la réponse

principales, formaient le conseil de guerre. Le roi Netzahualcoyotl, plus libéral que ses collègues, avait accordé aux plébéiens une large part dans l'administration.

était défavorable, de nouveaux envoyés arrivaient au bout des vingt jours. Ceux-ci s'adressaient directement au seigneur du pays et aux nobles de sa famille et de sa maison; ils leur annonçaient que s'ils ne se soumettaient pas avant l'expiration d'un nouveau délai de vingt jours, ils seraient tous punis de mort, ou immolés aux dieux au cas où on s'emparerait de leurs personnes pendant le combat. Quand le seigneur se rendait à ce nouvel avertissement, on lui pardonnait, ainsi qu'à ses nobles; mais il était obligé à l'avenir de payer un tribut aux trois rois de l'Anahuac. En cas de refus, les ambassadeurs lui oignaient la tête et le bras droit avec une certaine liqueur qui devait lui donner des forces pour résister aux attaques de l'armée impériale; ils lui fixaient sur la tête, au moyen d'une courroie rouge, un panache en plumes nommé *tecpitotl*, et lui remettaient une certaine quantité d'armes offensives et défensives. Puis ils allaient se réunir aux premiers envoyés.

Les vingt jours étant révolus, une troisième ambassade se présentait. Elle réunissait les principaux guerriers du pays, et leur disait qu'étant les plus exposés aux chances des batailles, ils devaient engager leur seigneur à ne pas résister davantage, parce qu'autrement ses États seraient mis à feu et à sang. Lorsqu'il se rendait à ce dernier avertissement, il était seul puni par une augmentation de tribut prélevé sur ses revenus personnels; mais s'il persistait dans ses refus, les envoyés faisaient un nouveau présent de massues et de boucliers; puis les trois ambassades se réunissaient et venaient prendre congé du prince et de ses guerriers, et leur annoncer que dans vingt jours ils seraient attaqués par l'armée des trois chefs de l'empire, qui accompliraient leurs menaces.

La première mission était composée habituellement de nobles mexicains, le roi de Tezcuco faisait partir la seconde, celui de Tlacopan la troisième.

Pendant ces négociations, les ministres de la guerre des

trois royaumes et leurs conseils prenaient des mesures nécessaires pour l'entrée en campagne. Des hérauts d'armes étaient envoyés à tous les grands vassaux, et invitaient les guerriers à aller aux temples, et à se tirer du sang en l'honneur des dieux, afin de se les rendre favorables. On ne manquait pas non plus d'offrir des sacrifices aux divinités protectrices des pays que l'on allait attaquer, pour détourner leur colère.

Les troupes se réunissaient promptement; tout homme pouvant servir était soldat. Les feudataires amenaient leurs contingents [1]. Les intendants des divers quartiers réunissaient les vivres. On distribuait des manteaux blancs et des nattes à ceux qui se mettaient en marche. Des *tlamènes* [2] portaient à la suite de l'armée des provisions, des ustensiles, des vêtements, des armes et des ornements guerriers destinés à récompenser ceux qui se distingueraient sur le champ de bataille.

On avait soin de rappeler à tous que celui qui s'emparait du butin ou des captifs d'un autre encourait la peine de mort, et que si l'un des rois venait à être pris pendant un combat, tous les soldats de sa garde, qui devaient le ramener vivant ou mort, subiraient le dernier supplice.

La majorité des soldats n'avait que le petit caleçon désigné sous le nom de *maxtli;* ils imitaient les vêtements qui leur manquaient en se peignant le corps de diverses couleurs. Les compagnies d'élite portaient de très-épais plastrons rembourrés de coton, et des sortes de chausses et de justaucorps lacés par derrière, faits en toile très-forte et couverts de plumes de diverses couleurs. Les plumes de tous les hommes d'une compagnie devaient être des mêmes nuances : ainsi il y avait des compagnies rouges et blanches, jaunes et

[1] L'armée se composait de ces contingents. Son organisation n'était pas permanente et paraît avoir eu beaucoup d'analogie avec celle des armées féodales du moyen âge. Sa hiérarchie n'est que très-imparfaitement connue.

[2] Porte-faix.

blenes, etc. Ce costume résistait aux flèches et aux dards. Les chefs se couvraient la tête de coiffures imitant des têtes de loup, de serpent, de tigre, sculptées en bois, couvertes de la peau des animaux qu'elles représentaient, et souvent enrichies de lames d'or et de pierreries. Lorsque l'un des rois marchait en personne contre l'ennemi, il portait une armure d'or ayant quelque analogie avec celles de nos chevaliers; il mettait des colliers, des bracelets, une superbe coiffure, et à sa lèvre inférieure pendait un anneau enrichi d'une grosse émeraude. Un petit tambour d'or, fixé au bouclier, lui servait à donner le signal du combat.

Chaque compagnie avait son guidon spécial, orné de plumes. L'un des généraux fixait à son épaule l'étendard du souverain, et durant les combats, il se plaçait en un lieu d'où il pouvait être vu de tous; la fleur des braves l'entourait pour défendre ce dépôt sacré.

Outre les plastrons rembourrés, les troupes de l'Anahuac employaient comme armes défensives des boucliers de grandeurs et de formes très-diverses. Habituellement, ils se composaient de joncs flexibles et couverts de plumes pour le vulgaire, d'écailles de cuivre, d'argent ou d'or pour les personnes d'un rang élevé.

La flèche, la pique, la lance, la fronde, la massue, l'épée, le javelot et le filet à mailles, qu'on jetait sur la tête de l'ennemi, servaient d'armes offensives. Les guerriers garnissaient leurs flèches d'os, d'arêtes ou de pierres taillées, et les lançaient avec une incomparable adresse. Leurs épées, fort longues et faites d'un bois très-dur, étaient munies, à l'endroit du tranchant, de pierre d'obsidienne fixée au moyen d'une laque indestructible; ils s'en servaient à deux mains, et l'un des témoins de la conquête affirme qu'elles valaient de bonnes lames de Tolède.

Leurs piques avaient jusqu'à seize pieds de long et se terminaient par une pointe de cuivre très-affilée; ils lançaient

leurs javelots à trois pointes avec assez de force pour percer un homme de part en part, et ils les retiraient promptement à eux à l'aide d'un long cordon qui y était fixé, pour les lancer de nouveau. Les nations de l'empire savaient construire aussi des tours roulantes en bois, semblables à celles dont se servaient les Romains pour assiéger les villes, et des balistes, au moyen desquelles ils faisaient voler de grosses pierres à de grandes distances.

Tant que l'armée se trouvait en pays ami, on annonçait son passage deux jours à l'avance, afin qu'on fût prêt à la recevoir; arrivée aux frontières, elle établissait un camp retranché.

Les guerriers de l'Anahuac n'étaient pas fort instruits sur ce que nous nommons tactique, évolutions, ordre de marche, etc., mais le premier choc dans une bataille était d'une impétuosité inouïe. Après une volée de pierres et de flèches, le combat s'engageait corps à corps. Des troupes fraîches se tenaient toujours en réserve, et souvent on feignait une retraite pour attirer l'ennemi dans des embuscades habilement combinées.

La situation de la plupart des cités de l'Amérique centrale constituait leur principal moyen de défense. Entourées de plusieurs enceintes murées, elles s'élevaient généralement sur des sommets escarpés et dominaient de formidables précipices; des sentiers étroits et difficiles y conduisaient, et il n'était guère possible de les réduire autrement que par la famine.

Les victoires se célébraient par des fêtes et des sacrifices; le souverain distribuait des récompenses aux guerriers les plus vaillants.

Parmi toutes les récompenses, celle que les braves ambitionnaient le plus était de se voir élevés à la dignité de *teuctli* ou de *chevalier,* bien que ceux qui y aspiraient dussent subir d'abord trois années de séquestration complète, de mortifications, de jeûnes et de la plus rude pénitence.

Les trois années écoulées, le nouveau *teuctli* se rendait au temple en grande cérémonie; là, on lui remettait ses armes, on le revêtait d'un habit magnifique, et on lui attachait les cheveux au sommet de la tête au moyen d'une courroie rouge, ornée d'un bouquet de plumes de prix. Un grand ballet suivait l'initiation, puis avait lieu un banquet, après lequel chaque invité recevait une corbeille contenant de belles étoffes et des bijoux.

Les *teuctli* remplissaient les plus hautes fonctions de l'État et jouissaient en toute occasion et en tous lieux d'un droit de préséance; seuls ils se servaient de vaisselle d'or. Ils formaient quatre classes : les couronnés, les princes, les aigles et les tigres. Tous ces chevaliers avaient leurs logements particuliers au palais du monarque, lorsqu'ils y étaient de service.

Pour achever ce tableau très-sommaire du gouvernement et de l'administration de l'empire de l'Anahuac, nous dirons encore que les rois savaient promptement ce qui se passait dans les parties les plus éloignées de leurs États. On avait établi, dans toutes les directions et sur tous les chemins, de deux en deux lieues, des tours servant de demeure à des courriers toujours prêts à partir. Les hommes destinés à ces emplois étaient formés, dès l'enfance, à courir avec une prodigieuse rapidité. En vingt-quatre heures ils transportaient, au moyen des relais dont nous venons de parler, les nouvelles à une distance de plus de cent lieues. La personne de ces fonctionnaires, si indispensables dans des pays où l'usage des animaux de selle n'existait pas, était sacrée, comme celle des ambassadeurs. On les chargeait souvent de missions de confiance, telles que de transmettre verbalement aux magistrats et aux généraux des ordres du roi, et de rendre compte de leur exécution au monarque.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Agriculture, horticulture et commerce des peuples de l'Anahuac.

L'agriculture était en grand honneur dans toutes les contrées civilisées du nouveau monde. Les femmes et les enfants prenaient part aux travaux de leurs maris et de leurs pères. Ces peuples n'ayant ni bêtes de somme ou de trait, ni fer, ni charrue, y suppléaient à force de labeur; ils travaillaient la terre au moyen de pieux, de pelles de bois et de quelques instruments en cuivre. Pour ensemencer le sol, le père de famille faisait en ligne droite de petits trous, à distance égale les uns des autres; les femmes et les enfants, qui le suivaient, y déposaient un ou deux grains de maïs ou de frijol[1], ou bien encore une racine de manioc, et recouvraient les trous du pied. On sarclait sans peine les champs cultivés de cette façon parfaitement régulière, et ils produisaient d'abondantes moissons; on les entourait de haies d'aloès ou de murs construits en pierres sèches. Les Américains entendaient très-bien les arrosements. Les agriculteurs arrêtaient, au moyen de digues artistement construites, les ruisseaux venant des montagnes, et creusaient une quantité de petits canaux pour diriger les eaux de divers côtés. Les jachères étaient en usage sur le versant des montagnes qu'on ne pouvait pas arroser. Après avoir laissé reposer les terres, on brûlait les ronces et les herbes dont elles se couvraient pour leur donner un engrais. On conservait le maïs dans des greniers bien aérés, bâtis en bois léger avec beaucoup d'art.

Les habitants de l'empire donnaient des soins particuliers à la culture de l'aloès maguy. Ce végétal, l'un des dons les plus précieux que la nature ait faits au Mexique, leur pro-

[1] Le blé était inconnu en Amérique.

curait une boisson saine et très-agréable qui leur tenait lieu de vin; ils tiraient de ses feuilles un fil excellent et un bon papier. Le sucre du maguy était un remède très-actif pour la guérison des blessures, et ses épines servaient d'épingles et de clous.

L'horticulture et le jardinage avaient atteint un degré de perfection extraordinaire parmi les peuples dont nous nous occupons. Les récits des conquérants espagnols, tout empreints d'admiration, donnent à cet égard les témoignages les plus formels; ils célèbrent les jardins et les vergers des princes et des seigneurs du nouveau monde; ils décrivent leurs larges et ombreuses allées, aussi agréables à la vue qu'à l'odorat, la magnifique culture et la variété de leurs arbres fruitiers[1] et résineux, leurs incomparables bosquets, les longues plates-bandes, où l'on trouvait réunis tantôt les magnificences de la flore américaine, tantôt les végétaux qui servent à la nourriture de l'homme[2]; les canaux multipliés de ces vastes jardins, leurs immenses viviers, auxquels on descendait par des degrés de marbre et que peuplaient des centaines d'oiseaux aquatiques au plumage varié; leurs volières, semblables à des écrins vivants, et où les plus gracieux produits de la création étalaient des plumes qui avaient l'éclat du rubis et de l'émeraude, du saphir et de la topaze; enfin ils font l'éloge de leurs nombreuses collections de plantes médicinales, et de l'habileté avec laquelle on savait appliquer leurs vertus aux diverses maladies du corps humain.

En effet, de longues observations et des expériences multipliées avaient fait acquérir aux médecins de l'Anahuac des

[1] Le cerisier, le noyer, le pommier et le mûrier étaient au nombre des arbres fruitiers de l'Anahuac; on y connaissait également la groseille et la fraise.

[2] On trouvait dans l'Anahuac la cacomite, la pistache de terre, la pomme d'amour, l'oignon, l'ail, le porreau, le cresson, le cardon, l'oseille, la bourrache. — Les navets, les choux et les pois y étaient inconnus.

connaissances étendues sur les vertus curatives des simples. Ils formaient un corps très-respecté, et étaient habiles également pour la prompte guérison des fractures et des blessures.

N'oublions pas de faire mention une fois encore, à l'occasion de l'horticulture mexicaine, de ces charmants jardins flottants, ou *chinampas*, dont nous avons parlé précédemment, et que les Aztèques, pourchassés et obligés de se réfugier dans les marais du grand lac de l'Anahuac, construisirent pour pourvoir aux premières nécessités de la vie. Parvenus au faîte de la puissance, ils perfectionnèrent leur œuvre, et construisirent de très-grands radeaux qu'ils couvrirent de terreau noir imprégné de muriate de soude. Toutes les plantes, tous les légumes, toutes les plus belles fleurs du pays, croissaient avec profusion sur ces îles délicieuses, dont les habitants passaient sans peine d'un lieu à l'autre avec leurs demeures et leurs jardins. Les Espagnols les ont admirés aux jours de la conquête, et aujourd'hui encore, l'étranger qui visite ces parages est ravi de la beauté des *chinampas*.

Les nations civilisées de l'Amérique centrale s'adonnaient en général au commerce; mais le négoce passa presque exclusivement aux mains des peuples de l'Anahuac, après la dernière reconstitution de l'empire. Les trois rois le protégèrent d'une manière toute particulière.

Une immense corporation des marchands des trois royaumes se forma dans la ville mexicaine de Tlatilolco; cette grande compagnie obtint le privilége exclusif de trafiquer en dehors de la vallée de l'Anahuac et de fournir ses habitants de produits étrangers. Elle y porta la première les richesses du midi; elle pénétra peu à peu dans les provinces alors encore inconnues de Tehuantepec, de Soconusco, de Guatemala, peut-être même dans les régions éloignées qui s'étendent au delà de l'isthme de Panama; et en rendant compte aux rois des forces, des productions et de l'organisa-

tion de ces pays divers, elle prépara les voies aux conquêtes que l'empire fit plus tard dans ces parages. Les membres de la compagnie étaient exemptés des services publics et militaires, à moins de nécessité extraordinaire; les impôts qu'ils payaient se cotaient sur la valeur de leurs marchandises.

La compagnie avait son temple particulier, son culte et son collége sacerdotal. Les membres du grand conseil qui la dirigeait se choisissaient dans son sein, et, avant le règne de Montézuma II, ils avaient accès en tout temps auprès du monarque. Ils fixaient les prix des marchandises, veillaient à la police des marchés, ou *tianquiz*, se constituaient en tribunal et prononçaient des sentences capitales dans l'étendue de leur juridiction. Lorsqu'une insurrection venait à éclater au dehors contre les marchands de l'Anahuac, la compagnie levait à ses frais, avec l'autorisation du souverain, une armée, et nommait les généraux et les officiers qui devaient la commander. Montézuma I[er] Ilhuicamina, roi de Mexico, releva la caste des commerçants par de fréquents anoblissements, et dès lors les membres de la plus haute aristocratie, et même des princes de la famille royale, s'adonnèrent au négoce.

Lorsque les marchands partaient de l'Anahuac pour quelque lointaine expédition, ils se réunissaient au nombre de six cents à mille. Les bêtes de somme étant inconnues, on voyageait à pied, le bâton à la main, faisant cinq ou six lieues par jour. Les *tlamènes* portaient les marchandises dans des caisses aussi légères que solides, fabriquées en bois de bambou, et fixées aux épaules au moyen de courroies.

L'édilité de l'empire entretenait avec soin les chemins[1], les ponts et les caravansérails de l'Anahuac; les caravanes trouvaient des bateaux de passage aux rivières dépourvues de ponts, et de grandes barques à voiles ou à rames leur servaient à franchir les lacs et à longer les côtes.

[1] Ceux-ci n'avaient guère que quinze pieds de large, dimension suffisante dans un pays où l'on ne voyageait qu'à pied.

Ces caravanes restaient réunies jusqu'à leur arrivée à Tochtepec[1], ville qui devint l'entrepôt général du commerce en dehors de la vallée; plus loin commençaient les pays ennemis. Avant d'y pénétrer, les marchands se déguisaient, s'armaient en guerre et se dispersaient, pour aller courir de périlleuses aventures, chacun du côté où l'appelaient ses affaires. Habituellement, les négociants se réunissaient de nouveau à Tochtepec pour rentrer dans l'empire; ils y quittaient leurs armes et leurs déguisements, et célébraient leur retour dans leurs foyers par une offrande aux dieux et par un repas dans lequel chacun réunissait ses parents et ses amis, auxquels il faisait des présents proportionnés à sa fortune. Avant de se mettre à table, l'arrivant se lavait les mains et la bouche, car il lui était interdit de le faire tant que durait le voyage.

A la suite de l'extension que prit le commerce, les marchés, ou *tianquiz*, se multiplièrent dans les grandes villes de l'Anahuac; celui de Tlatilolco, siége de la grande compagnie marchande, resta le plus important de tous jusqu'aux temps de l'invasion espagnole. Les premiers historiens européens, témoins oculaires de la conquête, nous en ont laissé la description; il était d'une immense étendue et entouré de vastes portiques couverts, distribués par quartiers. Tous les produits des contrées voisines ou lointaines de l'Amérique se trouvaient sur ce colossal marché. L'usage des boutiques étant inconnu dans le nouveau monde, chacun s'empressait de placer en ce lieu les objets de son industrie, sous le jour le plus favorable. Chaque profession y avait son quartier spécial. « Les potiers de Cholullan, dit un des contemporains, y portaient leurs porcelaines au grain fin, aux couleurs éclatantes et variées[2], aux formes capricieuses, tantôt

[1] Signifie *montagne des lapins;* de *tochin,* lapin, et *tepec,* montagne.

[2] Les Indiens composaient des couleurs merveilleusement belles; ils les tiraient des plantes, des bois, des coquillages et des minéraux; elles étaient aussi durables que brillantes.

grotesques, tantôt de la plus remarquable élégance; les joailliers de la même ville, les orfévres d'Azcapotzalco et de plusieurs autres cités y mettaient en vente des pierreries taillées avec un art admirable, des colliers émaillés, de la vaisselle d'or et d'argent, des vases d'albâtre, de cornaline, de jaspe et d'agate ciselés[1]; les mosaïstes présentaient aux acheteurs leurs magnifiques mosaïques en plumes, d'une solidité à toute épreuve, et dont la richesse, la beauté et l'incomparable éclat causèrent plus tard l'étonnement de la cour d'Espagne[2]; les marchands d'étoffes y réunissaient les produits variés de leur industrie, en coton, en poil de lièvre ou de lapin et en fils divers, depuis ceux qui servaient aux gens des basses classes, jusqu'aux magnifiques tissus aux couleurs variées, moelleux et brillants comme le velours et le satin, destinés aux rois et aux princes; jusqu'aux écharpes brodées d'or, enrichies de perles et de pierreries; on y trouvait aussi des cuirs, des maroquins, des peaux préparées

[1] Au rapport des contemporains, l'art de l'orfévrerie et de la taille des pierres était beaucoup plus avancé en Amérique qu'en Europe à la même époque, et cependant les Indiens ne connaissaient pas les outils en acier.

[2] Les indigènes élevaient, pour exécuter les travaux de ce genre, une quantité d'oiseaux-mouches, de colibris et d'autres volatiles au brillant plumage. Ils leur enlevaient leurs plumes avant la mue. Plusieurs artistes se réunissaient pour faire un tableau. Après avoir tracé leur esquisse et pris leurs mesures, chacun d'eux se chargeait d'une partie du travail, et y mettait une exactitude telle, que souvent il employait une journée entière à placer une seule plume. Il la maniait avec un instrument très-délicat pour ne pas la froisser et la fixait à la toile qui servait de base au tableau avec une gomme végétale très-tenace. Lorsque toutes les parties de l'œuvre étaient achevées, on les réunissait sur une plaque de cuivre et on les polissait. Cortès et ses compagnons affirment qu'aucune expression ne pourrait donner l'idée de la perfection de ces travaux. « Certains Indiens, disent-ils, ont atteint une telle supériorité dans cet art, qu'ils imitent admirablement les œuvres des grands maîtres espagnols, mais aucun pinceau ne saurait atteindre l'éclat des couleurs des mosaïques. » Des artistes de second rang ornaient les parvis des temples de tapis aux dessins variés, composés de fleurs. Ces mosaïques, qui ne devaient durer qu'un ou deux jours, étaient charmantes. C'est en Amérique que les Européens les virent pour la première fois; elles ont souvent été imitées depuis lors dans nos églises.

pour servir de tapis, des nattes de toute espèce; de charmants ouvrages en menuiserie et en ébénisterie. On y voyait encore les peintres de Tezcuco, les cordonniers de Tinacoyan, les chasseurs de Xilotepec, les pêcheurs de Cuitlahuac, les horticulteurs des Terres chaudes et de Xochilmilco, qui offraient aux chalands les plus belles fleurs, réunies en bouquets ou en guirlandes avec un goût exquis. »

On vendait également sur ce vaste marché du maïs, du pain fait avec cette graine ou avec de la farine de cassave, des pâtés de poissons ou d'oiseaux, des pâtisseries très-variées; des poissons frais, salés ou cuits; des œufs, du gibier, des oiseaux, des légumes, des fruits, du miel, de la cire, du jus de cannes de maïs, différentes sortes de liqueurs fermentées, etc.

L'une des rues du *tianquiz* servait exclusivement aux marchands de briques, de pierres et de bois de construction; il en était une autre assignée aux herboristes, aux apothicaires, aux coiffeurs et aux cuisines publiques, où l'on servait à manger à toute heure.

On trouvait établis, à tous les coins du marché, des *tlamènes* toujours prêts à enlever les fardeaux.

Le commerce se faisait soit par échange, soit par achat et vente. On se servait de plusieurs sortes de monnaies courantes; les plus ordinaires étaient la *pataste,* graine commune de cacao, ou certains petits morceaux d'étoffe de coton nommés *patolcuachtli;* puis venaient des jetons d'étain percés au centre, afin qu'on pût les enfiler, et des morceaux de cuivre taillés en forme de T. On usait aussi de poudre d'or renfermée dans des tuyaux de plumes, de morceaux du même métal portant l'empreinte d'un aigle, et enfin de palets en or du poids de cinquante ducats.

Les poids et les mesures de longueur dont se servaient les peuples de l'Anahuac ne sont plus connus.

Le vol était la chose du monde la plus rare sur le marché de Tlatiloleo et sur ceux de l'Anahuac en général, tant la

police s'y faisait bien de jour et de nuit. Les marchands fraudeurs et les banqueroutiers subissaient des peines très-sévères, comme portant atteinte à la sécurité publique. Au centre du *tianquiz* de Tlatilolco s'élevait le palais de la Compagnie; un tribunal, composé de douze juges, y siégeait et prononçait sur toutes les contestations qui surgissaient entre vendeurs et acheteurs, et sur tous les délits qui se commettaient.

Telle est la peinture abrégée que les conquérants espagnols nous ont laissée du marché le plus célèbre de l'Amérique centrale.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Mines, architecture, maisons, meubles de l'Anahuac. — Peinture, sculpture et astronomie de ces peuples. — Leurs plaisirs, leurs divertissements et leur langage.

La description du marché de Tlatilolco nous a donné occasion de parler du développement que l'industrie avait pris dans l'empire de l'Anahuac. Toutefois il est quelques détails auxquels nous devons nous arrêter encore.

Les orfèvres, les ciseleurs, les émailleurs, les bijoutiers des trois royaumes étaient d'une habileté merveilleuse. L'éloge magnifique qu'en a fait Cortès dans ses lettres à Charles Quint[1], en envoyant à l'empereur divers travaux de ces artistes, ne permet pas le plus léger doute à cet égard. Il est donc évident que les peuples de l'Amérique centrale savaient exploiter les immenses trésors souterrains que renfermait le sol de leur patrie. Non-seulement ils recueillaient l'or et l'argent qui se trouvaient dans le sable des rivières et des torrents, ils cherchaient aussi ces métaux précieux dans les entrailles de la terre, au moyen de puits et de galeries; ils

[1] Nous citerons quelques passages de ces lettres dans la seconde partie de notre travail.

en suivaient les filons, et ils construisaient avec beaucoup d'art les fourneaux dans lesquels ils les purifiaient. De même ils exploitaient le cinabre, la pierre d'obsidienne, le plomb, l'étain et le cuivre.

En alliant et en trempant ces deux derniers métaux, ils réussissaient à faire des instruments pour sculpter le porphyre et les roches les plus dures, et pour tailler toutes les pierres fines que l'on trouvait en Amérique.

Quant à l'architecture domestique et monumentale des peuples de l'Anahuac, les écrits des conquérants espagnols et des missionnaires qui foulèrent les premiers le sol américain et l'aspect des ruines que l'on découvre dans les solitudes du nouveau monde nous donnent à ce sujet de précieuses indications.

Il paraît que les maisons des pauvres, répandues dans les campagnes, étaient construites en briques crues et en roseaux et de la plus simple apparence. Elles étaient couvertes en gazon ou en feuilles d'aloès, et ne renfermaient en général qu'une seule pièce servant à toute la famille.

Mais le luxe architectural brillait dans les villes si nombreuses qui peuplaient l'Amérique centrale, en particulier l'empire de l'Anahuac.

Les Chichimèques, en arrivant dans la vallée, y avaient trouvé un grand nombre de cités, de temples, de palais, de pyramides, construits par les Toltèques, ou par des peuples encore plus anciens; ces produits d'un art antérieur servirent de modèles aux envahisseurs du Nord, ils les copièrent lorsqu'ils voulurent ériger eux-mêmes des monuments religieux ou civils[1].

[1] On trouve en différents lieux de l'Amérique centrale, ainsi que nous le disions en commençant cet ouvrage, des monumens qui remontent à la civilisation première du pays. Les plus anciens de ces monuments, qui se trouvent dans l'Anahuac, sont les deux grandes pyramides de San-Juan de Teotihuacan, situées dans la plaine à quelques lieues de Mexico; suivant la tradition, ils ont servi de modèle au grand temple de Huitzilopochtli. Elles formaient quatre immenses assises, et étaient consacrées au

Dans le dernier empire de l'Anahuac, les maisons et les édifices en général reposaient sur des socles très-hauts, pour prévenir l'invasion de l'humidité, et n'avaient guère qu'un étage, à cause de la fréquence des tremblements de terre. L'architecture affectait de préférence l'antique forme pyramidale.

Les demeures des rois et des grands s'élevaient sur plusieurs vastes soubassements qui présentaient autant de majestueuses terrasses. La dernière de ces terrasses supportait une suite de corps de logis entourant des cours carrées au milieu desquelles se trouvait un temple, un autel, ou un bassin. Des escaliers extérieurs de dimensions colossales conduisaient à ces corps de logis, de gigantesques serpents sculptés en pierre leur servaient de rampes, et de fantastiques statues les décoraient. Des bas-reliefs couvraient les fûts des colonnes et des pilastres, habituellement mono-

soleil et à la lune; on montait aux autels placés à leurs sommets par un large escalier en pierres de taille. Plusieurs centaines de pyramides hautes de neuf à dix mètres, disposées en forme de rues, aboutissent aux quatre faces des deux grands monuments. La tradition affirme qu'elles étaient dédiées aux étoiles, et qu'on y ensevelissait les chefs de tribus.

A l'est de ce groupe, on trouve, dans une épaisse forêt, une autre pyramide également ancienne, dite de Papantla, qui est à six ou sept étages; elle est bâtie en belles pierres de taille et couverte d'hiéroglyphes et de petites niches symétriquement disposées.

De tous les monuments pyramidaux du pays, le plus célèbre est l'ancien *teocalli* de Cholullan, fondé par Quelzalcohuatl, et qu'on appelle aujourd'hui *la montagne faite de main d'homme*. Ses quatre assises, construites en briques et en argile, s'élèvent sur une vaste plaine. Dédiée autrefois au dieu de l'air, la pyramide porte aujourd'hui sur sa plate-forme, qui a 4,200 mètres carrés de surface, une église entourée de cyprès et consacrée à Notre-Dame de los Remedios.

Citons encore parmi les anciennes constructions la pyramide de Xochicalco, ou la *maison des fleurs,* masse de roc haute de 117 mètres, taillée de main d'hommes et entourée d'un large fossé. Ce monument a une plate-forme de 9,000 mètres carrés, entourée d'un mur en porphyre parfaitement taillé. Ces pierres sont couvertes de bas-reliefs de taille colossale. Parmi les figures qui les décorent, on remarque des crocodiles et des hommes assis, les jambes croisées, à la façon des Orientaux.

lithes, qui soutenaient les galeries extérieures des grands édifices.

La plupart des maisons étaient bâties en pierres taillées de couleur rouge clair, légères et poreuses, unies au moyen d'un ciment ou d'un mortier de chaux, aussi solide que fin; de fort élégantes corniches décoraient extérieurement les demeures des personnes appartenant aux classes élevées; celles de la majorité de la population étaient si parfaitement blanchies et lisses, que les Espagnols, en arrivant pour la première fois dans l'Anahuac, crurent voir des villes d'argent. Les pavés se composaient soit de grandes dalles, soit d'une sorte de béton très-bien fait.

Les maisons se terminaient généralement par des terrasses, entourées de parapets, ornées de fleurs et d'arbustes, et de l'aspect le plus gracieux. On s'y tenait le soir pour jouir de la fraîcheur. Sur quelques-unes des terrasses s'élevaient des tours servant de belvédères.

Un stuc coloré très-fin, et assez semblable à celui que l'on a découvert à Pompeï et à Herculanum, servait habituellement de revêtement aux appartements de la noblesse. Des arabesques, des grotesques, des représentations d'animaux, de fleurs, de plantes aux brillantes couleurs, mais d'un dessin incorrect, décoraient les parois stuquées. L'ornementation des temples et des habitations des rois, des princes et des riches chevaliers était infiniment plus recherchée encore; tantôt on se servait, pour parer ces somptueuses demeures, des tissus les plus fins et des plus belles mosaïques en plumes, tantôt on y employait le marbre, l'albâtre, le jaspe, le porphyre, les lames d'or ou d'argent et même la cornaline, la turquoise et l'émeraude.

L'ameublement consistait principalement en nattes, tapis et fourrures de différentes sortes; on avait pour s'asseoir et s'étendre des carreaux plus ou moins grands; on faisait usage de tables très-basses et des meubles divers qui servent à conserver les objets dont on a besoin dans une maison bien

ordonnée. Les peuples du nouveau monde aimaient passionnément les bonnes odeurs : dans la plupart des appartements des grands seigneurs, il y avait des vases suspendus ou placés sur des trépieds, et dans lesquels on brûlait des parfums. Toutes les maisons des hautes classes possédaient leurs bains et leurs oratoires particuliers.

Les diverses tribus chichimèques avaient adopté tous les arts du dessin de leurs devanciers toltèques, aussi bien que leur architecture. Ils surent s'approprier entre autres le talent de transmettre le souvenir des faits au moyen des peintures hiéroglyphiques; ce genre de peinture remontait à la plus haute antiquité dans l'Anahuac. Cependant, pour la perfection du dessin, il n'atteignit jamais le fini de l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens.

Les peintures de l'Anahuac étaient de différentes sortes.

Les unes avaient pour objet la représentation propre des dieux, des rois, des grands hommes, des animaux et des plantes.

Le but des secondes était géographique ou topographique : elles donnaient, avec une fidélité qui causa un étonnement extrême aux Espagnols, la carte d'une province, d'un district, d'une côte, d'un fleuve, ou d'une ville.

Les dernières enfin, les plus nombreuses de toutes, représentaient symboliquement les faits, les idées, et étaient destinées à perpétuer le souvenir de tous les événements importants, passés ou présents. L'histoire, le rituel du culte, les lois, ordonnances et jugements, la liste des différents tributs, les tableaux généalogiques, le calendrier, la marche des saisons, les traités sur la médecine et l'astronomie, même un certain nombre d'hymnes et de poésies se conservaient de la sorte. Les sujets de l'empire avaient aussi l'idée du genre d'écriture désigné sous le nom de *phonétique*, et certains signes simples conventionnels servaient à indiquer les éléments, le jour, la nuit, les mois, les dates, la parole et les nombres.

Plusieurs milliers d'individus attachés aux académies étaient sans cesse occupés à composer ou à copier des manuscrits, sur papier d'agave, sur toile de coton, ou sur parchemin. Les couleurs de ces manuscrits hiéroglyphiques sont vives, tranchantes et ont encore de l'éclat; mais les détails y sont multipliés à l'infini, et le dessin en est généralement mauvais. Les figures humaines, que l'on y trouve en très-grand nombre, sont courtes et trapues; les têtes, vues toujours de profil, bien que l'œil se présente en face, sont démesurément grosses; les pieds ont presque l'air de griffes d'animaux. Il ne faut pas perdre de vue cependant que les hommes employés à peindre ces manuscrits étaient non des artistes, mais des scribes, qu'ils travaillaient vite et ne représentaient que ce qui était indispensable à l'intelligence du récit, et que de plus ils devaient s'attacher fidèlement à certains types traditionnels.

Les conquérants chichimèques de l'Anahuac imitèrent également, sans toutefois jamais les égaler, les sculptures de leurs devanciers [1]. Le ciseau des artistes des trois royaumes multipliait les images des dieux, des rois et des héros, mais leurs statues et leurs bas-relifs présentaient les mêmes incorrections et le même système de dessin que leurs peintures. Ce sont des formes fantastiques dans lesquelles, comme le dit M. de Humboldt, le caractère de la figure humaine disparaît sous le poids des vêtements, des casques à têtes d'animaux carnassiers et des serpents qui entortillent le corps. L'illustre savant explique cette bizarre condition de la sculpture par l'influence d'un culte abominable, qui entretenait la férocité des mœurs, et par le respect religieux pour les signes, respect qui perpétuait l'incorrection des formes et habituait le peuple à des réunions de parties monstrueuses, en assignant à chaque idole un type individuel dont il n'était pas permis de s'éloigner.

[1] On trouve de beaux spécimens de la première sculpture américaine dans le Yucatan, à Palenque, Milla, Oaxaca, etc.

Au nombre des sculptures découvertes dans l'Anahuac, se trouve la pierre énorme désignée par M. de Humboldt sous le nom de calendrier mexicain, et dans laquelle on remarque une grande quantité de cercles concentriques, avec leurs divisions et subdivisions.

Faisons observer à ce propos que les Aztèques et les autres peuples de l'empire avaient hérité des connaissances astronomiques des Toltèques, mais que ces connaissances n'étaient appliquées par eux qu'à l'exercice du culte et aux usages de la vie civile. Les peuples de l'Anahuac avaient deux calendriers : le civil, appelé *compte du soleil,* et celui dit *compte de la lune.*

Les trois cent soixante-cinq jours de l'année solaire se divisaient en dix-huit mois de vingt jours, auxquels on ajoutait cinq jours complémentaires nommés *nemontemi* (vides), et considérés comme néfastes.

Dans leurs hiéroglyphes, les Aztèques représentaient l'année par un cercle autour duquel se rangeaient les emblèmes des dix-huit mois, et au milieu duquel on voyait la lune éclairée par le soleil. Treize années formaient un cycle ou *tlatpilli,* quatre *tlatpillis* une ligature (*xiuhmolpilli*) de cinquante-deux ans, et deux ligatures une *vieillesse* ou un siècle (*huehuetilizli*) de cent quatre ans. L'année finissait au solstice d'hiver. Pour faire concorder le calendrier avec la marche du soleil, les Aztèques intercalaient treize jours tous les cinquante-deux ans, et c'était pendant ces jours complémentaires que se célébrait la fête du renouvellement du feu sacré, décrite précédemment.

Le jour se comptait à partir du lever du soleil, et était divisé en huit parties.

Le calendrier rituel, tableau chronologique des fêtes, se fractionnait en petites périodes de treize jours.

Il nous reste à parler des habitudes, des divertissements, des jeux des habitants de l'Anahuac, et de leur langage. Ces peuples aimaient passionnément les réunions, les plaisirs de

la société et la bonne chère; aussi trouvait-on dans toutes les maisons riches de vastes salles destinées aux assemblées et aux repas. L'art culinaire était très en honneur chez les nations civilisées de l'Amérique centrale; les conquérants espagnols ont célébré leurs talents en ce genre. Ils excellaient surtout dans la pâtisserie, et composaient de la plus fine farine de maïs une grande variété de tartes et de gâteaux. Le gibier, le poisson, les volailles, les œufs, les légumes, le cacao, paraissaient sur leurs tables sous différentes formes[1]; le maïs, le maguy, l'acajou et le palmier leur fournissaient des boissons fermentées, très-piquantes, ayant de l'analogie avec notre vin de Champagne; enfin c'est d'eux que nous vient le chocolat.

Lorsqu'un riche seigneur appartenant à l'ordre de la chevalerie donnait un grand repas, il faisait couvrir sa table de vaisselle d'or et d'argent et de coupes aussi précieuses par le travail que par la matière. Pour tenir les plats à la température convenable, on se servait de réchauds; c'est de l'Anahuac que cet usage a passé en Europe. Après le repas, les convives s'étendaient sur des nattes, fumaient et prisaient du tabac; leur hôte faisait représenter un ballet devant eux, leur offrait en présent de riches habits renfermés dans des corbeilles et ne les congédiait qu'au milieu de la nuit.

Les habitants de l'Amérique centrale avaient la passion de la danse; on formait les enfants des deux sexes à cet exercice dans les colléges et dans les monastères, parce qu'il rentrait dans le cérémonial du culte public. Le ballet servait d'accompagnement nécessaire à toutes les fêtes sacrées ou profanes, à toutes les réjouissances: tantôt il était entrecoupé de dialogues destinés à rappeler d'anciens exploits et des faits célèbres consignés dans les annales du pays, alors il prenait les proportions d'un drame historique; tantôt on le dansait simplement, soit en file, soit en ronde. Parfois

[1] Malheureusement il faut ajouter que d'affreux ragoûts de chair humaine étaient servis dans les festins d'apparat.

les hommes seuls y figuraient, en d'autres occasions les femmes s'y mêlaient. Les nobles qui dansaient se revêtaient de leurs plus riches habits, et tenaient à la main de gros bouquets ou des éventails; les plébéiens portaient de fantastiques costumes et des coiffures représentant des têtes de divers animaux. Lorsque le ballet se dansait en ronde, la musique, placée au milieu, commençait d'un ton lent et grave; insensiblement elle s'animait, la danse suivait ce mouvement, ceux qui y étaient engagés entonnaient de gaies chansons, observant tous la même mesure, levant ou baissant la tête, le corps et les bras avec grâce et ensemble. Des échansons circulaient de temps en temps dans les rangs des danseurs, pour leur offrir des boissons rafraîchissantes, du chocolat ou des pâtisseries. Le plus solennel ballet se célébrait dans la cour du temple de Huitzilopochtli; nous en avons parlé en faisant la description de cet édifice. Les prêtres, les princes et les grands y figuraient; souvent plus de deux mille personnes se mettaient en mouvement à la fois à cette occasion.

On connaissait également dans l'Amérique centrale les représentations dramatiques, mais elles ne consistaient guère qu'en farces et en pasquinades de mauvais goût. Les théâtres se composaient d'une scène plus ou moins élevée, couverte d'une tente de feuillage, ornée de mâts et de banderoles; le public se tenait en plein air, et le spectacle avait lieu d'habitude après le repas de midi. Les acteurs, le visage couvert de masques sculptés en bois, figuraient presque toujours, dans une première pièce, des aveugles, des sourds, des estropiés et des malades se rendant aux temples pour y implorer leur guérison. Les coq-à-l'âne par lesquels tous ces infirmes répondaient aux questions qu'on leur adressait, leurs turlupinades et les coups qu'ils se donnaient, fournissaient le sel du drame. Dans une seconde pièce, les acteurs, déguisés en animaux de différentes sortes, s'expliquaient dans des dialogues vifs, souvent spirituels, et

qui excitaient d'universels éclats de rire, sur la nature et les instincts des bêtes qu'ils représentaient. Ensuite les élèves des temples, ayant des ailes d'oiseaux, de papillons ou de scarabées fixées aux épaules, allaient se percher sur des arbres disposés à cet effet; les prêtres leur lançaient des boulettes de terre au moyen de longues sarbacanes et leur adressaient une foule de quolibets. Une danse dans laquelle reparaissaient les acteurs des trois pièces terminait la fête.

Ces peuples n'étaient pas moins passionnés pour le jeu du ballon ou du *tachtli*. Chaque ville de quelque importance possédait un local disposé à cet effet et qui avait de l'analogie avec nos anciens jeux de paume. Les règles du *tachtli* étaient assez compliquées : les joueurs se dépouillaient de leurs vêtements, sauf un léger caleçon; on ne recevait et ne lançait le ballon qu'avec le coude, l'épaule ou le derrière; la grande adresse consistait à le faire passer au travers d'un anneau fixé au mur. Les rois engageaient parfois des villes entières dans une partie de ballon.

On connaissait également dans l'Anahuac, avant la conquête, divers jeux de calcul ou de hasard, tels que les osselets, les dés et une sorte de trictrac appelé *patoli;* certains joueurs y engageaient leur liberté, après avoir perdu leur fortune.

Les habitants de l'Amérique centrale, les Aztèques en particulier, aimaient beaucoup aussi les bons mots, les énigmes, les jeux d'esprit, et ils avaient le goût de la conversation. Ils estimaient beaucoup l'art oratoire; les images, les comparaisons leur plaisaient; ils s'exprimaient avec noblesse, se distinguaient par la solidité des arguments, par la profondeur des raisonnements et par l'élégance des tournures de phrases. Ils brillaient surtout dans les discours d'apparat, lorsqu'ils parlaient aux princes à leur avénement, ou en qualité d'ambassadeurs. Dès l'enfance, on leur faisait apprendre par cœur des morceaux d'éloquence, afin de leur rendre familières les formes du beau langage. Ils avaient le

goût de la poésie, et en saisissaient vivement les finesses et les beautés. Aux fêtes principales de l'année, ils chantaient des hymnes et des ballades héroïques dont les contemporains espagnols vantent la versification harmonieuse et cadencée.

La langue que l'on parlait principalement dans l'Anahuac était le *nahuatl*, l'ancien toltèque[1], qui est encore très-répandu dans la *Nouvelle-Espagne*. Ce langage ne manque pas de sonorité, il est très-riche, capable d'exprimer les idées les plus abstraites, et se prête à la poésie et à l'éloquence. Les aspirations en sont douces, et il se distingue surtout par les nombreuses transformations qu'il peut faire subir aux mots, par l'abondance des augmentatifs et des diminutifs, par la facilité avec laquelle il se plie au style de la conversation et aux formules de l'étiquette. Il est bizarre que cette langue si abondante manque entièrement des lettres b, d, f, g, r et s; les sons, au contraire, qui se rendent par les consonnes l, t, tl, x, tz et z, y sont multipliés presque à l'infini.

On comprend, d'après tout ce qui a été exposé dans ce chapitre et dans ceux qui le précèdent, qu'antérieurement à la conquête on trouvait dans l'Anahuac des institutions, un gouvernement, des monuments, un développement industriel et commercial constituant une civilisation avancée sous de certains rapports, bien qu'il faille peut-être retrancher quelque chose des éloges pompeux et des comparaisons brillantes qui abondent dans les récits des premiers compagnons de Cortès. Mais nous ne saurions trop le redire, les rites d'une religion qui répandait des torrents de sang humain et l'anthropophagie imprimaient à cette civilisation le plus hideux, le plus dégoûtant stigmate.

[1] Outre le *nahuatl*, on parlait dans l'Amérique centrale plus de vingt langues diverses. Cette multitude de langages qui différaient essentiellement entre eux indique une grande variété de races.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Situation de l'empire de l'Anahuac peu de temps avant l'invasion espagnole.

Nous avons quitté Netzahualpilli, souverain des Chichimèques et des Acolhuas, et Montézuma II, roi des Aztèques, au moment où la puissance de l'empire de l'Anahuac semblait avoir atteint son apogée.

La prospérité publique subit une éclipse durant les années 1505 et 1506; les récoltes manquèrent dans les trois royaumes, sauf dans la province de Totonocapan; la famine fut extrême. Les rois ouvrirent généreusement leurs greniers et vinrent au secours de leurs sujets. Les années suivantes furent marquées par la conquête des provinces de Yocotan, de Tototepec et de Yopatepec. Toutefois, à cette même époque, les armées de l'empire subirent aussi quelques revers : 2,500 Mexicains et plusieurs chefs distingués périrent dans une bataille livrée aux habitants d'Alixo. Au nombre des victimes se trouvait Malcuilmalinaltzin, gendre de Netzahualpilli et héritier probable du trône de Mexico. On soupçonna généralement Montézuma d'avoir fait livrer ce prince à l'ennemi pour se débarrasser de lui. Le roi de Tezcuco se montra fort irrité de la mort de l'époux de sa fille, et composa à cette occasion un chant nommé *Nenehualizcuicatl*, c'est-à-dire le chant des fourberies et des trahisons; il commençait à sentir qu'il avait eu tort de ne pas confirmer l'élection de Macuilmalinaltzin et de faire décerner la couronne de Tenochtitlan à un homme qui cachait l'orgueil le plus démesuré sous les dehors d'une profonde humilité.

Jusqu'alors Netzahualpilli, chéri de ses sujets, entouré d'une cour splendide, protecteur de l'industrie et du commerce et oracle de l'Amérique centrale, avait été le roi le plus heureux du nouveau monde. Tout à coup, on le vit tomber dans une grande tristesse et livré aux plus noirs

pressentiments. Il disait à ses amis que les anciennes prophéties étaient au moment de s'accomplir, que la ruine de l'empire approchait, et que bientôt on verrait arriver les étrangers barbus chargés de le détruire.

Estimant qu'il n'y avait aucun remède au mal et désirant passer dans le repos le peu de temps qui lui restait à régner, il ordonna aux commandants de ses armées d'interrompre la guerre sacrée qu'on entretenait toujours avec Huexotzinco, Tlaxcallan et Atlixco, afin de maintenir les guerriers en haleine et d'avoir des victimes pour les sacrifices; en même temps il fit savoir aux corps chargés de la garde des frontières qu'à l'avenir ils devaient se contenter de les protéger, sans faire d'incursions dans les pays ennemis.

Bientôt le public partagea les craintes du roi. Divers phénomènes contribuèrent à les augmenter. Une éclipse de soleil fut considérée comme l'annonce de prochains malheurs; pendant plusieurs mois il y eut un épouvantable déchaînement des éléments; une immense lumière de forme pyramidale d'où partaient des jets de flammes se montra du côté de l'orient en l'année 1510, enfin une partie assez considérable du temple de Huitzilopochtli, à Mexico, fut dévorée par un incendie.

De l'Anahuac, les sinistres prophéties pénétrèrent dans les pays voisins. En quelques lieux elles excitèrent la terreur, mais en d'autres endroits elles firent naître des sentiments très-différents. Les nombreux partisans de Quetzalcohuatl considéraient l'arrivée des étrangers barbus comme l'accomplissement de la dernière promesse du grand roi. Beaucoup de peuples, de petits États, de villes, tous ceux, en un mot, qui étaient fatigués du despotisme mexicain et de la multiplicité de plus en plus effroyable des sacrifices humains, attachaient une idée mystérieuse de délivrance à l'apparition de ceux qui devaient venir, et étaient déjà disposés à se joindre à eux pour secouer le joug.

Les historiens indigènes contemporains, en parlant des

noirs pressentiments du roi de Tezcuco, ajoutent que rien ne demeurait caché à ce grand prince, versé dans toutes les sciences occultes. Toutefois les craintes de Netzahualpilli s'expliquent sans qu'il soit besoin de recourir au surnaturel : Colomb avait découvert les Antilles en 1492, dix ans plus tard il débarquait sur la terre ferme, et la première colonie espagnole de l'Amérique septentrionale date de 1503.

Il est très-probable que les caravanes de l'Anahuac eurent connaissance de cet établissement, trop important pour n'avoir pas frappé les indigènes, et qu'à leur retour elles en rendirent compte à Netzahualpilli. La concordance de ces nouvelles avec les anciennes prophéties attribuées à Quetzalcohuatl et avec quelques phénomènes, grossis peut-être par la peur, explique le découragement du roi.

Quoi qu'il en soit, Netzahualpilli, oubliant ses rancunes, se rendit à Mexico pour avoir une entrevue avec Montézuma. Il lui annonça que les futurs maîtres de leur empire ne tarderaient pas à venir du côté de l'orient; il l'engagea à les bien recevoir et à ne pas les irriter. Puis, afin de lui prouver qu'il ne se faisait aucune illusion, il lui proposa de jouer au *tachtli*, en trois points, son royaume de Tezcuco contre trois coqs sauvages dont il ne prendrait que les ergots. Montézuma accepta avec transport : il gagna d'abord deux points, et déjà il se croyait souverain des Acolhuas. Mais alors son collègue, beaucoup plus fort joueur que lui, et qui les avait perdus à dessein, lui dit : « Seigneur, vous n'êtes pas encore maître de l'empire, et vous saurez tout à l'heure que les choses de ce monde sont chanceuses et périssables, car vous allez perdre la partie au moment où vous la croyez gagnée. » En effet, en dépit de ses efforts, Montézuma ne réussit pas à emporter le point qui lui manquait. Son adversaire en marqua trois de suite et retourna tranquillement à Tezcuco.

Le roi de Mexico ne voulut pas comprendre cette sage leçon. Des sentiments divers l'agitaient. Les sombres pres-

sentiments de Netzahualpilli, le souvenir des prophéties, les signes divers du courroux céleste, lui inspiraient, à la vérité, de vagues inquiétudes; mais, d'un autre côté, l'infériorité du roi de Tlacopan, le troisième des monarques confédérés de l'Anahuac, et l'abattement de celui de ses collègues qui seul eût pu lui disputer la toute-puissance à laquelle il aspirait dans le secret de son cœur, lui faisaient concevoir d'ambitieuses espérances. Il se disait qu'après tout les étrangers barbus pourraient bien n'être ni aussi près d'arriver, ni aussi redoutables que l'affirmait le roi de Tezcuco; et que, pour lui, il ne tarderait pas à devenir seul maître des pays qui entouraient son royaume.

Cependant le bruit de la venue prochaine des étrangers se répandait de proche en proche; en même temps, l'esprit de révolte se réveillait. — Des provinces et des villes vassales, fatiguées du joug, se soulevèrent et refusèrent de payer le tribut. Le désordre éclata non-seulement dans des lieux éloignés et nouvellement conquis, mais au cœur même du royaume de Tezcuco. Netzahualpilli, de plus en plus découragé, avait laissé son armée se désorganiser; beaucoup de ses sujets profitèrent de la circonstance pour chasser les percepteurs des impôts et proclamer leur indépendance. Le roi, arraché momentanément à ses sombres préoccupations, leva de nouvelles troupes et envoya demander des secours aux rois de Mexico et de Tlacopan, qui avaient été plus prudents que lui. Ils soumirent promptement les rebelles et revinrent de cette expédition avec de riches dépouilles et un grand nombre de captifs qui furent sacrifiés à Huitzilopochtli.

Ce succès servit de prélude à des guerres nouvelles, dans lesquelles le prince mexicain Quauhtimotzin joua un grand rôle. Après une série de brillantes victoires, il soumit tous les États compris entre les deux océans, depuis les frontières des Chichimèques indépendants et du royaume de Michoacan, jusqu'à la dernière extrémité des terres de Huimolan,

d'Acalan, de Verapaz et de Nicaragua, qu'avaient possédées très-anciennement les Toltèques. L'empire prit ainsi une extension de plus de quatre cents lieues.

Montézuma, exalté par ces nouveaux avantages, oublia toutes ses craintes, et résolut de mettre à jamais hors d'état de lui nuire le plus puissant de ses collègues. Dans ce dessein, il envoya à Netzahualpilli un ambassadeur chargé de dire à ce prince que les dieux étaient irrités de l'interruption de la guerre sacrée, parce que depuis quatre ans on ne leur avait sacrifié aucun captif de Tlaxcalla ni des autres provinces d'où l'on tirait habituellement les victimes qui leur plaisaient le plus. L'ambassadeur devait ajouter que, pour relever l'honneur du nom Chichimèque et Acolhua, il était urgent de faire sur le territoire des Tlaxcaltèques une expédition à laquelle Montézuma se réunirait avec son armée.

La ruse du roi de Mexico eut un plein succès. Netzahualpilli répondit à l'envoyé que, malgré les grands changements qui étaient au moment de s'effectuer dans l'empire, ses guerriers les plus vaillants allaient se mettre en marche pour donner, une fois encore, des preuves de leur courage dans les champs de Tlaxcalla.

Puis le roi réunit son conseil afin de tracer le plan de l'expédition. Désirant éviter toute querelle avec Montézuma, qui devait se mettre en personne à la tête de ses troupes, Netzahualpilli se décida à rester à Tezcuco et à charger du commandement Acatlemacotzin et Tequanchuatzin, deux de ses fils, qui s'étaient distingués dans les guerres précédentes.

Cependant un avis secret, parti de Mexico, annonçait aux chefs de la république de Tlaxcalla que le roi de Tezcuco allait envoyer contre eux une puissante armée, non pas pour l'exercer et pour se procurer des victimes, conformément à la coutume établie par leurs ancêtres, mais afin de ravager leur territoire et leur capitale et de s'en emparer. Le

porteur du message disait en outre que Montézuma, indigné d'une semblable trahison, engageait les Tlaxcaltèques à prévenir leurs ennemis, et qu'il se trouverait lui-même sur les lieux pour les soutenir, si cela devenait nécessaire.

Le sénat ajouta foi à cette communication perfide et en éprouva un profond ressentiment; car Netzahualpilli, on ne l'a pas oublié, s'était engagé non-seulement à respecter le territoire des Tlaxcaltèques, mais même à venir à leur secours en cas d'attaque, en reconnaissance des services qu'ils avaient rendus à son père. Les chefs de la république remercièrent Montézuma de son avis, et préparèrent une embuscade dans un ravin nommé Tlalpepexic, voisin de la montagne de Quauhtepec, et où les Tezcucains avaient coutume de passer la nuit lorsqu'ils partaient pour la guerre sacrée.

Ceux-ci étaient sans défiance; cependant, disent les annales du pays, plusieurs présages sinistres jetèrent l'effroi parmi eux après qu'ils se furent établis dans le ravin. Une quantité de vautours, oiseaux de mauvais augure, qui se nourrissent de cadavres, ne cessèrent de voler au-dessus de leurs têtes en décrivant de grands cercles; des flammes sortirent de terre, d'immenses tourbillons de poussière obscurcirent l'air. Quatre des plus vaillants capitaines de l'armée eurent durant la nuit des songes identiquement semblables. Ils rêvèrent tous quatre que, revenus aux jours de leur enfance, ils couraient en pleurant se réfugier dans les bras de leurs mères. Tout cela donna beaucoup à penser aux chefs et aux soldats, ajoute le chroniqueur indigène, et leur fit comprendre qu'un malheur les menaçait. Ils passèrent donc la plus grande partie de la nuit à veiller ensemble. Dès le point du jour ils prirent à la hâte quelque nourriture, craignant de n'en pas avoir le temps dans la journée. Tandis qu'ils mangeaient, une cigale colossale vint tomber au milieu des officiers et se briser en deux morceaux. Effrayés de ce nouveau présage, les capitaines ordon-

nèrent aux soldats de s'armer à la hâte et de sortir du ravin; mais au moment où ceux-ci se mettaient sur pied pour obéir à cette injonction, les Tlaxcaltèques, qui les observaient, fondirent sur eux sans leur donner le temps de se mettre en bataille, et les massacrèrent presque tous. Les chefs succombèrent après des prodiges de valeur, un seul d'entre eux réussit à s'échapper et porta à Tezcuco la nouvelle du désastre. Les deux fils du roi furent entraînés couverts de blessures à un temple voisin du champ du carnage, et sacrifiés aux idoles. Le sang des morts et des blessés coulait dans le ravin comme une rivière, et Montézuma, posté avec son armée sur les flancs d'une montagne voisine, assistait sans bouger à ce terrible spectacle et se réjouissait de voir moissonner la fleur de la jeunesse de Tezcuco.

Le roi de Mexico, ayant réussi de la sorte, jeta complétement le masque. Il retourna à sa capitale et fit défendre aux villes et aux villages de la province de Chinampa de payer désormais à son collègue le tribut qu'ils lui devaient. Et lorsque Netzahualpilli envoya à Tenochtitlan des ambassadeurs chargés de sommer Montézuma de rester fidèle aux traités, ce dernier leur répondit avec hauteur que bientôt il serait seul maître et seigneur de l'empire, que les deux autres royautés de l'Anahuac allaient s'éclipser, et qu'il engageait le roi de Tezcuco à ne plus le fatiguer de représentations inutiles.

Cet insolent discours affecta d'autant plus douloureusement Netzahualpilli que, privé de ses plus braves guerriers, il ne pouvait songer à en tirer vengeance. Il confia le gouvernement du royaume à deux de ses parents dignes de sa confiance, se retira, avec la reine et quelques serviteurs dévoués, au palais d'été de Tetzcotzinco, et y passa six mois, loin des affaires, occupé à chasser et à observer le cours des astres. Il mourut peu de jours après être revenu dans sa capitale, en l'année 1515, âgé de cinquante-deux ans. Il en avait régné quarante-quatre.

On chercha d'abord à cacher la mort du roi, mais ses enfants et ses parents en furent promptement informés et se réunirent pour la célébration de ses funérailles. Les grands du royaume et les ambassadeurs des deux autres rois assistèrent à la cérémonie. On brûla avec le corps une très-grande quantité de bijoux, de panaches et de magnifiques ouvrages en plumes; on sacrifia en l'honneur du défunt cent esclaves mâles et cinq femmes; l'urne d'or renfermant ses cendres fut déposée dans le temple de Huitzilopochtli à Tezcuco.

Netzahualpilli n'avait pas désigné son successeur. Tetlahuehuequitiltzin, l'aîné de ses fils légitimes, passant pour timide et faible d'esprit, fut déclaré incapable de porter la couronne, et quelques-uns des grands du royaume s'opposaient à ce qu'on lui substituât l'un des deux autres princes légitimes, Coanacoch ou Ixtlilxochitl, parce qu'ils étaient tous deux de la première jeunesse. Montézuma profita adroitement de ces discussions; il envoya à Tezcuco un ambassadeur pour solliciter les voix des électeurs en faveur du prince Cacama, fils de Netzahualpilli et de la sœur aînée du roi de Mexico-Tenochtitlan. Ce jeune homme s'était déjà distingué, dans les guerres précédentes, par sa valeur et ses talents; mais sa naissance semblait l'exclure du trône, il était bâtard; la princesse mexicaine avait été au nombre des femmes de Netzahualpilli, sans jamais porter les titres de reine et d'épouse légitime. Cacama[1] était très-dévoué à son oncle Montézuma, et ce dernier comprenait qu'en plaçant une de ses créatures sur le trône de Tezcuco, il en deviendrait en réalité le maître. La proposition du roi de Mexico souleva d'abord une formidable opposition; après une discussion très-orageuse, les grands du royaume se décidèrent à réunir dans une salle les trois princes, Cacama, Coanacoch et Ixtlilxochitl, et à leur an-

[1] Cacama signifie *petit épi croissant à côté de l'épi principal.* Ce nom convenait parfaitement à un bâtard.

noncer que Montézuma voulait qu'on proclamât roi Cacama, et qu'il n'y avait pas moyen de se soustraire à ses exigences. Coanacoch, auquel le trône revenait de droit à défaut de l'aîné des princes légitimes, n'éleva aucune objection et déclara que cette élection lui semblait sage et convenable en tous points.

Ixtlilxochitl, au contraire, éclata. Ce jeune prince, âgé de seize ans à peine, était passionné, fier et très-bouillant. Au moment de sa naissance les astrologues avaient annoncé à son père qu'un jour cet enfant serait l'ami d'une nation étrangère et l'ennemi des siens et de son propre sang; qu'il vengerait les captifs qu'on immolait en l'honneur des dieux et détruirait la religion et les rites du pays. Dès sa plus tendre enfance, Ixtlilxochitl avait montré ce qu'il deviendrait. A l'âge de trois ans, il avait tué sa nourrice en la précipitant dans un puits, parce qu'elle se faisait courtiser par un des nobles du palais. Agé de sept ans, il avait réuni un bataillon de jeunes garçons, à la tête duquel il troublait fréquemment la tranquillité des quartiers voisins de la demeure royale. Deux des seigneurs de la cour ayant engagé le roi à faire mourir ce petit prince si turbulent qui pourrait compromettre dans l'avenir la tranquillité de l'empire, Ixtlilxochitl s'était rendu chez eux à la tête de quatre jeunes gens de sa garde, et les avait étranglés. Agé de quatorze ans, il s'était déjà tellement distingué dans les combats contre Huexotzinco, que bientôt après il avait été revêtu des insignes et du bandeau de vaillant capitaine.

Ixtlilxochitl exécrait Montézuma depuis ses dernières trahisons; il haïssait les Mexicains parce qu'ils étaient sujets de ce prince, et il haïssait Cacama parce qu'il était fils d'une Mexicaine; il s'opposa avec la plus grande énergie à une élection tyrannique qui violait tous les droits, et excita un tel tumulte dans le sénat, que Cacama fut obligé de se retirer à Mexico, pour supplier son oncle Montézuma de lui venir en aide et de le mettre en possession de son royaume.

Ixtlilxochitl, après avoir reproché vivement sa lâche condescendance à Coanacoch, qui continuait à soutenir le parti de Cacama, se retira dans les montagnes du Metztitlan [1] emmenant avec lui de nombreux partisans, et engageant tous ceux qui voulaient résister aux prétentions de Montézuma à se joindre à lui et à ne pas reconnaître Cacama. Il se vit bientôt à la tête de cent mille hommes.

Le roi de Mexico fit ramener et couronner son neveu à Tezcuco. Mais Ixtlilxochitl continua à agir. Beaucoup de villes du royaume d'Acolhuacan lui ouvrirent leurs portes et le reconnurent comme leur souverain, parce qu'il était ennemi de Montézuma; il en prit d'autres qui essayèrent de lui résister, et resta maître de la majeure partie des États de son père et du nord de la vallée de l'Anahuac.

Irrité de voir ses projets de monarchie universelle compromis par un rival qu'il avait qualifié d'abord d'*enfant mutin*, le roi de Mexico fit marcher contre Ixtlilxochitl, Xochitl [2], un de ses plus braves généraux. Lorsque les deux armées se rencontrèrent, les chefs convinrent de terminer le différend par une lutte corps à corps. Le fils de Netzahualpilli était habile à tous les exercices et doué d'une force herculéenne, malgré son jeune âge : il terrassa son adversaire et le fit brûler vif sur un amas de joncs.

Ixtlilxochitl fit alors le blocus de la ville de Tezcuco et continua à recevoir de divers côtés de nouveaux alliés et de nombreux renforts. Ses frères furent obligés enfin de traiter avec lui, de le reconnaître en qualité de capitaine général du royaume et de le laisser en possession des provinces du nord. En même temps, différents États voisins formèrent une ligue secrète dans le but de renverser la puissance mexicaine et de s'affranchir à jamais du joug du roi de Tenochtitlan. Beaucoup de provinces, en particulier celle de Totonacapan, qui s'étendait le long des côtes de la mer

[1] Signifie *des pierres de la lune*, de *meztli*, lune, et *tetl*, pierre.

[2] Signifie *fleur*.

irritées des impôts excessifs que leur imposait ce prince, profitèrent aussi du désordre général pour se soulever.

Montézuma, inquiet des complications qui surgissaient de tous les côtés à la fois, et des difficultés qui se multipliaient, voulut apaiser les dieux en leur offrant de nouvelles hécatombes humaines, et en faisant construire un temple en l'honneur de Centeotl, déesse de la terre. Sur ces entrefaites, ses armées, commandées par Quauhtimotzin, remportèrent encore quelques succès, soumirent les provinces de Mictlantzinco et de Xaltianquizco, leur imposèrent des tributs, relevèrent les espérances du roi et le replongèrent dans ses illusions.

Telle était la situation de l'Anahuac lorsque le souverain des Aztèques reçut la première nouvelle du débarquement des étrangers qui devaient renverser son empire. Les Espagnols venaient de mettre le pied sur la terre ferme de l'Amérique centrale.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SITUATION DE L'ANAHUAC PENDANT ET APRÈS LA CONQUÊTE ESPAGNOLE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages d'exploration de Christoval Morante et de Grijalva. — Fernand Cortès.

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis la découverte des Antilles par Christophe Colomb; déjà les îles avaient subi la domination espagnole, et le gouvernement de la mère patrie organisait de fréquentes expéditions pour aller à la découverte et à la conquête.

Cuba était de toutes les îles du nouveau monde la plus importante et celle qui attirait le plus d'Espagnols; cette colonie florissait sous l'administration de Diégo Velasquez de Léon.

A l'époque des troubles qui suivirent la mort de Netzahualpilli, roi de Tezcuco, trois aventuriers espagnols, Francisco Hernandez de Cordova, riche hidalgo, Christoval Morante et Lope Ochoa de Cancedo, armèrent trois vaisseaux à Cuba; Velasquez s'associa à leur entreprise. Ils prirent en qualité de pilote Antonio Alaminas, natif de Palos, qui avait servi sous Christophe Colomb, mirent à la voile le 8 février 1517 et firent route vers l'ouest. Après vingt et un jours de navigation, nos voyageurs découvrirent la pointe orientale de la presqu'île yucatèque, ils l'appelèrent cap Cotoch ou Catoche[1], d'après un mot qu'ils entendirent pro-

[1] Ce nom a été changé en celui de Puerta de las Duenaz.

noncer à un indigène. La beauté des édifices et des costumes qu'ils virent les remplit d'étonnement. Ils descendirent à terre, furent reçus par une volée de flèches, et regagnèrent leurs bâtiments. Poursuivant leur navigation, ils abordèrent auprès de la cité importante de Campèche, où ils furent amicalement accueillis, et où on leur donna, en échange de divers menus objets d'Europe, de l'or, des plumes et des vivres frais. Ils admirèrent les édifices de la ville, bâtis en pierres de taille; mais, étant entrés dans un petit temple, ils y aperçurent avec horreur une monstrueuse idole ayant à ses pieds une victime humaine fraîchement égorgée. Du mot *tectetan*, que les Espagnols entendirent prononcer, ils firent celui de *Yucatan*, qu'on appliqua postérieurement à toute la province.

De Campèche, Cordova se rendit au port de Potonchan[1] et mit pied à terre; il lui fallut livrer bataille à Monochocasac, prince ou cacique du lieu; quarante-sept Espagnols mordirent la poussière, Cordova, blessé lui-même, rentra au port de Cazénas, à la Havane, et y mourut dix jours après son arrivée. Ses compagnons rendirent compte de leur expédition à Velasquez, gouverneur de Cuba, et lui parlèrent des richesses du Yucatan, en ajoutant toutefois qu'on ne s'en rendrait maître que de vive force.

Ni Campèche, ni Potonchan ne dépendait du royaume de Montézuma, mais ce prince fut très-promptement informé de ce qui venait de s'y passer. Alors il sortit de sa sécurité, et le souvenir de ses derniers entretiens avec Nezahualpilli le remplit de crainte. Il se flatta de conjurer le péril en prodiguant de nouveaux dons au temple du dieu Huitzilopochtli, considéré comme le protecteur suprême de la puissance mexicaine, et en y faisant immoler un très-grand nombre de prisonniers.

Cependant Velasquez, frappé des rapports qui lui avaient

[1] Aujourd'hui Champoton.

été faits, confia le commandement d'une petite escadre à son parent Jean de Grijalva et l'envoya à la découverte. Grijalva aborda d'abord à l'île d'Acozamil[1], puis il longea les côtes du Yucatan, sur lesquelles s'élevaient un grand nombre de fort belles villes. Huit jours après la découverte d'Acozamil, l'escadre fut en vue de Potonchan sur la côte opposée de la presqu'île. Grijalva y fit débarquer son monde pour venger les compagnons de Cordova qui avaient été massacrés en ce lieu; il repoussa les Indiens et occupa leur ville pendant quelques jours, puis il reprit la mer en se tenant toujours très-près du rivage. La côte lui offrait le plus magnifique spectacle; c'était une succession de paysages riches et variés, de villes, de villages et de temples bien bâtis au milieu de fertiles campagnes.

Bientôt les Espagnols arrivèrent à l'embouchure de la rivière de Tabasco; les indigènes semblaient disposés à s'opposer à leur débarquement, mais Grijalva leur fit porter des paroles pacifiques et leur demanda de lui fournir des vivres frais et de se reconnaître sujets de son roi. Les Indiens lui répondirent qu'ils étaient tout disposés à faire avec les étrangers un commerce d'échange; que du reste ils avaient déjà un chef et n'en reconnaîtraient pas d'autres, et que seize mille hommes bien armés étaient prêts à appuyer cette explication, si elle semblait insuffisante. Grijalva n'insista plus et débarqua. On lui fit une brillante réception, on brûla de la gomme de copal en son honneur, on lui apporta une quantité de gibier, de poisson et de pain de maïs, et le prince du lieu lui fit présent de plusieurs colliers en grains d'or et de différents morceaux du même métal, taillés en forme d'oiseaux, de lézards et de poissons.

Un vent favorable s'étant levé, le chef espagnol donna le signal du départ. L'escadre, après avoir reconnu encore l'île d'Agualunco et l'embouchure de plusieurs rivières,

[1] Aujourd'hui Cozumel, l'ancien nom signifie : *île des Hirondelles.*

découvrit la Sierra-Nevada et aborda à la côte de Chalchiuhcuccan[1], qui dépendait de la couronne mexicaine.

Les Castillans y virent pour la première fois la bannière de Montézuma, et pour la première fois aussi ils entendirent parler de l'étendue, de la puissance et des richesses de l'empire de l'Anahuac.

La nouvelle de l'arrivée des étrangers se répandit avec la rapidité de l'éclair. Pinotl, gouverneur mexicain de la province, supposant qu'ils pourraient bien être les descendants de Quetzalcohuatl, futurs dominateurs du pays, les invita à descendre à terre. Montijo, l'un des capitaines de la flottille, reçut l'ordre de débarquer avec dix-neuf hommes, et fut accueilli avec beaucoup d'honneurs. Grijalva, informé de cette brillante réception, se rendit au rivage à son tour, et devint aussitôt l'objet des plus grands égards; on lui donna, en échange de quelques bagatelles d'Europe, des objets en or fort bien travaillés et d'une valeur intrinsèque de 15,000 écus.

Pinotl enjoignit aux artistes de sa suite de représenter sur de grandes toiles de coton les navires, les costumes et les armes des Espagnols; puis il s'empressa de prendre congé de ces derniers et de partir pour Mexico-Tenochtitlan. Admis en présence de son souverain, il étala les toiles sous ses yeux, et lui rendit compte de ce qui s'était passé.

Montézuma, le cœur rempli d'angoisse, rassembla son conseil; après une longue délibération, on convint d'envoyer à la côte une ambassade chargée de remettre aux mystérieux étrangers une quantité d'or, de plumes, d'étoffes magnifiques, et de les exhorter à ne pas pénétrer dans le cœur de l'empire, où ils seraient exposés à chaque pas aux plus grands dangers.

L'ambassade partit en effet, mais elle ne trouva plus Grijalva à Chalchiuhcuccan. Il avait repris son voyage d'explo-

[1] De *chalchiuh*, émeraude.

ration, au grand regret de ses compagnons, qui le pressaient de fonder un établissement dans ces belles contrées. Grijalva crut ne devoir céder ni à leurs vœux, ni à ses propres désirs; Velasquez, craignant de se brouiller avec l'audience royale de Saint-Domingue, avait défendu, pour la forme, à son lieutenant, de se permettre aucune entreprise de ce genre; mais il espérait que celui-ci devinerait le fond de sa pensée, et qu'il n'hésiterait pas à se rendre coupable d'une désobéissance que le succès justifierait. Grijalva, homme droit et loyal, habitué à l'obéissance militaire, ne se rendit pas compte des intentions secrètes de son chef et se conforma strictement aux ordres reçus.

Il continua à naviguer vers l'ouest et à se tenir dans le voisinage de la côte.

Les Espagnols reconnurent plusieurs îles; sur l'une d'elles[1] ils aperçurent une pyramide assez élevée portant un autel à son sommet. Ils y abordèrent et y virent, avec une inexprimable horreur, cinq victimes humaines égorgées de la veille et couchées sur la pierre de l'holocauste. Bientôt après ils prirent terre à l'endroit appelé plus tard Saint-Jean d'Ulloa, et ils y recueillirent de nouveaux renseignements sur l'empire de l'Anahuac. Quatre prêtres, vêtus de manteaux noirs, se portèrent à leur rencontre et les conduisirent au temple; une hideuse et colossale idole y trônait au-dessus d'un autel, sur lequel étaient étendus les cadavres de deux jeunes gens auxquels on venait d'arracher le cœur.

Ici Grijalva eut à soutenir un nouvel assaut de ses compagnons de voyage, qui le suppliaient de prendre possession définitive des lieux. Il se borna à expédier à Cuba Alvarado, l'un de ses officiers, et le chargea de faire connaître à Velasquez de Léon le résultat de son expédition, de lui remettre l'or et les curiosités qu'on avait recueillis et de lui demander de nouvelles instructions, des renforts et des vivres.

[1] Ils la nommèrent Isla de los Sacrificios.

Tandis qu'Alvarado se dirigeait vers Cuba, Velasquez, inquiet du sort de Grijalva, envoyait Olid, un de ses familiers, à sa recherche. Olid et Alvarado se rencontrèrent auprès des côtes du Yucatan et allèrent retrouver ensemble le gouverneur. Velasquez se livra à un violent accès de colère lorsqu'il apprit que Grijalva lui avait trop scrupuleusement obéi, et qu'aucun établissement n'avait été fondé. Il accusa de stupidité le loyal officier qui, pendant ce temps, continuait à explorer les côtes du continent à travers mille dangers, et découvrait les montagnes de Tustla et de Tustan et les rivages de Panuco avec leurs populeuses cités. Grijalva eut à repousser plusieurs attaques des indigènes, il recueillit un grand nombre de renseignements précieux sur les pays qu'il découvrit, et il ne renonça à son voyage que lorsque, manquant d'hommes et de vivres, il lui devint impossible de tenir plus longtemps la mer. Il arriva à l'île de Cuba le 15 novembre 1518.

Cependant l'or et les curiosités portés à Velasquez par Alvarado et les merveilleux récits de cet officier touchant les pays récemment découverts avaient décidé le gouverneur à préparer un nouvel armement. Il fit partir son aumônier, Benito Martin, pour l'Espagne, afin de solliciter des pouvoirs plus étendus et d'obtenir le gouvernement des pays qu'il se proposait de conquérir. Ses demandes furent favorablement accueillies par la cour, mais il n'attendit pas le retour de son envoyé pour faire partir sa troisième expédition. Velasquez, qui ne pardonnait pas à Grijalva de l'avoir mal compris, ne lui en confia pas le commandement. Il le proposa successivement à Balthazar de Bermudes et à trois de ses parents, qui portaient comme lui le nom de Velasquez; ils refusèrent tous quatre. Enfin le gouverneur, cédant aux conseils de son secrétaire Andrès de Duero et d'Amador de Lares, trésorier royal de Cuba, s'adressa à Fernand Cortès.

C'est ici le lieu de faire connaître le célèbre conquérant du Mexique.

Cortès était né en l'année 1485 à Medellin, petite ville de l'Estramadure. Son père, don Martin Cortès de Monroy, était un gentilhomme d'ancienne race[1], mais pauvre; il destinait son fils au barreau, et l'envoya dès l'âge de quatorze ans à l'université de Salamanque. Fernand se dégoûta promptement d'un genre d'études qui n'allait pas à son génie ardent et embrassa l'état militaire. Une maladie très-grave ne lui permit pas de s'embarquer pour Naples, où il voulait servir sous les ordres de Gonzalve de Cordoue. A peine remis, il se décida à partir pour les Indes occidentales, récemment découvertes, et il arriva en 1504 à Saint-Domingue, dont son parent Nicolas de Ovando était gouverneur. Il y passa quelques années, occupé de diverses entreprises commerciales, et fut au moment de s'associer à la fatale expédition de Darien, commandée par Ojeda, mais une nouvelle maladie l'empêcha de partir.

En 1511, Velasquez de Léon fut chargé de coloniser l'île de Cuba. Cortès l'y accompagna et s'y distingua par plusieurs actions d'éclat, à la suite desquelles il obtint une concession très-considérable en terres et en Indiens, et exerça les fonctions d'alcade de la capitale de l'île. Il se fit beaucoup d'amis par son caractère hardi et ouvert, et épousa dona Catalina Xuares, dont il eut un fils que Velasquez tint sur les fonts.

Les contemporains de Fernand Cortès font un portrait séduisant de cet homme illustre. Il était bien fait de sa personne et d'une incomparable adresse à tous les exercices militaires; la beauté extraordinaire de son regard donnait un charme extrême à ses traits fins et réguliers. Il joignait à une bravoure sans égale une perspicacité qui jamais ne se trouvait en défaut et savait toujours arriver à ses fins. Doué d'une éloquence remarquable et très-insinuant dans ses discours, il se faisait aimer et respecter de tous

[1] La mère de Cortès se nommait dona Catarina Pizarro Altamirano.

ceux qui l'entouraient, et exerçait sur eux une irrésistible influence. Très-grand dans ses conceptions, il ne renonçait jamais à un projet après l'avoir reconnu praticable, mais il joignait à beaucoup d'audace une prudence extrême dans l'exécution, et il supportait avec courage la mauvaise fortune, sans jamais se laisser éblouir lorsqu'elle le favorisait. L'inviolable fidélité que Fernand conserva toujours à ses princes légitimes tempérait son immense ambition, et son avarice ne l'empêcha jamais de se dessaisir de ce qu'il avait, avec la plus extrême libéralité, lorsque l'intérêt de sa gloire l'exigeait.

Quelques ombres cependant rembrunissaient le tableau et ternissaient les nobles qualités de notre héros. La conduite de Cortès n'était pas toujours en harmonie avec sa foi ardente et impétueuse comme celle des anciens croisés, et en plusieurs occasions l'amour désordonné des femmes et l'ambition lui firent commettre des actes de cruauté envers ceux dont il redoutait l'opposition.

Dès que Fernand eut reçu sa commission, il planta sa bannière à sa porte, et fit appel à tous les hommes de bonne volonté. Il n'avait jamais commandé en chef, mais sa grande réputation de bravoure et d'habileté attira autour de lui tous les gens de cœur, jeunes et vieux, tous les aventuriers hardis qui se trouvaient dans l'île de Cuba, et tous les anciens compagnons de Grijalva. Il engagea ses possessions pour faire face aux dépenses occasionnées par les préparatifs de l'expédition, mit sa bourse à la disposition des officiers trop pauvres pour s'équiper convenablement, et acheta une quantité considérable de provisions de bouche et de munitions de guerre[1].

Cependant beaucoup de mécontents, jaloux de l'enthousiasme avec lequel la nomination de Cortès avait été accueil-

[1] Cortès, dans une protestation faite par-devant notaire avant son départ, déclara que toute l'expédition se faisait à ses frais, sans que le gouverneur Velasquez y prît aucune part.

lie, se mirent en mouvement pour la faire révoquer. Ils réussirent à gagner un certain Cervantès, espèce de bouffon appartenant à Velasquez, et cet homme, à force de répéter à son maître que Fernand le trahissait, réussit à exciter la jalousie du gouverneur. Toutefois ce dernier, dissimulant encore ses sentiments, se sépara de Cortès avec les apparences de la meilleure intelligence.

Notre héros s'embarqua à San-Iago de Cuba le 18 novembre 1518. Parmi ses compagnons se trouvaient Bernal-Diaz, le premier historien de la conquête, Olid, Alvarado, Lopez de Avila, Sandoval, Morla, Pacheco, hommes d'une bravoure à toute épreuve et destinés à jouer un rôle dans la grande épopée du nouveau monde.

Fernand se rendit d'abord à l'établissement de la Trinidad, sur la côte de Cuba, pour y prendre encore des renforts et des provisions. Ce fut là que la haine de Velasquez l'atteignit pour la première fois. Le gouverneur avait expédié au corrégidor du lieu l'ordre d'arrêter le commandant et de lui déclarer que sa commission était révoquée. Cortès, sans tenir aucun compte de cette bizarre injonction, remit à la voile et se dirigea vers la Havane, où il comptait lever encore des soldats. Velasquez l'y poursuivit; il chargea un de ses lieutenants, nommé Barba, d'arrêter Fernand comme traître au roi et criminel de lèse-majesté, et de l'envoyer prisonnier à San-Iago. Ordre était donné à tous les officiers de l'expédition de prêter au besoin main-forte contre leur chef. Cette brutale agression n'effraya pas Cortès. Réunissant aussitôt ses troupes, il leur fit part des desseins iniques du gouverneur, leur dévoila les motifs de sa haine jalouse et se mit à leur disposition. Ses compagnons, qui ne rêvaient que conquêtes et aventures, le supplièrent de rester à leur tête, lui jurèrent une fidélité à toute épreuve et déclarèrent qu'on punirait de mort ceux qui oseraient contester son autorité. Barba fut honteusement éconduit.

Le futur conquérant du Mexique reprit la mer le 11 fé-

vrier 1519 pour se diriger vers le continent américain. Son escadre se composait de onze navires. Le plus grand des onze, décoré du titre de vaisseau amiral, sorte de barque de cabotage, jaugeait cent tonneaux; sept des bâtiments n'étaient pas même pontés. On comptait 110 hommes d'équipage, 553 soldats, dont 13 armés de mousquets, 32 d'arquebuses, les autres d'épées et de piques, 16 chevaux et 10 petites pièces de campagne.

Telles étaient les forces avec lesquelles on se disposait à attaquer un vaste empire, défendu par de nombreuses armées, qui, d'après les rapports de Grijalva, ne manquaient pas de courage. Mais nos aventuriers, animés par l'ardeur chevaleresque à laquelle la longue lutte avec les Maures avait donné naissance en Espagne, ne connaissaient pas la crainte. Chacun des compagnons de Cortès se croyait destiné à exterminer des légions d'hommes; quelques-uns d'entre eux, mus par un sentiment plus noble que le désir du pillage et de la conquête, et pleins de zèle pour la conversion des idolâtres, regardaient avec confiance l'étendard de leur chef, nouveau *Labarum,* sur lequel on voyait, au milieu d'un échiquier d'argent et d'azur, une grande croix de gueule avec l'inscription espagnole : *Suivons-la, par ce signe nous vaincrons.*

Rappelons en peu de mots la situation politique des contrées vers lesquelles se dirigeaient les envahisseurs. Le moment était solennel pour le nouveau monde.

L'empire des Mayas (le Yucatan des Espagnols), si puissant autrefois, venait de se fractionner en une foule de petites souverainetés. Deux grandes monarchies absolues, qui ne se connaissaient pas mutuellement, existaient, l'une, l'empire de l'Anahuac, dans l'Amérique centrale; l'autre, l'empire des Incas, dans le continent méridional. Une foule d'États et d'anciens royaumes, les uns tributaires de l'empire de l'Anahuac, les autres indépendants, occupaient les immenses espaces compris entre les deux Océans et s'éten-

daient jusque vers l'Amérique du Sud. Ces États, fatigués du joug qui pesait sur eux, ou craignant que l'ambition mexicaine ne voulût le leur imposer, étaient disposés en grande partie à reconnaître des libérateurs et des successeurs de Quetzalcohuatl dans les étrangers dont les prophéties annonçaient la venue, et à se joindre à eux pour renverser la puissance qui les écrasait. Les haines, les divisions, les jalousies, régnaient en tous lieux.

Une population très-nombreuse occupait le continent nouvellement découvert. Une quantité de villes splendides et riches, dans lesquelles le commerce et l'industrie florissaient, s'élevaient le long des rivages de l'Océan et dans l'intérieur des terres. Des campagnes fertiles, parfaitement cultivées, les entouraient; la végétation tropicale et l'incomparable flore américaine y étalaient leurs splendeurs avec une profusion inouïe : ici, c'étaient des arbres gigantesques aux formes majestueuses, et qu'embrassaient des lianes aux festons élégants; plus loin, des buissons aromatiques dont les suaves parfums embaumaient l'atmosphère; ou bien encore des fleurs aux brillantes couleurs, au feuillage large et velouté. L'aspect général du pays répondait à ces magnificences de détail. Brûlant auprès du rivage, bien que rafraîchi par les brises de mer, le climat devenait plus tempéré à mesure que l'on pénétrait dans l'intérieur du pays, parce que le sol montait graduellement jusqu'au pied des Cordillères: ces montagnes étaient tapissées d'immenses forêts. Leurs cimes colossales et souvent volcaniques se dessinaient à l'horizon; leurs capricieuses aiguilles se perdaient dans la région des nuages.

Les Espagnols eussent pu devenir les bienfaiteurs des pays dont ils allaient s'emparer, en leur portant la civilisation chrétienne et en leur donnant l'exemple des vertus que doivent pratiquer les disciples de Celui qui est mort pour le salut du genre humain. Malheureusement, les premiers venus se bornèrent en général à imposer aux Indiens la

forme extérieure du culte; et la luxure des conquérants, leur cruauté, leur perfidie, leur soif inextinguible de l'or, ne pouvaient pas donner aux peuples du continent américain une idée avantageuse de la religion de ses nouveaux maîtres. Plus tard seulement, la piété des Rois Catholiques et le zèle du saint-siége envoyèrent dans le nouveau monde des religieux de divers ordres pour faire des indigènes de véritables enfants de l'Église. Ils y mirent un dévouement admirable; mais ce ne fut qu'après de longues années du plus rude labeur que ces ouvriers évangéliques parvinrent à déraciner une partie de l'ivraie que leurs devanciers avaient semée à pleines mains.

La conquête espagnole eut pour premiers résultats, nous le verrons, la destruction des villes, la dépopulation du pays, la conversion des plus belles campagnes en plaines arides, fiévreuses et dépouillées de leur fertilité. Peut-être la justice de Dieu exigea-t-elle cette expiation pour solder le compte de l'abominable idolâtrie qui avait répandu des torrents de sang humain dans ces admirables contrées.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Débuts de Cortès sur le continent américain. — Aguilar. — Marina. — Ambassade de Montézuma à Cortès. — Révolte fomentée par les partisans de Velasquez.

Cortès suivit la même route que Grijalva, et se dirigea vers l'île de Cozumel. Alvarado, l'un de ses officiers, y arriva deux jours avant lui; sa troupe y commit toute sorte d'excès et se livra au pillage et à la maraude. Fernand adressa à ce propos une réprimande très-sévère à son subordonné. Il voulait se faire des alliés et conquérir le vaste empire dont on racontait tant de merveilles au moyen d'auxiliaires indigènes; il était donc nécessaire de gagner leur

amitié. En effet, Cortès, à peine débarqué, sut inspirer de la confiance aux Indiens par ses manières affables; bientôt une parfaite harmonie régna entre les Espagnols et les habitants du pays.

Quelques marchands de Cozumel réussirent à faire comprendre à notre héros que peu de jours auparavant ils avaient vu, auprès du cap Catoche, des hommes blancs et barbus captifs chez les indigènes. Cortès eut aussitôt la pensée qu'il s'agissait de quelques prisonniers espagnols, et résolut de les délivrer. Il chargea les marchands de traiter de leur rançon, et leur remit à cet effet divers objets européens et une lettre conçue dans les termes suivants :

« Gentilshommes et frères, j'ai été informé ici, à Cozumel, que vous êtes prisonniers d'un cacique; je vous prie de venir vous réunir à moi. Je vous envoie un bateau, des soldats et tout ce qui est nécessaire pour votre rançon; mes gens vous attendront huit jours; arrivez en toute hâte, vous recevrez de moi assistance et protection. Je suis ici avec onze vaisseaux et cinq cents soldats, et je me propose, avec l'aide de Dieu, de gagner Tabasco, Potonchan, etc. »

En même temps, Diégo de Ordas reçut l'ordre de croiser, avec deux bâtiments et une vingtaine de soldats, dans les eaux du cap Catoche.

Deux jours après leur départ de Cozumel, les marchands remirent à un homme blanc, nommé Jérôme d'Aguilar, la lettre de Cortès avec ce qu'il fallait pour son rachat. Après avoir recouvré sa liberté, Aguilar alla trouver un autre Espagnol qui habitait dans le voisinage, et lui dit : « Voulez-vous retourner parmi nos compatriotes, Alonzo Guerrero? Vous le pouvez; ils vous attendent à Cozumel. » Mais Guerrero lui répondit : « Je suis marié, frère Aguilar; j'ai trois beaux garçons que je chéris, je suis capitaine de guerre, je suis marqué au visage et j'ai les oreilles percées comme un Indien; que diraient de moi les Espagnols si je reparaissais ainsi au milieu d'eux? Allez-vous-en donc, au nom de Dieu;

laissez-moi, pour mes enfants, quelques-uns des colliers de verre que vous tenez, et dites ici que mon frère me les a envoyés de mon pays natal. »

Aguilar partit donc seul; mais Ordaz ne se trouvait plus à son poste, car la semaine était écoulée, et Cortès lui-même, fatigué d'attendre, avait quitté Cozumel et pris terre sur la côte du Yucatan. Cependant il retourna bientôt à sa précédente station, parce que le mouillage y était meilleur et qu'il fallait réparer, sans perte de temps, les avaries assez considérables du navire de Pierre d'Alvarado.

Peu de jours après (c'était dans la matinée du premier dimanche de carême), les Espagnols virent aborder à Cozumel un canot portant quelques indigènes armés d'arcs et de flèches et vêtus de simples maxtli (caleçons). Croyant qu'on venait les attaquer, ils s'avancèrent, l'épée à la main, vers les nouveaux arrivants; mais l'un de ces derniers se détacha du groupe et s'écria en langue castillane : « Êtes-vous chrétiens? — Oui, lui répondit-on, nous sommes chrétiens et Espagnols. » Alors cet homme se jeta à genoux et dit avec l'accent du plus vif enthousiasme : « Ah! Seigneur, soyez mille fois béni! je vous remercie de m'avoir tiré des mains des infidèles et des barbares. » On le releva pour le mener à Cortès, qui le reçut avec beaucoup de joie, lui fit donner des vêtements et lui demanda le récit de ses aventures.

Jérôme d'Aguilar lui dit qu'il était diacre, natif d'Ecija, et qu'en 1511 il avait fait naufrage en voulant se rendre à Saint-Domingue. « Nous nous étions embarqués vingt personnes dans une chaloupe, ajouta-t-il; sept de nos compagnons moururent en mer; les treize autres débarquèrent dans la province de Maya et furent pris par les ordres d'un cruel cacique, qui sacrifia cinq d'entre nous pour les servir en festin à ses amis. Le même sort nous était réservé; on nous engraissait déjà pour un nouveau repas, lorsque nous trouvâmes moyen de nous échapper et de nous réfugier chez un autre cacique, ennemi du premier. Celui-ci nous traita

bien tant qu'il vécut, et ses héritiers également ne nous ont jamais fait de mal. Mais tous mes compagnons, un seul excepté, sont morts durant les huit années qui se sont écoulées depuis ce moment, et ce dernier survivant a refusé de me suivre parce qu'il est marié, fort riche, et qu'il a les narines percées comme les indigènes. »

Ayant toujours été employé aux travaux du ménage ou des champs voisins de la demeure de son maître, Aguilar connaissait peu la contrée; mais il put donner à Cortès de précieux renseignements sur les mœurs, les coutumes, l'industrie et les croyances des habitants; il lui fit part aussi des étonnantes traditions relatives à Quetzalcohuatl, qui alors précisément préoccupaient tous les esprits. Notre héros comprit l'avantage qu'il en pourrait tirer dans l'intérêt de sa gloire et se promit d'en faire usage.

Jusqu'alors Cortès avait manqué d'interprète, l'arrivée d'Aguilar, qui avait appris la langue du pays pendant sa longue captivité, lui procura dès le début de son expédition l'inappréciable avantage de pouvoir communiquer avec les indigènes.

Il y avait à Cozumel un temple très-fameux, auquel des tribus de contrées assez éloignées se rendaient en pèlerinage. Cortès y alla avec ses officiers, et fit renverser les idoles. Les Indiens éperdus espéraient que leurs dieux se vengeraient, mais les voyant en pièces, sans que le tonnerre eût grondé, ils en conclurent que les divinités des étrangers étaient plus puissantes que les leurs et les avaient vaincues; ils se soumirent donc sans oser murmurer. Cortès chargea le diacre interprète de leur prêcher la foi chrétienne, et remplaça les idoles par une grande croix de bois[1] et par les images de la sainte Vierge et de différents saints. Il fit promettre aux Indiens de respecter ces objets sacrés; à cette condition il leur promit sa protection.

[1] Les indigènes avaient déjà coutume d'adorer la croix, qu'ils considéraient comme le signe du dieu de la pluie.

L'escadre, ayant remis à la voile, arriva à l'embouchure de la rivière de Tabasco [1]. Cortès la remonta jusqu'au grand bourg de Potonchan [2], qu'entourait une muraille en bois percée de meurtrières, servant à lancer des flèches. Beaucoup d'indigènes armés attaquèrent la flotte, montés sur de petits canots, mais ils furent promptement dispersés. Les Espagnols débarquèrent, s'emparèrent du bourg que les habitants avaient abandonné et s'établirent pour la nuit dans un grand temple. Le jour suivant l'armée se mit en marche; elle fut attaquée par quarante mille Indiens, au moment où elle traversait des champs cultivés, dépendants de la ville de Cintla. Malgré la bravoure des indigènes, leur déroute fut complète. L'artillerie, les armes à feu, les chevaux qu'ils croyaient ne faire qu'un même individu avec leurs cavaliers, leur inspirèrent une terreur extrême. A leurs yeux, c'étaient le tonnerre, la foudre et des êtres fantastiques qui venaient du monde des esprits pour entrer en lutte avec eux [3]. Plus de mille des leurs restèrent sur le champ de bataille; cependant les Espagnols comptaient de leur côté soixante blessés et deux morts.

Alors Tabasco, prince de Cintla, députa à Cortès dix caciques revêtus de leurs habits de cérémonie, porteurs d'un riche présent en or et en vivres frais, et chargés de lui demander la paix. Elle fut accordée à la condition que le prince se reconnaîtrait vassal du roi d'Espagne, le monarque le plus puissant du monde, qui lui ferait enseigner la loi évangélique. Tabasco, ne sachant trop à quoi il s'engageait, accepta les conditions de Fernand; elle le confirmèrent

[1] Les Espagnols la nommèrent *rivière de Grijalva*, parce que ce capitaine l'avait découverte le premier.

[2] Ce nom signifie *rivière puante*.

[3] D'après la tradition espagnole, les soldats chrétiens virent au commencement de cette bataille le glorieux apôtre saint Jacques, leur patron, qui combattait pour eux, monté sur un cheval blanc. La légende ajoute que les indigènes aperçurent également cette merveilleuse vision, et que la terreur qu'ils éprouvèrent fut la cause principale de leur déroute.

d'ailleurs dans la pensée que les étrangers étaient les représentants de Ceacatl-Quetzalcohuatl, et à partir de ce moment la bonne intelligence règna entre les habitants du pays et les conquérants. Cortès ayant demandé au prince d'où venait l'or qu'il lui avait offert, Tabasco lui répondit : « Nous » n'avons pas de mines et nous n'en cherchons pas, car » nous ne voulons pas devenir riches, mais vivre contents. » Si vous vous dirigez du côté où le soleil se couche, vous » trouverez de ce métal en très-grande quantité. »

Cortès passa à Cintla le dimanche des Rameaux[1]. Il chargea le diacre Aguilar d'expliquer au prince et aux seigneurs du pays les principaux mystères de la religion, et de leur faire comprendre la vanité du culte des idoles. La solennité du jour fut ensuite célébrée avec beaucoup de pompe. Le prêtre Olmedo, qui accompagnait l'expédition, offrit le saint sacrifice sur un autel improvisé très-élégamment orné. Les Espagnols formèrent une procession tandis que les musiciens jouaient de graves symphonies. L'admiration et le recueillement avec lesquels les indigènes assistèrent à ces cérémonies prouvèrent que, si leurs nouveaux maîtres avaient su se conduire chrétiennement, ils eussent trouvé bien vite de fervents disciples parmi les peuples conquis.

Après la messe, l'embarquement eut lieu, l'escadre cingla vers le nord-ouest sans s'éloigner du rivage, que garnissait une foule nombreuse et pacifique ; elle suivait avec étonnement les mouvements de cette suite de palais flottants. On passa devant l'embouchure du Papalaotlan, auquel on donna le nom de rivière d'Alvarado, parce que ce chef la vit le premier, et on jeta l'ancre à Saint-Jean d'Ulloa.

Montézuma était déjà informé de l'arrivée de l'escadre de

[1] Cortès donna à cette ville le nom de Vittoria. Elle fut abandonnée vers le milieu du dix-septième siècle, à cause des fréquentes invasions des Anglais. Ses habitants s'établirent plus loin de la mer, en un lieu qu'ils nommèrent Villa Hermosa.

Cortès, et ses perplexités croissaient de jour en jour. Il avait décidé, de l'avis de son conseil, qu'il fallait se garder de compliquer la situation en usant de violence; qu'on enverrait au commandant de la flotte l'ambassade et les présents destinés précédemment à Grijalva, et qu'on y joindrait les ornements dont on décorait la statue du dieu Quetzalcohuatl aux jours de grande solennité.

Au moment où les navires espagnols s'arrêtèrent, les envoyés mexicains se dirigèrent en barque vers celui qui portait la bannière du commandant. Le diacre Aguilar reconnut, dès l'échange des premiers mots, que la langue de ses nouveaux interlocuteurs, différente de celle des peuples du Yucatan, lui était absolument étrangère. Il fut tiré d'embarras par une jeune esclave âgée de seize ans, aussi intelligente que belle, parlant en perfection le nahuatl et le maya. Cette esclave avait été donnée à Cortès par le prince de Cintla, avec dix-neuf autres jeunes filles, et elle venait d'être baptisée sous le nom de Marina. Le grand rôle qu'elle a joué dans la conquête de l'empire de l'Anahuac nous oblige à raconter en peu de mots son histoire. Elle était fille du cacique de Painalla, dans la province mexicaine de Quazacualco [1]. Sa mère, s'étant trouvée veuve de très-bonne heure, se remaria, et eut de son second époux un fils qui devint l'objet de toute sa tendresse. Pour assurer sa succession à ce fils préféré, elle livra Marina à des marchands de Xicalanco et fit courir le bruit de sa mort. Les marchands la vendirent au prince de Cintla peu avant l'arrivée de Cortès. Les contemporains de notre héros vantent les charmes incomparables de cette jeune femme et son esprit supérieur. Elle rendit d'inappréciables services à Fernand, non-seulement en qualité d'interprète et d'ambassadrice, mais encore en lui faisant connaître les mœurs et la politique du pays,

[1] Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl affirme qu'elle était petite-fille du seigneur de Huilotlan, dans la province de Xalatzinco. La ver[illegible]s suivons est la plus généralement admise.

et en surveillant avec une finesse qui jamais ne se trouva en défaut les projets de ses ennemis [1]. Dans la circonstance qui nous occupe, Marina reçut l'ordre de parler à l'envoyé de Montézuma, et de traduire ses paroles en langue maya à Aguilar, qui, à son tour, les rendit en espagnol au capitaine. Cette double traduction pouvait avoir de graves inconvénients, mais la rare aptitude de la jeune esclave pour l'étude des langues et la facilité avec laquelle elle réussit à parler le pur castillan y mirent très-promptement un terme.

Les ambassadeurs, ayant débité leur harangue, se prosternèrent aux pieds de Cortès. Revêtu d'un costume d'apparat, il était entouré de ses officiers; on lui avait élevé une sorte de trône sur la poupe de son navire. Il se laissa adorer en qualité de Quetzalcohuatl et couvrir successivement de tous les ornements du dieu avec un sang-froid parfait. Les populations qui, du rivage, assistaient à cette scène bizarre, en conclurent naturellement que Quetzalcohuatl était arrivé en effet, et que l'on touchait à l'accomplissement des anciens oracles. Cortès embrassa le principal envoyé mexicain et lui donna une veste de velours et quelques menus objets de Castille, dont celui-ci parut faire le plus grand cas. On servit ensuite à l'ambassade un repas à l'européenne, arrosé d'un vin qui fut trouvé délicieux.

Nos aventuriers débarquèrent le vendredi saint, et le

[1] Marina conçut pour Cortès un attachement passionné, qui fut partagé. Elle en eut un fils connu sous le nom de don Martin Cortès. A l'époque de l'expédition de Cortès au Honduras (1524), il fit comparaître en sa présence tous les caciques des provinces qu'il traversait. Le frère et la mère de Marina se trouvèrent parmi eux; en la reconnaissant auprès du général, ils se crurent perdus et se jetèrent à ses genoux pour implorer son pardon. Elle les releva avec bonté, leur fit des dons magnifiques, et les présenta à Fernand. Sa mère fut baptisée sous le nom de Marthe, son frère sous celui de Lazarus.

second mariage de Cortès, Marina épousa Juan de Xaramilla, gnol.

père Olmedo, aumônier de la flotte, accomplit à terre les cérémonies religieuses du jour, au milieu d'un grand concours de peuple. Le dimanche suivant, les solennités de la fête de Pâques furent célébrées également avec beaucoup de pompe. Teuchtlili ou Teotlili, intendant général de la province pour les trois rois de l'Anahuac, se présenta ensuite au camp espagnol, accompagné de plusieurs personnages de distinction. Cortès le reçut avec courtoisie et le retint à dîner. Pendant le repas, il déclara à son hôte que, vassal de l'empereur Carlos, le plus grand des monarques de l'Orient, il était chargé par son maître d'aller visiter Montézuma, et de lui communiquer différentes choses fort importantes et des secrets qui le combleraient de joie. « Eh quoi! » lui répondit Teuchtlili avec assez de hauteur, « vous êtes à peine arrivé, et déjà vous prétendez parler au grand Montézuma, qui n'a pas son égal au monde? Recevez, en attendant, les présents que je suis chargé de vous remettre de sa part. » Puis, ayant fait approcher quelques esclaves qui portaient douze grandes corbeilles couvertes, il étala aux yeux éblouis des Espagnols une quantité de merveilleux bijoux en or, de tissus précieux et d'ouvrages en plumes du travail le plus exquis. Cortès, ravi, mais ne voulant pas être en reste de politesse, fit remettre à son tour au gouverneur mexicain les dons qu'il destinait au roi : c'étaient un très-beau fauteuil ciselé et incrusté, une fine chemise de batiste brodée, un bonnet de velours rouge, orné d'une médaille d'or à l'effigie de saint Georges, et une quantité de pierres et de perles fausses et d'objets de quincaillerie, qui semblaient plaire beaucoup aux indigènes. Teotlili, ayant remarqué sur la tête d'un soldat un casque doré, déclara qu'il ressemblait à celui de Quetzalcohuatl et parut désirer le placer sous les yeux de son maître; Cortès le lui remit, en disant qu'il espérait le voir revenir plein d'or, parce que ce métal était un spécifique infaillible contre le mal de cœur, dont beaucoup de ses soldats étaient affectés.

Pendant le repas, les peintres de l'intendant de la province avaient représenté sur leurs toiles les vaisseaux, les chevaux, les armes et les costumes espagnols. Cortès, ayant appris que ces peintures étaient destinées au roi de Mexico-Tenochtitlan, voulut donner à ce prince une haute idée de la puissance de son maître, et fit exécuter en présence de Teotlili une guerre simulée. Le bruit de l'artillerie épouvanta les indigènes; cependant les artistes représentèrent avec exactitude le feu et la fumée des pièces de campagne dans quelques nouveaux tableaux.

Après ce spectacle, l'intendant ordonna à quelques chefs et à deux mille Indiens de rester auprès des Espagnols, pour leur procurer des vivres et tout ce dont ils pourraient avoir besoin; il fit partir pour Mexico un messager fidèle, chargé de montrer au roi les diverses peintures et de lui rendre compte de tout ce qui s'était passé, et retourna lui-même à sa résidence habituelle de Cuetlachtlan[1] pour y attendre les ordres de son souverain.

D'agiles *tlamènes* portèrent avec une prodigieuse rapidité l'envoyé de Teotlili à sa destination. Admis en présence du prince, il s'acquitta du message qui lui avait été confié, et ajouta que l'intention du capitaine étranger était de se rendre à la capitale de l'empire.

Montézuma, frappé de crainte et de stupeur, s'empressa de réunir tous les grands vassaux qui composaient le conseil d'État. L'assemblée se divisa à cette occasion; quelques-uns de ses membres étaient d'avis de ne pas permettre aux étrangers de venir à Mexico. Cuetlachcua, frère du roi, lui dit : « Mon opinion est, puissant seigneur, que tu ne laisses pas entrer dans ta maison qui t'en pourra chasser. » Les autres conseillers, au contraire, ayant à leur tête Cacama, roi de Tezcuco, lequel continuait à résider à la cour de son oncle, demandaient qu'on laissât venir le plus tôt possible

[1] Signifie *pays des loups*; de *cuetlachtli*, loup. — Aujourd'hui, ce lieu se nomme Cotaxta.

ces hommes extraordinaires, qui se disaient ambassadeurs du monarque le plus puissant de l'Orient. « C'est le devoir d'un roi, » disaient ces derniers, « de recevoir les ambassades que les autres lui envoient; les retenir serait nuisible à l'empire, parce que cela ferait penser qu'on en agit ainsi par faiblesse ou par crainte, et tous ceux qui sont disposés à se révolter seraient encouragés dans leurs mauvais desseins en voyant qu'on a peur d'une poignée d'étrangers. D'ailleurs, si ceux-ci tramaient quelque perfidie, on s'emparerait plus facilement de leurs personnes à Tenochtitlan qu'en aucun autre lieu. Le roi, notre seigneur, a auprès de lui de vaillants guerriers, de braves capitaines, des parents et des amis, qui sauront le défendre, garder son honneur et châtier les traîtres. »

Montézuma adopta l'avis de son frère, envoya à Teotlili un nouveau présent destiné à Cortès, et le chargea de le remettre lui-même à ce capitaine, et de lui déclarer en même temps, en termes bienveillants, mais péremptoires, qu'il eût à s'éloigner immédiatement des frontières de l'empire. Le malheureux monarque était livré aux plus noirs pressentiments; dans son désespoir, il se retira au fond de son palais et ne voulut voir personne. Il reconnaissait enfin que les malheurs annoncés par le roi de Tezcuco allaient fondre sur lui et que l'empire de l'Anahuac touchait à sa fin. L'inquiétude régnait à Mexico, mais les partisans du culte de Quetzalcohuatl, répandus dans l'empire, ne partageaient pas l'anxiété générale; ils espéraient l'abolition du culte abhorré de Huitzilopochtli et d'un gouvernement tyrannique, et ils comptaient sur un meilleur avenir.

Cependant l'abondance et la gaieté régnaient dans le camp espagnol. Les Indiens avaient construit pour les étrangers de charmantes huttes en bambous, et leur portaient plus de vivres frais qu'il n'en fallait pour la consommation journalière. Au bout de huit jours, Teotlili reparut. Cortès le reçut en tenue de gala, assis et entouré de son état-major.

En entrant dans la tente de feuillage, l'ambassadeur et sa suite se prosternèrent. Ayant ensuite étendu à terre des nattes très-fines, ils y déposèrent les dons que Montézuma envoyait au capitaine espagnol. Impossible d'imaginer rien de plus magnifique que le nouveau présent royal : c'étaient des colliers, des bracelets, des sandales, des casques, des cuirasses et des boucliers d'or, ornés de pierreries; divers animaux du travail le plus délicat et de la même matière; des éventails, des mosaïques en plumes; des étoffes, des manteaux et des vêtements du tissu le plus moelleux, ornés de perles, de turquoises et d'émeraudes; deux disques, l'un en or et l'autre en argent, représentant le soleil et la lune, et dont le premier était du poids de vingt mille écus d'or; des grains de l'or le plus fin remplissaient le casque que Cortès avait envoyé à Montézuma; en un mot, c'était un monceau d'objets tellement précieux, qu'à sa vue les Espagnols restèrent en quelque sorte frappés de stupeur.

Teotlili, en déposant ces richesses aux pieds de Cortès, lui déclara que son maître lui envoyait tous ces objets pour lui donner une marque de sa bienveillance, et pour prouver le cas qu'il faisait de l'amitié du puissant roi de l'Orient; mais il ajouta que la coutume du pays ne permettant pas aux monarques de l'Anahuac de recevoir des étrangers à leur cour, ils exigeaient que les Espagnols quittassent sur-le-champ leurs États.

Toutefois la vue de ces trésors n'eut pas l'effet qu'en avait espéré Montézuma; loin de décider Fernand à rebrousser chemin, elle l'enflamma du désir de parvenir jusqu'au cœur d'un empire où tant de merveilles se trouvaient réunies. « Cet éblouissant tableau, » dit le vieil historien Torquemada, « gonfla d'avarice le cœur de Cortès, et fut l'arrêt de mort du plus malheureux des rois des Indes occidentales. »

Notre hardi chercheur d'aventures répondit donc à l'ambassadeur que son devoir l'obligeait à se rendre à Mexico, afin de remercier le roi de sa générosité et de remplir la

mission dont l'avait chargé son maître, et qu'il irait. L'envoyé aztèque repartit aussitôt pour la capitale et rendit compte à Montézuma du peu de succès de sa négociation. Celui-ci, de plus en plus épouvanté, envoya une troisième fois Teotlili au camp des Européens et les fit sommer de se retirer; mais cette sommation, étant accompagnée d'un nouvel envoi d'or et de pierreries, servit encore d'aliment à l'avidité des conquérants, et fut suivie d'un nouveau refus.

Un événement imprévu contribua à affermir Fernand dans son dessein. Le jeune prince Ixtlilxochitl, ce fils de Netzahualpilli qui déjà s'était énergiquement opposé à l'élection de son frère Cacama au trône de Tezcuco, et qui occupait plus de la moitié de ce dernier royaume, envoya à Cortès quelques-uns de ses affidés pour lui faire connaître la situation du pays, ses divisions intérieures, les terreurs de Montézuma, et le désir des provinces de s'unir à ceux qui se présenteraient pour les délivrer du joug abhorré des Mexicains. En même temps aussi, Tlacochcalcatl, prince des Totonaques[1] de Cempoallan, jadis indépendant et alors tributaire de la couronne de Tenochtitlan, fit offrir mystérieusement son amitié au général espagnol, en lui demandant l'appui nécessaire pour reconquérir sa liberté.

Ces ouvertures comblèrent Fernand de joie. Comprenant le parti qu'il pourrait tirer de semblables circonstances, il n'hésita plus; la conquête de l'empire de l'Anahuac fut décidée au fond de son cœur.

Cependant Teotlili, l'ambassadeur mexicain, résolut,

[1] Les Totonaques étaient une nation nouvellement soumise par les Mexicains; ils en différaient par la langue et les mœurs, et désiraient secouer le joug. D'après leurs traditions que rapporte Torquemada (liv. III, ch. XVIII), ils occupaient depuis huit cents ans le pays appelé Mizquihuacan, lorsque les Espagnols arrivèrent. Ils avaient eu neuf rois, dont chacun avait régné au moins quatre-vingts ans.

Le nom de leur capitale, *Cempoallan*, vient de *cempoalli*, vingt. Il avait été donné à cette ville parce qu'on y tenait une grande foire tous les vingt jours.

après le troisième refus formulé par le général, de réduire les étrangers par la famine : il défendit aux Indiens de porter des vivres au camp. Cet ordre fut suivi à la lettre.

Nous avons dit que Velasquez, gouverneur de Cuba, jaloux de Cortès, s'était efforcé d'empêcher, au dernier moment, le départ de l'expédition dont il lui avait confié le commandement. N'ayant pas pu y réussir, il avait adjoint secrètement à Fernand quelques-unes de ses propres créatures, chargées de le surveiller et de l'empêcher de prendre des allures indépendantes. Bientôt ces officiers, exaspérés par les incommodités de leur séjour sur une plage brûlante, où l'on manquait des objets de première nécessité, commencèrent à murmurer, et chargèrent Diégo de Ordaz, un des leurs, de déclarer au capitaine qu'avant de songer à pénétrer dans l'intérieur des terres, il fallait nécessairement retourner à Cuba pour y ravitailler la flotte et chercher de nouvelles troupes. Fernand, sachant qu'il pouvait compter sur ses soldats et sur la majorité de ses officiers, dissimula, feignit de se rendre aux raisons d'Ordaz, et décida qu'on se rembarquerait dès le lendemain pour Cuba.

Ce qu'il avait prévu arriva : les troupes, qui ne rêvaient que trésors et conquêtes, furent près de se mutiner, et supplièrent leur général de ne point partir et de les autoriser à fonder, séance tenante, une colonie, afin que l'on cessât d'être à la merci des partisans de Velasquez. Cortès joua l'étonnement, affirma qu'en donnant l'ordre de se rembarquer il avait sacrifié sa propre opinion, croyant se conformer à celle de l'armée; mais que, puisqu'il s'était trompé, il allait reprendre le dessein qu'il nourrissait depuis longtemps, et fonder un établissement stable sur la côte avant de poursuivre son voyage.

De frénétiques applaudissements accueillirent ces paroles. Aussitôt le campement fut converti en une communauté civile établie, au nom du roi d'Espagne, sur le modèle des municipalités de la mère patrie. Cortès lui donna pour ma-

gistrats des officiers dont le dévouement lui était connu; puis, avec une feinte humilité, et sous prétexte de donner l'exemple du respect qu'on devait à l'autorité nouvellement constituée, il déposa en ses mains les pouvoirs qu'il tenait de Velasquez.

C'était un trait de haute politique; le général savait qu'il serait réélu à peu près à l'unanimité. En effet, les membres de la municipalité le proclamèrent tout d'une voix capitaine général et juge suprême de la nouvelle colonie, ajoutant qu'il conserverait cette haute position jusqu'au moment où l'on connaîtrait la volonté de Sa Majesté Catholique. Les cris de joie des soldats ratifièrent ce choix, et Cortès se trouva affranchi de la sorte de toute dépendance vis-à-vis du gouverneur de Cuba. Quelques-uns des plus zélés partisans de ce dernier, notamment Ordaz, Escudero et Juan Velasquez, essayèrent, à la vérité, de fomenter une mutinerie et de faire considérer tout ce qui venait de se passer comme illégal. Cortès les fit arrêter et mettre aux fers à bord d'un de ses navires; bientôt ils implorèrent sa générosité.

Fernand leur pardonna, inaugurant ainsi par un acte de clémence le pouvoir dont il venait d'être investi; en même temps, il fit briller aux yeux de ses précédents adversaires les hautes destinées que leur réservait l'avenir. Les bons procédés de notre héros ne tombèrent pas sur des ingrats; Ordaz et Escudero devinrent, à partir de ce moment, ses amis les plus dévoués, ses officiers les plus fidèles.

CHAPITRE TROISIÈME.

Alliance de Cortès avec les Totonaques. — Nouvelle ambassade de Montézuma. — Fondation de Villa Rica de la Vera Cruz. — Fernand détruit sa flotte.

Délivré des soucis que lui avait occasionnés l'événement dont nous venons de rendre compte, Cortès se décida à

partir pour Cempoallan. Il déposa à bord de ses navires son artillerie et ses provisions, ordonna à la flotte de longer la côte jusqu'à Quiahuiztlan[1], et se mit lui-même en marche avec sa petite armée, ravie de quitter une plaine sablonneuse et brûlante pour trouver un air plus frais, un meilleur climat. Deux petites pièces de campagne et une troupe de porteurs indiens, chargés de bagages, suivaient les Espagnols. On franchit la rivière de Chachalaca, qui formait la limite de la principauté, et l'on se dirigea vers la capitale. Tlacochcalcatl, cacique du pays, informé de l'approche des étrangers, envoya à leur rencontre plusieurs chefs de villages, chargés de pains de maïs, de vivres frais, de fruits et de volailles.

Le lendemain seulement Cortès et sa troupe entrèrent dans la cité, où ils furent reçus comme les vengeurs et les libérateurs de la patrie opprimée. Les vingt principaux seigneurs de la cour, richement vêtus et tenant en main de superbes bouquets, s'étaient portés à leur rencontre, à une lieue de distance, et prièrent Fernand d'agréer les excuses de leur maître, obligé de les attendre dans son palais, à cause de son énorme embonpoint[2].

Les larges rues, les beaux édifices, les maisons éblouissantes de blancheur et les magnifiques jardins de Cempoallan causèrent un profond étonnement aux Espagnols[3]; ils n'étaient qu'au début des merveilles dont le continent américain devait leur présenter le spectacle. Toute la population de la capitale les attendait au passage; on leur jetait des fleurs, on leur présentait des bouquets, des guirlandes, parfois aussi des bijoux et des objets de prix. Les femmes

[1] Signifie *pays pluvieux.*

[2] Il était en effet si gros, que les Espagnols le nommèrent *el cacique gordo.* C'est ainsi que le désigne Bernal Diaz.

[3] Ils donnèrent à la ville le nom de *Séville,* à cause de son étendue, et de *Villa Hermosa,* parce qu'elle était pleine d'agrément, dit le témoin oculaire Bernal Diaz.

du rang le plus élevé, poussées par la curiosité, et accompagnées de leurs suivantes, se trouvaient parmi la foule et exprimaient leur étonnement par un babil incessant, accompagné d'éclats de rire.

Tlacochcalcatl, entouré de sa cour, attendait Cortès à la place principale de la ville. Le palais du prince, enrichi de sculptures fantastiques, dominait cette place du haut de ses larges terrasses. On conduisit aussitôt les Espagnols à leurs quartiers, somptueuse demeure bâtie en un lieu élevé, et où le général s'empressa de placer des sentinelles et de prendre quelques dispositions militaires. Les officiers et les soldats étaient dans l'enivrement et ravis de s'être attachés à la fortune d'un chef aussi heureux.

Le lendemain, il y eut échange de présents et de visites. Cortès eut soin de se faire accompagner de Marina, car il prévoyait une conversation dont il lui importait de ne pas perdre un mot. En effet, dans cette entrevue, le prince de Cempoallan fit connaître à son interlocuteur la situation du pays; il se répandit en plaintes amères contre les rois de l'Anahuac, contre les Mexicains en particulier, qui avaient réduit à la qualité de vassaux les Totonaques et une foule d'autres États jadis indépendants, et qui par leurs guerres, leurs exactions et leurs cruautés, s'étaient rendus généralement odieux.

Cortès, répondant au prince, l'engagea en termes très-pressants à secouer le joug sans plus tarder, à abandonner le culte des idoles et à se mettre sous la protection de l'invincible roi d'Espagne. Tlacochcalcatl, très-ébranlé, paraissait à peu près décidé; la crainte que lui inspirait la puissance de Montézuma et la colère de ses dieux, s'il venait à fermer leurs temples, le retenaient seules encore.

Quelques jours plus tard, le capitaine général se rendit au port de Quiahuiztlan, où sa flotte venait d'arriver. Quiahuiztlan, situé à douze milles de Cempoallan, avait son prince particulier, devenu récemment vassal des Mexicains,

et qui articula à son tour, avec beaucoup d'énergie, ses griefs contre la tyrannie aztèque.

Tlacochcalcatl, voulant donner une preuve de dévouement à Cortès, avait mis à sa disposition quatre cents hommes pour porter ses bagages; mais estimant n'en avoir pas fait assez encore, il monta lui-même en litière, et arriva à Quiahuiztlan presque en même temps que son hôte.

Tandis que Fernand et les deux princes indigènes conféraient ensemble, ils virent la foule des Totonaques s'agiter et se réunir par groupes, avec toutes les apparences de la frayeur et du respect. S'étant informés de la cause du mouvement, ils apprirent que quatre collecteurs mexicains, armés de gros bâtons et d'éventails, ce qui indiquait des gens de haute qualité, venaient d'arriver pour prélever le tribut accoutumé et ordonner un sacrifice de vingt victimes humaines de la part de Montézuma, toujours préoccupé de la pensée d'apaiser ses dieux. Fernand comprit, avec ce coup d'œil qui le distinguait, que le moment était venu de lier définitivement les deux caciques à sa cause. Il leur représenta qu'en reconnaissant la suzeraineté du roi son maître ils s'affranchiraient à jamais d'un joug abhorré, et il eut soin d'ajouter que, s'ils étaient soutenus par lui, personne ne pourrait leur nuire. Les ayant persuadés, il fit arrêter les officiers mexicains et publier dans les deux principautés que désormais, vassales de l'Espagne, elles ne payeraient plus aucun tribut aux rois de l'Anahuac. Cette nouvelle causa un enthousiasme général. La révolte ouverte contre l'empire commençait, l'instant de sa dissolution définitive approchait. Diégo Godoy, tabellion royal, passa l'acte d'obéissance et de fidélité des Totonaques envers la couronne de Castille. Le prince de Quiahuiztlan voulait sacrifier les quatre officiers du fisc pour venger ses anciennes injures; Cortès l'en empêcha; il en fit évader deux, après les avoir chargés en secret de dire à Montézuma qu'il devait voir en lui un ami qui ne souffrirait pas qu'on lui fît injure. Il garda les deux

autres à bord de l'un de ses navires, et leur permit bientôt après de s'en retourner également chez eux.

La nouvelle des faits que nous venons de rapporter et du soulèvement des Totonaques fut reçue avec épouvante à Mexico. Les princes et les grands, devinant instinctivement les malheurs qui allaient fondre sur eux, se livraient à la douleur. Montézuma, en proie aux angoisses les plus cruelles et ayant les anciennes prophéties toujours présentes à la pensée, quitta une fois encore la demeure royale, et alla se livrer à la pénitence et aux larmes dans le palais qu'il avait habité avant son exaltation. Il envoya consulter à Achiuhtla un célèbre oracle de Quetzalcohuatl et fit déposer de très-riches offrandes sur l'autel du dieu. L'oracle lui répondit que *c'en était fait de la puissance mexicaine.*

Le roi envoya à Cortès une quatrième ambassade, composée de deux de ses propres neveux et de quelques vieillards appartenant à la plus haute noblesse du royaume. Ces députés devaient remettre de nouveaux présents au capitaine, le remercier d'avoir rendu la liberté aux officiers du fisc, le supplier de ne pas venir à Mexico, et lui dire qu'en sa considération on ne châtierait pas pour le moment les Totonaques rebelles et leurs deux coupables princes.

Cette mission n'eut pas plus de succès que les précédentes; Fernand la reçut avec courtoisie; toutefois il eut soin de dire aux envoyés que Montézuma n'avait plus aucun droit à exercer dans les principautés, et qu'en les attaquant il se mettrait en guerre avec le roi d'Espagne, leur souverain actuel. Les princes mexicains dévorèrent cet affront en silence et se retirèrent. Les Totonaques, qui s'étaient attendus au moins à des menaces, furent stupéfaits de la déférence que le redoutable monarque de l'Anahuac témoignait à leurs nouveaux maîtres; cette circonstance contribua puissamment à grandir le prestige du nom espagnol.

Cortès confirma les Indiens dans la haute opinion qu'ils avaient de son pouvoir, en s'emparant de la forteresse de

Tezcapantzinco, située à huit lieues de Cempoallan, et occupée par une nombreuse garnison mexicaine qui faisait de fréquentes incursions dans le pays des Totonaques. Fernand, après s'être rendu maître de la place en quelques heures, en confia la garde à ses nouveaux alliés. Il ne permit ni qu'on la pillât ni qu'on en massacrât les habitants.

Il revint à Cempoallan et y fut reçu en triomphateur. Le cacique alla à sa rencontre, suivi de sa cour et de huit jeunes filles issues des premières familles du pays, et dont l'une était sa propre nièce; on les portait dans des litières, et elles étaient couvertes de magnifiques bijoux. Le prince les présenta au vainqueur, en le priant de les donner aux officiers espagnols en qualité d'épouses, afin de cimenter l'union si heureusement conclue entre les deux peuples. Cortès lui répondit d'un ton bienveillant que cette proposition pourrait être agréée si ces dames étaient chrétiennes, mais que l'Église défendait le mariage des fidèles avec les sectateurs des faux dieux. Profitant ensuite de la circonstance, et s'échauffant à mesure qu'il parlait, Fernand exhorta ses auditeurs à abandonner leur culte abominable, à renverser leurs idoles et à n'adorer désormais que le Dieu des chrétiens, le puissant Créateur du ciel et de la terre. Notre héros avait prononcé ces dernières paroles en brandissant son épée avec un enthousiasme qui gagna ses troupes. Tlacochcalcatl, devinant à ses gestes ce qu'il avait l'intention de faire, se jeta plein d'effroi devant lui et le supplia de ne pas porter une main sacrilége sur ses divinités; mais Cortès lui répondit en riant qu'il allait le convaincre de l'impuissance de ses dieux. Suivi d'une cinquantaine de soldats qui chantaient le *Gloria in excelsis*, il se précipita résolûment vers le *teocalli*, en criant aux Totonaques exaspérés de se tenir tranquilles s'ils ne voulaient être tous massacrés; puis, malgré les gémissements du peuple et des prêtres, qui s'attendaient à voir tomber la foudre sur les auteurs de l'attentat, les Espagnols brisèrent en peu d'instants les statues des idoles : elles

roulèrent le long des degrés du temple et se fracassèrent en mille morceaux. La foule, voyant que le ciel restait serein, que le tonnerre ne grondait pas, baissa la tête et se soumit.

Le général fit purifier et blanchir le temple, on lava ses murs souillés de sang humain, on y érigea un autel orné de fleurs et de draperies, et sur lequel on plaça une croix et l'image de Marie tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu. Le lendemain Olmedo y célébra une messe que les troupes accompagnèrent de leurs chants, et qui produisit une immense impression sur les assistants. Beaucoup de Totonaques des deux sexes demandèrent et reçurent le baptême.

Les historiens espagnols ajoutent que la nièce de Tlacochcalcatl resta avec Cortès sous le nom de dona Catalina, et les sept autres avec autant d'officiers de l'armée; on ne devine que trop, hélas! en quelle qualité.

La garde de la chapelle fut confiée à un vieux soldat invalide nommé Juan Torrès; il revêtit le costume d'ermite et resta sacristain du lieu.

Peu de jours après, Cortès se rendit auprès de la municipalité qu'il avait fondée et qui avait suivi la flotte à Quiahuiztlan. Voulant lui donner un établissement stable dans le pays, il fit construire un fort et quelques maisons à une demi-lieue de la cité américaine, et lui donna le nom de *Villa Rica de la Vera Cruz,* « nom, » dit Robertson, « qui semble l'expression des deux mobiles des Espagnols dans leurs entreprises au nouveau monde : la soif de l'or et l'enthousiasme religieux. » Ce fut la première colonie de la mère patrie dans l'Amérique centrale et le berceau de toutes les autres.

Un petit bâtiment castillan, qui y arriva par aventure, augmenta les forces du général de dix hommes et de deux chevaux [1], et lui apprit que Velasquez, gouverneur de Cuba,

[1] Solis, qui est généralement exact dans ce qui est relatif aux Espagnols, indique ce chiffre, mais d'autres auteurs parlent de soixante-dix hommes et de quinze chevaux. Les nouveaux arrivants étaient commandés par un

élevé à la haute dignité d'*adelantado*, avait été autorisé à fonder une colonie dans les contrées nouvellement découvertes. Cortès, convaincu des sentiments hostiles de ce seigneur très en crédit à la cour, et reconnaissant l'irrégularité de sa propre position, engagea les magistrats de la Vera-Cruz à envoyer au roi un mémoire justificatif et à supplier Sa Majesté de ratifier tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Cet avis fut adopté. Pour donner plus de poids au mémoire, on devait y joindre les présents magnifiques qu'on avait reçus de différents côtés; et tel était l'ascendant de Fernand sur ses soldats, telle était leur confiance en l'avenir, qu'ils renoncèrent sans murmurer à leur part de butin pour se conformer au désir de leur capitaine[1]. Portocarrero et Montejo, les deux chefs de la municipalité espagnole, se chargèrent de porter le tout à Charles-Quint; ils s'embarquèrent le 16 juillet 1519, après avoir promis au général d'éviter l'île de Cuba et de n'avoir aucun rapport avec l'adelantado et ses créatures.

Toutefois le plan de Cortès faillit avorter. Quelques soldats et matelots, et Diaz, l'un des chapelains de l'expédition, résolurent de s'emparer d'un des brigantins et d'aller à Cuba pour rendre compte à Velasquez de ce qui se préparait. L'un des conjurés dévoila le complot au moment où il allait s'exécuter. Fernand fit pendre les deux principaux instigateurs de la révolte[2]; on fustigea les autres; Diaz fut épargné par respect pour le caractère sacerdotal dont il était revêtu.

Notre héros voulut alors se mettre à couvert de tentatives semblables pour l'avenir. Sous prétexte que ses navires étaient rongés par les vers et hors d'usage, il les fit démon-

officier que Bernal Diaz nomme Francisco de Sancedo, et Chimalpain F. de Salceda.

[1] D'après quelques auteurs, Cortès ne fit expédier au roi que le quart du butin qui lui revenait de droit.

[2] C'étaient Juan de Escudero et le pilote Cermeño; on fustigea Alonso Pinate et le pilote Gonzalo de Umbria.

ter et n'en conserva qu'un des plus petits à tout événement. Lorsque la nouvelle en arriva à Cempoallan, la consternation fut grande parmi les Espagnols; les amis mêmes de Cortès l'accusèrent d'avoir résolu leur perte. Mais il tint tête à l'orage avec un sang-froid imperturbable; et ayant réuni ses soldats, il leur représenta que, les vaisseaux étant sa propriété personnelle, leur destruction le frappait d'une perte plus sensible que qui que ce fût. Il ajouta que les cent hommes employés au service de la flotte pourraient maintenant se joindre à eux, et que ce n'était pas en arrière qu'ils devaient tourner leurs regards, mais vers le chemin que leur ouvrait la fortune. « Je reste, » dit-il en finissant; « s'il en est parmi vous qui manquent de courage, qu'ils prennent mon dernier navire et aillent raconter à Cuba qu'ils ont abandonné leur chef; mais avant peu ils s'en repentiront et s'arracheront la barbe en voyant la fortune des autres. »

Il était dans la destinée de Fernand d'exercer un ascendant irrésistible sur ceux qui l'entouraient. A mesure qu'il parlait, les colères se calmaient; tous ses compagnons finirent par lui jurer qu'ils le suivraient au bout du monde, s'il le fallait. Il déclara alors qu'il laisserait une garnison de cent cinquante hommes à la Vera-Cruz, sous le commandement de Juan de Escalante, et que le reste de ses forces le suivrait lui-même à Mexico.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Entrée en campagne de Cortès. — La république de Tlaxcalla. — Guerre et alliance avec les Tlaxcaltèques.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Cortès dans l'Amérique centrale, et il avait employé ce temps à préparer le succès de son audacieuse entreprise, en inspirant à ses compagnons une confiance sans bornes et en

s'assurant des alliés parmi les indigènes. Il fit ses derniers préparatifs dans la seconde semaine d'août, chargea les malades, les invalides et les vieillards de la défense de la colonie naissante de la Vera-Cruz, et décida que le seizième jour du mois l'armée partirait pour aller à la conquête du plus puissant empire du nouveau monde.

La troupe que Cortès nommait *son armée* se composait de quatre cent quinze hommes d'infanterie et de seize cavaliers; elle traînait après elle sept pièces de campagne. « Par un effort de courage inouï et jusqu'alors sans exemple, » dit à ce propos l'historien anglais Robertson, « cette poignée de braves consentait à s'aventurer dans des contrées ennemies, peuplées de nations nombreuses et inconnues, après s'être ôté tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, et elle ne comptait que sur sa propre audace et sur l'habileté et l'heureuse étoile de son chef. »

Quarante nobles totonaques accompagnaient Fernand pour l'assister de leurs conseils; il était suivi de deux mille trois cents auxiliaires indigènes; une troupe de *tlamènes* traînaient l'artillerie et portaient les bagages. Tlacochcalcatl et les principaux seigneurs de sa cour prirent congé des Espagnols à la sortie de la ville, en pleurant et en leur prodiguant les témoignages de la plus sincère amitié.

La petite armée traversa un pays magnifique qui s'élevait insensiblement à partir des rivages de l'Océan. Vers le soir, elle arriva aux hauteurs qui forment la base des Cordillères et que tapissait la végétation la plus touffue. On lui fit un accueil très-affectueux dans toutes les villes totonaques, récemment encore tributaires de Montézuma, mais affranchies alors du joug mexicain. Bientôt il fallut commencer à gravir la chaîne colossale des montagnes de l'Amérique centrale. Plus on montait, et plus l'aspect de la nature devenait sévère; le chemin, mal frayé, circulait entre d'énormes pics dénudés; des brises glaciales, chargées de neige, avaient succédé à l'air chaud et embaumé de la plaine; on avançait

tantôt dans des boues épaisses, tantôt au milieu des laves et des scories. Cette marche pénible dura six longues journées, pendant lesquelles le courage et l'ardeur des Espagnols ne faiblirent pas. Cependant les provisions diminuaient et la faim commençait à se faire sentir.

Enfin, au sortir d'un sombre défilé, l'armée déboucha sur un immense plateau du plus magnifique aspect; elle y retrouva une température douce et une campagne parfaitement cultivée. Cortès donna sept jours de repos à ses troupes à Xocotlan, grande et belle ville dépendante de l'empire de l'Anahuac. Ses treize temples, ses maisons d'un blanc d'argent et ses palais bâtis sur de longues terrasses enchantèrent les Espagnols. Olienteutl, gouverneur mexicain de la cité, reçut le général avec une froide courtoisie, et se flatta en vain de le décider à la retraite en lui parlant en termes exagérés de l'invincible puissance de son maître.

Fernand, pendant ce temps d'arrêt, envoya quelques députés totonaques à Tlaxcalla, afin de demander passage pour ses troupes sur le territoire de la république. Il alla attendre la réponse à son message à Iztacmixtitlan, dont le cacique était venu en personne le complimenter, lui faire un présent considérable en or, et le prier de vouloir bien prendre quelque repos dans sa capitale.

Les Tlaxcallans ou Tlaxcaltèques, que nous avons déjà nommés dans la première partie de notre travail, et qui joueront un grand rôle dans la suite de notre récit, étaient une race énergique et fière qui avait su conserver toujours son indépendance. C'est ici le lieu de faire connaître leur origine, leur caractère et leur état social.

Ils descendaient, à ce que l'on croit, de l'une des tribus chichimèques venues du nord, et qui avaient envahi le plateau de l'Anahuac et détruit la puissance toltèque.

C'est dans la vallée de Tenochtitlan qu'on les voit paraître pour la première fois; ils s'y livrent au vol et au pillage. Les habitants de la contrée se réunissent pour les en expulser.

Une partie des Tlaxcallans se dirige vers le nord et s'associe aux peuplades sauvages qui vivent du produit de la chasse dans les forêts vierges de la Cordillère; mais le gros de la nation marche vers l'est et le sud, et s'arrête au pied du mont Matlalcueye [1], après en avoir expulsé les Olmèques et les Xicalanques, premiers habitants du pays. Bientôt les nouveaux venus quittent les huttes dans lesquelles ils se sont établis d'abord, et ils fondent, en un lieu élevé, une ville entourée de précipices et de rochers de l'accès le plus difficile. Ils ne se contentent pas de cette forteresse presque imprenable : ils profitent de tous les accidents du terrain pour convertir en un vaste camp retranché le district dans lequel ils se sont fixés. Ils construisent du côté de l'est un mur très-épais et long de six milles, à l'ouest ils bâtissent de larges parapets munis de fossés très-profonds; un rameau des Cordillères, sur lequel ils élèvent plusieurs forts, les protége du côté du nord; ils sont couverts dans la direction sud par le mont Matlalcueye.

Ayant pourvu ainsi à leur sûreté, les Tlaxcallans se livrent à la culture du sol; ils adoptent peu à peu la civilisation des peuples qui les avoisinent; mais, guerriers intrépides et toujours armés, ils maintiennent bravement leur indépendance; et malgré le peu d'étendue de leur territoire [2], la puissance mexicaine elle-même ne parvient jamais à les entamer.

Les Tlaxcallans s'étaient constitués en république aristocratique. Leur capitale formait quatre grands quartiers, que gouvernaient quatre chefs héréditaires; chacun de ces chefs exerçait également son autorité sur un certain nombre de bourgs, de villages et de domaines dépendants de son quartier. La république se composait par conséquent de quatre petits États fédérés ayant une capitale commune. Les quatre

[1] De *matlatl*, vert.

[2] La république de Tlaxcalla, enfermée entre les États de Mexico, de Tezcuco, de Cholullan et de Huexotzinco, n'avait guère que cinquante milles de long de l'est à l'ouest, et trente milles de large du nord au sud.

gouverneurs exerçaient le pouvoir législatif conjointement avec les familles nobles, qui composaient le sénat de la nation. La guerre et la paix et les règlements administratifs rentraient également dans les attributions de cette assemblée. Les lois des Tlaxcallans étaient sévères; elles punissaient de mort le mensonge, la débauche[1], le manque de respect des enfants envers leurs parents; et du bannissement le vol et l'ivrognerie.

Ce petit peuple était agriculteur et commerçant; il parlait la même langue que les Aztèques et avait à peu près les mêmes arts et la même religion. Passionnés pour la liberté, les Tlaxcallans décernaient les plus grands honneurs aux citoyens qui se distinguaient à la guerre; ils dédaignaient les ruses et les embûches, et portaient toujours dans leur carquois deux flèches sur lesquelles étaient gravées les images de leurs anciens héros. Au commencement d'un combat, ils lançaient ces flèches, et celui qui n'allait pas les reprendre au plus fort de la mêlée était déshonoré. Les premiers historiens espagnols de la conquête exaltent la bonne foi de ce peuple dans les traités et sa généreuse hospitalité, mais ils ajoutent qu'autant les Tlaxcallans étaient amis dévoués, autant ils se montraient ennemis implacables.

Tandis que Cortès attendait la réponse à son message, il recueillait de nouveaux renseignements sur l'empire de Montézuma, sur son gouvernement, son armée et ses richesses. « Ces récits, dit Bernal Diaz, le fidèle compagnon de notre héros, augmentaient notre désir de posséder tant de choses merveilleuses, et nous oubliions que selon toute apparence nos espérances étaient chimériques. Et lorsqu'on nous demandait ce que nous venions faire malgré les ordres de Montézuma, Cortès répondait : « Nous venons de la part » de notre roi ordonner à votre maître de se soumettre à » lui, et nous venons lui commander de la part de notre

[1] La polygamie était permise.

» Dieu de laisser ses voisins en paix, de ne plus les réduire » en esclavage et de cesser ses abominables sacrifices » humains. »

« Les Totonaques de Cempoallan qui nous accompagnaient, ajoute le vieil historien, nous secondaient par leurs propos. Un des nôtres avait un chien qui aboyait pendant la nuit. Les indigènes épouvantés demandaient si c'était une sorte de tigre qu'on avait amené pour les dévorer; et les Cempoallans répondaient : Ce monstre vous mettra en pièces si vous offensez les étrangers. Avec leurs armes terribles ils tuent leurs ennemis à quelque distance que ce soit; avec leurs chevaux ils atteignent tous ceux qu'ils poursuivent. Ces hommes puissants sont certainement les fils du soleil, s'écriait alors la foule stupéfaite, et les Totonaques s'empressaient de dire : Traitez-les avec respect, ils connaissent vos plus secrètes pensées. »

Cependant l'ambassade envoyée par Cortès à Tlaxcalla avait soulevé une discussion orageuse parmi les membres du sénat. Les uns ayant à leur tête Maxicatzin, l'un des quatre chefs de la république, voyant dans les Espagnols des ennemis de l'empire de l'Anahuac, étaient d'avis qu'on les reçût. « Sans doute, disait Maxicatzin, ces hommes sont ceux qui nous sont annoncés par les oracles, et les signes extraordinaires que nous avons aperçus depuis quelques années doivent nous faire comprendre que les temps sont accomplis. Notre refus pourrait entraîner les derniers malheurs. »

Une autre partie du sénat, représentée par le vieux Xicotencatl, guerrier en haut renom, craignait que l'intention de ces gens venus de si loin, et dont on racontait tant de choses extraordinaires, ne fût de soumettre tous les peuples de la contrée à un joug commun et voulait qu'on s'en défiât et qu'on leur interdît l'entrée du pays.

Les membres de l'assemblée flottaient incertains entre ces deux avis opposés, lorsqu'un vieux et rusé sénateur en émit

un troisième qui réunit la grande majorité des suffrages. Il proposa de permettre poliment au chef étranger l'entrée du territoire de la république et de charger en même temps le fils de Xicotencatl de l'attaquer à la tête d'une armée d'Otomis. Si Xicotencatl est vainqueur, dit-il, nous recueillerons une grande gloire de sa victoire; s'il est vaincu, nous accuserons les Otomis d'avoir fait la guerre pour leur propre compte.

Cependant Cortès, fatigué d'attendre depuis huit jours le retour de ses messagers, se remit en marche et se dirigea vers Tlaxcalla. En traversant une petite forêt, les Castillans aperçurent sur leur chemin une quantité de cordelettes et de morceaux de papier découpés en formes fantastiques et couverts de caractères bizarres. C'était un sortilége déposé par les enchanteurs du pays pour forcer les envahisseurs à rebrousser chemin.

Cet obstacle fit rire les soldats sur la naïveté des indigènes. Un peu plus loin, ils en trouvèrent un plus sérieux. La troupe arriva à la grande muraille élevée jadis par les Tlaxcallans pour servir de défense à leur territoire. Cette formidable construction, composée de quartiers de rochers unis par un ciment puissant, était haute de neuf pieds, épaisse de vingt et surmontée d'un fort parapet. Du côté de Cempoallan, la muraille ne laissait libre qu'une entrée large de dix pas et formée par deux constructions semi-circulaires qui se commandaient réciproquement sur une longueur de quarante pas. Fernand s'arrêta un moment devant cette redoutable entrée et le cacique d'Iztacmixtitlan, qui l'avait accompagné jusque-là, voyant que la porte, gardée habituellement par un corps d'Otomis, était dépourvue même de sentinelles, en conclut qu'une embuscade avait été préparée, et supplia le général de rebrousser chemin; mais Cortès, inaccessible à la crainte, tira son épée et franchit le passage en criant : « En avant, soldats, nous vaincrons par la croix, elle est » notre bannière. »

Il trouva du côté opposé l'avant-garde ennemie, forte de quatre à cinq mille hommes, l'attaqua bravement, la mit en pleine déroute et continua sa marche en recommandant aux siens de ne pas se débander et d'avoir toujours l'œil au guet.

Bientôt après on vit arriver les députés tlaxcallans, chargés de jouer la comédie arrangée par le sénat, de souhaiter la bienvenue à Cortès et de lui déclarer que la république était complétement étrangère à ce qui venait de se passer. Le général eut l'air convaincu de leur franchise et de leur bon vouloir, mais il ordonna aux siens de redoubler de précautions. La contrée dans laquelle s'avançaient les Espagnols était montueuse, hérissée de rochers, entrecoupée de ravins et de précipices. Ils se trouvaient engagés dans un étroit défilé, lorsqu'ils virent arriver à eux deux des députés totonaques envoyés précédemment à Tlaxcalla. Ces hommes racontèrent, les yeux baignés de larmes, qu'on les avait emprisonnés dans une cage de bois et qu'on allait les sacrifier aux dieux, lorsqu'ils avaient réussi à s'échapper [1].

Au sortir du défilé (2 septembre 1519), nos hardis aventuriers se trouvèrent en face de l'armée commandée par Xicotencatl fils. Elle était disposée sur les collines environnantes, et elle engagea immédiatement l'action par une volée de traits accompagnée de hurlements affreux [2]. Cortès s'assura l'avantage en faisant de larges trouées dans ces masses vivantes; épouvantés par les effets de l'artillerie, les Indiens se retirèrent, mais en bon ordre et en emportant leurs blessés [3]. Le général ne les poursuivit pas; il alla prendre ses quartiers pour quelques jours dans un *teocalli* bâti au sommet d'une colline voisine, nommée Tetzcoatzinco (c'est-

[1] Clavigero n'admet pas la vérité du récit des deux envoyés.

[2] Cortès estime cette armée à 100,000 hommes, Bernal Diaz à 40,000; d'autres historiens seulement à 30,000.

[3] Les Espagnols n'eurent qu'un mort et quinze blessés.

à-dire : *lieu de l'eau divine*), et où il eut le bonheur de trouver d'abondantes provisions.

Cette première bataille avait fait comprendre à Fernand que les Tlaxcaltèques étaient de courageux adversaires, et qu'en les attachant à sa fortune il augmenterait considérablement ses chances de succès. Espérant les gagner, il leur fit à plusieurs reprises de nouvelles propositions de paix; elles furent toutes repoussées avec une arrogance inouïe. Se flattant de les rendre plus traitables en leur faisant sentir sa puissance, il ravagea leur territoire, leurs villages et leurs métairies, mais l'orgueil des fiers républicains ne fléchit pas. Xicotencatl fit porter à Fernand un message de la teneur suivante : « Les étrangers que la mer a vomis de son » sein peuvent, s'ils le veulent, se rendre dans notre capitale » pour être sacrifiés aux dieux et servis dans un festin » sacré. J'irai d'ailleurs leur parler moi-même demain. »

En même temps, pour prouver aux Espagnols qu'il ne voulait pas les affamer, il leur envoya une ample provision de maïs, de volailles et de cerises, en les engageant à se bien nourrir afin qu'ils fussent plus dignes d'être offerts aux divinités et bons à manger.

La cruelle déclaration du chef tlaxcallan consterna les Espagnols. Cortès dissimula l'impression qu'il en ressentit et questionna adroitement les envoyés pour avoir des détails sur Xicotencatl et son armée. « Il apprit, dit Bernal Diaz, que nous aurions devant nous, le jour suivant, cinquante mille[1] hommes, divisés en cinq corps, que l'étendard du général en chef était un grand oiseau blanc aux ailes déployées, que chacun des cinq corps d'armée avait son signe particulier, porté par les caciques, à la manière de la noblesse de Castille. Lorsque nous eûmes entendu ces choses, nous réfléchîmes que nous étions des êtres mortels, et comme tous les hommes, craignant la mort, nous nous

[1] Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl dit cent cinquante mille.

préparâmes à la bataille en nous confessant à nos révérends pères, qui furent occupés toute la nuit à ce saint office. »

Le 5 septembre 1519 toute l'armée communia à la messe que le père Olmedo célébra au point du jour. Puis Cortès prit ses dernières dispositions. Laissons encore parler Bernal Diaz, l'un des principaux héros de la journée.

« Les arbalétriers et les porteurs de mousquet, dit-il, reçurent l'ordre de tirer alternativement, de façon à être toujours occupés. On enjoignit aux soldats de frapper de la pointe de leurs épées et de percer de part en part, aux cavaliers de charger à demi-vitesse de cheval, de diriger les lances aux yeux de l'ennemi, et de courir au milieu des masses sans s'arrêter. On confia la garde de notre bannière à quatre guerriers d'élite, et notre petite troupe se mit en marche. Nous n'avions pas fait un quart de lieue lorsque nous aperçûmes l'armée ennemie; elle s'étendait à plus de deux lieues dans toutes les directions et s'avançait au son bruyant de ses instruments de guerre.

» Presque tous les hommes qui composaient notre bataillon étaient malades ou blessés. Nous avions devant nous de féroces adversaires, résolus à nous anéantir, soit en nous tuant sur place, soit en nous sacrifiant à leurs fausses divinités. Bientôt une volée de flèches, de pierres, de dards couvrit la terre ; quelques hommes sans défense furent atteints, quelques armures percées; puis les Tlaxcallans s'avancèrent, se prirent corps à corps avec nos soldats, et s'encouragèrent à frapper en poussant de grands cris. Notre artillerie et notre mousqueterie répondirent à cette attaque sauvage. Ce fut un terrible feu. L'infanterie aussi fit merveille; elle parvint à rompre ces masses à grands coups d'estoc; la cavalerie pénétra ensuite dans les trouées faites, et chargea avec une telle vigueur, qu'après Dieu c'est à elle que nous dûmes la victoire. Pendant un moment, je vis notre bataillon presque rompu, et malgré tous ses efforts,

Cortès ne parvenait pas à le rallier. Nos bonnes épées firent ce miracle.

» Les fautes des ennemis nous sauvèrent; grâce à l'épaisseur de ses lignes, nos volées de canon y firent un épouvantable carnage. Étant très-entassés, les Tlaxcallans ne pouvaient se mouvoir et s'étendre sans confusion : il en résulta que quelques-uns de leurs corps ne purent donner et restèrent spectateurs du combat. La désunion était d'ailleurs dans leurs rangs et nous servit à souhait. Xicotencatl avait insulté le fils d'un seigneur chichimèque qui commandait les vassaux de son père, à propos de sa conduite dans les précédentes rencontres. Le Chichimèque, exaspéré, proposa à son adversaire un combat singulier, et sur le refus du général en chef, il quitta le champ de bataille avec sa troupe et entraîna dans sa défection les hommes d'un autre cacique. Cependant l'ennemi tint encore, il revint même plusieurs fois à la charge. Enfin l'expérience qu'il fit de nos armes et plus encore la miséricordieuse protection de Dieu nous sauvèrent. Les Tlaxcallans, voyant leurs principaux chefs tués, et ayant perdu un grand nombre de leurs soldats, se retirèrent en enlevant leurs morts et leurs blessés avec tant de promptitude que nous n'en vîmes pas un seul. Notre cavalerie, épuisée de fatigue, ne les poursuivit pas longtemps, et nous revînmes dans notre camp après une lutte acharnée de quatre heures; nous n'avions perdu qu'un homme, mais soixante-dix des nôtres et tous nos chevaux étaient blessés. Nous chantâmes un *Te Deum* en actions de grâces, et nous enterrâmes notre mort dans une espèce de caverne écartée, afin que l'ennemi ne pût pas le découvrir.

» Après notre victoire nous ne pûmes prendre le repos dont nous avions besoin, car nous avions affaire à des adversaires entreprenants. Il fallait donc rester sur le qui-vive : nous étions sans vivres, nous n'avions pour panser nos blessés qu'un peu de graisse humaine, et le vent glacé qui nous venait de la montagne ajoutait à notre misère. »

Le récit de Bernal Diaz fait connaître la situation critique dans laquelle se trouvaient les vainqueurs ; celle des vaincus n'était guère meilleure. La rentrée à Tlaxcalla de Xicotencatl et de son armée y causa un effroi général. Les habitants de la capitale commencèrent à ajouter foi à tout ce qu'on leur avait dit précédemment des Espagnols ; les armes n'avaient pu entamer les corps bardés de fer de ces guerriers redoutables, nul d'entre eux n'était tombé en leur pouvoir : ils en conclurent que c'étaient des êtres surnaturels, que les divinités seules pourraient vaincre ; Xicotencatl consulta le grand prêtre du dieu Camaxtli, et lui demanda ce qu'il fallait faire pour arriver à les détruire. Le chef du sacerdoce lui répondit que ses ennemis étaient fils du soleil et invincibles durant le jour, alors que leur père luit à l'horizon, mais que durant la nuit et privés de l'influence de la chaleur qui leur avait donné la vie, ils perdaient leurs forces et devenaient semblables au reste des mortels.

Cette réponse fut reçue comme un oracle infaillible, et malgré le souverain mépris que les Tlaxcallans avaient pour les attaques nocturnes, ils résolurent de déroger en cette occasion à leurs habitudes. Xicotencatl, voulant avoir d'abord des informations précises sur la manière dont le camp espagnol était disposé, envoya à Cortès cinquante espions chargés de vivres, de présents et de feintes propositions de paix. Mais Fernand, informé des intentions réelles de ces émissaires par l'un des capitaines de Cempoallan nommé Tioc, les fit arrêter et les menaça du dernier supplice s'ils ne lui découvraient pas la vérité. La peur les fit parler, ils crurent le général doué du pouvoir de deviner leurs pensées, et firent des aveux complets. On coupa les mains à sept d'entre eux, et on les chargea d'aller dire aux Tlaxcallans qu'un supplice semblable serait infligé à tous les espions dont on parviendrait à s'emparer.

L'attaque projetée eut lieu la nuit suivante. Dix mille hommes se mirent en marche sous la conduite de Xicoten-

catl. Mais les Espagnols étaient sur leurs gardes, et ne quittaient pas leurs armes, même pour dormir. Les sentinelles aperçurent des ombres nombreuses qui s'avançaient en se glissant sous les broussailles, elles donnèrent l'alarme : en un instant toute la troupe fut sur pied : Cortès s'élança à la rencontre des assaillants avec sa cavalerie, et tomba sur les plus avancés, qui s'enfuirent sans s'arrêter, ou se cachèrent dans les champs de maïs. Les Tlaxcallans, qui, sur la foi de leurs prêtres, avaient cru marcher à une victoire certaine, éprouvèrent une inexprimable terreur en se voyant découverts. Le bruit des clochettes qui garnissaient le poitrail des chevaux et l'arrivée des espions mutilés augmentèrent leur effroi ; ils se débandèrent dans toutes les directions, sans coup férir. Xicotencatl lui-même se réfugia précipitamment à Tlaxcalla, fit convoquer le grand conseil, et s'avoua vaincu. Maxicatzin profita de la circonstance pour rallier à sa politique pacifique les principaux membres du sénat, et pour les engager à envoyer au vainqueur une députation, composée de quelques-uns des principaux membres des quatre tribus, et chargée de traiter avec lui.

Cortès de son côté, voyant ses soldats fatigués, parfois même découragés, et étant plus désireux que jamais de compter des amis parmi les indigènes, envoya porter à la république de nouvelles propositions de paix.

Tandis que ses envoyés se rendaient à Tlaxcalla, une ambassade composée de six des plus nobles personnages de l'empire de l'Anahuac et d'une suite de plus de deux cents personnes arriva au *teocalli* où il s'était momentanément établi. Cette ambassade venait de la part de Montézuma afin de tenter un dernier effort ; elle était chargée d'immenses trésors. Les étonnantes victoires de cette poignée d'étrangers, le démembrement de l'empire, dont plusieurs provinces venaient de se détacher pour se donner aux nouveaux venus, avaient mis le comble aux angoisses de l'infortuné

monarque. Il faisait engager Cortès à rebrousser chemin et à se soustraire aux dangers qu'il courrait à Mexico de la part d'une populace furieuse ; si le général cédait, le souverain de l'Anahuac consentait à se reconnaître tributaire du roi d'Espagne. Fernand renouvela froidement sa précédente réponse, et dit que les ordres de son maître, auxquels il ne pouvait se soustraire, l'obligeaient à se rendre à la capitale. Puis il engagea les ambassadeurs à passer quelques jours au camp pour se reposer de leur longue marche.

Ils furent témoins le jour suivant de l'arrivée des envoyés tlaxcallans; Xicotencatl, le courageux adversaire des Espagnols, marchait à leur tête. C'était un grand et robuste jeune homme, de mâle contenance. Il prit la parole, après avoir courtoisement salué le général. Loin de songer à excuser sa précédente hostilité, il en prit seul la responsabilité, puis il ajouta que Tlaxcalla, après avoir éprouvé si cruellement la valeur des hommes de l'Orient, serait aussi fidèle à l'alliance qu'elle allait contracter qu'elle avait été acharnée au combat; mais qu'ayant toujours lutté pour son indépendance, elle suppliait qu'on ne la livrât pas aux Mexicains, ses mortels ennemis. Il finit en disant à Cortès que, pour gage de sa parole, il lui livrait en qualité d'otages les nobles seigneurs de sa suite, lesquels resteraient en son pouvoir tant qu'il le jugerait à propos.

Fernand répondit qu'il acceptait l'alliance des Tlaxcallans et que, plus tard, ils en comprendraient l'utilité, mais que si jamais ils y devenaient infidèles, il en saurait tirer une vengeance éclatante. Puis il embrassa cordialement Xicotencatl.

La paix fut alors solennellement conclue. Tlaxcalla se reconnut vassale de la couronne de Castille, et s'engagea à soutenir Cortès dans toutes ses expéditions.

La matinée étant peu avancée, le général fit célébrer une messe d'actions de grâces au *teocalli*, converti en une chapelle, à laquelle on donna le nom de *Notre-Dame de la Victoire.*

La conclusion du traité causa une joie universelle, rendue plus vive encore par le désir de narguer les ambassadeurs mexicains, qui en effet en furent irrités au dernier point. On la célébra par des chants, des danses et des réjouissances publiques. Cette alliance, à laquelle les Tlaxcallans restèrent toujours fidèles, peut être considérée comme le point de départ de l'asservissement de l'Amérique centrale à l'Espagne.

A partir de ce moment, l'abondance régna au camp des Européens; leurs nouveaux amis venaient en foule le visiter et y porter des provisions. Plusieurs députations du sénat de la république s'y rendirent également pour offrir à Cortès de riches présents en or et en pierreries, et le supplier de céder au désir de ses alliés, et de prendre ses quartiers dans leur ville. Les ambassadeurs mexicains s'efforcèrent en vain de l'en dissuader en lui répétant que cet empressement cachait quelque dessein perfide; il fixa le 23 septembre pour y faire son entrée. Avant le départ le père Olmedo chanta encore une fois la messe et bénit la foule. Ensuite l'armée se mit en mouvement; six lieues la séparaient de la capitale; ce fut une marche triomphale, toute la population des environs s'était portée sur son passage.

Tlaxcalla était une des villes les plus remarquables et les plus populeuses de l'Amérique. Ses vastes faubourgs, ses magnifiques jardins, ses collines couvertes de temples et de palais, ses pyramides, ses maisons blanches aux terrasses fleuries, ses bains publics, son vaste marché abondamment approvisionné en toutes choses, l'ordre qui y régnait, causèrent un inexprimable étonnement aux Espagnols. Cortès dans ses lettres met cette cité au-dessus de Grenade la superbe. Toute la seigneurie vint à sa rencontre. La ville avait un air de fête, de tous côtés s'élevaient des arcs de triomphe en verdure, les rues étaient jonchées de fleurs. Les repas et les réjouissances durèrent huit jours; l'énergie du capitaine sut maintenir une discipline sévère parmi ses soldats, au milieu des ovations dont ils étaient l'objet.

Cortès espérait en finir avec le culte des idoles à Tlaxcalla comme il avait fait à Cempoallan, et imposer le christianisme à ses nouveaux amis; le père Olmedo modéra ce zèle trop ardent, et démontra au général que les moyens violents n'opèrent jamais de conversions durables et que la force brutale ne donne pas la foi. Cependant des discussions religieuses s'engagèrent : les Tlaxcallans consentaient à admettre le Dieu des chrétiens, mais ils ne voulaient pas renoncer à leurs anciennes divinités protectrices, de crainte de paraître ingrats. Fernand exigea au moins l'abolition légale des sacrifices humains, et fit ériger une chapelle catholique dans le palais qui lui avait été assigné comme demeure. Les historiens contemporains et les témoins les plus dignes de foi rapportent unanimement que l'exaltation de la croix dans cette chapelle fut accompagnée de circonstances miraculeuses. Au moment où on l'élevait, on vit apparaître au ciel, du côté de l'orient, une nuée lumineuse qui s'abaissa doucement vers le signe sacré de notre rédemption et y resta constamment visible pendant quatre années[1]; en même temps, on entendit des cris lamentables dans les temples des fausses divinités, plusieurs des idoles les plus révérées se brisèrent; et à partir de ce moment les oracles de Tlaxcalla restèrent muets.

La première messe célébrée à la chapelle attira un immense concours d'indigènes. Plusieurs d'entre eux ne tardèrent pas à demander le baptême; dans le nombre se trouvaient les filles de quelques-unes des plus nobles maisons du pays. Ces dernières épousèrent bientôt après des officiers espagnols; différentes familles issues de ces mariages existent encore.

[1] Les prêtres des idoles firent souvent d'inutiles efforts pour abattre la croix; les Tlaxcallans, étonnés de ce prodige, prirent l'habitude de s'agenouiller lorsqu'ils la voyaient et d'avoir recours à elle dans leurs nécessités. Ils avaient d'ailleurs déjà adoré précédemment un signe presque semblable sous le nom de *tonacaquahuitl,* ce qui signifie l'*arbre de la nourriture.*

Cependant les députations de la république de Huexotzinco et des villes et États du voisinage arrivaient en foule pour présenter leurs hommages à Cortès, et se reconnaître vassales de la couronne de Castille. Les ambassadeurs de Montézuma, témoins de cet empressement, qui amoindrissait de plus en plus les États de leur maître, en éprouvaient un profond désespoir.

Toutefois la cité sainte de l'Anahuac, Cholullan, la ville de Quetzalcohuatl, demeura étrangère au mouvement général.

Cortès avait résolu de la traverser pour se rendre à Mexico. Les ambassadeurs de Montézuma l'y poussaient, espérant que les Cholullèques massacreraient les Espagnols; les Tlaxcallans, au contraire, redoutant quelque perfidie, cherchaient à l'en dissuader. Décidé à ne pas renoncer à son dessein, le capitaine général fit demander à Cholullan, par des députés indigènes, l'autorisation d'y passer; elle lui fut refusée d'abord avec beaucoup de hauteur; mais les Cholullèques ne tardèrent pas à changer d'avis : ils firent savoir aux Espagnols qu'ils les recevraient; et en même temps les magistrats locaux mirent la ville en état de siége, afin d'écraser à l'improviste Fernand et son armée pendant qu'ils y séjourneraient.

Cependant un espion tlaxcaltèque, ayant découvert les projets de la seigneurie de Cholullan, en fit part à Cortès; cela ne l'arrêta pas; il se borna à recommander le plus profond secret à celui qui l'avait informé. Après trois semaines de séjour à Tlaxcalla, il se mit en marche, suivi de cinquante mille hommes de troupes alliées. Les magistrats de Cholullan vinrent à sa rencontre avec tous les dehors de l'amitié et du respect, et lui déclarèrent qu'ils se reconnaissaient vassaux du roi d'Espagne. Fernand feignit d'être dupe de ces protestations, fit prendre acte de la déclaration de vasselage par le notaire de l'armée, et entra dans la cité sainte du nouveau monde, après avoir congédié les Tlaxcallans; il n'en garda que six mille, qui campèrent en dehors de la

ville, les Cholullans l'ayant prié de ne pas les introduire dans leurs murs, à cause de la grande inimitié qui régnait entre les deux peuples.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Cholullau. — Trahison des Cholullèques, alliance avec eux. — Suite du voyage des Espagnols. — Arrivée à Mexico.

Chollulan[1], fondée par Ceacatl-Quetzalcohuatl, capitale de son second empire, située dans une plaine fertile, bien arrosée et cultivée avec soin, se composait de six immenses quartiers comptant vingt mille maisons; il y en avait un pareil nombre dans ses faubourgs, qu'entrecoupaient de superbes jardins. De beaux palais bordaient ses larges rues. Elle comptait quatre cents temples, tous flanqués de tours coniques, ornées de sculptures et surmontées de mâts et de banderoles. Une très-vaste pyramide, bâtie à l'époque de la première civilisation américaine, portait à son sommet le temple de Quetzalcohuatl. Malgré l'horreur que ce roi divinisé avait témoignée pour les sacrifices humains, les horribles coutumes mexicaines avaient prévalu à Chollulan, et on y immolait tous les ans un grand nombre de prisonniers de guerre et plus de six mille petits enfants.

Cholullan était le lieu de pèlerinage le plus célèbre de l'Amérique centrale, l'objet de la vénération des peuples et des rois, la ville représentant l'antique civilisation toltèque. Les rois eux-mêmes quittaient leurs États pour visiter cette auguste cité; tous, ils possédaient à Cholullan des palais destinés à héberger les pèlerins de leurs familles; et à côté de ces palais, ils avaient fait construire aussi des sanctuaires en l'honneur des divinités de leurs pays respectifs, afin de

[1] Quelques auteurs écrivent *Chololan*, d'autres *Cholulla*.

les placer ainsi sous la protection du grand dieu de l'air, Quetzalcohuatl.

Le commerce et l'industrie de cette populeuse cité s'étaient prodigieusement développés, grâce au respect général qu'inspirait son caractère sacré. Ses marchands, divisés en puissantes corporations, envoyaient dans toutes les directions de nombreuses caravanes; ses habitants fabriquaient de moelleux tissus de coton, de poil de lièvre et de lapin, aux couleurs brillantes et variées; des poteries du grain le plus pur, ornées de charmantes peintures; des ouvrages d'orfévrerie, de joaillerie et d'écaille, dont le fini précieux causa l'étonnement de Charles-Quint et de sa cour. Chollullan possédait également un théâtre célèbre; on vantait en tous lieux sa musique, ses ballets, ses pièces tant sérieuses que bouffonnes. Son gouvernement était une aristocratie républicaine, dans laquelle les prêtres jouaient le rôle principal.

Cortès, reçu avec tous les dehors de la courtoisie, avait été logé dans un beau palais, éloigné cependant des principales voies de communication. Au bout de trois jours, les égards qu'on lui témoignait diminuèrent sensiblement, et on cessa même de porter des vivres aux Espagnols. Le Tlaxcaltèque qui avait donné au capitaine le premier avis des projets des Chollullans vint le retrouver avec sept de ses compatriotes. Ces hommes lui annoncèrent qu'un mouvement se préparait; que des chausse-trapes avaient été établies dans les rues du voisinage; que de grands amas d'armes se trouvaient dans plusieurs maisons; qu'on avait fait sortir de la ville les femmes et les enfants des citoyens les plus notables, et qu'enfin on venait de sacrifier, dans le grand temple de la ville, trois petits garçons et trois petites filles, afin de s'assurer la protection des dieux.

Cortès ne tarda pas à recevoir la confirmation de ces sinistres nouvelles. Marina, sa fidèle amie, avait fait la connaissance d'une des dames les plus haut placées de Chollullan, et celle-ci s'était aussitôt prise pour elle de la plus

vive tendresse. Un jour les deux femmes se trouvaient seules ensemble; la Cholullane engagea vivement sa nouvelle amie à ne pas rester davantage avec les étrangers cruels, enfantés par le soleil dans un jour de colère, ennemis du pays et de ses dieux. Et comme Marina gardait le silence, son interlocutrice insista plus vivement, et s'écria : « Je veux vous sauver, car apprenez que pas un de vos Espagnols ne sortira vivant de la cité du grand Quetzalcohuatl; toutes nos rues sont barricadées et coupées de fossés recouverts de terre; des pierres et des traits sont entassés sur les plates-formes de nos temples; vingt mille Mexicains, rassemblés autour de la ville, tomberont à un signal convenu sur les hommes de l'Orient et sur leurs alliés. Nos prêtres, qui jamais ne se trompent, nous promettent la victoire et excitent l'ardeur de nos guerriers. Songez donc à vous! »

Marina, fine et rusée, eut l'air d'hésiter, et sut composer son visage de manière à ne pas laisser voir ce qui se passait au fond de son cœur; mais, après avoir pris congé de sa confidente, elle s'empressa d'aller rendre compte de la conjuration à Cortès.

Fernand, comprenant l'imminence du danger, se décide aussitôt à prévenir ses ennemis et à les frapper de terreur par une vengeance terrible. Instruite par lui, Marina attire chez elle la dame cholullane et quelques prêtres; le capitaine les force à lui dévoiler toutes les ramifications du complot, et les garde prisonniers. Puis, sous divers prétextes, il fait venir au palais qu'il habite les chefs de la république et les principaux habitants de la ville; lorsqu'ils sont réunis, il leur annonce que son départ est fixé au jour suivant, et leur demande s'ils n'ont pas à se plaindre de ses soldats. Les Chollullans répondent négativement, protestent de leur dévouement envers leur hôte, et lui annoncent qu'au point du jour ils lui amèneront une escorte chargée de l'accompagner. Cortès continue à dissimuler; mais après avoir congédié les indigènes, il réunit ses officiers et leur fait part de ce qu'il

a découvert. L'ordre est expédié aux six mille Tlaxcallans campés hors de la ville d'y pénétrer à l'heure du lever du soleil, et de massacrer tous les hommes des trois quartiers dévoués à Montézuma, lorsqu'un coup de mousquet leur en donnera le signal.

Au moment où le jour paraît, l'escorte promise et les quarante principaux citoyens de Cholullan arrivent au palais occupé par les Espagnols. Fernand les fait entrer dans la cour intérieure, met des sentinelles à toutes les portes pour les empêcher de fuir, puis, monté sur son cheval de bataille, il se place au milieu d'eux, leur rappelle qu'il est venu à Cholullan en ami, leur déclare qu'il a connaissance de leurs lâches projets, et leur reproche leur perfidie dans un discours violent que Marina leur traduit.

Frappés de stupeur, les Cholullèques ne songent pas à nier leur trahison; ils se bornent à dire : « Voyez comme ces dieux blancs savent toutes choses! » Toutefois ils accusent les ambassadeurs de Montézuma d'être les premiers auteurs du complot, et de les avoir excités à tuer les étrangers pour plaire à ce prince. Cortès, convaincu de la vérité de cette accusation, feint de ne pas y ajouter foi, parce que son intérêt lui commande d'avoir l'apparence de se rendre en ami à Mexico. Se tournant vers les ambassadeurs, il s'écrie d'un air courroucé : « Ces malheureux vous imputent leur forfait et veulent charger votre roi, mais je saurai châtier cette ville perverse comme elle le mérite; je prends le ciel à témoin que c'est elle qui me met les armes à la main. »

Après avoir prononcé ces paroles, il donne le signal convenu. Les Tlaxcallans, qui nourrissent une haine héréditaire contre les Cholullèques, se précipitent dans la ville. Ces derniers, pris à l'improviste, ne songent d'abord pas à se défendre; mais, reprenant bientôt leurs esprits, ils se rallient, se forment en masses serrées, et résistent à l'ennemi avec un grand courage. La mêlée est épouvantable. Enfin l'artillerie et les chevaux aidant, la victoire se déclare pour les

assaillants. Les corps de six mille Cholullèques jonchent les rues. Les Espagnols mettent le feu au grand temple de Quetzalcohuatl; la fleur de la noblesse et du sacerdoce, qui s'y était réfugiée, périt avec ce somptueux édifice. Le pillage suit la victoire; les Espagnols recueillent d'immenses trésors en métaux précieux et en pierreries; ils abandonnent à leurs alliés les étoffes, les plumes, le maïs, le sel, etc., et ceux-ci se montrent fort satisfaits du partage.

Après le carnage, on publia un pardon général. Cholullan conclut la paix et renouvela son acte de vasselage vis-à-vis du roi d'Espagne. Les femmes, les enfants et les vieillards rentrèrent; on débarrassa les rues des cadavres; la cité reprit bientôt son aspect accoutumé; le nombre de ses habitants ne semblait même pas diminué. Dans les journées suivantes, on vit arriver les députés d'une foule de villes et de seigneuries, qui s'empressèrent de faire leur soumission. Cortès obtint de tous ses nouveaux alliés l'abolition légale des sacrifices humains. Il profita de l'influence qu'il exerçait pour établir la bonne intelligence entre les Tlaxcallans et les Cholullèques, et pour réunir sous ses drapeaux deux peuples si longtemps ennemis.

Les ambassadeurs mexicains, toujours présents à Cholullan, envoyèrent un des leurs à Montézuma pour l'informer de toutes ces défections. Ce prince, livré à la plus poignante douleur, multipliait les sacrifices pour se rendre les dieux propices, et avait recours aux enchantements et aux oracles; mais ceux-ci faisaient de sinistres prédictions et annonçaient la ruine prochaine de l'empire.

La joie que ses récents succès faisaient éprouver à Cortès fut troublée par une fâcheuse nouvelle : il apprit que le seigneur de Nauhtlan[1] s'était jeté, par ordre de Montézuma, sur les Totonaques; que ceux-ci avaient réclamé le secours de la garnison espagnole de la Vera-Cruz; qu'Escalante, en

[1] L'Almeria des Espagnols, à trente-six milles au nord de la Vera-Cruz.

repoussant les Mexicains, avait été blessé à mort avec sept de ses gens, et qu'on avait envoyé en trophée à Montézuma la tête d'un huitième Espagnol tombé vivant aux mains de l'ennemi. Fernand ne fit part à personne de ce déplorable message, de peur de décourager ses soldats, qui avaient besoin de toute leur énergie pour ne point faiblir dans leur difficile entreprise.

Montézuma envoya encore deux ambassades à Cortès; l'une l'engageait à venir à Mexico[1], l'autre à s'en éloigner; elles étaient les interprètes des perplexités du monarque et des incertitudes des membres de son conseil, dont les uns persistaient à vouloir qu'on reçût les terribles étrangers, les autres qu'on les repoussât à tout prix, quand bien même l'emploi de la force deviendrait nécessaire. Cédant aux avis des derniers, le roi commençait à faire des préparatifs, réunissait aux environs de Mexico ses troupes les plus fidèles, veillait à ce que ses arsenaux fussent abondamment pourvus, et organisait les moyens de défense de la capitale, afin de la mettre en état de résister si les Espagnols voulaient user de violence.

Cependant les envoyés mexicains qui étaient venus trouver Cortès avant son entrée à Tlaxcalla n'avaient pas quitté Chollulan. Voyant qu'ils ne pouvaient empêcher le général de partir pour Tenochtitlan, ils eurent recours à la ruse, et lui indiquèrent un chemin qui, large et ouvert au commencement, aboutissait à des passages dangereux et à des précipices infranchissables. Mais une heureuse circonstance favorisa notre héros et lui fit éviter ce guet-apens.

On apercevait de Chollulan le volcan Popocatepetl, le géant du nouveau monde; sa cime immense s'élevait dans la région

[1] Le roi envoya cette ambassade à Fernand pour se disculper d'avoir pris part à la trahison de Chollulan; il lui faisait dire qu'il était son véritable ami, qu'il l'attendait avec impatience et lui préparait la meilleure réception. Les députés remirent au général, de la part de Montézuma, un présent en étoffes et en vivres et six coqs sauvages en or massif richement ciselés.

des nuages avec son manteau de neiges éternelles; c'était le premier objet que dorait le soleil du matin et le dernier sur lequel s'arrêtaient les rayons du couchant; il était en pleine activité à l'époque de l'invasion, et lançait d'immenses gerbes de flammes et des tourbillons de fumée, avec un bruit formidable. Cortès ayant questionné les indigènes au sujet de ces phénomènes, ils lui répondirent qu'on ne pouvait arriver au sommet de la montagne, et lui débitèrent à ce propos une foule d'histoires effrayantes. La tradition du pays représentait le Popocatepetl comme le séjour des réprouvés, et ajoutait que les tortures auxquelles ils étaient condamnés, dans leur prison de feu, occasionnaient les convulsions effroyables et les mugissements qui accompagnaient les éruptions.

Ces légendes, qui environnaient la montagne d'une mystérieuse horreur, et qui empêchaient les Indiens de la gravir, inspirèrent à quelques cavaliers espagnols le désir de tenter l'aventure. Cortès les encouragea dans ce dessein, afin de prouver à ses alliés que l'audace castillane ne reculait devant aucun danger. Diégo Ordaz, l'un de ses capitaines, entreprit donc l'ascension, en compagnie de neuf Espagnols. Quelques Tlaxcallans, enhardis par leur exemple, se joignirent à eux.

Nos aventuriers eurent à lutter avec d'effroyables difficultés. Des forêts presque inpénétrables tapissaient la base de la montagne. Elles s'éclaircirent à mesure qu'on avançait, et dégénérèrent peu à peu en une végétation rabougrie; celle-ci disparut à son tour après qu'on fut parvenu à une hauteur de treize à quatorze mille pieds. Les Tlaxcallans, qui avaient tenu bon jusque-là, effrayés par les bruits souterrains du volcan, abandonnèrent leurs compagnons. La route que ceux-ci suivaient alors offrait une surface de sable volcanique vitrifié, parsemée d'énormes débris de lave aux formes fantastiques. Un rocher gigantesque, ayant au moins cent cinquante pieds de hauteur perpendiculaire,

les obligea à faire un grand détour. Bientôt ils arrivèrent à la région des neiges perpétuelles, où ils avaient peine à prendre pied sur la glace, où un faux pas pouvait les faire rouler dans des abîmes sans fond; en même temps la respiration devenait si pénible dans ces régions élevées, que chaque effort était accompagné de douleurs aiguës dans la tête et dans les membres. Les Espagnols continuèrent cependant d'avancer jusque vers le cratère, mais d'épais tourbillons de fumée, une pluie de cendres et d'étincelles, vomis du sein du volcan et chassés sur la croupe de la montagne, faillirent les aveugler et les étouffer, et les obligèrent à battre en retraite. Cette expédition frappa les naturels de stupeur, en leur prouvant que les périls les plus mystérieux et les obstacles les plus formidables n'étaient qu'un jeu pour les hommes blancs[1].

Elle avait eu d'ailleurs un résultat fort important. Arrivé à la cime du Popocatepetl, Ordaz avait découvert la vallée de Mexico et le passage le plus praticable pour y arriver.

Fernand, ravi du rapport que lui fit son lieutenant, se décida à prendre la voie qu'il lui indiquait. On était au mois d'octobre; il y avait quinze jours que les Espagnols se trouvaient à Cholulla.

Ils se mirent en route suivis de quelques milliers de Totonaques, de Tlaxcallans et de Cholullèques.

La troupe eut à affronter d'épouvantables ouragans et des tourbillons de neige pour traverser les défilés des hautes cordillères qui entourent le plateau aztèque. Au sortir d'une sombre gorge, les Espagnols découvrirent une perspective qui leur fit oublier toutes leurs fatigues[2]. La vallée de Mexico ou de Tenochtitlan se déroulait devant eux avec ses vastes lacs, ses bois, ses plaines cultivées et ses cités

[1] Une relation de l'ascension au Popocatepetl fut transmise à Charles-Quint; en mémoire de cet exploit, ce prince autorisa la famille d'Ordaz à porter dans ses armes un volcan enflammé.

[2] Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, liv. III, ch. VII.

étincelantes. La pureté extrême de l'air donne dans ces hautes régions à tous les objets une netteté de contours, une fraîcheur de teintes incomparables. Aux pieds des conquérants s'étendaient de nobles forêts de cèdres, de sycomores et de chênes; plus loin ils voyaient des champs de maïs entourés d'aloès, et entremêlés de vergers et de jardins fleuris. Au centre de l'immense bassin étaient les lacs, qui occupaient alors une partie beaucoup plus considérable de sa surface que de nos jours; leurs bords étaient parsemés de villes et de villages; au milieu du panorama s'étalait la Venise des Aztèques, Mexico la superbe, reposant sur les eaux, avec ses tours et ses temples de forme pyramidale. Au-dessus des monuments de la capitale se dressait, sur le mont Chapultepec, la résidence d'été des monarques mexicains, alors déjà couronnée de massifs de cyprès gigantesques, qui projettent aujourd'hui encore leur ombre sur la plaine. Dans un lointain vaporeux, au delà des eaux bleues du lac, on apercevait Tezcuco, non moins belle que Tenochtitlan; et plus loin encore, la sombre ceinture de montagnes porphyriques aux sommets inégaux, qui formaient en quelque sorte le cadre de cet incomparable tableau.

De nos jours ces lieux enchanteurs ont subi de tristes changements; les forêts majestueuses ont été abattues; la terre, sans abri contre les brûlantes ardeurs du soleil, est en beaucoup d'endroits frappée de stérilité; les eaux se sont en partie retirées, laissant autour d'elles une large et aride plage blanchie par les incrustations salines; la plupart des villes et des villages, si nombreux autrefois dans la vallée de l'Anahuac, sont tombés en ruines, la désolation en un mot a mis son sceau sur tout le paysage, et cependant il fait éprouver encore au voyageur un sentiment de ravissement.

Cortès fut saisi du plus vif enthousiasme en contemplant cette splendide nature; c'était pour lui la terre promise; il

y pénétra hardiment, ne doutant plus du succès de sa colossale entreprise, commencée avec de si faibles moyens.

A mesure que les Espagnols avançaient dans le pays, les députés des villes et des seigneuries venaient porter au général leurs plaintes contre les Mexicains, se déclarer ses alliés, et lui offrir de prendre ses quartiers dans leurs murs.

Un soir les envahisseurs firent halte à la petite ville d'Ayotzinco, bâtie au bord du lac de Chalco. Au moment où ils se disposaient à en partir, on leur annonça la visite de Cacama, neveu de Montézuma et roi de Tezcuco. Bientôt en effet on vit paraître le cortége royal composé d'une foule de seigneurs acolhuas et mexicains, revêtus de très-riches costumes. Cacama, âgé de vingt-cinq ans, beau, plein de majesté et très-magnifiquement habillé, était porté sur un palanquin d'or massif, qu'ombrageait un dais orné de plumes et de pierreries. Lorsqu'il en descendit, ses serviteurs étendirent des nattes sous ses pieds. Cortès se porta respectueusement à sa rencontre, et ils entrèrent ensemble dans une habitation voisine. Le roi présenta au général de l'or, des pierres fines et trois perles de la plus rare beauté, et l'engagea de la part de Montézuma à rebrousser chemin. Cortès répondit avec courtoisie, mais déclara qu'il irait à Mexico et que rien ne pourrait l'en empêcher. — En ce cas, nous nous reverrons à la cour, répondit Cacama, sans ajouter un mot qui eût pu être interprété dans le sens d'une invitation. Puis il se retira, laissant les Espagnols aussi étonnés de son grand air que de la noblesse de ses manières.

D'Ayotzinco, Cortès se rendit à Iztacpalapan[1], charmante ville de quinze mille âmes environ, et résidence de Cuitlahuatl, frère de Montézuma. Notre héros y fut reçu avec tous les honneurs possibles; son compagnon Bernal Diaz nous a transmis une séduisante description de ce lieu. « On » nous logea, dit-il, dans de magnifiques palais, bâtis en

[1] *La ville blanche.*

» pierre et en bois de cèdre, ayant de très-grandes cours.
» Les appartements étaient garnis de canapés recouverts de
» fine toile de coton, ornée de broderies et de peintures.
» Nous vîmes aussi des maisons neuves, appartenant au
» vice-roi, aussi solidement bâties que les plus belles mai-
» sons d'Espagne, et qui n'étaient pas encore achevées. Après
» avoir examiné ces nobles édifices, nous nous promenâmes
» dans des jardins admirables à voir par la variété des
» plantes aromatiques, par leurs larges allées bordées d'ar-
» bres fruitiers, de rosiers et d'une foule d'autres arbres
» dont j'ignore le nom, et surtout par la quantité d'oiseaux
» au plumage brillant qui y étaient réunis. On y trouvait
» aussi de vastes réservoirs remplis de poissons et sur les-
» quels nageaient des canards, des sarcelles et d'autres
» oiseaux aquatiques particuliers à ces contrées. La ville
» était bâtie sur les bords d'un lac dont les eaux très-lim-
» pides communiquent avec le lac de Mexico, par un canal
» assez large pour livrer passage à de grandes barques. Le
» beau spectacle qui m'entourait me fit croire que j'étais
» dans le paradis terrestre, dans le plus beau jardin de la
» terre. » « A cette époque, ajoute le vieil historien, la ville
» était telle que je le dis, une moitié des maisons était dans
» le lac, l'autre sur terre ferme; aujourd'hui tout est dé-
» truit, ce qui était lac est converti en champs de maïs, les
» Indiens eux-mêmes reconnaissent à peine l'emplacement
» de leurs anciennes demeures. »

En quittant Iztacpalapan, les Espagnols se dirigèrent vers la capitale des Aztèques; ils remarquèrent alors une notable différence dans les dispositions des populations; loin de continuer à se porter à leur rencontre, celles des environs de Mexico prenaient la fuite en voyant venir les hommes barbus.

Le 8 novembre, Cortès et sa troupe arrivèrent à Acachinanco, petite ville forte, entourée d'un double mur en forme de boulevard et située à une demi-lieue de la rési-

dence royale. Mille nobles mexicains, portant les insignes de leur rang, les y attendaient et défilèrent devant eux, en leur faisant le salut usité, consistant à toucher la terre de la main droite et à la porter ensuite à la bouche.

Après cette cérémonie, les Espagnols s'engagèrent sur la grande chaussée de Mexico, pour s'arrêter de nouveau à l'entrée méridionale de la ville, dite entrée de Huitzillan; car on leur avait annoncé que Montézuma et ses collègues, les deux autres rois de l'Anahuac, y viendraient à leur rencontre. Le cortége royal ne tarda pas à paraître. Trois officiers portant des baguettes d'or le précédaient. Les rois venaient au-devant de Cortès, non pas assurément pour lui témoigner leur contentement, mais pour lui donner une preuve de leurs intentions pacifiques. Ils étaient portés sur des palanquins d'or surmontés de dais en plumes vertes, enrichis de pierreries et vêtus avec la dernière somptuosité. Montézuma portait un manteau bleu couvert de perles et de pierres fines; des plumes de quetzal surmontaient sa couronne d'or, relevée en forme de mitre et chargée de pierreries; des courroies tissues d'or retenaient ses sandales de même métal. Devant lui marchaient son premier ministre tenant un faisceau de flèches d'or, et les principaux employés du royaume. Mille seigneurs placés sur deux files s'avançaient pieds nus, la tête baissée, et vêtus uniformément de grands manteaux en toile de coton.

On étendit par terre de magnifiques tapis; le monarque descendit de son palanquin, un bouquet à la main, et s'avança en s'appuyant sur son frère Cuitlahuatl et sur son neveu le roi Cacama. Cortès s'approcha de lui avec respect, et lui passa au cou une chaîne d'or ornée de perles de couleur; il voulut l'embrasser, mais les seigneurs de la suite l'en empêchèrent et ne lui permirent pas même de le toucher. Montézuma, maître de lui-même dans ce moment critique, souhaita à Fernand la bienvenue dans cette ville, où les dieux annonçaient depuis longtemps son

arrivée, et où il désirait le recevoir pacifiquement. Puis chargeant son frère et son neveu Cacama de conduire les Espagnols au palais du roi Axayacatl qu'il leur destinait, il remonta en litière pour s'y rendre de son côté. Nos aventuriers suivirent des yeux le palanquin royal qui s'éloignait dans une très-large rue bordée de somptueux palais. A part les individus qui avaient composé le cortége, on ne voyait personne dans les voies publiques, et un silence de mort régnait dans la cité. Montézuma avait ordonné à la population de ne pas se montrer, pour témoigner ainsi son déplaisir aux audacieux inconnus qui pénétraient malgré lui jusqu'au cœur de son empire [1].

Cortès comprit la leçon, en fut effrayé et fit vœu, s'il se tirait sain et sauf de son entreprise, d'ériger une église au lieu où il se trouvait [2].

Les Espagnols, suivis de quelques bataillons tlaxcallans, étant arrivés au palais d'Axacayatl, y retrouvèrent le roi. Il tira d'une corbeille de fleurs deux colliers de coquillages, ornés chacun de huit écrevisses d'or émaillé, du plus beau travail, les passa au cou de Cortès, puis s'éloigna en promettant de revenir. Bientôt après, de nombreux serviteurs apportèrent un copieux repas.

La demeure assignée aux envahisseurs était de la plus rare beauté; ses sculptures, ses incrustations, ses tentures, ses brillants tapis, les parfums exquis qui embaumaient l'atmosphère, donnaient une haute idée du possesseur de semblables trésors. Il était bâti en un lieu élevé, en forme de forteresse, muni d'une enceinte, de tours, de portes, et tellement vaste que les Espagnols, quelques détachements tlaxcallans et les personnes que le roi attacha à leur service n'en occupaient pas le tiers. Montézuma fit publier l'ordre

[1] Quelques historiens affirment au contraire qu'une foule innombrable de curieux encombraient les rues: nous adoptons la version la plus généralement admise et qui nous paraît la plus authentique.

[2] Il y fit bâtir plus tard l'hospice et l'église de Jesu-Nazareno.

de livrer aux étrangers toutes les provisions dont ils auraient besoin; Cortès, de son côté, prit quelques dispositions militaires, braqua ses canons et recommanda aux siens l'observation de la discipline la plus sévère. Le soir, il fit faire une décharge de son artillerie; ce bruit, les flammes et l'odeur qui l'accompagnaient causèrent autant d'étonnement que de frayeur aux Mexicains.

Le jour suivant, le roi revint au palais d'Axayacatl, et, dès cette seconde entrevue, il ne put se faire d'illusion sur l'insatiable avidité de ses hôtes. Ils avaient dépouillé les appartements de leurs incrustations d'or et de leurs pierreries, les draperies et les mosaïques étaient souillées; la noble demeure semblait avoir été livrée au pillage.

Cortès s'empressa de rendre sa visite à Montézuma. Dans ses lettres, il dit que le palais du souverain de l'Anahuac surpassait infiniment les merveilles de l'Alhambra, par ses escaliers gigantesques, par ses longues galeries et par les objets précieux qui s'y trouvaient réunis.

Marina l'interprète, le père Olmedo et Bernal Diaz accompagnaient le capitaine général. Fernand prit la parole et dit au roi qu'il venait le visiter en qualité d'ambassadeur du plus grand et du plus puissant des monarques de l'Orient, qui voulait être son ami et son allié; puis il entama la question religieuse et s'efforça de faire comprendre au prince mexicain la vérité chrétienne, la vanité du culte des idoles et l'horreur des sacrifices humains et de l'anthropophagie. Montézuma répondit à Cortès qu'il acceptait avec plaisir et reconnaissance l'alliance et l'amitié qu'il lui proposait de la part d'un prince qui descendait sans doute de l'illustre Quetzalcohuatl; quant à la religion, il se renferma dans de vagues généralités. « Je crois, ajouta-t-il, que tous les » dieux sont bons, le vôtre peut être tel que vous le dites sans » faire tort aux miens. Ceux-ci n'ont fait que du bien aux » Mexicains, il y aurait donc de l'ingratitude à les abandonner. »

Pour donner à ses interlocuteurs une haute idée de la puissance d'Huitzilopochtli, il les mena au temple de cette divinité. A la vue des idoles monstrueuses réunies dans le sanctuaire, des cérémonies ridicules ou abominables qui s'y pratiquaient et du sang qui y ruisselait, les Espagnols ne purent dissimuler leur horreur, et Cortès, plein de zèle, s'écria : « Permettez-moi, seigneur, de planter la croix de » Jésus-Christ devant ces images du diable, et vous verrez si » elles sont dignes d'adoration ou de mépris. » En entendant ces mots, Montézuma fit un geste de colère et les prêtres jetèrent des cris de fureur. Ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi les Espagnols trouvaient mauvais qu'on sacrifiât aux dieux des hommes destinés à la mort en raison de leurs crimes ou de leur mauvais succès à la guerre. Le prêtre Olmedo et Bernal Diaz, témoins de ces dispositions, engagèrent le général à attendre un moment plus favorable pour parler de religion.

Toutefois Cortès obtint la promesse qu'on ne servirait plus de chair humaine dans les repas, et l'autorisation de rendre un culte public au vrai Dieu. Il établit une chapelle très-richement ornée dans la salle principale du palais qu'il occupait; et, peu de jours après son arrivée, on célébra pour la première fois le saint sacrifice de la messe dans la capitale de l'Anahuac.

CHAPITRE SIXIÈME.

Captivité de Montézuma dans son palais d'Axacayatl. — Les rois de l'Anahuac se reconnaissent vassaux de la couronne d'Espagne.

Pendant les premiers moments du séjour des Espagnols à Mexico, la plus grande cordialité sembla régner entre Cortès et Montézuma. Le roi, convaincu qu'il avait affaire à l'envoyé du descendant de Quetzalcohuatl, traitait le général en

égal, et le questionnait avec curiosité sur tout ce qui est relatif au gouvernement, aux produits, au commerce et à l'industrie des pays de l'Orient. Fernand, dans ses réponses, s'étendait avec complaisance sur la puissance de son maître Charles-Quint, se disait chargé d'une mission toute pacifique, et cachait ses ambitieux desseins sous les dehors les plus aimables et les plus inoffensifs.

Cependant il était décidé à ne reculer devant aucune difficulté pour faire de l'empire de l'Anahuac le plus magnifique fleuron de la couronne de Castille; mais, malgré le succès qui s'était attaché jusqu'alors à ses pas, il ne se dissimulait pas le danger de sa position. En politique habile, il voulut, avant de rien entreprendre, connaître parfaitement l'immense cité de Mexico-Tenochtitlan, qui comptait alors plus de 300,000 habitants. Il pria donc Montézuma de lui permettre de la visiter en détail, et le roi, qui ne se méfiait plus des Espagnols, s'empressa d'accorder l'autorisation demandée.

La description que nous avons donnée de Tenochtitlan, dans la première partie de ce travail, est tirée des lettres de Cortès, des récits de Bernal Diaz, d'Acosta et de Clavigero; elle nous dispense d'y revenir ici. Nous ajouterons seulement quelques détails tirés d'une des lettres du conquérant à son maître. « La province dans laquelle » est située la capitale du puissant seigneur Montézuma, » dit-il, est tout entourée de montagnes très-hautes, » entrecoupées de précipices. La plaine a environ soixante- » dix lieues de circonférence; elle renferme deux lacs[1] qui » remplissent presque toute la vallée, car, à plus de cin- » quante lieues à l'entour, les habitants naviguent en canots. » L'eau de l'un des lacs est salée, celle de l'autre est douce. » Une petite rangée de montagnes, qui s'élève au milieu de » la plaine, les sépare... Les villes et les villages nombreux

[1] Cortès, lorsqu'il écrivait, ne connaissait pnobablement pas encore les autres lacs du plateau mexicain.

» établis sur les bords des lacs commercent entre eux par » des canots, sans passer par la terre ferme. La grande ville » de Tenochtitlan est fondée au milieu du lac salé, qui a ses » marées comme la mer [1]. Depuis cette ville jusqu'à la terre » ferme, il y a deux lieues de quelque côté qu'on veuille y » entrer; quatre larges digues y mènent, et elles sont faites » de main d'homme... Mexico renferme plusieurs grandes » places qui servent de marché; un de ces marchés, entouré » de portiques, est plus grand que la ville de Salamanque. » Soixante mille acheteurs ou vendeurs s'y trouvent souvent » réunis... On remarque, aux différentes entrées de la ville, » des barrières près desquelles se tiennent des commis » chargés de percevoir des droits imposés sur les marchan- » dises et les objets de consommation. Le peuple y est bien » mieux habillé que dans les autres villes de l'empire. Le » séjour du roi et des grands seigneurs a introduit à Mexico » des habitudes d'élégance et de recherche. La noblesse, en » particulier, y déploie beaucoup de faste, elle se fait porter » en litière dans les rues, avec une suite d'esclaves. Les » mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles d'Espagne... » La police de cette vaste capitale remplit d'étonnement et » semble merveilleuse chez une nation barbare, éloignée » de tous les peuples policés et de la connaissance du vrai » Dieu... »

Les récits des conquérants espagnols sont, en général, empreints de la plus vive admiration, lorsqu'ils parlent des édifices de Tenochtitlan, des magnificences de la cour de Montézuma, du luxe avec lequel ce prince était servi, des jardins royaux et botaniques, des ménageries, des produits de l'industrie aztèque, etc.

Cortès, après avoir pris une connaissance exacte de la capitale de l'Anahuac, saisit mieux les dangers de sa position. Il avait vu, en parcourant les rues avec ses compa-

[1] Cortès a confondu les effets des vents d'est périodiques avec des marées.

gnons, que la population les évitait avec un sentiment de haine mal dissimulée. Il se trouvait dans une cité si étrangement bâtie, qu'il suffisait de couper quelques ponts et quelques digues pour prendre les Espagnols comme dans un piége. Trois ou quatre faibles détachements de leurs alliés indigènes avaient seuls été admis à séjourner dans la ville; les Européens étaient, par conséquent, à peu près seuls au milieu de gens qui semblaient disposés à se jeter sur eux au premier signal.

Les Tlaxcallans qui pouvaient s'aboucher avec le général augmentaient ses perplexités, et ne cessaient de l'exhorter à se défier de Montézuma, de ses promesses et de ses douces paroles. Ils lui répétaient que les égards et les présents du roi cachaient de sinistres desseins, et qu'il avait laissé entrer les Espagnols dans sa capitale, d'après le conseil de ses prêtres, pour pouvoir les immoler tous d'un même coup. Ils ajoutaient enfin que la présence des étrangers causait une vive irritation parmi la noblesse, et qu'elle cherchait le moyen de les anéantir ou de les expulser. La nouvelle que Cortès avait reçue de l'expédition des Mexicains contre les Totonaques, expédition qui lui avait enlevé Escalante, et dont nous avons parlé déjà, et le souvenir des sinistres projets des Cholullèques lui faisaient partager les craintes de ses fidèles alliés, et il reconnaissait qu'un ordre de Montézuma pouvait mettre sur pied tous les habitants de Mexico.

Malgré ce danger évident, Fernand ne renonça à aucun de ses projets; pour détourner le péril qui menaçait les siens, il forma le dessein de s'emparer du monarque et de le conserver en qualité d'otage dans le quartier espagnol. Cependant, avant d'en venir à l'exécution, il crut devoir soumettre son idée à son conseil. Quelques-uns de ses officiers, effrayés des difficultés de l'entreprise, étaient d'avis de conclure un traité avec Montézuma et de s'en retourner à la Vera-Cruz; d'autres, au contraire, se rangèrent de l'avis du général, qui finit par l'emporter.

Fernand fit alors ses préparatifs avec sa perspicacité habituelle. Il désigna Velasquez de Léon, Sandoval, Alvarado, Davila et Lugo, cinq de ses compagnons les plus déterminés et autant de soldats pour l'accompagner au palais; il ordonna à vingt-six autres soldats d'élite de le suivre deux à deux, à quelque distance les uns des autres, comme de simples promeneurs, de manière à ne pas éveiller de soupçons, et il mit le reste de ses troupes, tant espagnoles qu'indigènes, sous les ordres de Diego de Ordaz et d'Olid, avec l'injonction de marcher au premier signal, et de placer des gardes aux lieux où les canaux se croisaient. Puis, ayant dit à Marina de le suivre, il se dirigea vers le palais et fit demander à Montézuma une audience, qui lui fut accordée sur-le-champ. Le roi reçut en cette occasion Cortès avec plus de courtoisie que jamais; il lui donna quelques médaillons très-riches et lui offrit même une de ses filles en mariage. Le général refusa cet honneur en déclarant qu'il était déjà marié, et que la loi chrétienne défendait la polygamie. Mais, impatient d'arriver au but de sa visite, il changea brusquement de ton, reprocha énergiquement au roi la perfidie du seigneur de Nauthlan, et demanda une réparation publique pour la mort de quelques Espagnols qui s'en était suivie. A cette accusation inattendue, Montézuma changea de couleur, et répondit avec beaucoup de vivacité qu'il était étranger à ce qui s'était passé, et que sans doute les Tlaxcallans, ses ennemis, étaient les inventeurs de cette odieuse calomnie. Pour prouver sa loyauté, il chargea des courriers de partir immédiatement, de s'emparer de Quaughpopoca, seigneur de Nauhtlan, et de tous ceux qui avaient trempé dans le meurtre des Espagnols, et de les amener à Mexico. Il eut soin de remettre à ses envoyés son bracelet sur lequel était gravé le signè du dieu Huitzilopochtli et qui devait leur servir de lettres de créance. Se tournant ensuite vers Cortès, il lui dit : « Que pourrais-je faire de plus pour vous convaincre de ma loyauté? »

Le général parut persuadé, mais il ajouta que pour prouver à ses compagnons d'armes l'innocence du monarque, et pour donner en même temps un témoignage public de la bonne intelligence qui régnait entre lui et les étrangers, il serait bon que le roi consentît à quitter pour quelque temps son propre palais et à venir habiter avec les Espagnols celui d'Axacayatl. A cette insidieuse et insolente proposition, Montézuma s'écria, le visage enflammé de colère : « A-t-on jamais ouï dire qu'un aussi grand roi que moi ait quitté son palais pour se remettre prisonnier aux mains des étrangers? Quand même je me soumettrais à une semblable humiliation, jamais mes sujets ne le souffriraient! »

Fernand essaya de lui représenter qu'il resterait maître et roi au palais d'Axacayatl, et qu'il y serait traité avec tous les honneurs dus à son rang; mais Montézuma persistait dans ses refus. Alors Velasquez de Léon s'écria, plein de colère : « Général, plus de vaines paroles, il faut que cet Indien soit notre prisonnier, sinon je lui plonge mon épée dans le cœur! »

Les regards furieux du jeune Espagnol et la manière dont il avait prononcé ces mots effrayèrent le prince; se tournant vers Marina, il la pria de les lui traduire. Fine et toute dévouée à Cortès, la jeune Américaine comprit que le moment de frapper le coup décisif était arrivé, elle dit à Montézuma d'un air pénétré et avec tous les dehors du plus profond intérêt : « Étant votre sujette, je désire qu'il ne vous arrive aucun mal; mais je connais le caractère de ces hommes : si vous cédez à leur volonté, ils vous traiteront avec le respect qu'on doit aux princes, mais si vous restez ici, ils ne se feront aucun scrupule de vous tuer. »

Alors Montézuma, à bout de courage, dominé par les circonstances, et se voyant entouré d'un inextricable réseau, n'essaya plus de résister. Il donna l'ordre du départ d'une voix étouffée par l'émotion. On prépara la litière d'or, les Espagnols l'entourèrent comme pour faire honneur au

monarque; le cortége royal se mit en marche avec la pompe accoutumée; les seigneurs de la cour le suivirent les yeux baignés de larmes. La multitude, en le voyant passer, et soupçonnant qu'on entraînait le souverain par force, éclata en murmures et en menaces; elle semblait n'attendre qu'un signal pour se jeter sur les ravisseurs. Mais Montézuma, ne voulant pas avoir l'air de céder à la violence, se montra impassible, et déclara à haute voix qu'il avait dessein d'établir pour quelque temps sa cour dans le palais d'Axacayatl, et que c'était volontairement qu'il se rendait au milieu des Espagnols. Le peuple, habitué à respecter toutes les volontés du roi, se dispersa. Ce fut ainsi qu'un prince puissant se vit emmené prisonnier, par une poignée d'étrangers, sans ombre de résistance ou de combat, en plein jour, au milieu de son immense capitale et de sujets dévoués. L'histoire ne présente pas deux exemples d'une aussi audacieuse entreprise aussi heureusement exécutée.

Montézuma fut traité d'abord, dans le quartier des Espagnols, avec le plus profond respect. Sa maison ordinaire l'avait suivi dans sa nouvelle demeure, on y observait le même cérémonial, la même étiquette qu'autrefois. Ses ministres venaient l'y trouver et y faire avec lui leur travail accoutumé. Tous les ordres continuaient à être donnés en son nom, et comme les formes anciennes subsistaient, la nation ne remarquait aucun changement et obéissait avec autant de promptitude qu'avant l'arrivée des Castillans.

Le roi lui-même sembla bientôt se plaire dans la société de ceux qui étaient en réalité ses geôliers; il prit surtout en affection Cortès et Pedro de Alvarado, dont la gaieté, les saillies et l'adresse dans tous les exercices physiques lui plaisaient infiniment. Il aimait à jouer avec eux au jeu de *bodocque* et à se montrer généreux en distribuant sur-le-champ ce qu'il gagnait aux soldats espagnols. Cortès, de son côté, exigeait qu'on traitât son prisonnier en roi, et punissait rigoureusement ceux qui manquaient à ce devoir.

Il lui permettait d'aller aux temples, de naviguer sur le lac, de chasser dans les forêts qui l'entourent, de visiter le magnifique palais d'été de Chapultepec; une garde composée de quelques Espagnols suffisait pour tenir le peuple en respect, pour s'assurer de la personne du prisonnier et empêcher toute tentative d'évasion, tentative à laquelle d'ailleurs Montézuma ne songeait pas, car il subissait complétement l'influence de son vainqueur, et on ne retrouvait plus en lui le monarque puissant et absolu dont toutes les volontés faisaient loi peu de temps auparavant.

Cependant le malheureux roi n'était pas au terme de ses humiliations. Il se trouvait depuis vingt jours[1] au palais d'Axacayatl, lorsqu'il vit arriver Quaughpopoca, le général mexicain qui avait attaqué les Espagnols à la Vera-Cruz, et auquel l'ordre de se rendre à Tenochtitlan avait été envoyé. Quaughpopoca se présenta devant Montézuma avec l'assurance d'un serviteur qui a accompli les volontés de son maître. Le roi le reçut d'un air indigné, ne voulut pas l'écouter, et le livra à Cortès. Menacé de la question, le général mexicain déclara qu'il n'avait agi que par ordre de son prince. Il fut condamné à être brûlé vif, avec son fils et trois de ses officiers[2]. Fernand annonça lui-même la sentence à Montézuma, et il ajouta : « C'est vous qui êtes le véritable auteur du crime, et qui mériteriez le châtiment. A la vérité, votre conduite dans ces derniers temps me porte à l'indulgence, toutefois votre complicité ne saurait rester impunie. » Après avoir prononcé ces paroles, il ordonna à un de ses soldats de mettre des fers aux pieds du monarque. Cet outrage, qu'il considérait comme le prélude de sa mort, remplit d'horreur l'infortuné Montézuma; habitué à se voir traiter presque à l'égal de la divinité, il éclata en larmes et en sanglots. Ses serviteurs et ses courtisans s'efforcèrent de

[1] Don Fernand d'Alva indique ce chiffre, les autres historiens disent *quinze jours*.

[2] Don Fernand d'Alva en porte le nombre à quinze.

le consoler en mêlant leurs gémissements aux siens et en soutenant ses chaînes, afin qu'il n'en sentît pas le poids.

Tandis que cette scène se passait dans l'intérieur du palais, une épouvantable tragédie s'accomplissait à sa porte. On y avait dressé à la hâte un immense bûcher, composé d'armes mexicaines prises dans les arsenaux publics et dans les dépôts des temples; on y fit monter le cacique et ses officiers, et on y mit le feu. Il fut promptement consumé; les indigènes, terrifiés par la présence des Espagnols, assistèrent à ce hideux spectacle sans oser tenter un mouvement pour délivrer leurs compatriotes.

Après l'exécution, Cortès, accompagné de quelques-uns de ses officiers, retourna auprès de son royal captif, le débarrassa de ses fers d'un air bienveillant, lui dit que tout était oublié, et que désormais il le traiterait avec les égards et l'attachement qui lui étaient dus. Montézuma avait pleuré au moment où il s'était vu enchaîné, il se livra à un accès de joie immodérée lorsqu'on le délivra. Le malheureux prince n'était plus que l'ombre de lui-même; il s'abaissa jusqu'à prodiguer les expressions de sa tendresse et de sa reconnaissance à celui qui venait de lui faire l'outrage le plus sanglant. Fernand lui proposa alors de retourner librement dans son propre palais; Montézuma, complétement annihilé, refusa, en disant que, s'il s'éloignait des Espagnols, il les exposerait aux mauvais traitements des prêtres et de la nation. A partir de ce moment, il ne fut plus qu'un instrument docile entre les mains de ses geôliers; les choses reprirent leur cours accoutumé, et Cortès, maître du roi, exerça une autorité plus grande dans l'empire de l'Anahuac que celle qu'il eût pu acquérir par la force des armes. C'était lui qui régnait en réalité, sous le nom de Montézuma.

Notre héros profita de sa position pour charger les siens d'explorer les provinces et les villes de l'empire [1], pour faire

[1] Les cartes mexicaines, mises à la disposition des Espagnols, leur furent fort utiles pour ces explorations.

nommer partout des employés et des gouverneurs sur lesquels il croyait pouvoir compter, et enfin pour construire sur le lac deux brigantins destinés à lui servir de lieux de retraite en cas de revers de fortune. D'après les historiens indigènes, Netzahualquentzin et Tetlahuehuezquititzin, deux des frères du roi Cacama, furent chargés par ce prince, ainsi qu'un grand nombre de gens de service, d'accompagner les messagers que Cortès envoya à Tezcuco, afin d'examiner les forces de cette ville et de recueillir de l'or. Les deux princes se rendirent au palais que leur aïeul Netzahualcoyotl avait fait construire à Mexico, pour s'embarquer avec les Espagnols, qui étaient au nombre de vingt. Au moment où ils allaient monter dans leurs canots, on vit arriver un messager de Montézuma qui tira à part le prince Netzahualquentzin, et le supplia, au nom de son oncle, et dans l'intérêt de sa sûreté personnelle, de bien traiter les étrangers et de leur donner tout l'or qu'ils demanderaient. Les Espagnols, croyant que cet entretien secret cachait quelque trahison, se jetèrent sur le jeune prince, l'accablèrent de coups et le traînèrent devant Cortès, qui le condamna à être pendu. Mais, grâce aux supplications de Montézuma et de plusieurs seigneurs mexicains, cette inique sentence ne fut pas exécutée. Les messagers partirent. Tezcuco, la plus charmante des villes de l'Anahuac, les remplit d'admiration. Elle était divisée en six énormes quartiers et renfermait quarante mille maisons. Des temples, de superbes jardins, des palais magnifiques, assis sur de vastes soubassements et entourés de fleurs et de verdure, bordaient ses larges rues. Le principal sanctuaire de Tezcuco, auquel on parvenait par d'immenses escaliers de porphyre, et le palais de Netzahualcoyotl, érigé avec ses dépendances et ses incomparables jardins au bord du lac qu'il dominait de sa triple terrasse, causèrent surtout le plus vif étonnement aux Espagnols.

Après avoir examiné la ville, ils eurent un entretien avec

le prince Ixtlilxochitl, et on leur remit une grande quantité d'or appartenant au roi Cacama. Ils en remplirent un coffre qui avait deux brasses de long, une de large et une toise de haut. Mais ils déclarèrent aux nobles du lieu qu'il leur en fallait davantage, et que cela ne suffisait pas. Chacun des seigneurs tira donc de son trésor particulier une certaine quantité de ce métal si cher aux envahisseurs; on en composa une charge égale à la première.

Cortès fut stupéfait à la vue de ces richesses; sa satisfaction augmenta lorsqu'on lui fit la description de la grandeur, de la beauté et de la nombreuse population de Tezcuco.

Voyant que tout succédait au gré de ses désirs, le capitaine général exigea l'abolition complète et définitive des sacrifices humains, et l'obtint en dépit de l'opposition de la caste sacerdotale. L'irritation des prêtres se communiqua à la noblesse lorsqu'on apprit que les filles de Montézuma avaient été baptisées, et que l'une d'elles allait épouser Christoval de Olid. Le pillage effronté auquel les Castillans commençaient à se livrer dans les temples et dans les greniers publics augmenta le mécontentement général. Cacama, roi de Tezcuco, brave guerrier, profondément irrité de l'humiliation que subissait sa patrie, résolut de profiter de cette disposition pour tenter d'affranchir le pays de la poignée d'aventuriers qui le dominait. Il réprimanda durement les nobles mexicains qui se laissaient imposer le joug par ces hommes ennemis des dieux, au lieu de les tuer. Mais ils lui répondirent que c'était pour ne pas offenser Montézuma, ami des étrangers, qu'ils ne prenaient point les armes et qu'ils dévoraient tant d'affronts sans en tirer vengeance. Cacama, voyant le peu de résolution des Aztèques, quitta Tenochtitlan, et se rendit à sa capitale pour y réunir ses vassaux et ses troupes, afin de délivrer son oncle et les Mexicains de leur honteuse servitude, et de venger la mort injuste de Quauhpopoca, de ses parents et amis. Le jeune roi eût réussi peut-être dans ses desseins, sans la trahison de son frère Ixtlilxo-

chitl; celui-ci ne lui pardonnait pas d'avoir usurpé le trône, et sa haine du nom mexicain l'emportait sur tout autre sentiment. Après avoir feint de vouloir s'associer aux projets du roi, il s'empara de sa personne, le conduisit à Mexico et le mit entre les mains de Cortès, qui le jeta en prison[1]. Coanacotzin, frère du prince dépossédé, monta sur le trône de Tezcuco.

Cacama eut bientôt de nombreux compagnons de captivité. Fernand condamna successivement à la perte de leur liberté tous ceux en qui il reconnaissait des ennemis. Dans ce nombre se trouvaient deux des frères du souverain de Mexico-Tenochtitlan, plusieurs des gouverneurs de provinces et des grands vassaux de la couronne qui étaient venus à la capitale pour présenter leurs hommages à leur prince.

Rien ne résistait plus au capitaine général. Montézuma était devenu son humble serviteur. Cortès se décida, en conséquence, à un acte dont la hardiesse cause de l'étonnement même après tout ce qui s'était passé déjà.

Les deux souverains les plus puissants de l'Anahuac se trouvaient en son pouvoir, le troisième ne pouvait pas lui résister: il exigea que les trois rois se reconnussent vassaux de Charles-Quint, et lui payassent un tribut annuel. Montézuma et ses collègues se soumirent encore à cette humiliation. Les grands de l'empire furent convoqués, ainsi que cela se pratiquait dans les occasions les plus solennelles. Le roi de Mexico, assis sur son trône entre les deux autres

[1] D'après une autre version, Cacama s'était réconcilié avec son frère Ixtlilxochitl, et lui avait abandonné la souveraineté du haut pays qu'il occupait. Cette version ajoute qu'Ixtlilxochitl avait recommandé à Cacama de se méfier de Montézuma, et que ce fut ce prince qui fit prendre traîtreusement le roi de Tezcuco par quelques nobles mexicains de sa cour, et qui le livra à Cortès pour se ménager les bonnes grâces du capitaine général. Ces deux sentiments s'appuient sur des autorités respectables. Cependant le récit que nous faisons nous semble le plus probable.

souverains de l'Anahuac[1], prononça une harangue souvent entrecoupée de soupirs et de sanglots. Il rappela à l'assistance les prophéties annonçant l'arrivée d'un peuple issu de Quetzalcohuatl et qui devait prendre possession du pouvoir suprême. Puis il déclara que, reconnaissant ce peuple en la personne des Espagnols, il voulait mettre sa couronne aux pieds de leur tout-puissant monarque. Au moment où Montézuma articula ces mots, il fut interrompu par un murmure confus qui exprimait la douleur et l'indignation, et l'assemblée sembla disposée à se porter à un mouvement de violence. Cortès sut le prévenir adroitement en déclarant qu'il n'entrait pas dans les intentions de son maître de priver les rois de l'Anahuac de leurs couronnes, ni d'apporter de changements dans la constitution et les lois de l'empire. Cette assurance, jointe à la crainte qu'inspiraient les Espagnols, et à l'exemple de soumission que donnait Montézuma lui-même, arracha le consentement à l'assemblée. Fernand prit donc place sur le trône, et reçut au nom de son souverain le serment des rois de Mexico, de Tezcuco, de Totoquihua II, roi de Tlacopan, et de tous les seigneurs présents; acte en fut dressé par le notaire de l'armée. Les trois princes livrèrent plusieurs de leurs enfants et de leurs frères au général en qualité d'otages. Les différentes provinces payèrent un énorme tribut à la couronne d'Espagne; Montézuma y joignit l'immense trésor du roi Axayacatl; la valeur brute de l'or qu'il livra montait à 31,552,000 francs, somme qu'il faudrait multiplier par dix au moins pour en avoir l'équivalent de nos jours[2]. Il s'y trouvait en outre une masse de vases, de colliers, de bijoux, etc., incrustés de pierreries; Cortès dit, dans la lettre qu'il adressa à Charles-Quint en lui

[1] Cortès, dit don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, avait remis pour ce jour-là son captif en liberté, tout en lui laissant des gardes.

[2] On mit d'abord de côté le quint qui revenait au roi d'Espagne, le reste fut partagé proportionnellement entre le capitaine général, ses officiers et les soldats. Cortès eut plus de 100,000 ducats pour sa part.

envoyant la part de la couronne, que ces objets étaient hors de prix, du plus merveilleux travail, et *qu'aucun souverain d'Europe n'en possédait de semblables*. Puis il ajoute : « Votre Altesse verra par elle-même que je ne dis rien qui ne soit conforme à la vérité; le roi Montézuma a fait imiter en or, en argent, en pierres fines et en plumes d'oiseaux, tout ce que produisent la terre et l'eau, et dont il pouvait avoir connaissance; le tout dans une perfection si grande, que l'on croirait voir les objets eux-mêmes. Quoiqu'il m'en ait donné une grande partie pour Votre Altesse, j'ai fait exécuter par les naturels plusieurs autres ouvrages en or, d'après les dessins que je leur ai remis, tels qu'images de saints, crucifix, colliers, plats, tasses et autres vases à boire. Tous ces ouvrages ont été imités avec la plus grande exactitude. »

Faisons observer qu'on ne saurait soupçonner Cortès d'exagérer dans l'épître que nous venons de citer; à quoi lui eût servi de mentir, puisqu'il envoyait à Charles-Quint les objets dont il faisait l'éloge?

Près de six mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Espagnols à Tenochtitlan, et jusqu'alors rien n'était venu troubler leur étonnante prospérité; tout semblait marcher au gré de leurs désirs.

Fernand se crut alors assez maître de Montézuma pour pouvoir lui proposer de changer le culte de l'empire et d'adopter la religion chrétienne. Quelques-uns des historiens anciens disent que, sur ce point, le roi fit preuve d'une inflexible fermeté, et que ni prières, ni menaces, ne le firent fléchir. D'autres au contraire, en particulier D. Fernand d'Alva, affirment qu'il avait déjà appris le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave* et qu'il commençait à se montrer disposé à recevoir le baptême.

Quoi qu'il en soit, depuis longtemps déjà on célébrait tous les jours le sacrifice de la messe dans l'appartement de Cortès, et le général avait fait ériger une immense croix au milieu de la cour du palais d'Axacayatl; mais il alla plus

loin, poussé par un zèle ardent et par la profonde horreur que devait nécessairement lui inspirer le culte sanguinaire d'Huitzilopochtli et des abominables divinités de l'Anahuac; il se rendit au grand temple, en brisa les idoles et les remplaça par les symboles du culte chrétien. Cet acte hardi était peut-être impolitique, vu la situation dans laquelle se trouvaient les Espagnols. Une sourde rumeur se manifesta dans Mexico; la ville sembla sortir soudain d'un long sommeil; les prêtres, les nobles, les gouverneurs de provinces et les grands vassaux dépossédés, tinrent de fréquents conciliabules; les mécontents se groupèrent autour d'eux, une vaste conspiration s'organisa et étendit promptement ses ramifications dans toutes les villes importantes de l'Anahuac. Les chefs du mouvement et les prêtres trouvèrent moyen d'avoir des entrevues avec Montézuma, de relever son énergie, et de lui démontrer qu'il était temps enfin de rendre à l'empire son antique indépendance et de l'affranchir du joug que lui imposait une poignée d'étrangers. Montézuma voulut qu'avant de prendre les armes on tentât la voie des négociations; les conjurés y consentirent.

Cependant, grâce à l'intelligente activité de Marina, qui avait su se créer de nombreuses relations, Cortès était instruit de tout ce qui se préparait, et lorsque le roi le fit inviter à un entretien, il savait quel en était le but. Il s'y rendit. Montézuma le reçut d'un air haut et sévère qu'on ne lui avait plus vu depuis fort longtemps. « Six mois se sont écoulés, lui » dit-il, depuis que vous êtes dans ma capitale; votre mis- » sion est remplie, vous n'avez aucun motif pour rester » davantage ici, il faut donc partir. Votre sûreté l'exige » d'ailleurs; tous mes sujets, quelle que soit leur condition, » ne veulent plus vous souffrir au milieu de nous. »

L'orgueil castillan de Fernand fut profondément blessé par ce fier langage auquel il n'était pas accoutumé. Cependant il dissimula et chercha à gagner du temps.

Il répondit donc au roi qu'il était tout disposé à se con-

former à ses ordres, mais que, manquant de vaisseaux, il lui fallait du bois et des hommes pour en construire de nouveaux. Ravi de cette prompte obéissance, à laquelle il avait été loin de s'attendre, Montézuma l'embrassa et mit à sa disposition les arbres d'une forêt voisine de la Vera-Cruz et un grand nombre d'ouvriers.

Toutefois huit jours plus tard, le roi fit appeler de nouveau Fernand, étala à ses yeux des peintures qui venaient de lui être apportées et lui dit : « Dix-huit bâtiments semblables à ceux qui vous ont amenés sont arrivés sur la côte; prenez-les pour retourner dans votre patrie avec vos soldats; il est inutile d'en construire de nouveaux. » Cortès examina les peintures, reconnut des vaisseaux espagnols et crut qu'ils lui amenaient des troupes et de l'artillerie, et qu'il allait recevoir sa nomination de capitaine général. Sa joie fut extrême, mais de courte durée. Bientôt après une dépêche de Sandoval, qui avait succédé à Escalante en qualité de gouverneur de la Vera-Cruz, lui apprit que la flotte se composait de onze vaisseaux et sept brigantins, qu'elle portait cinq cents matelots, huit cents fantassins, quatre-vingt-cinq cavaliers, douze pièces d'artillerie, beaucoup de munitions, qu'elle était envoyée par Velasquez de Léon, gouverneur de Cuba, et commandée par Pamphilo Narvaez, lequel venait le combattre, lui Cortès, comme traître et rebelle au roi, parce qu'il avait usurpé le titre de capitaine général et fondé une colonie de son propre chef[1]. » La dépêche fut remise à Fernand en présence de Montézuma : rien dans son extérieur ne trahit l'émotion qu'il ressentit, il n'en parla pas même à ses officiers, de crainte de paralyser leur courage.

Nous ferons connaître dans notre prochain chapitre les causes de cette formidable complication.

[1] Les religieux et les membres de l'audience de Saint-Domingue avaient fait sommer inutilement Velasquez de retenir cette expédition, et de ne pas mettre d'entraves à la conquête et à la propagation de la foi.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Expédition de Narvaez. — Massacre des nobles aztèques à la fête de Toxcatl, célébrée en l'honneur du dieu Tezcatlipoca [1]. — Siége du palais d'Axacayatl. — Mort de Montézuma. — Retraite des Espagnols. — Bataille d'Otumpan. — Retour à Tlaxcalla.

On se rappelle qu'après avoir fondé la Vera-Cruz, Cortès avait fait partir pour l'Espagne Porto-Carrero et Montijo, en les chargeant de dépêches et de présents pour Charles-Quint. Depuis longtemps il attendait leur retour, et il croyait qu'ils lui amèneraient des renforts; il espérait également recevoir la confirmation officielle du grade que lui avaient conféré les magistrats de la nouvelle colonie.

D'après les instructions formelles données aux deux envoyés au moment de leur départ, ils devaient éviter l'île de Cuba; cet ordre n'avait pas été respecté, et Velasquez, instruit par une indiscrétion de Montijo des projets et des succès de Cortès, en éprouva un vif ressentiment et résolut d'empêcher à tout prix l'agrandissement de celui qu'il considéra dès lors comme son rival le plus dangereux. Tel fut le motif de l'expédition confiée au dévouement de Narvaez; cet officier reçut l'ordre de s'emparer de Cortès et de ses principaux subordonnés, de les envoyer prisonniers à Cuba, et d'achever ensuite la conquête de l'empire de l'Anahuac au nom de Velasquez. Narvaez débarqua sur le continent américain au mois d'avril 1520; voulant s'assurer la possession d'un lieu fortifié, il fit sommer aussitôt par son aumônier, don Guevara, le gouverneur de la Vera-Crux, Sandoval, de lui remettre cette place. Au lieu d'obéir à cet ordre donné en termes fort insolents, Sandoval fit enchaîner Guevara et ses compagnons et les envoya à Cortès.

Les captifs s'attendaient à être punis avec la dernière

[1] *Tezcatli*, miroir.

rigueur; loin de là, Fernand leur fit un accueil bienveillant, les délivra de leurs chaînes, et réussit même à les attacher à sa fortune à force de bons procédés et de présents. Ils lui firent connaître le plan de campagne de son adversaire. Narvaez devait s'assurer le concours des indigènes en se présentant à eux comme un libérateur, comme le restaurateur de l'indépendance de l'Anahuac et du trône de Montézuma.

Jamais, depuis son départ de Cuba, Cortès ne s'était trouvé dans une position aussi critique. En restant à Mexico, il perdait en un moment le fruit de sa campagne, et il laissait à Narvaez le temps de conclure une alliance avec les Indiens; en négociant avec ce dernier, il lui découvrait le secret de sa faiblesse et lui prouvait qu'il le redoutait. Il n'y avait donc qu'un parti à prendre: il fallait laisser à Tenochtitlan une garnison chargée de la garde de la ville et du roi, et aller à marches forcées avec le reste de son monde attaquer un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Ce fut celui auquel Cortès s'arrêta. Il laissa à Mexico cent quarante hommes sous le commandement de Pedro de Alvarado, et se mit en marche au commencement du mois de mai. Montézuma lui procura des gens de service et des porteurs pour ses bagages.

Toutefois, il avait fait partir quelques jours à l'avance son aumônier, le père Olmedo, le confident de ses plus secrètes pensées, avec quelques hommes habiles et dévoués, et les avait chargés de très-riches présents pour Narvaez, dans l'espoir de le gagner. Narvaez, qui se trouvait alors à Cempoallan, reçut Olmedo et ses compagnons avec une arrogance excessive, et traita Cortès de voleur et de traître, auquel il ferait bientôt trancher la tête. Mais Fernand avait remis également à ses députés des lettres et de somptueux bijoux pour plusieurs des officiers de l'armée de son adversaire. Cette munificence, en donnant aux nouveaux débarqués une haute idée de la libéralité de notre héros, lui créa des par-

tisans parmi ceux qui devaient le combattre et sema la division dans les forces ennemies.

Sur ces entrefaites, Fernand arriva en vue de Cempoallan. Sandoval le rejoignit avec la petite garnison de la Vera-Cruz; la troupe réunie ne comptait que trois cent cinquante hommes, mais c'étaient des hommes d'élite, déjà habitués au climat, et qui ne redoutaient aucun danger. Narvaez essaya en vain de les séduire en mettant à prix la tête de Cortès.

Celui-ci se trouvait à une lieue de la ville; son rival se porta à sa rencontre; le combat allait s'engager, lorsqu'une pluie diluvienne vint à tomber. Les hommes de Narvaez rentrèrent découragés à Cempoallan. Cette ville étant ouverte et peu défendue, Fernand se décida à tenter une surprise nocturne. Il y entra à minuit avec sa troupe, armée jusqu'aux dents, et se dirigea vers le grand temple, où Narvaez avait pris ses quartiers; Sandoval et quatre-vingts soldats d'élite en escaladèrent les murailles, et furent bientôt maîtres de la partie de l'édifice dans laquelle le général ennemi s'était retranché avec quelques-uns de ses officiers. Narvaez, blessé après avoir bravement combattu, se rendit, et fut envoyé enchaîné à la Vera-Cruz. Une heure après, tous ceux qui étaient venus pour combattre Cortès l'acclamaient en qualité de capitaine général et s'attachaient à sa fortune. L'expédition tentée par ordre de Velasquez, pour anéantir Fernand, n'eut par conséquent d'autre résultat que de quadrupler les forces de ce dernier, de le mettre à la tête de mille quatre cents fantassins, de cent chevaux, de dix-huit navires avec leurs équipages, et de lui procurer des armes, de l'artillerie, des munitions de guerre et d'abondantes provisions. L'attaque nocturne avait coûté la vie à vingt et un hommes, dont dix-sept appartenaient au parti vaincu.

Après ce prodigieux succès, Fernand se décida à explorer la côte et à y faire différentes expéditions; déjà il avait organisé quelques corps à cet effet, lorsque de fâcheuses nouvelles arrivées de Mexico l'obligèrent à changer ses

18.

plans. Il était dans la destinée de ce conquérant de se trouver sans cesse en face des aventures les plus inattendues; mais son génie était à la hauteur des circonstances, et jamais elles ne prenaient Fernand en défaut, quelque étranges qu'elles fussent.

De sinistres événements s'étaient passés à Tenochtitlan. Avant le départ de Cortès, Montézuma lui avait dit que l'on approchait de la fête de Tloxcatl, l'une des plus grandes des Mexicains, et lui avait demandé la permission de la célébrer. Le général ne s'y était point opposé, à la condition toutefois qu'on n'immolerait pas de victimes humaines.

La veille de la solennité, les indigènes firent, suivant l'usage, de grandes illuminations durant la soirée, et jouèrent de divers instruments; le jour de la fête ils dansèrent un grand ballet. Plus de mille nobles indiens, revêtus de leurs plus beaux ornements et de leurs plus riches bijoux, se trouvaient réunis dans la cour du temple. Les Tlaxcallans, logés au palais d'Axayacatl, se rappelant que dans les anciennes fêtes on avait coutume de sacrifier des milliers de leurs concitoyens, jugèrent le moment venu d'assouvir leurs vieilles haines. Ils allèrent trouver Alvarado, et accusèrent perfidement les Mexicains de s'être réunis pour massacrer tous les étrangers espagnols et indigènes. Les rivalités des nations du nouveau monde les empêchaient ainsi de se réunir contre l'ennemi commun, et les poussaient fatalement à l'oppression générale.

Alvarado se rendit aussitôt au temple; il vit que les Aztèques étaient sans armes, et qu'occupés uniquement du ballet sacré, ils ne pouvaient avoir l'intention sinistre qu'on leur prêtait; mais ils étaient couverts d'or et de pierreries, et le capitaine espagnol comprit qu'en feignant d'ajouter foi à l'accusation des Tlaxcallans, il s'emparerait facilement de ces trésors. Il plaça donc dix Espagnols bien armés à chacune des portes d'entrée du temple, et il pénétra lui-même, à la tête de ses soldats d'élite et d'une troupe d'alliés

indigènes, dans la cour du sanctuaire. Alors le massacre commença. En peu d'instants, les cadavres de la fleur de la noblesse et du sacerdoce mexicains jonchaient le sol du *teocalli*. Les Castillans et leurs alliés dépouillèrent les victimes, et retournèrent à leurs quartiers gorgés de butin.

Après cette hideuse boucherie, les Aztèques prirent les armes, livrèrent plusieurs furieux assauts au palais d'Axacayatl et en commencèrent le siége.

Les Espagnols, épouvantés du nombre sans cesse croissant de leurs ennemis, supplièrent Montézuma d'intervenir en leur faveur. Le monarque, qui partageait le danger de ses geôliers, y consentit, après leur avoir reproché toutefois leur perfidie en termes très-sévères; il chargea un de ses officiers de parler aux assiégeants, et ceux-ci, mus par un sentiment de respect pour leur roi, cessèrent momentanément leurs attaques; mais ils entourèrent le palais d'ouvrages de circonvallation, et convertirent le siége en un blocus. Les amis les plus dévoués de Montézuma trouvèrent cependant moyen de faire pénétrer des provisions dans la place. En donnant à leur souverain cette preuve de dévouement, ils s'exposaient au plus grand danger; la haine vigilante des assiégeants leur en faisait un crime; ils massacraient sans pitié ceux qui obéissaient aux ordres secrets du roi, quand ils parvenaient à s'en emparer.

Telles étaient les nouvelles qui avaient été portées à Cortès peu de jours après l'heureuse issue de son expédition contre Narvaez. Il se rendit à la ville amie de Tlaxcalla, y prit quatre jours de repos, et se remit en marche à la tête de mille fantassins et de cent cavaliers espagnols (c'étaient ceux précisément que Velasquez avait envoyés contre lui), et de deux mille Tlaxcallans. Les populations de l'Anahuac lui témoignèrent une malveillance extrême en tous les lieux par lesquels il passa; la nouvelle du massacre de Mexico s'était bien vite répandue dans les provinces voisines et y avait causé une indignation générale. Cortès fut particulièrement

frappé du froid accueil que lui firent les habitants de Tezcuco. Les grands vassaux et les princes de la famille de Netzahualpilli avaient déserté la ville; le seul Ixtlilxochitl, en qui la haine de Montézuma et des Mexicains l'emportait sur tout autre sentiment, était resté avec quelques seigneurs de son parti; il reçut le général en ami dévoué et le conduisit au palais de ses ancêtres.

Fernand, après avoir passé également quatre jours à Tezcuco, reprit la route de Mexico; il y rentra le 24 juin 1520. Si les habitants de la capitale avaient pris la précaution de rompre les ponts, cette rentrée eût été impossible, et rien ne leur eût été plus facile que d'exterminer Alvarado et sa troupe; par une inexplicable négligence, ils n'y songèrent pas. En se dirigeant vers le palais d'Axacayatl, Cortès ne rencontra que des visages hostiles; cependant, grâce à la troupe qui marchait à sa suite, il regagna sans encombre sa précédente demeure. Montézuma vint au-devant de lui, dans la cour du palais, et lui prodigua des témoignages d'amitié. Fernand ne daigna pas le regarder; et lorsque ses officiers lui firent quelques observations au sujet de ce manque de courtoisie, il leur répondit brusquement : « Je n'ai pas de politesse à faire à un chien qui nous laisse sans provisions et qui a traité en secret avec Narvaez. » En effet, les Espagnols souffraient de la famine, mais le roi n'y pouvait rien, et partageait leur sort. Quoi qu'il en soit, l'accueil grossier de Cortès causa une vive affliction au malheureux captif; il se retira dans ses appartements en versant des larmes et en se souvenant des désolantes prédictions de Netzahualpilli.

Le capitaine général blâma sévèrement Alvarado, cause première de ce redoutable orage, mais il n'osa pas le punir, de crainte de s'en faire un ennemi. Fernand avait espéré que son retour calmerait les esprits, et qu'il parviendrait encore à rétablir l'ordre; il se trompait : la population de la capitale, exaspérée par la cruauté, l'orgueil et la rapacité des

Espagnols, était décidée cette fois à en finir, et à les exterminer tous, afin qu'aucun d'eux ne pût faire de rapports sur l'empire de l'Anahuac dans leur lointaine patrie.

Les Européens et leurs alliés établis au palais d'Axayacatl comptaient neuf mille hommes; les vivres leur manquaient complétement, et dès le lendemain du retour de Cortès, le siége fut repris avec une fureur sans égale. Les assauts succédèrent aux assauts. L'artillerie faisait de larges trouées parmi les indigènes entassés dans les rues voisines, mais de nouveaux combattants prenaient la place de ceux qui tombaient; toute la nation aztèque semblait sortir soudain d'une longue léthargie; son réveil était terrible.

Fernand relâcha alors l'un de ses prisonniers, Cuitlahuatzin, frère du roi, et le chargea de négocier avec les révoltés; mais le prince mexicain, plein de courage et ardent patriote, loin de remplir la mission qu'on lui avait confiée, prit la direction du mouvement. Sous ce chef habile, l'insurrection s'étendit de plus en plus. Les assiégeants mirent à diverses reprises le feu au palais, et ce ne fut qu'avec une peine extrême et en détruisant plusieurs bâtiments qu'on parvint à se rendre maître de l'incendie. Les Espagnols firent quelques sorties; Cortès les dirigea toutes en personne, avec une présence d'esprit et un courage inouïs; il semblait se multiplier, et toujours on le voyait là où le danger était le plus grand.

Il fit construire quatre de ces sortes de parapets roulants et couverts appelés *mantas*, dans lesquels des travailleurs et des tireurs trouvaient un abri, et au moyen desquels ils portèrent le fer et le feu dans les quartiers voisins. Trois jours après le retour du général, quatre-vingt-quatre Espagnols étaient hors de combat; ils avaient perdu plusieurs centaines de leurs alliés indiens, et les cadavres de quatre à cinq mille Aztèques jonchaient le sol. Bernal Diaz, en parlant de cette guerre, dit que l'artillerie du roi de France n'était pas plus redoutable que la furie des Mexicains.

Le même écrivain rapporte qu'un jour, alors qu'on se battait avec acharnement autour du palais, Montézuma monta au sommet de la tour principale de l'édifice et aperçut son frère Cuitlahuatzin au plus fort de la mêlée, et revêtu des insignes du commandement suprême. A cette vue, le cœur du malheureux monarque fut rempli d'amertume, car il sentit que, si les Espagnols étaient vainqueurs, c'en était fait de l'empire de l'Anahuac; que si, au contraire, les Aztèques demeuraient victorieux, son frère resterait roi. Le prompt départ des étrangers pouvait seul lui offrir encore une dernière chance de salut. Il la saisit; se rendant auprès de Cortès qui venait de rentrer au palais, il lui proposa de s'éloigner sans délai, et le général, ne pouvant se faire illusion sur le danger de sa position, et cédant à la nécessité, y consentit, à la condition que les Mexicains déposeraient les armes et permettraient aux siens de partir avec les honneurs de la guerre. Ceci se passait le sixième jour après le retour de Fernand.

Au moment où le roi et le capitaine se séparaient, un tumulte effroyable se fit entendre, les Aztèques montaient à l'assaut de tous les côtés à la fois, quelques-uns de leurs corps avaient déjà franchi le mur d'enceinte, en dépit d'un feu très-soutenu, et on commençait à se battre dans la cour du palais.

Dans ce moment suprême, Montézuma se revêtit promptement de ses habits royaux et se rendit à la terrasse d'Axacayatl, accompagné de ses ministres et de deux cents Espagnols. Lorsque la foule le vit paraître, il se fit un profond silence, le roi en profita et s'écria d'une voix stridente et fortement accentuée : « Mexicains, je vous remercie du zèle » qui vous a fait prendre les armes pour mon service, mais » sachez que je ne suis pas prisonnier et que, si je le veux, » je puis retourner à mon palais. Si la présence des étran» gers vous irrite, calmez votre colère, leur chef partira » aussitôt que vous aurez déposé les armes, il vient d'en

» prendre son Dieu à témoin. Cessez donc de combattre, » obéissez à mes ordres. »

Le silence continua encore pendant un instant après que Montézuma eut cessé de parler. Mais, tout à coup, une voix s'écria : « Tu n'es qu'un lâche, roi des Aztèques, tu es pri» sonnier et tu n'oses l'avouer, tu es fait pour manier l'ai» guille et la navette, comme les femmes, et non pas pour » gouverner une nation de braves. » Ces mots devinrent le signal d'un déchaînement général. Celui qui, d'un geste, faisait trembler jadis tout l'Anahuac devint l'objet des huées et des railleries de ses anciens sujets. Des paroles, la foule exaspérée passa à l'action, des flèches et des pierres, lancées par des mains mexicaines, atteignirent le monarque à la tête, aux bras et à la jambe; il tomba couvert de sang et fut rapporté dans ses appartements par ses serviteurs. Il y eut alors de l'hésitation parmi les assaillants, on entendit quelques cris d'effroi, quelques sanglots; mais ce fut une impression passagère; bientôt les hostilités recommencèrent avec un redoublement de fureur, et les Mexicains, tout en se battant, proclamèrent, en qualité de roi, Cacama, alors prisonnier de leurs ennemis, mais qu'ils se flattaient de délivrer promptement. Cortès et ses principaux officiers combattirent avec une extrême audace dans plusieurs actions successives; mais, malgré les ravages de l'artillerie, les Espagnols furent obligés de se retirer dans leurs quartiers, et les Mexicains s'emparèrent d'un temple très-élevé, peu éloigné du palais d'Axayacatl, et qui dominait le voisinage. Cinq cents nobles, armés de longues lances à pointe acérée d'obsidienne, s'établirent en ce lieu; on leur porta des provisions et une quantité de grosses pierres. Il importait de les déloger de cette redoutable position; Jean d'Escobar les attaqua en vain à trois reprises; enfin, Cortès luimême, quoique blessé à la main, se fit attacher son bouclier et monta à l'assaut, suivi d'une troupe d'élite et avec une irrésistible impétuosité. Le général et ses compagnons firent

des prodiges de valeur, frappant à droite et à gauche, d'estoc et de taille, sans prendre un moment de repos. Ils avaient affaire à des adversaires dignes d'eux, la fleur de la noblesse aztèque se trouvait réunie sur cet étroit espace. La mêlée fut épouvantable, elle dura trois heures. Enfin, la valeur castillane l'emporta, les cinq cents mexicains périrent tous, mais quarante-six Espagnols avaient mordu la poussière, et tous les autres étaient blessés.

Cependant, cet échec ne fait pas perdre courage aux assaillants, ils recommencent leurs attaques dans la plupart des rues qui aboutissent au palais d'Axacayatl; Cortès se multiplie; monté sur son cheval de bataille, il se porte sur les points où la lutte est le plus acharnée. Suivi de quelques cavaliers, il se précipite dans la large rue de Tacuba, rompt les masses serrées des Aztèques et y fait un carnage affreux. Mais bientôt il est séparé de ses gens et se voit entouré d'ennemis. Il s'élance dans une autre rue qu'il croit libre, il y aperçoit un de ses plus chers amis, André de Duero, désarmé, prisonnier, entraîné au temple voisin par les Mexicains, pour être sacrifié aux dieux. Alors Fernand, la rage dans le cœur, se précipite au milieu de la mêlée, immole tous ceux qui essayent de s'opposer à lui, et dégage Duero. Libre de ses mouvements, celui-ci joue du poignard, retrouve son cheval et sa lance. Une foule d'Aztèques succombent encore sous les coups des deux frères d'armes, qui rejoignent enfin leurs gens, et rentrent au palais couverts de poussière et de sang.

Quant à Montézuma, ses blessures, graves à la vérité, n'étaient cependant pas mortelles. Il gisait dans une grande salle, entourée d'Espagnols; sa contenance exprimait un morne désespoir. Le malheureux prince, blessé par ceux-là mêmes qui pendant longtemps l'avaient vénéré presque à l'égal de la divinité, avait le cœur brisé. Suivant quelques historiens, il arracha l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, et refusa de se faire panser. Herrera ajoute

qu'il ne voulut prendre aucune nourriture pour hâter sa mort par la faim[1]. Quoi qu'il en soit, Montézuma mourut le 30 juin 1520, âgé de cinquante-quatre ans, après un règne de dix-huit ans et une captivité de sept mois. Bernal Diaz parle de son décès, puis il ajoute : « Nous le pleu- » râmes tous comme un père, nous souvenant des bontés » dont il nous avait comblés. » Le roi laissa plusieurs enfants; la postérité de qnelques-uns d'entre eux existe encore.

Le capitaine général fit demander aussitôt un armistice au chef ennemi, afin qu'on rendît les derniers honneurs au monarque défunt, et qu'il pût y assister lui-même. On lui répondit par un refus accompagné de paroles insultantes pour Montézuma. Cortès fit porter le cadavre hors de la place assiégée, dont on s'empressa de refermer les issues. Les anciens sujets de l'infortuné roi ne voulurent pas recevoir son corps; quelques amis dévoués le portèrent en vain de porte en porte, dans les différents quartiers de la ville, partout on l'injuria; ils finirent par le brûler sans grande cérémonie au lieu appelé Copalco, sur un bûcher élevé à la hâte, et ils emportèrent secrètement ses cendres pour les réunir à celles de ses prédécesseurs.

Fernand ne pouvait plus se faire illusion, il fallait qu'il s'éloignât de Mexico, où des troupes qui arrivaient des provinces augmentaient d'heure en heure le nombre de ses ennemis. Les Aztèques poursuivaient d'ailleurs leur plan d'attaque avec un acharnement sans égal, ils élevaient des barricades et coupaient les ponts de communication autour du palais d'Axayacatl. Il n'y avait donc de chance de salut pour les Espagnols que dans la retraite, et il n'y avait pas une minute à perdre; mais Cortès, tout en prenant ce

[1] Sahagun et quelques autres écrivains disent que Cortès fit étrangler Montézuma, qui n'était plus pour lui qu'un embarras inutile; cette supposition est inadmissible. La mort du prince, devenu l'humble esclave des Espagnols, ne pouvait que leur nuire.

parti extrême, était décidé à ne renoncer à aucun de ses projets et à revenir avec une armée plus nombreuse pour faire la conquête définitive de Tenochtitlan la superbe.

Il fit construire en grosses solives un pont mobile afin que l'artillerie et les chevaux pussent passer les canaux et les fossés, et il prit ses dispositions dernières avec le sang-froid qui ne le quittait jamais. Sur la parole d'un vieux soldat, nommé Botello, qui se mêlait d'astrologie et en qui on avait grande foi, on se décida à partir la nuit. Avant de s'éloigner, les Espagnols massacrèrent cruellement ceux de leurs prisonniers qui eussent pu devenir un embarras pour eux. Dans leur nombre se trouvait Cacama, l'ancien roi de Tezcuco; bien qu'enchaîné, il se défendit avec le courage d'un lion, et succomba enfin, percé de quarante-sept coups de poignard.

Fernand mit l'avant-garde sous le commandement de Sandoval; elle se composait de vingt cavaliers, de deux cents fantassins et d'un corps de Tlaxcallans. Le capitaine général prit la direction du centre, où étaient l'artillerie, les bagages et ceux des prisonniers qu'on n'avait pas massacrés; deux filles et un fils de Montézuma se trouvaient parmi eux. Alvarado et Velasquez furent chargés de conduire l'arrière-garde. Avant de partir tous les soldats se chargèrent imprudemment d'assez d'or et d'argent pour embarrasser leur marche.

Cependant les Aztèques, se doutant des projets de l'ennemi, avaient pris de leur côté de mystérieuses dispositions. De nombreux corps armés étaient distribués dans les différents quartiers de la ville, prêts à combattre au premier signal; une foule de canots avaient été préparés le long des digues.

Le 1er juillet, à minuit, Cortès donne le signal du départ. On se met silencieusement en marche en suivant la chaussée de Tlacopan. Les assauts avaient été suspendus dans la soirée; Tenochtitlan semblait plongée dans le repos le plus profond. Les fugitifs arrivent sans encombre au canal dit de

Tecpantzinco[1]. Le pont volant est jeté sur une coupure de la digue; l'avant-garde le passe heureusement, mais l'artillerie et la cavalerie le font enfoncer dans la boue; et, tandis qu'on s'efforce en vain de le dégager, une vieille femme, qui vient puiser de l'eau, voit les Espagnols et donne le signal d'alarme, que répètent aussitôt les veilleurs de nuit. Alors un cri formidable retentit dans les airs et des essaims d'ennemis se précipitent de tous les côtés à la fois sur Fernand, sur sa troupe et sur ses alliés; c'est toute la population mâle de Mexico qui, ivre du désir de la vengeance, veut se baigner dans le sang de ceux qui l'oppriment depuis sept mois.

Les trois divisions de Cortès sont séparées les unes des autres et entourées toutes trois d'ennemis; leurs rangs se rompent; entassées dans un espace étroit, elles ne peuvent ni se reformer ni se défendre. L'armée entière semble perdue; une seule poutre, restée sur un des canaux, lui offre encore un passage. Le courage héroïque avec lequel le général et quelques-uns de ses compagnons les plus hardis défendent ce dernier moyen de salut permet au gros de la troupe de le franchir et de gagner la terre ferme. Arrivés en ce lieu, les Espagnols se rangent en bataille et font d'inutiles efforts pour dégager ceux de leurs camarades dont ils entendent les cris lamentables, et que les Aztèques emmènent afin de les immoler aux dieux.

Le jour qui commence à paraître éclaire une scène affreuse. Deux à trois cents Espagnols, quelques milliers de Tlaxcallans et tous les prisonniers mexicains manquaient à l'appel[2]. Toute l'artillerie, les bagages, le trésor sont

[1] De *tecpan*, palais d'un roi ou d'un seigneur.

[2] Les indications sur le nombre des Espagnols qui périrent dans cette retraite varient considérablement. Cortès, dans sa lettre à Charles V, dit 150; Bernal Diaz (ch. CXXVIII), 870, chiffre évidemment exagéré; Solis (liv. IV, ch. XVIII) dit 200; Torquemada, 72; D. F. Ixtlilxochitl, 450, plus 4,000 Indiens alliés et 46 chevaux; Gomarra et Herrera, 290, et Chimalpain (ch. CXXIII), de 400 à 450.

perdus. Marina, Aguilar, le père Olmedo, Alvarado, Olid, Sandoval, Lugo Ordaz et Avila entourent le capitaine général; mais plusieurs de ses meilleurs officiers et son ami Velasquez sont parmi les morts. A la vue de cet épouvantable désastre, Cortès s'assoit sur une pierre et verse des larmes amères. Mais il dit, par la bouche de Marina, aux nobles indigènes qui l'entourent : « Ne croyez pas que » je pleure par manque de courage, je songe au triste sort » de mes compagnons et à la reconnaissance que je dois à » Dieu pour les miracles qu'il a opérés en ma faveur, par » l'intercession de sa mère et de ses saints apôtres. Je ne » crains ni les Culhuas ni les Aztèques; quand ils me tue» raient avec tous mes compagnons, d'autres chrétiens les » subjugueraient, et malgré leur résistance, la loi évangé» lique s'établira dans ce pays. »

Par un hasard providentiel, les Mexicains ne profitèrent pas de leur victoire. Ils trouvèrent parmi les morts qui jonchaient le champ de bataille le fils et les deux filles de Montézuma. Craignant d'irriter leurs dieux en ne rendant pas les derniers honneurs à d'aussi illustres défunts, ils suspendirent durant deux journées les hostilités, afin de procéder à la pompe funèbre avec le cérémonial usité.

Pendant ce temps, Cortès, secondé par plusieurs chefs otomis ennemis des Aztèques et qui lui avaient fait précédemment déjà leur soumission, réussit à se fortifier à la hâte dans un temple, bâti sur une hauteur voisine de Tlacopan et consacré à la déesse des moissons. Les Mexicains essayèrent en vain de l'en déloger, bien que, comme il le dit lui-même dans ses lettres, « pas un de ses hommes ne fût en » état d'allonger le bras ou de manier une lance[1]. »

Fernand quitta bientôt son lieu de refuge pour se diriger vers Tlaxcalla, où il espérait refaire son armée au milieu d'une population amie. Vingt-cinq lieues de pays ennemi

[1] **Après la conquête de Mexico, Cortès fit élever en ce lieu une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours.**

lui restaient à traverser pour arriver à cette ville. Il se mit en route à l'entrée de la nuit; un soldat tlaxcallan lui servait de guide. Pendant six jours, les Espagnols et leurs alliés marchèrent sans presque s'arrêter, harcelés sans cesse par des corps nombreux de Mexicains, de Tecpanèques, d'Acolhuas, qui fondaient sur eux de différents côtés. Il leur fallut, en particulier, livrer un combat assez sérieux près de la ville de Zacamolco; le général y reçut deux blessures à la tête; mais, au milieu de tant de fatigues et de périls, sa présence d'esprit et son invincible fermeté soutenaient le courage des siens. Sa vigilance prévoyait tout, faisait face à tous les dangers, et ses soldats continuaient à le suivre avec la plus aveugle confiance.

Cependant la petite armée diminuait chaque jour; Cortès fit faire des béquilles aux blessés, afin de les mettre en état de le suivre. Dans une de ses lettres[1] il rend compte de ce que les siens eurent à souffrir. « Nous manquions de » vivres et de munitions, dit-il, nous ne trouvions pas même » de maïs en suffisance. Les Tlaxcallans broutaient l'herbe » des champs et priaient leurs divinités de ne pas les aban» donner. L'ennemi nous tua la jument de Martin de Gam» boa, ce qui nous fit grand'peine, car, après Dieu, nous » mettions nos espérances en nos chevaux. Toutefois nous » nous consolâmes en la mangeant jusqu'à la peau. »

Cependant les fugitifs n'étaient pas au terme de leurs cruelles aventures. Le lendemain de l'affaire de Zacamolco, au moment où ils débouchaient dans la large vallée d'Otumpan, ils aperçurent une immense armée ennemie, composée de toutes les peuplades alliées aux Mexicains, et de la fleur des forces aztèques, disposée en bataille sur les hauteurs voisines[2]. Cortès, rendant compte de ce qu'il éprouva en ce moment, dit lui-même : « Nous crûmes que cette journée serait la dernière de notre vie; nous étions

[1] La douzième.

[2] Solis et D. F. d'Alva portent cette armée à 200,000 hommes.

faibles, nos ennemis frais et vigoureux; ils étaient pleins d'ardeur et de confiance, nous presque tous blessés, mourants de faim et de fatigue. » Mais voyant de l'hésitation parmi les siens, il ne voulut point leur donner le temps de la réflexion, et s'écria de cette voix formidable qu'ils considéraient comme un présage presque assuré de la victoire : « Castillans, pas de faiblesse, il s'agit de vaincre ou de périr, en avant au nom de Dieu et de saint Pierre! » Un cri répété par tous lui répondit: « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et saint Jacques nous soient en aide! » et la charge commença, tambour battant.

L'ennemi, de son côté, s'avança avec une impétuosité extraordinaire. Son immense supériorité numérique semblait lui assurer la victoire. La mêlée fut terrible. Les Espagnols, à la vérité, remportaient l'avantage dans les petits combats partiels qu'ils livraient; mais dès qu'ils avaient défait un corps ennemi, il s'en présentait un nouveau, et il fallait livrer une bataille nouvelle. Quatre heures déjà s'étaient passées de la sorte, lorsque Cortès aperçut sur une hauteur un groupe de guerriers richement vêtus, entourant le général en chef, Zihuatcaltzin, porté sur un palanquin et tenant le splendide étendard impérial. Se souvenant alors de l'idée superstitieuse que les Indiens attachaient à la possession de ce signe, il eut une inspiration soudaine; s'adressant aux officiers qui l'entouraient, il leur dit vivement en poussant son cheval en avant : « Finissons-en; allons à cet homme. » Puis, suivi des plus braves de son armée, il culbute tout ce qui s'oppose à son passage, pousse au chef ennemi qu'il renverse d'un coup de lance, et que Juan de Salamanca, cavalier de la plus rare intrépidité, achève aussitôt. Salamanca s'empare de l'étendard, et le remet à Cortès.

Cette action décide de la bataille. Les Aztèques, voyant aux mains de l'ennemi le symbole sacré de la puissance suprême, sont saisis d'une effroyable panique; ils se débandent et fuient dans toutes les directions en poussant des hurlements

épouvantables. Espagnols et Tlaxcallans les poursuivent, les massacrent : c'est une véritable boucherie; ils ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont fatigués de tuer; le champ de bataille est jonché de morts indigènes. Comme ils avaient cru marcher à une victoire certaine, ils s'étaient couverts de leurs plus magnifiques ornements. Les vainqueurs firent un butin immense en pierreries, en colliers, chaînes, bracelets et armes d'or et d'argent. Cette journée est restée une des plus célèbres de la grande épopée américaine.

Les Espagnols chantèrent un *Te Deum* pour rendre grâces à Dieu de leur succès; il leur avait coûté cher. Tous ils étaient blessés plus ou moins grièvement et exténués de fatigue. Cependant ils se remirent en marche, et après avoir livré encore un combat sanglant à Teyocan, ils entrèrent sur les terres de la république de Tlaxcalla, et s'arrêtèrent à quelques lieues de la capitale.

Cortès était dévoré d'inquiétude; il se demandait si les Tlaxcallans, qui avaient conclu une alliance avec lui alors qu'il s'était montré à eux dans tout l'appareil de la puissance et de la nouveauté, continueraient à lui être fidèles en le voyant revenir affaibli et blessé. Toutefois, ses craintes étaient dénuées de fondement. Les républicains du nouveau monde envoyèrent au-devant de lui quatre de leurs principaux nobles pour le complimenter et l'engager à se reposer dans leur ville. Dans le nombre, se trouvait son fidèle ami Maxicatzin; le général, pour lui prouver sa reconnaissance, lui fit don de l'étendard royal de Mexico. Le vieux sénateur en eut une joie extrême, et se hâta d'ajouter à ses armes ce glorieux trophée. Fernand fut reçu à Tlaxcalla avec autant de magnificence que s'il eût été vainqueur, et le sénat lui promit de se réunir à lui avec toutes ses forces, afin de le mettre à même de prendre sa revanche et de détruire à jamais l'empire de l'Anahuac. Cortès, pour reconnaître ces bons procédés, fit distribuer à ses alliés le butin recueilli à Otumpan et recommanda à ses soldats d'observer

la discipline la plus sévère, et de ne rien faire qui pût troubler la bonne harmonie entre les deux peuples.

Peu de jours après l'arrivée à Tlaxcalla, les blessures du général s'envenimèrent, il tomba gravement malade, une fièvre cérébrale se déclara. Tant que dura le danger, Fernand se vit l'objet des soins les plus assidus, et il dit dans ses lettres qu'il dut la vie à l'habileté des médecins du pays. Son retour à la santé fut célébré par des réjouissances populaires.

Mais Cortès reçut bientôt une preuve plus signalée encore de l'attachement que ses alliés avaient conçu pour lui. Le sénat prêta de son propre mouvement le serment d'obéissance au roi d'Espagne, et, instruits par le père Olmedo, religieux aussi distingué par la science que par les qualités du cœur, les quatre principaux chefs de la république renoncèrent au culte des idoles et demandèrent le baptême. Leur exemple trouva de nombreux imitateurs. Fernand parle de ces conversions dans ses lettres, il les signale comme le plus beau et le plus glorieux de ses triomphes. Il est de fait qu'à partir de ce temps le christianisme fit des progrès marqués dans cette partie du nouveau monde.

CHAPITRE HUITIÈME.

Cuitlahuatl et Guatimozin rois des Aztèques. — Commencement de la nouvelle campagne de Cortès.

Mexico devint le théâtre d'affreux désordres pendant les jours qui suivirent le départ de Cortès. On massacra les princes et les seigneurs qu'on savait partisans des étrangers. Cent Espagnols qui n'avaient pas pu partir avec le général s'étaient retranchés dans le grand temple. On leur livra un furieux assaut; ils furent pris et sacrifiés à Huitzilopochtli.

Cacama ayant été immolé durant la terrible nuit du

1er juillet, la seigneurie de Mexico plaça la couronne sur la tête de Cuitlahuatl ou Cuitlahuatzin, ce frère de Montézuma qui avait commandé les Aztèques pendant les derniers jours de l'occupation de la capitale. On n'aurait pu faire de meilleur choix; plein de courage, d'énergie et de haine pour les étrangers, le nouveau roi mit tous ses soins à rétablir l'ordre dans la ville, à augmenter ses moyens de défense, à relever de leurs ruines les quartiers qui avaient souffert durant la dernière guerre. En même temps, il députa des ambassadeurs à tous les États voisins, pour les conjurer de mettre en oubli les anciennes querelles et de réunir les forces disponibles contre l'ennemi commun. Les ambassadeurs reçurent un accueil favorable en divers lieux; il y en eut d'autres au contraire où la haine du nom mexicain étouffa la voix du patriotisme.

Cuitlahuatl fit même partir des envoyés pour la seigneurie de Tlaxcalla, sa plus mortelle ennemie, afin de l'engager à faire cause commune avec lui. Leur arrivée devint l'occasion d'une vive discussion au sénat. Xicotencatl fils, qui avait été vaincu trois fois par Cortès, et quelques seigneurs du même parti, voulaient qu'on acceptât les propositions des Aztèques, et prédisaient que l'alliance avec les étrangers finirait par l'asservissement commun de tous les peuples du nouveau monde. Mais les partisans des Espagnols, à la tête desquels se trouvait le vieux Maxicatzin, étaient les plus nombreux; ils traitèrent le jeune Xicotencatl de traître et de faux prophète, le privèrent de son commandement et le jetèrent en prison. Les ambassadeurs mexicains, voyant la tournure que prenait l'affaire, se retirèrent en secret. Marina eut connaissance de ce qui s'était passé. Elle en informa Cortès, et celui-ci redoubla de soins auprès de ses partisans, et réussit, à force de prévenances, à gagner ses adversaires. Il sollicita même et obtint la mise en liberté du jeune Xicotencatl, et cet acte de haute politique le rendit de plus en plus populaire.

Nous disions que, tout en se retirant de Mexico, Fernand était absolument décidé à y revenir, et qu'il n'avait renoncé à aucune de ses espérances.

Sa situation était meilleure qu'on n'eût pu le supposer après le revers qu'il venait d'essuyer. Il avait encore autant d'Espagnols sous ses ordres que lors de son premier départ pour Tenochtitlan, et il connaissait mieux le pays. Les Cempoallans et les Tlaxcallans surtout étaient pour lui des alliés d'une fidélité à toute épreuve. Cortès, persuadé qu'il ne pourrait s'emparer de Mexico que s'il était maître des lacs, résolut de faire construire à cet effet une flottille de treize brigantins. Il fit abattre et façonner les bois nécessaires dans les montagnes voisines, et décida qu'on les transporterait par pièces détachées au lieu où les bâtiments devraient être lancés. Il tira de la Vera-Cruz le fer, les cordages, et le reste des vaisseaux qu'il avait démantelés précédemment, et fit venir aussi des munitions et plusieurs pièces de campagne. Quelques officiers embarqués sur quatre des vaisseaux de Narvaez se rendirent à la Jamaïque pour y acheter des armes, de la poudre et des chevaux.

Sur ces entrefaites, la province de Tepeyacac, voisine de Tlaxcalla, et qui s'était reconnue vassale de la couronne de Castille, céda aux sollicitations des Mexicains; ses chefs reçurent une garnison aztèque, firent occuper le chemin qui mène de la Vera-Cruz à Tlaxcalla et massacrer quelques Espagnols qui le parcouraient sans défiance. Cortès ne pouvait laisser impunie une semblable infraction aux traités: il se disposait à demander aux indigènes d'entrer en campagne avec lui, lorsqu'on apprit que les Tepeyacans avaient envahi le territoire de Tlaxcalla. Le sénat supplia alors Fernand d'embrasser sa cause, et celui-ci fut assez heureux pour pouvoir accorder comme grâce ce qu'il se disposait à solliciter comme faveur. Le jeune Xicotencatl, parfaitement réconcilié avec le général, fut chargé de rassembler une armée de réserve dans les villes de la république, et on fit

demander leurs contingents à Cholullan et aux républicains de Huexotzinco. Cortès se mit en marche à la tête de quatre cent vingt Espagnols et de six mille archers tlaxcallans; une armée indigène que les historiens de la conquête font monter à cent cinquante mille hommes se réunit bientôt à lui. Acatzinco, Tepeyacac et les autres villes de la confédération des Tepeyacans furent prises et pillées durant une campagne de quelques semaines; on réduisit leurs habitants en esclavage [1]. Les Mexicains, qui occupaient plusieurs cités dans ces parages, furent battus en toute rencontre par Cortès ou par ses lieutenants. La seule attaque dirigée par Salcedo contre la ville de Tochtepec fut malheureuse, et coûta la vie à quatre-vingts Espagnols. Un détachement commandé par Ordaz et Davila vengea ces derniers. Il se rendit maître de Tochtepec, la cité fut pillée, la garnison massacrée, le sang indigène coula à flots.

Cette série de succès eut d'incalculables résultats pour le capitaine général; elle rétablit le prestige attaché à son nom, releva le courage de ses compagnons d'armes, et rendit plus étroits les liens qui l'unissaient aux Tlaxcallans. Une foule de princes indigènes et de cités puissantes lui envoyèrent des députés pour contracter alliance avec lui.

Bientôt après l'armée de Cortès se trouva augmentée de deux cents hommes et de vingt cavaliers européens. De ce nombre étaient cent fantassins que Velasquez de Léon envoyait à Narvaez; car le gouverneur de Cuba ignorait encore les destinées de cet officier. Fernand n'eut pas de peine à attacher les nouveaux venus à sa fortune. Au même moment, un navire chargé de munitions arriva à la Vera-Cruz, le général acheta la cargaison et la paya généreusement. La joie que ces chances heureuses lui firent éprouver fut troublée cruellement; quelques-uns de ses soldats et de ses plus chers compagnons refusèrent de courir les hasards

[1] Cortès fonda une colonie espagnole et une place forte à Tepeyacac, et lui donna le nom de *Segura de la Frontera*.

d'une nouvelle campagne contre Mexico, et demandèrent à retourner à Cuba; parmi eux se trouvait cet André de Duero auquel Cortès avait sauvé la vie. Ni présents, ni prières ne purent triompher de leur répugnance; Cortès chargea en conséquence Alvarado de les conduire à la Vera-Cruz et de présider à leur embarquement.

Après leur départ, notre héros se voyait encore à la tête de cinq cent cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingts arquebusiers, de quarante cavaliers, et de neuf pièces de campagne. Une immense armée indigène se disposait à le suivre. Tandis qu'il faisait ses derniers préparatifs, un nouvel et terrible auxiliaire vint le seconder. La petite vérole, précédemment inconnue sur le continent américain, y fut apportée par un nègre de Cuba. Elle s'étendit avec une rapidité effroyable, envahit des provinces entières, et dépeupla Cempoallan et un grand nombre d'autres villes, qui, depuis lors, sont restées presque sans habitants. Parmi les victimes du fléau étaient le vieux Maxicatzin, l'un des chefs de la seigneurie de Tlaxcalla et l'ami le plus dévoué de Cortès; Cuitlahuatl, successeur de Montézuma sur le trône de Mexico; Totoquihua II, roi de Tlacopan, et Zwanga, roi du Michoacan, État puissant limitrophe de l'empire de l'Anahuac.

Les Mexicains placèrent la couronne sur la tête du prince de Tlatelolco, Quauhtemotzin ou Quauhtemoc, plus connu sous le nom de Guatimozin, et dont il été question déjà dans la première partie de notre travail. Le jeune roi, âgé de vingt ans à peine[1], s'était distingué à la guerre pendant les dernières années du règne de Montézuma; ennemi irréconciliable des Espagnols, il adopta les plans et la politique de son oncle Cuitlahuatl, acheva de mettre sa capitale sur un pied de défense respectable, et fit faire de grands travaux pour en rendre les abords de plus en plus difficiles.

[1] Quelques auteurs disent même qu'il n'avait que dix-huit ans.

Tetlepan-Quetzal monta sur le trône de Tlacopan.

Les deux nouveaux rois adressèrent un chaleureux appel à leurs vassaux et alliés, et envoyèrent une ambassade à Tangaxoan II, qui venait de ceindre la couronne de Michoacan, pour l'engager à se joindre à eux lorsqu'il s'agirait de repousser les odieux étrangers qui menaçaient la vallée de l'Anahuac d'une seconde invasion. Tangaxoan accueillit favorablement les envoyés mexicains, et leur promit de venir au secours de l'empire.

Cortès, ayant pris toutes ses dispositions, passa la revue de son armée et se mit en route le 26 décembre 1520. Six mois s'étaient écoulés depuis la fatale retraite des Espagnols. Le passage des montagnes s'effectua heureusement, malgré les difficultés qu'occasionna le transport de l'artillerie.

Pendant son séjour à Tlaxcalla, Fernand avait envoyé deux ambassadeurs indigènes (l'un des deux était fils de Netzahualpilli) à Cohuanacoch, successeur de Cacama sur le trône de Tezcuco ou d'Acolhuacan, pour lui faire savoir qu'il était déterminé à continuer la guerre jusqu'à l'entière soumission des Mexicains, et à établir son quartier général à Tezcuco, ainsi qu'il en avait le droit, ce pays ayant reconnu la suzeraineté de Charles-Quint. Pour toute réponse, Cohuanacoch, ami des Aztèques, avait fait massacrer les deux ambassadeurs.

Cependant le roi fut saisi de crainte lorsqu'il sut que le capitaine général se trouvait déjà dans la vallée. Il envoya donc à sa rencontre quatre des principaux personnages de sa cour, chargés de lui remettre plusieurs objets de très-grand prix et de lui dire que leur maître lui souhaitait la bienvenue, et l'invitait à venir s'établir à Tezcuco, où il serait reçu et servi comme il devait l'être. Cortès fit l'accueil le plus sévère aux quatre ambassadeurs, leur dit que les perfidies de Cohuanacoch lui étaient connues, et le déclara déchu du trône en sa qualité de rebelle à son prince légitime. Lorsqu'on rapporta cette réponse au roi, il s'embarqua

avec le plus de ses nobles qu'il put rassembler et se rendit à Mexico pour y soutenir Guatimozin.

Cependant après le désastre du 1er juillet, Ixtlilxochitl, dont chacun connaissait le dévouement aux Espagnols, avait été obligé de se retirer, avec quelques-uns de ses frères qui suivaient son parti, dans une maison de campagne qu'il possédait à Tepepulco, l'une des provinces qui lui étaient soumises. Aussitôt qu'on l'eut informé du retour de Cortès, il alla au-devant de lui jusqu'à Tlepehuacan, renouvela son alliance avec lui, et lui offrit une élégante enseigne en or comme gage de son amitié. Il le conduisit ensuite à Tezcuco dans son propre canot. Les Espagnols y arrivèrent le 31 décembre; ils trouvèrent la ville presque déserte, et craignant que cet abandon ne cachât quelque trahison, ils voulurent la saccager pour punir les fauteurs de troubles. Ixtlilxochitl prévint ce malheur en les suppliant d'avoir pitié du pauvre peuple qui était parfaitement innocent, mais il ne put empêcher les Tlaxcallans d'assouvir leurs vieilles haines en mettant le feu aux demeures de quelques seigneurs et au magnifique palais de Netzahualpilli; les anciennes annales du pays et une quantité prodigieuse de documents du plus haut intérêt périrent dans cet incendie.

Au bout de peu de jours, la tranquillité se rétablit à Tezcuco, beaucoup de nobles y revinrent.

Cortès leur promit de faire reconnaître comme roi et maître légitime, à la place de Cohuanacoch, le prince qui serait généralement préféré. Cette proposition ayant été accueillie avec de grandes démonstrations de joie, toutes les voix se portèrent sur Tecocoltzin, l'un des fils naturels de Netzahualpilli, récemment baptisé sous le nom de Fernand. « C'était, disent les annales du pays, un homme très-grand, des manières les plus nobles et les plus agréables; sa carnation était aussi belle et aussi blanche que celle des Européens. On voyait à sa personne et à son langage

qu'il descendait d'illustre race; il parlait l'espagnol, et Cortès aimait à traiter avec lui des affaires qui avaient rapport à la guerre et lui demandait souvent son avis. »

Le prince Ixtlilxochitl, loin de se montrer jaloux de cette élection, l'approuva hautement. Tecocoltzin commença à gouverner avec beaucoup de prudence; il fit préparer un grand nombre d'armes offensives et défensives, fortifia sa capitale pour la mettre à l'abri des attaques de l'ennemi et expédia des envoyés dans les villes et provinces dépendantes du royaume de Tezcuco; elles abandonnèrent toutes, successivement, le parti de Cohuanacoch, pour embrasser celui des Castillans.

Sur ces entrefaites, les principaux chefs de la province de Chalco, très-importante pour l'approvisionnement de Tezcuco et de l'armée, se réunirent afin de décider de la conduite qu'ils devaient tenir. Les uns étaient d'avis de réunir leurs forces à celles des Mexicains, les autres de faire alliance avec Cortès. Ne pouvant tomber d'accord, ils chargèrent deux des leurs d'aller consulter Ixtlilxochitl, et celui-ci leur dit : « Recommandez aux seigneurs de Chalco de bien se garder de prendre les armes contre le général espagnol et ses compagnons; car, s'ils le font, ils n'en recueilleront que de la honte. » Les chefs, ayant reçu cette réponse, s'empressèrent d'envoyer à Cortès des ambassadeurs pour contracter alliance avec lui.

Fernand fit partir de Tezcuco plusieurs expéditions; il dirigea les unes en personne, et fit commander les autres par ses officiers et par le prince Ixtlilxochitl. Son but était de réduire Mexico à ses propres forces; il y réussit, battit les Aztèques en diverses rencontres, vainquit plusieurs des villes situées le long du lac, en détruisit d'autres et reçut la soumission d'un grand nombre de cités et de seigneurs qui, fatigués du joug mexicain, vinrent humblement solliciter son alliance.

Guatimozin et Cohuanacoch, le roi détrôné des Acolhuas,

furent très-irrités lorsqu'ils apprirent qu'un des princes légitimes de Tezcuco se signalait dans les rangs de leurs ennemis. Ils prévoyaient qu'Ixtlilxochitl serait d'un puissant secours pour les Espagnols, et qu'il ferait un mal incalculable aux indigènes. Ils promirent, en conséquence, de très-grandes récompenses à celui de leurs capitaines qui parviendrait à s'emparer du redoutable prince ou à le tuer. Un noble très-brave de la maison d'Iztacpalapan [1] se détermina à tenter l'entreprise, et promit aux deux rois de leur amener Ixtlilxochitl prisonnier à Mexico. Mais celui-ci, en ayant été informé, résolut d'en tirer vengeance, et envoya un défi à son adversaire. Les deux guerriers se rencontrèrent dans les plaines d'Iztacpalapan, et se livrèrent un combat singulier dont les deux armées restèrent spectatrices. Ixtlilxochitl vainquit le champion des Mexicains, lui attacha les pieds et les mains et le brûla vif sur un bûcher composé de glaïeuls secs. « Annoncez à votre maître Quauhtemoch et à mon frère Cohunacoch, dit-il ensuite aux Mexicains, qu'avant d'être prisonnier, je ferai de leurs personnes ce que je viens de faire de ce chef. »

Vers ce temps, Tetocoltzin, roi de Tezcuco, mourut, à la fleur de l'âge et très-regretté de Cortès; les Acolhuas désignèrent Ahuaxpitzactzin, l'un des fils naturels de Netzahualpilli, pour lui succéder [2]. Mais, peu de jours après cette élection, Cortès et plusieurs nobles personnages du pays demandèrent qu'on décernât la couronne au valeureux prince Ixtlilxochitl, auquel d'ailleurs elle revenait de droit en sa qualité de prince légitime. Il fut acclamé avec enthousiasme.

Ixtlilxochitl continua l'œuvre de son frère Tecocoltzin. Il fit augmenter les fortifications de l'enceinte et des principaux édifices de sa capitale. Par ses ordres, on y apporta les fèves, le maïs et les vivres qui se trouvaient réunis dans les différents greniers du royaume; on en eut ainsi suffisamment

[1] Signifie *la ville blanche*.
[2] Ce prince fut baptisé plus tard sous le nom de Carlos.

pour nourrir l'armée espagnole et celle des alliés. Le nouveau roi fit faire aussi le recensement de ses sujets valides, et il se trouva que la seule province d'Acolhuacan pouvait lui fournir deux cent mille hommes en état de porter les armes.

Pendant ce temps, on n'était pas inactif à Mexico. Guatimozin, Cohuanacoch, et Tetlepan-Quetzal, roi de Tlacopan, y réunissaient des vivres et des soldats, afin de pouvoir résister aux assaillants, et leur faire le plus de mal possible.

Tangaxoan II, roi du Michoacan, prince très-puissant et chef d'une nation belliqueuse, avait reçu favorablement, on s'en souvient, les envoyés de Guatimozin. Un secours de deux cent mille hommes avait été promis aux souverains de l'Anahuac, mais au moment où les trois rois attendaient d'un jour à l'autre l'arrivée de cette armée auxiliaire, ils éprouvèrent la plus cruelle déception; ils apprirent que Tangaxoan les abandonnait, et qu'il avait donné à ses troupes l'ordre de se disperser sur-le-champ.

Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl raconte dans les termes suivants cet événement si funeste pour la puissance aztèque[1]; nous estimons devoir nous attacher à ses propres expressions pour faire ce singulier récit : « Les ambassadeurs mexicains, dit-il, avaient rendu compte à Tangaxoan du châtiment infligé par Cortès aux habitants de Cholullan et du massacre de la noblesse mexicaine par ordre d'Alvarado, et lui avaient dit que c'étaient de cruels tyrans qui ne songeaient qu'à s'emparer du bien d'autrui.

» La sœur du roi assistait à ce récit, et en fut très-effrayée; elle se persuada que la prophétie de ses ancêtres allait être accomplie, et que cette nation nouvelle deviendrait maîtresse du pays; pour n'en pas être témoin, elle se décida à se laisser mourir de faim.

» Selon l'usage observé à l'égard des rois et des grands

[1] *Histoire des Chichimèques*, liv. II, p. 234.

seigneurs, on plaça son corps dans un des souterrains du grand temple, où on devait le brûler pour en conserver les cendres, après l'avoir veillé pendant quelques jours.

» Mais elle ressuscita le quatrième jour, et ordonna aux veilleurs d'aller appeler le roi son frère, parce qu'elle avait à lui communiquer des choses importantes touchant le bien de son royaume et de ses vassaux. Les gardiens, très-étonnés, allèrent prévenir le roi, qui arriva en toute hâte. Elle lui dit alors qu'elle venait lui ordonner, de la part du vrai Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, de déposer les armes et de licencier l'armée qu'il avait réunie pour aller au secours des Mexicains. Vous ne pourrez réussir à arrêter la nation qui a une croix pour défense et pour bouclier, et qui apporte le culte de ce vrai Dieu, ajouta-t-elle; recevez-la en amie dans vos États, afin que le Seigneur y soit connu et adoré. J'ai vu le lieu où vont ceux qui ne le connaissent pas : ils y souffrent des peines éternelles et intolérables; mais j'ai vu aussi la gloire dont jouissent ceux qui se sauvent par la foi et la religion que cette nation apporte.

» Le roi Tangaxoan fut tellement frappé de la résurrection de sa sœur et des paroles qu'elle prononça, qu'il déposa les armes, n'envoya point de secours aux Mexicains, et licencia les deux cent mille hommes qu'il avait réunis. C'étaient des Michoacans ou Taraques et des Téochichimèques; ces derniers sont la nation la plus belliqueuse de la Nouvelle-Espagne.

» Ce que je viens de rapporter, dit en finissant le vieil historien américain, est tiré des peintures et des relations du royaume de Michoacan, et je l'ai entendu raconter fort souvent à D. Constantin Huizimengazi, petit-fils de Tangaxoan et seigneur actuel de cette province. »

CHAPITRE NEUVIÈME.

Suite du précédent. — Les brigantins. — Commencement du siége de Mexico.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Cortès à Tezcuco. Il apprit alors que les bois et les autres matériaux destinés à la construction des treize brigantins étaient prêts à Tlaxcalla.

Le capitaine général enjoignit à Sandoval de diriger l'expédition qui devait les transporter à Tezcuco, et de châtier les habitants de Zaltepec, qui avaient immolé à leurs dieux quarante Espagnols et trois cents Tlaxcallans, dont ils s'étaient emparés sur la route de la Vera-Cruz[1]. Sandoval, jeune homme plein d'un bouillant courage, se conforma aux ordres qu'il avait reçus; après avoir fait passer au fil de l'épée la population mâle de Zaltepec, il dirigea avec une admirable habileté le convoi chargé du transport des bois et le disposa de façon à le mettre à l'abri de toute surprise. Ce convoi, protégé par une troupe espagnole et par vingt-huit mille Tlaxcallans, s'étendait, au rapport des contemporains, sur une distance de six milles, une forte avant-garde le précédait; plusieurs détachements veillaient sur ses côtés. Malgré la difficulté de sentiers à peine frayés, Sandoval ne perdit pas un homme, et entra à Tezcuco dans un ordre aussi parfait que s'il fût venu d'une revue. Fernand l'accueillit avec les plus grands honneurs. Castillans et indigènes le saluèrent de frénétiques acclamations.

Le capitaine général ordonna qu'on procédât immédiatement à la construction des navires, et huit mille ouvriers acolhuas furent chargés par Ixtlilxochitl de creuser un canal de douze pieds de profondeur, sur une longueur de deux milles, pour conduire les brigantins de Tezcuco au lac.

[1] D'après D. Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, Cohuanacoch, le roi détrôné de Tezcuco, avait été l'instigateur de ce guet-apens.

Cependant Guatimozin et ses deux collègues [1], bien qu'abandonnés de la plupart de leurs vassaux et alliés, étaient résolus à défendre leurs couronnes et à ne pas se laisser imposer le joug des étrangers. Le jeune roi de Mexico était l'âme de la résistance; il fit attaquer plusieurs des provinces qui s'étaient déclarées pour les Espagnols, celle de Chalco entre autres; mais Cortès, envoyant de prompts secours à ses alliés, et se rendant lui-même fort souvent sur le théâtre des combats, déjouait toutes ces tentatives.

En même temps le capitaine général poursuivait le cours de ses explorations et de ses conquêtes; il poussait des reconnaissances autour du grand lac, se rendait maître, après un combat très-vif, de Tlacopan, capitale du troisième royaume de l'Anahuac, et tous les jours, pour ainsi dire, il recevait les envoyés de quelques seigneurs ou de cités importantes, qui, excités par Ixtlilxochitl, s'empressaient de faire leur soumission à la couronne d'Espagne. Celle-ci s'arrondissait de la sorte aux dépens de celle de l'Anahuac. Toutefois les Castillans et leurs alliés eurent à subir en plusieurs occasions des luttes acharnées; l'entrée des villes de Xaltocan [2] et de Quauhnahuac leur fut disputée avec beaucoup de courage. Xochimilco [3], située sur le lac de Chalco, et célèbre par ses îles flottantes, ses jardins et ses fleurs incomparables, se défendit plus énergiquement encore; vingt mille hommes, portés sur deux cents canots, attaquèrent les assaillants plusieurs jours de suite; le capitaine général eut son cheval tué sous lui, et fut délivré par les Tlaxcallans au moment où l'ennemi, maître de sa personne, allait l'immoler aux dieux [4].

[1] Les trois rois étaient réunis alors à Mexico, et y restèrent pendant la durée du siége.

[2] Signifie *pays sablonneux*.

[3] *La fleurie*, de *xochitl*, fleur.

[4] Nous n'entrons pas dans le détail des expéditions diverses qui précédèrent le siége de la capitale, et qui eurent pour résultat l'isolement de

Tandis que Cortès, brave entre les plus braves de son armée, remplissait à la fois les devoirs du général et du soldat, une conjuration se tramait contre lui dans son propre camp. Quelques-uns des anciens partisans de Velasquez, excités par un soldat nommé Antonio Villafana, avaient résolu d'assassiner le capitaine, ainsi que ses amis les plus dévoués, notamment Bernal Diaz, Sandoval, Alvarado et Olid, et de s'en retourner ensuite à Cuba. La veille du jour où le complot devait éclater, l'un des complices, pris de remords, le dévoila à Fernand, et lui remit la liste des conjurés et celle des victimes désignées au fer des assassins. Cortès arracha l'aveu de son crime à Villafana, le fit juger le soir même et pendre à la porte de sa maison. Il feignit de croire que cet homme avait été le seul coupable, parce qu'il ne voulait pas qu'on sût qu'il avait tant de traîtres autour de lui; mais il connut, à partir de ce temps, quels étaient ses véritables amis et quels étaient les hommes dont il devait se défier et faire surveiller les démarches.

Sur ces entrefaites, les brigantins se trouvèrent prêts, et après cinquante jours d'un travail très-opiniâtre le canal était achevé. Cortès décida que la flottille serait lancée le 28 avril 1521, avec la plus grande solennité, et en présence de l'armée castillane et indigène. Le père Olmedo célébra une grand'messe, à laquelle tous les Espagnols communièrent; puis, revêtu de ses ornements sacerdotaux, il s'avança vers les brigantins, les bénit, et donna un nom à chacun d'eux au moment où il pénétrait dans les eaux du canal. Le succès complet de l'opération fut considéré par les assistants comme le présage d'une victoire prochaine; et au moment où on vit les navires, arrivés au lac, se balancer avec grâce sur leurs quilles et mettre à la voile, de longues acclamations les saluèrent du rivage. On entonna un

plus en plus complet des Mexicains. Les indications générales suffisent pour dessiner la position; un récit circonstancié fatiguerait inutilement le lecteur et serait de peu d'intérêt.

Te Deum, auquel le bruit formidable de l'artillerie servit d'accompagnement.

Fernand Cortès, tout en faisant ses préparatifs, regrettait d'exposer aux horreurs d'un siége la superbe ville de Mexico, capitale du nouvel empire dont il dotait la couronne de son maître. Il fit faire encore à plusieurs reprises de pacifiques propositions à Guatimozin, lui demandant simplement de se reconnaître vassal de Charles-Quint; à cette condition il devait conserver sa couronne. Guatimozin rejeta fièrement toutes les propositions et fit massacrer les envoyés de son ennemi. Cortès proclama en conséquence le siége de Mexico et demanda à ses alliés de lui amener leurs troupes; elles vinrent, fortes de cent cinquante mille hommes, suivant quelques auteurs, de deux cent mille d'après les écrivains indigènes[1], commandées par des chefs qui portaient, chacun suivant son rang et son office, une devise différente, en plumes, en or et en pierreries. Le général avait reçu récemment encore quelques renforts européens; il se trouvait à la tête de neuf cents hommes d'infanterie, de quatre-vingt-six cavaliers, et disposait de quinze pièces de campagne en bronze, de trois grosses pièces de siége en fer et d'une grande quantité de balles et de boulets; quant à la poudre, il n'en avait que douze cents livres.

Fernand distribua les commandements; il se réserva celui de la flottille, et s'adjoignit le prince indigène Ixtlilxochitl; ce jeune rejeton de Netzahualpilli, partisan zélé des Espagnols dès la première invasion de l'Anahuac, s'était familiarisé avec leurs mœurs et même avec leur langue, et il était devenu pour Fernand, on a pu s'en convaincre déjà, le plus utile et le plus dévoué des coopérateurs. Au moment de l'entrée en campagne, un envoyé des trois rois vint lui

[1] Don Fernand d'Alva affirme qu'on avait réuni cinquante mille ouvriers pour construire les ponts et pour les autres travaux. Cet auteur fait l'énumération des contingents des différentes provinces dépendantes du royaume de Tezcuco ou alliées, et arrive au chiffre de deux cent mille hommes.

reprocher de trahir sa patrie et ses parents pour se mettre au service des fils du soleil; mais Ixtlilxochitl lui répondit : « Je veux être l'ami de ceux qui m'apportent les lumières de la foi; je leur serai toujours favorable; je les aiderai en tout, et, s'il le faut, je saurai mourir pour eux. »

On divisa l'armée en trois grands corps, de forces à peu près égales, et dirigés par Alvarado, Olid et Sandoval; plusieurs chefs espagnols et indigènes furent placés sous les ordres de ces commandants principaux. Le corps d'armée d'Alvarado fut chargé d'occuper Tlacopan; celui d'Olid, d'aller prendre poste à Cuyoacan; enfin Sandoval devait attaquer et détruire Iztacpalapan, s'avancer ensuite par la chaussée du lac, appuyé par les brigantins, forcer les palissades et s'établir à Tepeaquilla, lieu où fut érigée plus tard l'église de Notre-Dame de Guadalupe. Cortès, avant de partir, publia, pour le maintien de la discipline, une ordonnance qui nous a été conservée, et dans laquelle se trouve le passage suivant, digne d'être rapporté : « Nul d'entre vous, » y est-il dit, « ne blasphèmera les saints noms de Dieu et de la Vierge Marie; vous ne vous prendrez pas de querelle avec vos camarades et vous ne tirerez pas l'épée contre eux. Celui qui usera de violence envers les femmes sera puni de mort. Nul d'entre vous ne s'emparera de la propriété d'autrui, ne punira un indigène ou ne pillera sa maison, à moins que le général n'ait permis le pillage. Les Espagnols feront tout ce qui dépendra d'eux pour se maintenir en bonne intelligence avec leurs alliés indiens. »

On se mit en mouvement le dixième jour du mois de mai. Les trois cités situées en tête des grandes chaussées qui servaient d'avenues à la capitale furent emportées après une très-vigoureuse résistance. Cette opération eut pour résultat de refouler les assiégés dans la ville et de les séparer de la terre ferme. Une autre mesure prise par le capitaine général, et qu'ils ne purent empêcher, leur devint plus fatale encore : on rompit les aqueducs qui menaient l'eau douce à Tenoch-

titlan, et dès lors la nombreuse population de cette vaste cité se vit condamnée aux horreurs de la soif. C'était le prélude des épouvantables calamités qui devaient fondre sur elle.

Mexico ne ressemblait en rien aux places fortes du vieux monde; ses principaux moyens de défense consistaient dans sa position au milieu des eaux, dans ses digues et ses innombrables canaux. Ce fut par conséquent par le lac que Cortès résolut de l'attaquer sérieusement, après que ses lieutenants se furent rendus maîtres des différents postes qu'il leur avait assignés. Le 30 mai, vendredi après la Fête-Dieu, il mit en ligne ses treize brigantins; mais les Aztèques, décidés à défendre leurs foyers avec l'énergie du désespoir, et à s'ensevelir tous sous les ruines de leur capitale plutôt que de se rendre, ayant vu le mouvement de la flottille ennemie et en saisissant le but, se précipitèrent dans leurs barques et se portèrent rapidement à sa rencontre. Les esquifs des indigènes étaient au nombre de cinq mille; ils manœuvrèrent pour entourer les navires ennemis, leur couper la retraite et les aborder. Pendant quelques moments, la position de la flotte fut des plus critiques; un calme plat la tenait clouée à sa place et favorisait le projet des Mexicains; mais soudain une brise fraîche s'éleva et gonfla les voiles des brigantins; dès lors la scène changea : la majeure partie des esquifs fut coulée, les autres prirent la fuite, après une résistance désespérée et un si effroyable carnage, que le lac présentait l'apparence d'une mer de sang. A la suite de cette victoire navale, le général, maître du lac, établit ses quartiers plus près de la ville assiégée, et coupa ses dernières communications avec le dehors. Un premier assaut lui ouvrit la grande rue méridionale de la ville, et lui permit d'arriver, au milieu d'une grêle de traits, au temple de Huitzilopochtli, qui fut saccagé; Cortès et Ixtlilxochitl y pénétrèrent ensemble; celui-ci abattit la tête de l'idole aux pieds de laquelle il s'était prosterné jadis, Fernand lui enleva son masque d'or, enrichi de turquoises et d'émeraudes. Les alliés pillèrent

plusieurs rues et y mirent le feu. Le nouveau roi de Tezcuco fit des prodiges de valeur dans ce premier combat; les Mexicains continuaient à le traiter de traître et de parricide, mais il persistait à repousser leurs reproches avec un dédain superbe, et à leur répondre qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la soumission.

La nouvelle du succès obtenu au cœur même de Tenochtitlan répandit une grande consternation dans le royaume de Mexico, et donna de nouveaux alliés aux vainqueurs; les villes du lac et les autres lieux qui avaient hésité jusqu'alors ne résistèrent pas davantage, firent leur soumission, et amenèrent à l'armée un renfort de vingt mille hommes et une grande quantité de provisions fraîches.

Cortès voulait préserver la ville; Ixtlilxochitl, plus au fait des mœurs du pays, lui représenta que le seul moyen de s'en rendre maître était de détruire successivement les quartiers dont on s'emparait, et d'employer les matériaux à combler les canaux; le général s'y résigna avec un profond regret. Bientôt après, l'œuvre de destruction commença par le palais d'Axacayatl, où le malheureux Montézuma avait offert aux étrangers une hospitalité si cruellement récompensée, et par celui de Totocalco, qui renfermait les volières et les ménageries royales.

Plusieurs assauts successifs permirent aux Espagnols de pénétrer dans divers quartiers, mais les Aztèques s'y défendaient avec une incomparable énergie; ils passaient les nuits à réparer les brèches et les désastres des journées, à élever de nouveaux retranchements, à creuser de nouveaux fossés. Le siége n'avançait presque pas, bien que, par les chaussées, on resserrât de plus en plus les assiégés.

L'armée était fatiguée de ces attaques incessantes et désirait en finir d'un coup. Cortès, voyant cette disposition, réunit son conseil et lui demanda s'il était d'avis de poursuivre le même système, ou de faire avancer simultanément vers le centre de la ville les trois divisions de l'armée et la

flottille, pour tenter une attaque générale. La question fut longuement débattue, et décidée enfin dans le sens de l'attaque générale.

Le jour suivant, après une messe solennelle, les Espagnols et leurs alliés se mirent en mouvement; Cortès et Ixtlilxochitl prirent la direction d'une colonne forte de cent Espagnols et de huit mille Indiens. Ce corps d'armée fit d'abord des prodiges de valeur, et rien ne semblait devoir lui résister, il poursuivait les Mexicains l'épée dans les reins; ceux-ci s'arrêtaient de temps en temps comme pour combattre, puis ils avaient l'air de lâcher pied et de prendre la fuite; c'était une manœuvre habile, au moyen de laquelle ils cherchaient à attirer à leur suite Cortès et ses gens. En effet, ceux-ci n'avaient pas songé, dans l'ardeur du combat, à combler les fossés qu'ils laissaient derrière eux; mais au moment où ils eurent passé le point le plus étroit de la chaussée, les Aztèques firent brusquement volte-face, se ruèrent avec impétuosité sur les assaillants, et au même instant des barques chargées d'hommes et qui s'étaient tenues cachées derrière les palissades, parurent aux deux côtés de la digue et attaquèrent les Espagnols en flanc. Un grand nombre d'entre eux furent pris, d'autres jetés dans les canaux; un désordre affreux se mit dans leurs rangs. Six chefs mexicains se saisirent de la personne de Cortès et l'entraînaient déjà pour le sacrifier à leurs dieux, mais trois de ses gens le délivrèrent au péril de leur vie. Il allait être repris lorsque son major, don Christoval de Guzman, lui céda son cheval. Cet ami fidèle tomba vivant aux mains de l'ennemi, et mourut sous le couteau du sacrificateur. Fernand se précipita dans le canal, et sa monture le traversa à la nage. « Au moment où il le passait, dit D. Fernand d'Alva, dans sa relation de la conquête, un Mexicain l'atteignit et s'apprêtait à lui couper la tête, mais Ixtlilxochitl survint, et sa forte épée coupa le Mexicain en deux. On trouve ce fait d'armes représenté sur la porte de l'église de Saint-

Jacques à Tlatiloleo; il a été faussement attribué à un Espagnol. Comme le jeune roi de Tezcuco rendait ce bon service à Cortès, il reçut à l'oreille gauche une pierre qui manqua lui faire jaillir la cervelle. Il mit de la terre dans sa blessure, puis il quitta ses vêtements, ne gardant que son bouclier rond et sa massue, et combattit corps à corps un autre chef mexicain; il eut dans cette affaire le bras traversé d'une flèche et le genou atteint d'une pierre, ce qui ne l'empêcha pas d'assommer encore un général ennemi qui l'avait défié. Après ce troisième exploit, par un grand effort de courage, il arracha de son bras la flèche qui lui causait une douleur excessive. Ses soldats pansèrent sa blessure, et lui appliquèrent certains médicaments qui le guérirent en peu de jours. La blessure pansée, Ixtlilxochitl rejoignit Cortès dans la rue de Tlacopan, et tous deux, toujours vivement poursuivis par l'ennemi, eurent beaucoup de peine à regagner le camp. »

Tandis que le capitaine général courait ces dangers, la division d'Alvarado n'était pas mieux traitée; les Aztèques lancèrent dans ses rangs les têtes de quelques Espagnols en criant que le même sort attendait tous les ennemis de l'empire. A cette vue, les alliés indigènes épouvantés prirent la fuite dans le plus grand désordre, et les Castillans, attaqués de tous les côtés à la fois, durent battre en retraite. Laissons parler ici Bernal Diaz, le premier des historiens de la conquête; il se trouvait lui-même dans cette division. « Pendant que l'ennemi nous poursuivait, dit-il, le bruit terrible des timbales et des trompettes retentissait sur la terrasse du temple principal et appelait tous les Mexicains aux armes. Cette affreuse et lugubre musique; comparable à celle de l'enfer, s'entendait à trois lieues à la ronde. En ce moment, elle annonçait qu'on allait sacrifier nos infortunés camarades prisonniers. Nous fîmes halte un moment, nous les vîmes entraînés sur la plate-forme du sanctuaire, la tête chargée de plumes, forcés de danser devant la hideuse idole avant

d'être étendus sur la pierre fatale. Cette vue nous glaça d'horreur, et en même temps nous avions nos propres vies à défendre, car l'ennemi nous pressait avec une indescriptible fureur. Nous dûmes notre retour dans nos quartiers à la seule protection de Dieu. »

La troisième division, commandée par Sandoval, rencontra la même résistance que les deux autres, mais elle éprouva moins de pertes. Lorsqu'elle eut repris son ancienne position, Sandoval vint trouver Cortès. Le général le reçut les larmes aux yeux. « C'est à cause de mes péchés que ce malheur est arrivé, mon fils, lui dit-il, mais la faute en est au trésorier Alderete qui a négligé l'ordre que je lui avais donné de combler les fossés à mesure que nous avancions. » Alderete, présent à l'entretien, s'écria avec beaucoup d'aigreur que jamais il n'avait reçu d'ordre semblable, et que c'était le général qui avait manqué à toutes les règles de la prudence en avançant sans avoir de retraite assurée. Faisons observer cependant que, dans sa relation, don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, le mieux informé des historiens, dit en termes formels que le trésorier *avait été chargé d'abattre les maisons et de combler les canaux.*

Quoi qu'il en soit, la dispute n'alla pas plus loin, Cortès comprit qu'à tout prix il fallait éviter les divisions parmi les siens; mais il n'en est pas moins vrai que toute l'armée le blâma, et qu'à la suite de cette fatale journée la démoralisation fut grande parmi les Castillans, plus grande encore parmi les alliés. Soixante Espagnols au moins avaient été tués pendant le combat, ou pris et sacrifiés, onze ou douze cents hommes des troupes auxiliaires étaient restés sur le champ de bataille, on avait perdu un canon, plusieurs chevaux, un grand nombre d'armes, de canots et de munitions.

La victoire releva le courage des Aztèques. Ils la célébrèrent par huit jours de fêtes, de danses, d'illuminations et de cérémonies religieuses; ils ouvrirent de nouveau les

canaux et rétablirent les ponts. Guatimozin envoya par des messagers royaux des têtes d'Espagnols dans les provinces voisines de Tenochtitlan, et il eut soin de répandre que Huitzilopochtli, satisfait d'avoir vu couler le sang ennemi sur ses autels, avait annoncé qu'avant huit jours révolus il n'y aurait plus un Espagnol dans l'empire de l'Anahuac. Cette prophétie fit des dupes parmi les indigènes, différentes villes qui jusqu'alors avaient cherché prudemment à rester neutres, afin de voir venir les événements, se prononcèrent pour les Mexicains. Mais la fidélité des Tlaxcallans, des Otomis, des autres alliés des Castillans et le dévouement d'Ixtlilxochitl ne se démentirent pas dans ces circonstances critiques.

CHAPITRE DIXIÈME.

Suite et fin du siége de Mexico. — Reconstruction de la ville.

Nous connaissons assez Cortès pour savoir que les revers n'avaient pas le pouvoir de l'abattre, et que toujours sa résolution et son courage étaient supérieurs à la mauvaise fortune. La fâcheuse impression produite par le désastre dont nous avons rendu compte au précédent chapitre ne tarda pas à s'effacer; quelques renforts arrivés de la Vera-Cruz compensèrent les pertes qu'avaient essuyées les Espagnols.

Le surlendemain de la défaite, les Otomis, attaqués par les habitants de Malinalco [1], de Cuixco et de Matlatlzinco [2], implorèrent l'assistance du général. Il chargea André de Tapia et Sandoval d'aller au secours de ses alliés avec quelques centaines d'Espagnols et une nombreuse armée d'indigènes fournie par Ixtlilxochitl. Les peuplades ennemies

[1] De *malinalli*, tordre.

[2] Signifie *lieu de verdure;* de *matlatl*, vert.

furent vaincues, et après avoir conclu la paix, elles offrirent leurs services à Fernand, qui les accepta.

Le général, avant de reprendre l'offensive, laissa passer les huit jours durant lesquels l'armée espagnole devait être anéantie, au dire des oracles. Ce terme passé, les prêtres mexicains se virent publiquement convaincus d'imposture, les villes et les localités qui s'étaient rapprochées des Aztèques au moment où l'étoile de Cortès avait pâli prirent de nouveau parti pour les envahisseurs, et bientôt Mexico demeura sans un seul allié.

Les opérations du siége recommencèrent. Après de grands efforts souvent répétés, Fernand et Alvarado restèrent maîtres du quartier et du marché de Tlatilolco, et fidèles au plan suggéré par Ixtlilxochitl, qui avait fait venir encore cent mille ouvriers du royaume de Tezcuco, les conquérants ruinaient de fond en comble les lieux dont ils s'emparaient et employaient à combler les canaux les matériaux des édifices qu'ils renversaient. L'artillerie exerçait aussi de terribles ravages, et chaque jour voyait périr un des somptueux monuments qui avaient fait autrefois l'orgueil de Tenochtitlan.

Cortès éprouvait une vive douleur de cette œuvre de destruction. Plusieurs fois encore, il fit faire des propositions d'accommodement à Guatimozin; il demanda même au roi une entrevue personnelle avec lui, mais ses ouvertures furent fièrement rejetées. Les Aztèques, aussi énergiques que leur souverain, persistaient dans leur résolution de repousser les étrangers ou de s'ensevelir avec leurs femmes et leurs enfants sous les ruines de leur capitale.

Et cependant la détresse était effroyable dans l'intérieur de la cité. Cohuanacoch, l'ancien roi de Tezcuco et l'un des meilleurs généraux des Mexicains, avait été pris par Ixtlilxochitl dans l'une des attaques et se trouvait prisonnier dans le camp espagnol. En perdant ce chef, les assiégés avaient perdu tout espoir de salut. Ses vassaux alcohuas, qui

s'étaient armés en sa faveur, venaient de passer dans les rangs ennemis. Au commencement du mois d'août, les Mexicains ne tenaient plus guère qu'un huitième de la ville. Les Espagnols étaient maîtres du reste. La splendide capitale de Montézuma, naguère si belle, ne présentait plus qu'un immense monceau de ruines. Les rues et les marchés, si animés peu de temps auparavant, étaient encombrés de cadavres qui exhalaient une odeur infecte; le silence n'y était interrompu que par les cris des combattants, les gémissements des blessés et des mourants, et les lamentations des vieillards, des femmes et des enfants, qui, nus, hâves, pouvant à peine se soutenir, n'avaient plus d'autre nourriture que quelques mauvaises racines, des écorces d'arbre ou de la chair humaine; l'eau saumâtre des canaux encombrés de corps en putréfaction composait l'unique boisson des assiégés. Comme au siége de Jérusalem, dont celui de Mexico rappela les horreurs, des mères et des femmes tuèrent leurs enfants pour s'en repaître et dévorèrent les chairs de leurs maris morts des suites de leurs blessures.

Informé de cet excès de misère par quelques transfuges aztèques, Fernand essaya de faire de nouvelles ouvertures à Guatimozin; celui-ci lui répondit que, prêt à mourir comme ses parents, il n'accepterait jamais la paix qu'on lui offrait; qu'il ne la voulait qu'avec l'indépendance, et que, pour tromper la cupidité des Espagnols, il emploierait le peu de forces qui lui restaient à jeter ses trésors dans le lac. Cette menace fut exécutée, les immenses richesses du roi disparurent sous les flots.

Cependant les prêtres et les anciens, ayant consulté les livres sacrés, se souvinrent de la puissance surnaturelle attribuée à l'arc du dieu Huitzilopochtli; ils le remirent à à un de leurs plus braves guerriers, le revêtirent des armes redoutables du roi Ahuitzotl et le chargèrent de la défense du quartier dit d'Amaxac, vers lequel Cortès dirigeait alors sa principale attaque. Le guerrier mania

l'arme du dieu avec une vigueur extrême; mais les Mexicains avaient compté sur une intervention directe et surnaturelle de Huitzilopochtli, aucun prodige ne signala sa présence; ils perdirent donc courage et se laissèrent massacrer, presque sans résistance, par les ennemis qui pénétraient de tous les côtés dans le quartier. Les alliés indigènes, ivres de sang et impatients d'assouvir leurs vieilles haines, en égorgèrent quinze mille, à ce que rapportent les témoins oculaires. Le capitaine général, les Espagnols et le roi Ixtlilxochitl essayèrent en vain de mettre un terme au massacre; il dura jusqu'à la nuit.

Cortès, espérant trouver Guatimozin plus disposé à traiter, chargea un oncle d'Ixtlilxochitl, ami des Mexicains et qu'on avait pris dans les dernières journées, d'aller s'aboucher avec le souverain aztèque. L'envoyé s'y refusa d'abord et ne consentit à remplir ce message que sur les instances de son neveu. On le laissa pénétrer auprès du roi, mais, après qu'il eut exposé l'objet de sa mission, on l'immola en grande cérémonie.

Dans la nuit suivante, un furieux orage, qui éclata soudain, releva momentanément le courage des assiégés; ils crurent qu'enfin leurs divinités les exauceraient et qu'elles allaient écraser leurs adversaires; mais l'ouragan, après avoir duré plusieurs heures, passa au-dessus du camp ennemi sans toucher personne, et alla se perdre dans les eaux du lac. Les prêtres et les nobles en conclurent que Huitzilopochtli les abandonnait. Livrés au plus profond découragement, ils supplièrent alors le roi, les larmes aux yeux, de renoncer à une défense désormais inutile. Ce dernier persista dans son inflexibilité. Voyant cependant qu'il ne pouvait songer à se maintenir plus longtemps dans la ville, il chercha à gagner du temps en proposant au général une entrevue à laquelle il était décidé à ne pas se rendre. Son projet était de quitter secrètement Mexico, de rallier en un lieu sûr ses vassaux et ses sujets les plus fidèles, et de

se retirer ensuite dans une province éloignée pour s'y préparer à une lutte nouvelle.

Les négociations relatives à l'entrevue durèrent trois jours; les combats demeurèrent suspendus. Mais Cortès, se défiant de quelque ruse, chargea Sandoval, celui de ses officiers qui lui inspirait le plus de confiance, de prendre le commandement des brigantins et d'avoir l'œil ouvert sur les mouvements des Mexicains. Deux fois Guatimozin avait fait indiquer au général le lieu où il comptait l'aller trouver, deux fois Fernand s'y était rendu et l'avait attendu en vain[1]. Enfin, persuadé que de nouveaux délais n'amèneraient aucun résultat, Cortès décida qu'un dernier assaut serait livré le 13 août, et toutes les dispositions furent prises en conséquence. Avant d'engager la lutte suprême, le capitaine castillan voulut faire encore une tentative pacifique. Monté sur une terrasse très-élevée du quartier d'Amaxac, il s'adressa par interprète à quelques seigneurs qu'il connaissait et les pria de s'interposer auprès du roi, pour lequel il promettait d'avoir les égards dus à son rang; il menaçait d'exterminer toute la population de Mexico en cas de refus.

Les pourparlers durèrent cinq heures, mais sans aboutir. Une foule de vieillards, de femmes et d'enfants profitèrent de ce dernier répit et sortirent en pleurant de la ville. L'épuisement de ces malheureux était tel que beaucoup d'entre eux périrent au passage des canaux; malgré les ordres de Cortès et d'Ixtlilxochitl, les impitoyables Tlaxcallans en tuèrent un grand nombre.

Fernand donna le signal de l'attaque générale. Les assaillants s'élancèrent vers le quartier où s'était concentrée la

[1] Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl donne à entendre que la négociation eût abouti peut-être si Cortès avait voulu traiter avec les grands de l'empire que Guatimozin avait chargés de négocier à sa place. Mais le général ne voulait traiter qu'avec le roi en personne, et le roi ne voulait pas paraître devant son adversaire.

défense. Les Aztèques, abattus, épuisés par les maladies contagieuses et par la famine, n'étaient plus en état de se défendre et attendaient leur dernier moment. On en massacra environ cinquante mille, et on exerça contre eux, dit don Fernand d'Alva, les plus horribles cruautés qu'on eût jamais vues dans ce pays.

En même temps, les brigantins, pénétrant dans le port intérieur avec une impétuosité irrésistible, culbutaient ou brisaient les barques qui s'y trouvaient réunies. Cependant, à la faveur de l'encombrement et du désordre, plusieurs esquifs purent sortir du port, gagner le lac et prendre la fuite sans être vus de Sandoval. Dans le nombre se trouvait une nacelle légère, menée par quelques rameurs. Cette nacelle portait Guatimozin, la reine son épouse, la veuve du roi Cuitlahuatl, l'un des fils de Montézuma, le roi Tetlepan-Quezal et plusieurs dames et seigneurs [1].

Cortès, informé de la fuite du souverain de Mexico, envoya à Garcia de Holguin, qui commandait le brigantin le plus rapide, l'ordre de donner la chasse aux nacelles fugitives. Holguin obéit; un Mexicain, son prisonnier, lui indiqua la barque royale, qui, poussée par une brise favorable, avançait avec la rapidité d'une flèche et semblait prête à s'échapper. Le navire espagnol fit feu, les rameurs, tremblant pour les jours de leur prince, relevèrent leurs avirons, et la nacelle s'arrêta. Les compagnons de Guatimozin jetèrent leurs armes dans l'eau; quant à lui, saisissant vivement les siennes, il eut un moment la pensée de se défendre; mais comprenant bien vite l'inutilité de la résistance, il se tint immobile. En ce moment le brigantin aborda l'esquif, le roi y monta le premier en donnant la

[1] D'après don Fernand d'Alva, le roi et son épouse étaient seuls dans un esquif, et les autres personnages se trouvaient dans deux autres barques qui furent capturées par Ixtlilxochill; l'auteur ajoute que ce prince avait fait d'inutiles efforts pour prendre Guatimozin. Nous suivons dans notre récit la tradition la plus généralement admise.

main à la reine; fort jeune encore, beau de visage, de haute et noble stature, il s'avança vers Holguin avec beaucoup de gravité et lui dit : « Je suis le roi Quauhtemotzin, le sort m'a trahi, je me rends à toi, je te recommande de traiter la reine avec les égards qui lui sont dus et d'épargner mes sujets, tu n'as plus rien à craindre d'eux. »

La tente de Cortès était dressée sur une terrasse élevée du quartier d'Amaxac. On y amena le roi captif; ses somptueux vêtements étaient souillés de sang et de boue. Il se présenta devant son vainqueur sans abattement, avec la dignité de la royauté et du malheur. Tirant un poignard de sa ceinture, il le présenta au général castillan et lui dit avec l'accent d'une profonde douleur : « Capitaine, j'ai fait tous mes efforts » pour défendre mon royaume et pour empêcher qu'il ne » tombât entre vos mains; mais, puisque la fortune m'a été » contraire, ôtez-moi la vie, vous mettrez ainsi un terme » à la dynastie mexicaine, après avoir ruiné ma capitale et » massacré mes sujets; et j'irai jouir du repos auprès de » mes dieux! » Ne craignez rien, lui répondit Cortès, que la vue de cette grande infortune remplissait d'émotion; vous êtes le prisonnier d'un monarque généreux, certainement il vous rendra la couronne que vous avez défendue en brave. Un Espagnol sait respecter la valeur d'un ennemi vaincu.

Hélas, pourquoi la suite des actes de Fernand n'a-t-elle pas répondu à ces nobles paroles!

Le capitaine général pria ensuite le roi d'ordonner aux siens de se rendre. Guatimozin monta sur une tour fort haute et leur dit de cesser de combattre, puisqu'il se trouvait au pouvoir de l'ennemi. Les guerriers, qui étaient environ soixante mille, reste des trois cent mille qui avaient défendu Mexico, voyant leur prince dans cette position, mirent bas les armes, et les plus illustres vinrent le consoler.

Guatimozin, à son tour, demanda au vainqueur de faire

finir le massacre et le pillage qui continuaient dans la ville. Cortès donna des ordres précis; mais, malgré ses injonctions, les troupes alliées indigènes se livrèrent pendant toute la nuit aux plus épouvantables excès : il fallut tuer enfin quelques-uns de ces tigres altérés de sang pour mettre un terme à ces horreurs. Ce qui restait de population aztèque dans la capitale en sortit alors sans armes ni bagages : on fut étonné de la quantité d'habitants qui s'y trouvaient encore après une lutte aussi acharnée; ils couvrirent les chemins pendant trois jours et se dispersèrent parmi les nations voisines dont ils se rapprochaient par les mœurs et la religion. Cependant on en retint plusieurs milliers en qualité d'esclaves pour les employer au déblayement de la ville.

Le siége de Mexico avait duré quatre-vingts jours. Sur les deux cent mille hommes du parti d'Ixlilxochitl et du royaume de Tezcuco qui avaient soutenu les Espagnols, il en périt plus de trente mille. Les Mexicains en perdirent au moins deux cent quarante mille, et parmi eux se trouvaient les membres les plus illustres de l'aristocratie aztèque; elle fut plus que décimée dans cet immense désastre.

Cette sanglante catastrophe avait été nécessaire, peut-être, pour expier les orgies de l'idolâtrie la plus hideuse qui eût jamais souillé le globe et les abominations d'une civilisation qui admettait, à côté de ses raffinements, des sacrifices dans lesquels le sang humain se répandait par torrents et qui se terminaient par des festins de cannibales. C'était la justice de Dieu qui passait, comme elle avait passé lors du siége de Jérusalem, dont les horreurs font pâlir celles du siége de Tenochtitlan, et lors de l'invasion des barbares qui couvrit de ruines le sol de la vieille Europe.

Un dixième au plus de la superbe reine de l'Anahuac était encore debout, et suivant Bernal Diaz, qui compare les ruines de la ville de Huitzilopochtli à celles de la cité déicide, ses immenses débris étaient couverts de cadavres, qui la faisaient ressembler à un vaste charnier; l'air en

était infecté à quelques lieues à la ronde. Partout on alluma de grands feux pour la purifier, et on déposa les morts dans d'immenses fosses communes. Durant quatre jours et quatre nuits, plusieurs milliers d'ouvriers furent employés à cette hideuse besogne.

Mexico avait été fondée cent quatre-vingt-seize ans avant le jour de sa chute; la haine et la jalousie des États voisins, qui redoutaient sa prépondérance, avaient préparé la conquête espagnole; la cité aztèque allait faire place à une cité nouvelle; l'empire de l'Anahuac était détruit sans retour.

Dès le 14 août, Cortès proclama la royauté de Charles-Quint dans l'Amérique centrale. Il réunit au palais d'Amaxac les princes captifs, investit un seigneur indigène nommé Ahuelitoc de la principauté de Tlatilolco, et conserva à Guatimozin la souveraineté réduite et insignifiante de Tenochtitlan.

Fernand chargea de la garde de sa captive Rodriguez de Villafuerte, établit une municipalité espagnole et permit à une partie des anciens habitants d'y rentrer; puis il alla établir son quartier général à Coyohuacan, ville agréablement située à l'extrémité de la grande chaussée, à cinq quarts d'heure de Mexico.

Ce fut là que le capitaine général réunit ses alliés, et qu'il les congédia après les avoir comblés de caresses et leur avoir distribué leur part du butin. Il ne garda pour les Espagnols que les métaux précieux et les pierreries; les indigènes lui promirent, en le quittant, de l'aider dans toutes ses entreprises et d'être toujours prêts à se réunir à lui. Les populations voisines du lac restèrent à sa disposition, il s'en fit des auxiliaires pour soumettre successivement le reste de l'empire.

Les Tlaxcallans pillèrent Tezcuco en se retirant. Ixtlilxochitl employa ses prisonniers à réparer le dégât; il fit reconstruire les édifices publics, les palais de ses ancêtres et ceux des principaux seigneurs du pays.

Cependant le butin que l'on avait recueilli à Mexico était infiniment moindre qu'on ne s'y était attendu, et ne se monta qu'à la faible somme de 350,000 écus : on ne retrouva ni le trésor de Montézuma, ni celui de Guatimozin ; ainsi que nous le disions ci-dessus, le dernier roi des Aztèques avait jeté le sien dans le lac. Quoi qu'il en soit, les Espagnols éclatèrent en murmures, et le trésorier Alderete, chargé des intérêts de la couronne, osa accuser Cortès de s'être entendu avec Guatimozin pour soustraire à son profit la majeure partie des métaux précieux que renfermait Mexico. Fernand se rendit coupable d'un crime pour se laver de cette odieuse accusation : il souilla sa gloire en faisant subir la torture à Guatimozin, afin de le forcer à déclarer en quel lieu se trouvaient les objets de prix que l'on recherchait et qui avaient disparu à jamais [1]. On lui brûla la plante des pieds, il supporta cet atroce supplice avec une invincible fermeté. L'un de ses officiers, condamné à le subir également, jetait des cris plaintifs ; le prince se tourna vers lui et lui dit avec le plus admirable sang-froid ce mot resté célèbre : *Suis-je donc sur un lit de roses?* Cortès, auquel Ixtlilxochitl reprocha avec énergie cet acte de révoltante inhumanité, s'en repentit bientôt et s'efforça de le faire oublier à Guatimozin par de bons traitements ; mais le défenseur de Tenochtitlan resta estropié [2].

Le vainqueur ternit sa réputation par un second trait peu honorable et dont la soif de l'or fut le mobile.

Il avait fait enchaîner Cohuanacoch, l'ancien roi de Tezcuco, au moment où Ixtlilxochitl le lui avait livré. Le captif, dont les jambes étaient meurtries et très-enflées, demanda

[1] Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, seul entre tous les historiens, ne parle que du supplice de l'officier de Guatimozin ; nous voudrions, pour l'honneur de Cortès, pouvoir adopter sa version, mais la torture infligée au roi est un fait trop authentique pour qu'on puisse le passer sous silence.

[2] Guatimozin, ne marchant plus qu'avec difficulté, se livra avec passion à l'exercice du cheval.

instamment qu'on le délivrât de ses liens; Ixtlilxochitl supplia Cortès d'avoir égard à la requête, disant que son frère avait été suffisamment puni. Le capitaine général répondit qu'il n'y pouvait consentir avant d'avoir reçu des ordres de la cour d'Espagne; toutefois il changea bientôt de sentiment, et déclara que si l'on faisait chercher à Tezcuco de quoi payer à l'empereur la rançon de Cohuanacoch, la liberté lui serait rendue. Alors Ixtlilxochitl fit prendre l'or qu'il avait laissé dans les palais de ses ancêtres et dans ses maisons, et le remit à Cortès; mais, bien que la somme fût énorme, Fernand trouva « que c'était bien peu pour racheter un aussi grand prince, et qu'il en fallait davantage. » Ixtlilxochitl envoya une seconde fois à Tezcuco, chez ses frères, ses cousins et ses alliés; ils déclarèrent à l'unanimité qu'ils préféraient le salut du malheureux prisonnier à toutes les richesses du monde, et rassemblèrent les métaux précieux et les bijoux qui se trouvaient dans les maisons des quatre cents principaux nobles de la capitale. Ces trésors ayant été remis à Cortès, il rendit la liberté à Cohuanacoch. Ixtlilxochitl le fit partir pour Tezcuco, où ses anciens sujets le reçurent avec d'abondantes larmes en le voyant si malade, si affaibli et si maltraité. Le malheureux prince guérit par leurs soins. Ixtlilxochitl, voulant consoler son frère de ses longues souffrances, lui abandonna alors généreusement les provinces méridionales du royaume de Tezcuco, avec la capitale; il se réserva celles du nord, et se fit construire pour sa résidence deux palais, l'un à Otumba (ou Otompan), l'autre à Teotihuacan. Ces deux royautés nominales n'étaient d'ailleurs pas destinées à subsister longtemps sous la suzeraineté espagnole (1523).

Fernand Cortès était décidé à reconstruire Mexico, et il voulait qu'elle sortît de ses ruines aussi vaste et aussi belle qu'elle l'avait été avant la catastrophe. Il hésita quelque temps s'il relèverait la ville au lieu même qu'elle avait occupé, ou s'il la bâtirait sur la hauteur, à l'est de Tezcuco,

de manière à la mettre à l'abri des inondations. Le conseil du capitaine opina, à l'unanimité, pour le premier projet, et, après mûre réflexion, Cortès se rangea lui-même à cet avis. Tenochtitlan avait été la cité la plus célèbre de l'Amérique centrale; depuis longtemps elle tenait le rang de capitale de l'empire; on eût craint de la faire déchoir, et de rompre avec les souvenirs du passé et de la conquête, en lui donnant un nouvel emplacement[1].

Les bras ne manquaient pas au capitaine général pour la grande œuvre qu'il entreprenait. Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl affirme que quatre cent mille hommes y furent occupés. La nouvelle ville s'éleva avec une rapidité merveilleuse sur les débris de l'ancienne, plus étendue et plus régulière que sa devancière. Fernand prit toutes les précautions qu'il estima propres à diminuer l'action des eaux du lac, et à faciliter dans l'avenir la jonction de la ville à la terre ferme; il élargit la plupart des rues et fit combler un très-grand nombre de canaux. Il sut intéresser les indigènes à ses projets, en chargeant de la construction de certaines rues les seigneurs mexicains qui avaient survécu à la catastrophe, et en les nommant chefs des quartiers qu'ils faisaient bâtir. En même temps, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à la sûreté de ses compatriotes; un large canal sépara le quartier des Espagnols de celui des Indiens, et une grande forteresse, élevée au milieu des eaux, offrait un asile sûr aux brigantins et à l'artillerie, dominait la ville et la mettait à l'abri d'un coup de main ou d'une sédition. Les nobles mexicains placés à la tête des quartiers y attirèrent les habitants des lieux voisins, auxquels on accorda des exemptions d'impôt[2].

[1] L'eau du lac mit plusieurs fois Mexico en danger dans le cours des seizième et dix-septième siècles; la ville fut inondée en 1553, 1580, 1604, 1607 et 1629. L'inondation de 1629 fut effroyable; les eaux ne se retirèrent qu'en 1634, à la suite de tremblements de terre.

[2] Dès la fin de l'année 1524, la population de la ville neuve se montait déjà à trente-cinq mille âmes.

Cortès déploya à Mexico toutes les qualités d'un habile administrateur. Il fit procéder à l'élection des officiers municipaux, et créa un conseil d'administration, à l'instar de ce qui se trouvait dans la mère patrie; il veilla à la sûreté publique en établissant une bonne police; il fonda des églises, des hôpitaux, diverses manufactures[1]; il introduisit dans le pays de nouveaux animaux domestiques, et y fit cultiver la canne à sucre, la vigne, le mûrier, etc.

Fernand s'efforça aussi d'attirer des colons européens à la Nouvelle-Espagne; il engagea les Castillans mariés à y faire venir leurs femmes et leurs enfants, et écrivit à Charles-Quint pour le supplier de lui envoyer des prêtres capables de convertir les indigènes. Dans la lettre qu'il adressa à ce sujet à l'empereur, on remarque le passage suivant : « Je prie Votre Altesse de nous procurer des religieux au cœur simple et droit, à la parole persuasive; nous avons besoin ici d'hommes qui se contentent de peu, qui sachent porter le poids du jour et prêcher d'exemple..... Car si les Indiens voyaient arriver des bénéficiers menant une vie peu réglée, livrés à tous les excès, dissipant leurs richesses en pompes vaines et en luxe, ils mépriseraient à coup sûr et ces prêtres scandaleux et la religion qu'ils prêchent; elle perdrait à leurs yeux sa divine majesté, et ils repousseraient les croyances qu'on voudrait leur faire adopter. » Cortès, en terminant sa lettre, suppliait Charles-Quint de n'ouvrir le Mexique ni aux gens de loi, ni aux avocats, de crainte d'y introduire l'esprit de chicane; ni aux médecins, auxquels les maladies du pays étaient inconnues; ni aux juifs nouvellement baptisés, qui étaient en général mauvais chrétiens, et pouvaient par conséquent mettre des entraves à la conversion des indigènes.

[1] Pour se procurer le soufre nécessaire à la fabrication de la poudre, Cortès fit explorer le Popocatepetl, le principal volcan du pays, par François Montano.

CHAPITRE ONZIÈME.

Arrivée des premiers missionnaires dans les pays nouvellement conquis.

Quelques traits de cruauté font malheureusement tache dans le caractère de Cortès; n'étaient ces souillures, cet homme extraordinaire eût été un héros accompli. Mais, tout en reconnaissant des défauts au conquérant du Mexique, on ne saurait nier qu'il a été un fervent chrétien, et qu'en débarquant sur le rivage américain, sa pensée dominante a été une pensée de propagande. L'ardent désir de porter les lumières de l'Évangile aux Indiens, de détruire l'idolâtrie, de mettre un terme aux horreurs du culte le plus abominable qui se puisse imaginer, animait Fernand et la plupart de ses premiers compagnons. Leur zèle n'a pas toujours été un zèle éclairé, la conduite désordonnée de plusieurs d'entre eux a fait un tort incalculable à la noble cause dont ils se disaient les champions, c'est incontestable; mais il n'en est pas moins vrai que la religion figure en première ligne parmi les motifs qui poussèrent Cortès, ses officiers et ses soldats, à s'exposer aux chances d'une des entreprises les plus téméraires dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

Si d'ailleurs notre héros avait eu besoin de considérations purement humaines pour travailler à la conversion des Indiens, elles ne lui eussent pas manqué, et il serait devenu convertisseur par politique. Il dut comprendre, dès qu'il eut mis le pied sur le sol de l'Amérique centrale, qu'il ne se ferait des alliés et des adhérents parmi les indigènes qu'en en faisant des chrétiens, et que l'idolâtrie et l'anthropophagie creusaient entre eux et les Espagnols un abîme qui ne serait franchi que le jour où ils recevraient le baptême.

Toutefois, nous le répétons, Cortès agit sous l'impression d'un sentiment plus noble et plus désintéressé; nous l'avons

vu à l'œuvre ; nous savons que plusieurs fois la sagesse du père Olmedo dut modérer la trop grande ardeur du général.

Le vœu de Fernand relativement à l'envoi de religieux simples, humbles, pénétrés du véritable esprit évangélique, capables de convertir les Indiens au christianisme, et que nous avons rapporté en terminant notre précédent chapitre, fut très-promptement exaucé.

Dès le temps où notre héros avait quitté l'île de Cuba pour se diriger vers le continent du nouveau monde, les membres de plusieurs ordres religieux, notamment les franciscains et les dominicains, travaillaient avec une admirable persévérance dans les Antilles. Le pape Jules II y avait créé les premiers évêchés dès l'année 1511.

Après la découverte et la conquête de l'Amérique centrale, et avant que le Souverain Pontife eût expédié les bulles nécessaires pour l'établissement normal des affaires ecclésiastiques dans ces contrées, beaucoup de membres du clergé régulier demandèrent à s'y rendre pour se consacrer à la pacifique conquête des nations idolâtres.

Trois franciscains flamands, illustres par la piété et la science, obtinrent les premiers l'autorisation de s'embarquer pour le Mexique : c'étaient les pères Jean du Toit et Jean de Avra, et le frère Pierre de Gand, fils naturel de l'empereur. Malgré son immense savoir, Pierre, profondément humble, se considérait comme indigne d'entrer dans les ordres, et demeura jusqu'à la fin de sa vie simple frère lai. Il devint le père et l'instituteur des indigènes. Les trois franciscains arrivèrent au Mexique en 1522, au moment où l'on poursuivait activement la reconstruction de Mexico. Après avoir été saluer Cortès, ils se fixèrent à Tezcuco, sous la protection du roi Ixtlilxochitl, l'allié le plus dévoué des Espagnols; il les établit dans le palais de Netzahualpilli, et les chargea de l'éducation des personnes de sa maison. Les religieux s'occupèrent tout d'abord à apprendre la langue du pays, et

après quelques mois, Pierre de Gand la parlait avec une surprenante facilité.

Cependant le pape Adrien VI, cédant aux instances de la cour d'Espagne et en particulier de la pieuse impératrice Isabelle, avait lancé, le 9 mai 1522, une bulle qui chargeait les franciscains d'évangéliser le nouveau monde. Le général de l'ordre, Francisco de Quiñones, commissionna à cet effet Martin de Valence, provincial de Saint-Gabriel, et celui-ci partit à la tête de douze religieux, tous dignes de la sainte mission qui leur incombait. Ils débarquèrent à la Vera-Cruz à la fin du mois de mai 1524. Leur apparence humble, affable et mortifiée, impressionna favorablement les indigènes. Aussitôt qu'Ixtlilxochitl, Guatimozin, les autres princes et les principaux seigneurs eurent appris leur arrivée, ils leur expédièrent des messagers pour leur procurer ce dont ils pourraient avoir besoin pendant le voyage, et ils allèrent eux-mêmes à leur rencontre à trois lieues de Tezcuco, en compagnie de Pierre de Gand et de Fernand Cortès, qui les accueillit avec le plus profond respect.

Lorsque les franciscains furent entrés dans la ville, les indigènes, pleins de confiance, s'approchèrent d'eux et leur firent divers présents. Ixtlilxochitl avait donné ordre à ses majordomes, de préparer les logements des pères dans le palais de Netzahualcoyotl, et Pierre de Gand avait élevé dans l'une des salles un autel décoré d'un crucifix et d'une image de la mère de Dieu. Dans la soirée, on y chanta les vêpres, et le lendemain on y célébra avec beaucoup de pompe une messe en musique.

Cortès et tous les Espagnols y vinrent avec Ixtlilxochitl et les autres princes indiens. Ceux-ci, déjà instruits par Pierre de Gand des mystères de la passion, assistèrent à l'auguste sacrifice avec beaucoup de recueillement. Ixtlilxochitl en particulier, en proie à un extrême attendrissement, versait des torrents de larmes, à la grande surprise des religieux. Martin de Valence, voyant cette disposition, s'écria comme

l'Apôtre : ***Numquid aquam quis prohibere potest ut baptizentur hi?*** Qui est-ce qui empêche qu'on les baptise? Ixtlilxochitl fut le premier qui reçut le sacrement de la régénération sous le nom de Don Fernand : Cortès le tint sur les fonts; le baptême fut administré ensuite aux princes et princesses de la maison de Netzahualpilli, aux deux autres rois de l'Anahuac, à leurs familles et à un nombre assez considérable de personnes de différentes classes. Ixtlilxochitl, intelligent et plein de zèle, se mit à remplir avec succès les fonctions de catéchiste.

Sa mère, la vieille reine Tlacoxhuatzin, qui était très-endurcie dans son idolâtrie, refusa obstinément le baptême, et se réfugia, avec quelques seigneurs qui partageaient ses sentiments, dans l'un des temples de la ville. Ixtlilxochitl alla l'y trouver pour la prier de se faire baptiser. Mais elle l'accabla de reproches et d'injures, lui dit qu'il fallait qu'il eût perdu l'esprit pour renier ses dieux et la loi de ses ancêtres, et lui déclara enfin qu'elle mourrait fidèle au culte dans lequel elle avait vécu. Une très-violente altercation entre la mère et le fils s'ensuivit, cependant le prince finit par convaincre la reine, il la conduisit à l'église avec les seigneurs de sa suite, Cortès lui servit de parrain, et elle prit le nom de Marie. Tous les principaux de la ville et un grand nombre de personnes de toute condition reçurent le baptême les jours suivants. « Ixtlilxochitl continuait à instruire ses compatriotes avec beaucoup d'habileté, dit à ce propos D. Fernand d'Alva, il leur faisait de longs discours dans lesquels il leur apprenait des choses étonnantes, il les attendrissait par des entretiens si touchants et si saints, qu'on eût dit un apôtre, si l'on peut s'exprimer ainsi. »

Le prince fit brûler le temple dans lequel sa mère s'était retirée alors qu'elle voulait rester païenne, il exigea que cet édifice fût détruit de fond en comble.

Martin de Valence appela les franciscains à Mexico, et y fonda le couvent du Saint-Esprit; d'autres monastères

furent érigés d'abord à Tezcuco et plus tard à Huexotzinco et à Tlaxcalla.

Les religieux derniers venus se livrèrent avec autant de zèle que Pierre de Gand à l'étude des langues indigènes, et dès qu'ils furent en état de se faire comprendre, ils résolurent de s'emparer des jeunes générations; c'était le seul moyen de parvenir à un résultat durable. Usant des droits que leur reconnaissaient les instructions royales, ils commandèrent aux nobles et aux seigneurs indiens de leur amener leurs enfants afin qu'ils leur apprissent à lire et à écrire en espagnol.

Tel fut le point de départ des colléges indigènes. La conquête en tira des fruits considérables; bien moindres cependant qu'ils n'eussent été sans la conduite désordonnée des aventuriers espagnols qui commençaient alors à arriver en Amérique, et s'abattaient, semblables à des oiseaux de proie, sur les pays récemment découverts, pour prendre part à la curée. Leurs cruautés et leur avarice donnaient aux vaincus une fausse idée de la religion de leurs nouveaux maîtres, et formaient le principal obstacle à la propagation du christianisme : beaucoup d'indigènes disaient *que l'or était le véritable dieu des Castillans.*

Aussitôt après la conquête, les vainqueurs, sous prétexte de chercher des vivres, s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient. Le pays, mis au pillage, était sur le point d'être détruit. Pour arrêter le désordre, Cortès fit aux conquérants la *répartition* des Indiens et la distribution des terres et des villes, sous le nom de *commanderies.* Les possesseurs de ces commanderies étaient tenus de payer au trésor royal le cinquième des tributs qu'ils percevaient; du reste, ils succédaient aux droits et aux priviléges des seigneurs et des nobles indigènes.

La plupart de ceux-ci, regrettant leur ancienne puissance, irrités de se voir dépouillés de leurs domaines et de leurs vassaux, et pleins d'animosité contre la domination étran-

gère, éludèrent l'ordre qui leur enjoignait de conduire leurs fils aux écoles chrétiennes, et afin qu'on ne le sût pas, ils y menèrent les enfants de leurs serviteurs, comme s'ils eussent été les leurs propres. Ils préparèrent ainsi, sans s'en douter, la ruine de leur caste. Huit cents à mille jeunes plébéiens et *macehuales* (porte-faix), instruits dans les arts et dans les sciences d'Europe, et éclairés par les lumières du christianisme, s'en prévalurent, quelques années plus tard, pour s'élever aux emplois créés par le gouvernement, et pour supplanter complétement leurs anciens seigneurs. Ils devinrent en même temps les apôtres des personnes de leur classe.

Les missionnaires, témoins des excès des conquérants, épousèrent dès leur arrivée la cause des Indiens avec une persévérance et une énergie qui leur attirèrent souvent des persécutions. Ils placèrent la croix entre les vainqueurs et les vaincus, et défendirent ces peuples malheureux contre les calomnies de leurs oppresseurs. Ceux-ci s'efforçaient de les représenter comme une race d'hommes imparfaite, marquée par la nature du sceau de la servitude, incapable de se former à la vie sociale et de comprendre les principes du christianisme. Les religieux furent pour les indigènes des ministres de paix, cherchant en toute occasion à les soustraire à la verge de fer de leurs oppresseurs. Partout où il y avait des injustices à combattre, des actions coupables à stigmatiser, partout où il était besoin de protéger la faiblesse et le malheur, on les trouvait sur la brèche, ne transigeant jamais avec le devoir.

En maintes occasions les religieux firent parvenir courageusement la vérité au pied du trône et instruisirent l'empereur de l'état des choses. A leur prière, Charles V chargea spécialement les membres du clergé de protéger les Indiens contre l'oppression, tant dans leurs propriétés que dans leurs personnes. Il défendit, sous les peines les plus sévères, de faire des esclaves, prohiba avec la même rigueur de

marquer les prisonniers, et ordonna de rendre sur-le-champ la liberté à ceux qui en avaient été privés. Il défendit aussi d'user de violence envers les indigènes, ou de les faire travailler de force dans les mines, et il exigea qu'on leur payât régulièrement un salaire modéré. Le roi d'Espagne interdit également qu'on employât gratuitement les Indiens en qualité de portefaix, ou pour faire la guerre, et les déclara tous libres en acquittant les droits de vasselage. Un autre décret permettait aux nobles du nouveau monde d'épouser des femmes espagnoles, et leur reconnaissait les mêmes droits qu'aux sujets européens de la couronne.

Les membres du clergé exerçaient le patronage qui leur était confié en véritables apôtres de l'humanité. Malheureusement, les décrets royaux n'eurent pas le succès qu'on en avait espéré[1]; le gouvernement de Madrid était animé des meilleures intentions à l'égard des Indiens, le clergé le secondait de son mieux; mais, favorisés par la distance, beaucoup de colons éludaient ces décrets. Dans les temps qui suivirent immédiatement la conquête, disent à ce propos les historiens contemporains, on ne parvenait pas à exercer une action régulière et permanente sur tous les aventuriers espagnols devenus maîtres des propriétés de l'ancienne aristocratie mexicaine et de la population vassale du pays. Ce fut une période d'anarchie militaire, durant laquelle on ne reconnut guère d'autre droit que celui de la force. Dans toutes les expéditions qui eurent lieu à cette époque et dont nous parlerons sommairement dans notre prochain chapitre, les indigènes furent employés, contrairement aux ordonnances du Roi Catholique, comme bêtes de somme, pour porter les bagages et traîner l'artillerie, ou bien encore comme troupes auxiliaires, pour combattre pour leurs tyrans contre leurs frères; on les exposait les

[1] On fut obligé de les renouveler en 1535, 1549, 1550 et 1552, ce qui prouve qu'ils n'avaient pas été bien exécutés jusqu'alors.

premiers aux coups de l'ennemi. Ils périrent par milliers, tant à la guerre que de faim et de misère. Les maladies épidémiques engendrées par le travail des mines auquel on les obligeait en moissonnèrent également une prodigieuse quantité.

Mais, malgré tous les obstacles avec lesquels il leur fallait lutter, les religieux ne se décourageaient pas; loin de là, ces obstacles servaient de stimulant à leur zèle et à leur charité.

Laissons-les aux prises avec les passions que leur action contrariait, et jetons un coup d'œil sur la suite des conquêtes des Espagnols et des actes de Cortès.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Suite des conquêtes des Espagnols dans l'Amérique centrale. — Expédition de Cortès au Honduras. — Fin tragique des rois de l'Anahuac.

Après la chute de Mexico, les peuples du nouveau monde, au lieu de s'unir pour combattre les étrangers, continuèrent à n'écouter que leurs anciennes rivalités, et à prêter les uns après les autres le secours de leurs armes aux envahisseurs dont ils réclamaient l'appui. Cette conduite insensée leur fit perdre promptement leur indépendance, et les soumit à un joug commun.

Le travail que nous avons entrepris ayant pour objet spécial l'empire de l'Anahuac, nous nous bornerons à donner ici quelques indications pour compléter l'histoire de la conquête de l'Amérique centrale.

Tangaxoan II, roi du Michoacan ou des Tarasques, que nous avons eu occasion de nommer déjà [1], fut le premier à envoyer des ambassadeurs à Cortès après sa victoire.

[1] Voyez chapitre huitième.

Le Michoacan occupait la pente occidentale de la Cordillère de l'Anahuac, depuis le rio de Zacatula jusqu'au port de la Navidad, et des montagnes de Xala et de Colima à la rivière de Lerma et au lac de Chapalla. C'était un pays fertile, entrecoupé de vallées et de gracieuses collines, parfaitement cultivé, riche en prairies bien arrosées. Sa belle capitale, Tzintzontzan, émule de Mexico-Tenochtitlan, s'élevait sur les bords du charmant lac Patzcuaro[1]. Les Tarasques appartenaient, à ce qu'il paraît, à la grande famille aztèque. Séduits par un sol et un climat admirables, ils s'étaient arrêtés et définitivement fixés dans le Michoacan, lors de la grande émigration des peuples de l'Amérique du Nord; et en se mêlant aux tribus indigènes, ils avaient pris le nom de Tarasques qui appartenait à l'une d'elles, mais qui n'était pas originairement celui des nouveaux venus.

L'histoire du Michoacan est fort peu connue; on sait seulement que les envahisseurs soumirent successivement les petites peuplades qui les entouraient et qu'ils se formèrent ainsi un grand royaume. Ils adoptèrent peu à peu les mœurs, la civilisation, les usages et même la langue des premiers habitants de la contrée dans laquelle ils s'étaient établis. Leur état social et leurs dieux étaient à peu près les mêmes que ceux des Mexicains, mais le sang des victimes humaines souillait plus rarement leurs autels. Leur politique passait pour fort adroite, et jamais, malgré des guerres très-fréquentes, les souverains de l'Anahuac ne purent les entamer[2]. On citait la sagesse de leurs lois, leur habileté dans l'agriculture: ils étaient fort industrieux, actifs et hospitaliers, et ils excellaient dans l'orfévrerie et dans l'art de fabriquer les mosaïques en plumes.

[1] Cette superbe cité n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village.

[2] Les rois du Michoacan portèrent pour cette raison le titre de *canzoni*, c'est-à-dire *chaussés*. Les princes tributaires de l'empire de l'Anahuac étaient obligés de se déchausser pour paraître en présence de leur suzerain.

Cortès retint plusieurs jours au quartier général espagnol les ambassadeurs du Michoacan; il leur donna le spectacle d'une petite guerre, les questionna sur la mer du Sud, dont il soupçonnait l'existence, et apprit d'eux qu'on y pouvait arriver en traversant leur pays.

Enfin il les renvoya comblés de présents, et les fit accompagner de deux Espagnols qui devaient explorer le royaume et examiner s'il serait facile d'y établir une grande colonie.

Les deux aventuriers revinrent bientôt: la peinture qu'ils firent à Fernand de la beauté, de la fertilité, des richesses et du climat du Michoacan, décida le capitaine général à charger Olid de s'assurer de cette magnifique contrée. Il le fit partir avec cent hommes d'infanterie et quarante chevaux.

Mais le roi Tangaxoan II, d'abord favorablement disposé pour les Espagnols, se repentit des avances qu'il leur avait faites et oublia, disent les annales du pays, les avis que lui avait donnés sa sœur. Il envoya contre Christoval de Olid une armée qui fut promptement dispersée. Le roi et la cour s'enfuirent, Christoval s'avança vers Tzintzontzan, pilla les temples, les palais et les sépultures royales sans rencontrer d'opposition. Il resta quatre mois dans la capitale du Michoacan, et y établit l'autorité espagnole. Tangaxoan, désirant se faire pardonner sa précédente conduite, se rendit alors à Coyohuacan auprès de Cortès, lui porta soixante-dix charges d'or et deux cent cinquante d'argent[1], et se déclara vassal de la couronne de Castille. Fernand le retint plusieurs jours et le combla de caresses. Tangaxoan retourna dans ses États animé des dispositions les plus favorables envers les Espagnols, qu'il traita dès lors avec la plus entière confiance. La colonisation commencée par Olid se consolida, et cet officier, ayant assuré ses derrières, se

[1] La charge était de cinquante livres.

dirigea vers la province de Coliman, et se mit à la recherche de la grande mer du Sud.

Cependant, plusieurs des provinces et des États jadis tributaires de l'empire de l'Anahuac et situés sur les deux océans se soulevaient, refusaient de payer les tributs accoutumés et de se soumettre à la domination étrangère; quelques Espagnols qui parcouraient le pays pour chercher de l'or ou commercer avec les indigènes venaient d'être massacrés. Cortès chargea Sandoval de soumettre les insurgés: il le mit à la tête de deux cents fantassins et de trente-cinq cavaliers espagnols, et Ixtlilxochitl lui adjoignit trente mille Indiens sous le commandement de plusieurs de ses frères et de quelques nobles et vieux soldats, ses sujets. L'expédition fut partout couronnée de succès. Sandoval eut à livrer plusieurs combats, la victoire demeura fidèle à ses armes; il fonda les forts de Medellin et del Espiritu-Santo, pour assurer dans ces parages la domination de la couronne de Castille.

Le seul pays de Tototepec, situé sur l'océan Pacifique, persista dans sa révolte, et déclara même la guerre aux autres indigènes qui s'étaient alliés aux Espagnols et à Ixtlilxochitl. Ces derniers Indiens firent prier en conséquence le roi de Tezcuco et Cortès de leur envoyer des troupes pour les protéger. Fernand expédia Pedro de Alvarado avec deux cents hommes d'infanterie et quarante chevaux, et Ixtlilxochitl lui adjoignit quelques milliers de ses guerriers (1522). Le voyage fut pénible et dura plus d'un mois; il fallut livrer plusieurs combats durant le trajet.

Au moment de l'arrivée à Tototepec, le général des Tezcucains somma le souverain de la province d'accepter la paix et de se reconnaître vassal du roi d'Espagne; il eut l'air d'y consentir; mais il méditait un guet-apens. Les habitants reçurent les troupes avec les dehors de la bonne amitié, et leur offrirent de les conduire dans de très-grandes maisons qui avaient été disposées, disaient-ils, afin que les

étrangers pussent s'y reposer. Mais les Acolhuas prièrent Alvarado de n'y pas aller, car ils avaient appris que durant la nuit on devait mettre le feu à ces demeures, qui étaient couvertes en chaume. Alvarado prit donc ses quartiers ailleurs, et s'empara de la personne du prince et de son fils. Ceux-ci, voyant leur ruse dévoilée, payèrent une rançon de 25,000 castillans d'or, et se soumirent. La province de Tototepec et celles qui l'entourent furent alors colonisées, et Cortès envoya dans ces régions des charpentiers et des marins pour construire des brigantins et des caravelles, destinés à explorer les côtes de l'océan du Sud et les îles qui l'avoisinent.

L'expédition de Christophe de Olid dans la province de Colima n'avait pas été heureuse; dix Espagnols et un grand nombre d'alliés indigènes avaient péri dans un combat livré aux habitants du pays. Aussitôt que Fernand reçut la nouvelle de ce revers, il envoya au secours de son lieutenant l'intrépide Sandoval avec soixante fantassins, vingt-cinq cavaliers et seize mille Acolhuas fournis par Ixtlilxochitl. Après une bataille sanglante et longtemps disputée, les habitants de Coliman et des villes et villages des contrées environnantes se rendirent et reconnurent la domination espagnole. On fonda plusieurs établissements coloniaux dans le pays.

Tandis que les indigènes étaient comprimés en certaines contrées avec l'assistance d'autres indigènes, l'avidité et la dureté des conquérants amenaient des soulèvements nouveaux en diverses provinces déjà soumises. Plusieurs des seigneurs aztèques qui avaient échappé à la prise de Mexico, révoltés de la manière dont leur roi Guatemozin avait été traité, prirent les armes contre Cortès. On les vainquit après une lutte acharnée, et les instigateurs de la révolte furent rigoureusement punis.

D'autres insurrections eurent lieu successivement à Tototepec, à Chamula, dans le Mixtecapan, dans le Tzapotecapan et en un grand nombre d'autres lieux; elles furent toutes

comprimées, grâce aux troupes auxiliaires que fournit Ixtlilxochitl. Le sang indigène coula à flots; les vainqueurs revinrent de ces diverses expéditions gorgés d'or et de butin, et deux ans après la chute de Tenochtitlan, tout l'ancien empire de l'Anahuac était soumis: il s'étendait à quatre cents lieues à la ronde, depuis le grand lac de Tezcuco jusqu'aux rivages des deux océans, vers le nord et le sud.

Vers ce même temps, les souverains des contrées méridionales, qui jamais n'avaient été soumises à la puissance mexicaine, envoyèrent à leur tour des présents et des ambassadeurs à Cortès, et réclamèrent son assistance en reconnaissant la suzeraineté de la couronne d'Espagne. C'était Cocyopy, roi des Zapotèques et fervent adorateur de Quetzalcohuatl, c'étaient les princes Cakchiquels venant implorer son assistance contre les entreprises de leurs voisins les Quichés, les Zutugiles et les États Quauhtemalèques [1] indépendants. Cortès leur promit l'envoi prochain d'un de ses lieutenants.

Tel fut le point de départ de la conquête de Soconusco, de Guatemala, de Cuzcatlan, etc., et de l'expédition de Pedro de Alvarado dans ces magnifiques contrées. Les Espagnols, en y arrivant, y trouvèrent une civilisation plus avancée encore que dans l'Anahuac, ils y virent beaucoup de villes grandes et magnifiques, entourées de très-fortes murailles et peuplées de somptueux édifices bâtis en pierre de taille, plus beaux, plus riches et mieux construits que ceux de Tezcuco et de Mexico-Tenochtitlan.

L'histoire de la conquête de ces pays et des établissements qu'y fondèrent les vainqueurs ne rentre plus dans le sujet que nous traitons. Bornons-nous à rappeler que l'expédition d'Alvarado est écrite en lettres de sang dans les fastes de l'Amérique.

[1] Guatemala.

Ce tigre à face humaine et son frère, plus cruel encore, qui gouverna pendant quelque temps à sa place, se livrèrent dans ces régions infortunées à des actes de cruauté dont on ne trouve d'exemples que dans les annales des persécutions aux temps de Rome païenne. Ils exercèrent leurs fureurs avec un égal acharnement contre leurs ennemis et contre ceux qui avaient été originairement leurs alliés. La victoire leur fut presque constamment fidèle; ils firent raser les villes, massacrer des populations entières et en vendirent d'autres en qualité d'esclaves, séparant sans pitié le mari de la femme, les enfants de leurs parents; ils transportèrent par milliers les habitants des campagnes dans les ravines profondes tracées par les fleuves, les y enfermèrent pour recueillir le sable d'or, et les y laissèrent périr ensuite de faim et de misère. Pour les fautes les plus légères, ils faisaient assommer les malheureux Indiens à coups de nerf de bœuf, ils ordonnaient qu'on les jetât nus, pieds et poings liés, sur des fourmilières, ou qu'on les enduisît de graisse et qu'ensuite on les brulât vifs. Pour couronner leur œuvre, ils firent pendre, brûler ou étrangler tous les membres des familles princières des États guatémalèques, dont la royauté s'éteignit ainsi dans des flots de sang. Sous cette épouvantable administration, des provinces se dépeuplèrent et devinrent de vastes déserts; l'insatiable tyrannie d'Alvarado sut inventer mille moyens pour réduire au désespoir les populations : il les poussait à la révolte afin d'avoir l'occasion de leur infliger de nouveaux tourments. Conduite bien digne des hommes qui avaient été la cause première de la destruction de Mexico, en faisant massacrer la noblesse aztèque, pendant que, sans défiance et désarmée, elle célébrait une de ses fêtes[1]!

[1] Francisco de Montijo tint une conduite également révoltante dans le Yucatan. Mais les Maias, race plus hardie que les peuples dont nous venons de parler, se soulevèrent en masse, harcelèrent de tous côtés les Espagnols, les massacrèrent partout où ils les trouvèrent, et les forcèrent enfin à quitter

Retournons à Fernand Cortès.

Il avait enfin reçu sa nomination de capitaine général et gouverneur des pays nouvellement conquis; bientôt après les officiers royaux Alonso de Estrada, Rodrigo de Albornos, Gonzalo de Salazar et Pero Almendez Chirino, y arrivèrent. Fernand leur fit le meilleur accueil, les mit en possession de leurs charges et les combla de biens. Tous, sans en excepter le facteur Salazar, que nous verrons devenir son mortel ennemi, lui firent les plus grandes démonstrations d'amitié.

L'intention de notre héros était alors de faire explorer les côtes de la mer du Sud, afin de chercher la nouvelle route des Indes, c'est-à-dire le passage de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique[1], passage que les conquérants de l'Amérique croyaient devoir trouver dans les latitudes de la Nouvelle-Espagne. Mais d'autres soins obligèrent Cortès à ajourner ses projets et l'empêchèrent d'aller à la découverte. L'Espagnol Garay venait de se déclarer chef indépendant du pays de Panuco, région montueuse située sur le golfe de Mexico, à quatre-vingt-dix lieues au nord-est des capitales de l'Anahuac, et qui avait dépendu en partie du royaume de Tezcuco. Garay n'eut pas les succès qu'il avait rêvés; beaucoup de ses compagnons furent massacrés par les Indiens; car, comme le dit don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl, « quand les Espagnols se présentaient dans le nouveau monde sans alliés, ils ne faisaient rien d'important, et ils avaient toujours le dessous; ils ne restaient vainqueurs que lorsqu'ils avaient des auxiliaires indigènes; ceux-ci commençaient toujours le combat et *menaient la danse.* » Quoi qu'il en soit, après la tentative de Garay, le pays de Panuco

le pays. Ils n'y revinrent qu'en 1542, et fondèrent la ville de Merida. La domination castillane ne se consolida dans la péninsule yucatèque que par la suite.

[1] Cortès ignorait que Magellan avait découvert ce passage au sud de l'Amérique.

fut livré au désordre et à la révolte. Le vainqueur de Mexico se mit à la tête de ses troupes et de ses alliés pour y établir son autorité. Il y réussit, mais il eut à soutenir avec les indigènes une lutte longue, sanglante et hérissée de difficultés. La contrée était entrecoupée de ravins et de précipices, et, suivant l'expression de Cortès, la nature même du sol y rendait les villes presque imprenables. « Ces Indiens », dit encore Fernand, « combattent armés de lances longues de vingt-cinq à trente pieds, dont l'extrémité est munie de cailloux excessivement tranchants et pointus; ils sont la terreur des contrées voisines et se sont rendus redoutables aux Espagnols eux-mêmes. C'est pendant la nuit qu'ils attaquent et qu'ils mettent les villes et les villages à feu et à sang. »

Plusieurs fois Cortès, soutenu par l'armée d'Ixtlilxochitl, crut avoir soumis ces terribles tribus, mais dès que les Espagnols s'éloignaient, elles reprenaient les armes. Enfin le capitaine général chargea Sandoval de les poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements, de les réduire en esclavage, en les marquant d'un fer rouge, et de partager leurs terres à ses soldats. Cette sentence cruelle fut exécutée; Sandoval en exagéra encore les rigueurs : il vainquit les peuplades avec l'assistance des Acolhuas et des Mexicains, et fit saisir et brûler vifs quatre cents chefs.

Après avoir soumis la province de Panuco, Cortès voulut doter encore la couronne de Castille du pays d'Ybueras (le Honduras), qui avait toujours su se maintenir indépendant de l'empire de l'Anahuac, et où se trouvaient, disait-on, des mines d'or prodigieusement riches. Ce fut encore Olid que Fernand chargea de cette expédition. Le jeune officier partit; mais il commença par se rendre à la Havane, où il devait prendre des vivres et acheter des chevaux. Velasquez de Léon, gouverneur de Cuba, s'y trouvait alors; il connaissait Olid de longue date, le vit, et réussit à le rendre infidèle à son général. Le jeune aventurier arriva au Honduras, en prit possession au nom du gouverneur de Cuba,

et réussit promptement à coloniser une partie du pays. Grâce à la douceur de son régime et à l'influence que lui assurait la présence de sa femme, fille de Montézuma, il n'eut à soutenir aucune guerre avec les indigènes.

Huit mois se passèrent sans qu'il donnât signe de vie à Cortès. Celui-ci, ne doutant plus de la trahison de son lieutenant, mit un autre de ses officiers, Francisco de Las Cazas, à la tête de cent Espagnols et de quelques milliers d'Indiens, et lui ordonna de s'emparer d'Olid mort ou vif. Las Cazas, assailli par de violentes tempêtes et ne connaissant pas le pays, perdit une grande partie de ses hommes pendant son expédition et au moment où il arrivait au Honduras. Olid, informé du but de sa venue, se porta à sa rencontre, lui livra bataille, le vainquit, et l'emmena, avec les officiers de sa suite, à Naco, capitale d'une riche seigneurie dont les chefs s'étaient soumis de leur plein gré à la domination espagnole. Olid, caractère ouvert et porté à la générosité, laissa une entière liberté à ses prisonniers et les traita plutôt en anciens frères d'armes qu'en captifs; ils en profitèrent pour ourdir une conspiration contre lui; ils réussirent à rallier ses partisans à l'autorité de Cortès, s'emparèrent de la personne de leur hôte tandis qu'il était à se divertir à table avec eux, et le jetèrent en prison. Il fut jugé, condamné et décapité à Naco comme traître. Las Cazas prit le commandement de la colonie et jeta les fondements de la ville de Truxillo, qui devint la capitale du Honduras. Le régime de la terreur et de l'oppression remplaça alors pour les malheureux indigènes le régime doux et paternel dont les avait fait jouir Olid.

Cependant quelques mois se passèrent sans que Cortès reçût de nouvelles de Las Cazas; il se décida, en conséquence, à marcher lui-même contre Olid. Il donna le pouvoir de décider toutes les contestations qui s'élèveraient en son absence au licencié Zuazo, qu'il nomma haut justicier (*justicia mayor*), et il lui adjoignit, en qualité de collègues

dans le gouvernement, le trésorier Alonso de Estrada et le contador Albornos. Laissant alors Mexico tout occupée à se relever de ses ruines, il se mit en route avec le plus pompeux appareil (oct. 1524). Des gardes du corps, des pages, de nombreux domestiques, l'accompagnaient. Marina et ses femmes furent également du voyage. Sandoval eut le commandement de la division espagnole, forte de cinq cents hommes d'infanterie et de cent cinquante cavaliers. Ixtlilxochitl se mit à la tête de vingt mille auxiliaires indigènes; il avait eu soin de les choisir parmi les plus braves de ses hommes de guerre, et de leur donner pour chefs des capitaines dont il avait pu apprécier la valeur sur le champ de bataille. Il laissait pour gouverner à sa place le royaume de Tezcuco Alonzo Joquinquani, qu'il croyait un de ses serviteurs les plus dévoués.

Cortès ne voulut pas que les trois anciens rois de l'Anahuac, Guatimozin, Tetlepan-Quetzal et Cohuanacoch restassent à Mexico en son absence, de crainte qu'ils n'en profitassent pour pousser les Indiens à secouer le joug; il les traîna à sa suite. Deux seigneurs du pays, Zoutecou et Cohuatecatl, furent désignés pour exercer à Mexico et à Tlacopan, en l'absence des deux rois, le semblant de pouvoir laissé aux souverains indigènes.

Les caciques de Tabasco et de Xicalanco avaient fourni au capitaine général des cartes topographiques, peintes sur toile de coton, très-exactes, où se trouvaient tracés les chemins qu'on aurait à suivre et les obstacles qui s'opposeraient à la marche. Jusqu'à Guazacualco le voyage se fit sans encombre.

Arrivé en ce lieu, Cortès reçut de Mexico des lettres qui lui annonçaient qu'Estrada et Albornos s'étaient brouillés et avaient même tiré l'épée l'un contre l'autre, après s'être accablés d'injures. Fernand fit aussitôt partir pour la capitale le facteur Gonzalo de Salazar et l'inspecteur Peralmindes Chirino, qui étaient au nombre de ses compagnons de route,

et les chargea de mettre un terme au désordre. Il leur donna deux patentes : d'après l'une, s'ils trouvaient Albornos et Estrada d'accord, ils devaient simplement s'adjoindre à eux, et gouverner tous quatre, de concert avec le licencié Zuazo, lequel conservait seul l'administration de la justice, en sa qualité de jurisconsulte; mais si la discorde continuait, Salazar et Chirino étaient autorisés, par l'autre patente, à prendre seuls les rênes du gouvernement.

Le capitaine général croyait avoir assuré la paix de Mexico par cette disposition; nous verrons plus tard qu'elle devint l'occasion des plus graves désordres. Il poursuivit sa route.

Après Guazacualco, les Espagnols et leurs alliés eurent à lutter avec des difficultés sans nombre. Nous n'entrerons pas dans le récit détaillé de l'expédition de Fernand au Honduras; elle ne se lie qu'indirectement au sujet que nous traitons et pourrait donner matière à une étude spéciale. Nous dirons en peu de mots que cette expédition fut plus hérissée de dangers et d'obstacles qu'aucune de celles que les Espagnols firent dans le nouveau monde. Tantôt il fallait traverser d'immenses prairies inondées, des marécages dans lesquels les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail, ou des forêts vierges que jamais pied humain n'avait foulées; tantôt on escaladait des montagnes taillées à pic, entrecoupées de précipices sans fond, et sur le sommet desquelles ni hommes ni chevaux ne pouvaient se soutenir, tant les ouragans qui les balayaient étaient impétueux. A ces difficultés naturelles, qu'il fallut vaincre chaque jour pendant une marche de quatre cents lieues, se joignirent celles que les indigènes opposèrent aux envahisseurs. Les énergiques populations de cette partie de l'Amérique centrale préféraient la mort au joug que les Castillans voulaient leur imposer. Elles défendirent leur terrain pied à pied avec le courage du désespoir. Leurs prêtres leur en donnaient l'exemple; ils s'enfermaient dans leurs temples avec les objets nécessaires au culte, y mettaient le feu, et s'y laissaient brûler avec leurs

trésors. Le courage, la persévérance et le sang-froid de Cortès firent face à tous les dangers.

Il est cependant un épisode de cette terrible campagne auquel nous devons nous arrêter; nous eussions voulu pouvoir le passer sous silence, par respect pour la mémoire de notre héros, à laquelle il imprime une indélébile flétrissure. Nous prenons pour guides, dans ce déplorable récit, Don Fernand d'Alva Ixtlilxochitl et Bernal-Diaz, les plus véridiques et les plus modérés des historiens.

On ne saurait se figurer, disent-ils tous deux, ce que les trois rois de l'Anahuac, les autres princes indigènes, leurs vassaux, leurs troupes et Ixtlilxochitl lui-même, ce fidèle allié des Castillans, eurent à souffrir pendant le voyage; ils étaient exténués de faim et de soif, ne vivaient que d'herbes et de fruits sauvages, encore n'en avaient-ils pas à suffisance. Les Espagnols n'en prenaient aucun souci; ils avaient du maïs, mais ils aimaient mieux le donner à leurs chevaux qu'aux Indiens. Cependant jamais ceux-ci ne se plaignaient, jamais ils ne montraient de faiblesse, et ils exécutaient de bonne grâce tout ce qu'on leur commandait. Il leur eût été bien facile alors de massacrer leurs vainqueurs, sans courir le moindre risque, ou bien encore ils auraient pu les abandonner au milieu de la nuit, en emmenant les guides, retourner à Mexico, sûrs d'être bien reçus en tous lieux, et laisser périr dans les déserts Cortès et ses compagnons européens.

On était arrivé, dans les derniers jours du carnaval de l'année 1525, dans le voisinage de Teotilac, ville située à deux lieues de la province d'Acalan. L'armée fit halte de bonne heure auprès d'une rivière assez considérable; on éleva deux cabanes en paille, l'une pour le capitaine général et les siens, l'autre pour les trois rois de l'Anahuac.

Les indigènes avaient vu précédemment les Espagnols se livrer à des réjouissances à cette même époque de l'année; ils se mirent donc aussi à se divertir suivant leurs anciennes

coutumes, et ils furent d'autant plus joyeux que les habitants du pays, loin de les traiter en ennemis en cette occurrence, leur avaient apporté d'abondantes provisions. Les trois rois, assis dans leur hutte avec quelques-uns des anciens seigneurs de l'empire, plaisantaient entre eux. Cohuanacoch, s'adressant à Guatimozin, lui dit en riant : « Seigneur, la province que nous allons conquérir sera pour » moi; car vous savez que, suivant les constitutions de mon » aïeul Netzahualcoyotl, et en vertu des traités qu'il fit » avec Itzcohuatl, ancêtre de Votre Altesse, la ville de » Tezcuco et mes royaumes doivent avoir la suprématie en » tout. » Guatimozin s'empressa de lui répondre : « Dans ce » temps-là, seigneur, nos armées n'étaient pas conduites » par d'autres, alors il eût été bien que Votre Altesse obtînt » le premier rang, car Tezcuco est notre ancienne patrie, » et c'est de cette ville qu'est sortie notre maison; mais » aujourd'hui que nous sommes aidés par les fils du soleil, » grâce au bien qu'ils me veulent, la couronne m'appar» tiendra. » Tetlepan Quetzal s'écria alors à son tour : « Non, » seigneur, parce qu'à présent tout va à rebours, elle est » pour moi, car le royaume des Tecpanèques, qui est le der» nier dans l'ordre, doit être aujourd'hui le premier. »

La conversation continua sur ce ton; les seigneurs présents s'en mêlèrent, et, malgré quelques souvenirs pénibles et de tristes réminiscences, la gaieté des anciens maîtres de l'Anahuac ne se démentit pas. Cortès survint; voyant les trois rois joyeux et causant entre eux avec beaucoup d'intérêt, il soupçonna quelque mauvais dessein, et leur fit dire rudement par interprète qu'il trouvait fort mal que des personnes de leur condition missent en oubli le sentiment de leur dignité, et qu'il les priait de cesser leurs discours. Ils lui répondirent avec simplicité qu'ils n'avaient pas cru manquer à ce qu'ils se devaient à eux-mêmes en se montrant contents au milieu des souffrances et des privations, et en donnant de la sorte un exemple de courage à

ceux qui les entouraient; mais qu'ils cesseraient leur badinage parce que cela lui déplaisait.

Fernand se retira et appela Costemexi, Indien natif d'Ixtapalapan, qui lui servait d'espion et lui faisait de fréquents rapports sur ce qui se disait et se passait dans l'armée. Le général lui demanda quels étaient les discours que les rois tenaient entre eux. Cet homme, poussé par une secrète rancune contre Guatimozin, révéla un prétendu complot de ce prince et de ses deux collègues, dont le but était de tomber sur les Espagnols au passage de quelque rivière, de les massacrer et de réunir ensuite leurs forces pour retourner à Mexico et y attaquer la garnison. Sur cette dénonciation vague, dénuée de preuves, et malgré les dénégations formelles des trois rois, Cortès condamna les princes infortunés au supplice de la corde, et fit exécuter immédiatement la sentence, bien que le jour commençât à peine à paraître [1]. Guatimozin fut pendu le premier; Tetlepan-Quetzal le second; Cohuanacoch le dernier (15 février 1525). Le capitaine général, craignant une révolte, avait ordonné que cette hideuse exécution se passât dans le plus profond secret; cependant Ixtlilxochitl en fut averti; il sortit en toute hâte de son logement et ordonna à ses troupes de le suivre. Au moment où il arriva sur le théâtre du crime, les rois de Mexico et de Tlacopan avaient cessé de vivre; Cohuanacoch était livré à d'effroyables convulsions. Son frère s'élança vers lui, coupa la corde qui le retenait, le livra aux siens, afin qu'ils lui donnassent les soins que son état récla-

[1] D'après une autre version, qui a pour elle de respectables autorités, Cortès, plus coupable encore, aurait inventé l'accusation de Costemexi, afin d'avoir un prétexte pour se débarrasser de princes qu'il était fatigué de surveiller et dont il redoutait l'influence sur les populations. Il est de fait qu'après son retour à Tezcuco, Ixtlilxochitl fit mettre Costemexi à la torture pour le forcer à révéler ce qu'il avait dit au capitaine général, et qu'au milieu des tourments cet homme soutint invariablement qu'il s'était borné à répéter la conversation très-innocente des trois rois.

mait [1], et reprocha énergiquement à Cortès son indigne conduite. L'attitude des troupes indigènes était menaçante : un mot ou un signal d'Ixtlilxochitl eût suffi pour faire massacrer les Espagnols. Fernand, voyant l'imminence du danger, supplia le prince de Tezcuco de l'écouter, lui révéla la prétendue conjuration, et réussit enfin, bien qu'avec beaucoup de peine, disent nos historiens, à le calmer et à lui persuader qu'il avait été dans le cas de légitime défense. « La foi qu'Ixtlilxochitl avait reçue, ajoute Don Fernand d'Alva, le décida à faire le sacrifice de sa vengeance, et à renfermer au fond de son cœur le ressentiment qu'il éprouvait de cette trahison. Il crut qu'en tenant une conduite différente, tout serait perdu, que la propagation de l'Évangile serait arrêtée et qu'il naîtrait des guerres sans nombre. »

Néanmoins la sentence abominable prononcée avec tant de précipitation contre des princes que leur caractère généreux et leur grandeur d'âme dans le malheur avaient rendus chers même à leurs anciens ennemis, répandit le deuil dans l'armée et fit éprouver un sentiment d'horreur et de tristesse aux Espagnols aussi bien qu'aux indigènes. Bernal-Diaz s'exprime à ce sujet avec la franchise d'un vieux soldat, dans son intéressante relation de la conquête de la Nouvelle-Espagne.

« Avant d'être mis à mort, dit-il, le roi Guatimozin se » tourna vers Cortès et s'écria : — Malintzin [2], je vois main» tenant que tes promesses devaient aboutir à ma mort. » J'aurais dû me la donner moi-même dans ma ville de » Mexico, plutôt que de mettre ma personne en ton pou» voir. Pourquoi me fais-tu périr aussi injustement? Dieu » te demandera compte de mon sang et te punira. — Les » autres princes dirent qu'ils étaient heureux de mourir à

[1] Ces soins furent inutiles; l'infortuné prince eut, peu de jours après, une hémorragie dont il mourut.

[2] Nom que les indigènes donnaient à Fernand.

» côté de Guatimozin. Ainsi finirent ces grands hommes, et » je puis ajouter ces grands chrétiens, très-pieux pour des » Indiens. Les ayant vus en si haute fortune et position, ils » me firent grande pitié.

» Ils furent très-bons pour moi pendant notre marche, » ajoute encore Bernal..... Je déclare ici qu'ils souffrirent la » mort sans l'avoir méritée, et que leur supplice fut une très- » grande injustice. Nous en jugeâmes tous ainsi, il n'y eut » parmi nous qu'une opinion sur cette cruelle et inique » sentence. »

L'expédition se remit en mouvement après le supplice des trois rois. Plus elle avançait, plus les obstacles qui s'opposaient à sa marche se multipliaient. Tantôt les indigènes fuyaient à son approche, tantôt il fallait lutter contre eux, et cette guerre de partisans se faisait avec d'épouvantables raffinements de cruauté. Lorsque enfin Cortès arriva au terme de son voyage, après des fatigues et des travaux sans nombre, il trouva la colonie espagnole dans la condition la plus misérable; mais, ainsi que nous le disions précédemment, Las Cazas avait accompli les ordres de son chef, et Christoval de Olid n'était plus. Le capitaine général s'occupa aussitôt d'explorer le pays et d'y fonder divers établissements pour assurer la domination de la couronne de Castille.

Tandis qu'il était livré à ces travaux importants, il reçut des nouvelles des auditeurs de Cuba, qui lui annonçaient que des révoltes avaient eu lieu à Mexico. Sa première pensée fut de profiter de la présence de quelques navires pour retourner en Anahuac par la voie de mer; le mauvais temps l'en empêcha. Il prit donc le parti d'y expédier un page espagnol, nommé Martin Dorantès, en le munissant de lettres dans lesquelles il transmettait ses ordres à ceux qu'il avait chargés de gouverner en son absence. A sa prière, Ixtlilxochitl adjoignit au messager quelques-uns des seigneurs indigènes qui avaient pris part à la campagne du Honduras. Martin Dorantès et ses compagnons arrivèrent à

Mexico après bien des fatigues; nous parlerons au chapitre prochain de l'état dans lequel ils trouvèrent cette ville.

Cependant Cortès, soutenu par Ixtlilxochitl, avait fini par soumettre le Honduras, tantôt en négociant avec les princes indiens, tantôt en ayant recours à la voie des armes, en ravageant le pays et en brûlant les villes et les villages.

Il résolut alors de faire reconnaître encore son autorité par les provinces de Hueytlato et de Nicaragua; il était au moment d'entreprendre cette nouvelle expédition, lorsque Diego Altamirano, son cousin, vint lui porter des nouvelles de l'Anahuac, et lui annoncer que les querelles qui divisaient les Espagnols auraient pour conséquence prochaine et infaillible la perte de Mexico. Cortès s'empressa, en conséquence, d'établir l'administration des deux villes de Truxillo et de Natividad, récemment fondées dans le Honduras, et laissant son armée sous le commandement de Sandoval, il s'embarqua, le 15 avril 1526, à Truxillo, avec Ixtlilxochitl, vingt Castillans, deux cents guerriers et plusieurs chefs indigènes. Les vents contraires portèrent la petite escadre à Cuba. Fernand s'y arrêta dix jours; puis, après sept jours de navigation, il débarqua à Chalchiehuecan[1]. Aussitôt après son arrivée en ce lieu, Ixtlilxochitl envoya aux anciennes capitales de l'Anahuac la relation de son voyage et des maux qu'il avait endurés. En tous lieux, les populations se réjouirent de son arrivée; mais la nouvelle de la fin malheureuse des anciens rois fit verser beaucoup de larmes à leurs sujets.

Ixtlilxochitl et Cortès passèrent encore huit jours à Chalchiehuecan, puis ils se mirent en route pour Mexico. Pendant leur voyage, on les reçut en tous lieux avec beaucoup de solennité; les chefs des provinces, même ceux des pays situés à une distance de soixante à quatre-vingts lieues, arrivaient à leur rencontre avec de magnifiques présents des-

[1] De *chalchiuh,* émeraude; aujourd'hui Saint-Jean d'Ulloa.

tinés à Ixtlilxochitl, dernier objet de leurs respects, et pleuraient avec lui sur ses malheurs et sur la mort de leurs rois. On eût dit, ajoute l'historien du Mexique, des fils privés de leurs pères, tant la perte de leurs princes était cruelle pour eux. Après quinze jours de marche, les voyageurs arrivèrent à Tezcuco; les princes de la famille de Netzahualpilli et la population leur firent grand accueil. Fernand repartit de suite pour Mexico. Occupons-nous maintenant de ce qui s'était passé dans cette ville pendant son absence.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Situation déplorable de l'Anahuac pendant l'absence du capitaine général. — Retour de Cortès. — Nuño de Guzman. — Voyage de Fernand Cortès en Espagne.

Peu de jours après le départ de Cortès pour le Honduras, Alonzo de Estrada et Rodrigo de Albornos, que le capitaine général avait laissés à Mexico pour y gouverner à sa place, se brouillèrent; la division se mit entre les Espagnols. En cette occasion, les uns prirent parti pour Alonzo, les autres pour Rodrigue; le désordre fut extrême. Les deux camps ne s'entendaient que pour rançonner les indigènes, et pour les accabler de mauvais traitements; leur indigne conduite finit par soulever les Indiens; plusieurs Castillans furent massacrés dans les rues de la ville et dans les campagnes; une révolte générale semblait imminente.

Les religieux intervinrent; ils tâchèrent d'apaiser les indigènes, et reprochèrent vivement aux Espagnols leur cupidité et leurs excès; mais ceux-ci ne tinrent aucun compte des avertissements que leur donnèrent les fils de Saint-François, et continuèrent à piller effrontément le pays.

On n'a pas oublié que Cortès avait été informé de ces

désordres à Guazacualco, et qu'en chargeant le facteur Gonzalo de Salazar et le contrôleur Peralmindès Chirino de Ubeda de rétablir la paix à Mexico, il leur avait remis deux patentes; l'une leur prescrivait de s'adjoindre pour le gouvernement à Albornos et à Estrada, s'ils trouvaient, à leur arrivée, la paix rétablie entre ces deux hommes; la seconde les autorisait à prendre seuls les rênes de l'administration, si la discorde n'était pas encore apaisée.

Ixtlilxochitl, de son côté, avait fait dire à son lieutenant Izquinquani que, si les religieux étaient inquiétés par les Espagnols, il devait les inviter de sa part à se retirer à Tezcuco, où ils seraient à l'abri des mauvais traitements de leurs compatriotes, et où on leur fournirait ce dont ils pourraient avoir besoin. Il avait donné aussi l'ordre de placer autour de leur demeure une garde nombreuse, chargée de veiller jour et nuit à leur sûreté.

Salazar et Chirino arrivèrent sans encombre à Mexico. Poussés par l'ambition, ils s'entendirent avec Albornos, qui haïssait Estrada, au point de consentir à renoncer au pouvoir, pour entraîner son rival dans sa chute et le faire punir comme le fauteur des troubles. D'accord avec Albornos, les envoyés de Cortès déchirèrent l'une des patentes et ne montrèrent que celle portant que, puisque les deux premiers lieutenants du gouverneur ne pouvaient pas se mettre d'accord, les nouveaux venus devaient prendre leur place.

Mais bientôt après Albornos se réconcilia avec Estrada, et lui révéla l'histoire de la patente déchirée; ils allèrent donc tous deux porter plainte au licencié Zuazo, et demandèrent à être reconnus de nouveau comme membres du gouvernement. Zuazo décida en leur faveur, mais Salazar et son compagnon refusèrent absolument de se soumettre à ce jugement.

Salazar, adroit et rusé, se ligua avec un certain Rodrigo de Paz, parent de Cortès, et Alguazil Mayor, qui jouissait

d'une grande influence dans le pays, parce que les partisans du capitaine général le considéraient comme leur chef. Soutenu par cet homme, il fit arrêter Estrada et Albornos, les retint prisonniers dans leurs maisons, accabla leurs amis d'amendes et de confiscations, et en fit même fouetter quelques-uns publiquement.

Ces violences servirent de prélude à des excès plus hideux encore. Les deux gouverneurs firent torturer les nobles indigènes dont ils parvinrent à s'emparer, pour leur extorquer leur or et leurs bijoux, et distribuèrent à ceux qui suivaient leur parti des *ripartimientos* très-considérables. De fréquentes émeutes s'ensuivirent. Salazar et son collègue s'efforcèrent de les réprimer par des massacres; quant aux chefs de ceux qui s'insurgeaient, lorsqu'on parvenait à s'emparer de leurs personnes, on les brûlait vifs ou on les livrait à des chiens affamés.

Rodrigo de Paz s'étant permis de blâmer la conduite des deux sous-gouverneurs, et ayant prié quelques franciscains de leur représenter qu'ils ruinaient le pays, Salazar accabla les religieux d'injures et fit arrêter Rodrigo. L'emprisonnement causa un grand tumulte, mais le despote n'en tint pas compte; et, voulant se débarrasser d'un censeur importun, il le condamna au supplice de la corde. Il s'empressa aussi d'exiler le licencié Zuazo et quelques gens de bien, afin que personne ne pût s'opposer à ses volontés.

Les deux partis espagnols se dessinèrent alors très-nettement dans l'Anahuac: l'un, à la tête duquel étaient Salazar et Chirino, se composait des anciens amis de Velasquez de Léon; l'autre, de ceux de Cortès. Les gouverneurs, craignant que ces derniers ne leur suscitassent de l'opposition, répandirent le bruit que le capitaine général avait péri, sous les coups des Indiens, avec tous ceux qui l'accompagnaient dans l'expédition du Honduras. Pour donner plus de consistance à cette rumeur, ils firent célébrer en son honneur une pompeuse cérémonie funèbre au couvent de

Saint-François. La nouvelle de la mort du général ayant été déclarée controuvée par plusieurs personnes, Salazar et Chirino firent proclamer publiquement que ceux qui oseraient dire que Cortès vivait encore recevraient cent coups de fouet. L'effet suivit de près la menace; on fouetta même des femmes; plusieurs des amis de Fernand furent arrêtés, les autres se réfugièrent dans les couvents ou dans les forêts du voisinage, attendant que Dieu leur envoyât du secours.

Après cet éclat, les deux tyrans crurent n'avoir plus rien à ménager. Ils s'installèrent dans le palais du gouverneur général, s'emparèrent de ses trésors, les envoyèrent en Espagne, vendirent à vil prix ses biens à leurs créatures, afin que celles-ci eussent intérêt à les soutenir si jamais Fernand venait à reparaître. Salazar, ayant ensuite annoncé qu'Ixtlilxochitl avait péri également au Honduras, déclara de bonne prise l'or, les bijoux, les objets précieux provenant des tributs, et qui se trouvaient dans les palais du prince à Tezcuco. Il y recueillit, à ce qu'on assure, des sommes prodigieuses; les documents contemporains parlent de plus de trente mille pesos d'or. Salazar fut secondé dans cette œuvre d'iniquité par les trois gouverneurs indigènes nommés pour tenir la place des rois de l'Anahuac en leur absence[1]. Trompant la confiance de leurs maîtres, ces hommes se conduisirent de la façon la plus indigne; ils ne se contentèrent pas de prendre part au pillage des biens des rois, ils se constituèrent les serviles instruments des deux despotes espagnols; à leur instigation, ils firent mettre à mort ou réduisirent en esclavage un grand nombre de riches et nobles personnages qui habitaient dans leurs gou-

[1] Lorsque Cortès et ses amis rentrèrent à Mexico, ils ne purent savoir exactement ce qu'on leur avait volé, parce que celui qui avait fait l'inventaire de leurs biens s'était enfui en Espagne et avait fini ses jours dans les prisons de Séville. Quant à Ixtlilxochitl, jamais il ne recouvra rien de ce qui lui avait été enlevé.

vernements. Beaucoup de parents des anciens souverains durent abandonner leurs biens et leur patrie, et s'enfuir en terre étrangère, pour éviter d'être étranglés ou brûlés vifs sous de futiles prétextes, ou de se voir condamnés à servir des misérables qui avaient été leurs sujets.

Un vaisseau, qui vint toucher au Honduras, instruisit enfin Cortès des excès de Salazar et de la manière dont il traitait ses amis. Ce fut alors qu'il fit partir pour Mexico son page Martin Dorantès[1]. Le messager était porteur de plusieurs pièces importantes : l'une contenait la révocation des patentes antérieures; la seconde annulait les pouvoirs des officiers royaux qui en avaient abusé pour allumer un semblable incendie ; la troisième nommait, pour gouverner à leur place, François de Las Casas, parent de Fernand.

Lorsque Dorantès arriva à Mexico, il n'y trouva plus Las Casas; Salazar l'avait envoyé prisonnier en Espagne, afin de s'en débarrasser. Le page, craignant que le tyran ne le fît pendre, se réfugia dans le couvent de Saint-François. Cependant le bruit de son arrivée ne tarda pas à se répandre, et causa un étonnement général; il n'y avait plus personne, pour ainsi dire, qui espérât que Cortès vécût encore; Salazar et Chirino, à force de répéter qu'il était mort, avaient fini par le croire eux-mêmes.

Lorsque Albornos et Estrada virent la lettre par laquelle Fernand révoquait les pouvoirs donnés à leurs successeurs, ils crurent le moment venu de se venger des affronts qu'on leur avait fait subir. Ils réunirent les amis de Cortès, se firent remettre, par les alcades et les régidors, la baguette de justice, et se rendirent tumultueusement au palais du gouverneur général, dans lequel Salazar s'était retranché avec une troupe bien armée d'hommes de son parti. On brisa les portes du palais avec de l'artillerie, et l'on s'empara de la personne de Salazar; quant à Chirino, il réussit

[1] Voyez chapitre précédent.

à prendre la fuite pendant le désordre, qui fut épouvantable. On ne comprend pas que les indigènes n'en aient pas profité pour exécuter la résolution qu'ils avaient formée de tomber sur les Espagnols, de les massacrer jusqu'au dernier et de délivrer leur patrie.

Une affreuse réaction fut alors inaugurée. Estrada et Albornos commencèrent à gouverner en suivant les mêmes errements que leurs prédécesseurs, de manière à s'enrichir le plus vite possible. Ils prirent pour eux les meilleures répartitions et un très-grand nombre d'Indiens; ils en distribuèrent à leurs amis, et firent le procès des partisans de Salazar. Plusieurs d'entre eux furent pendus ou décapités, et on les dépouilla tous de leurs propriétés, de leurs Indiens et de leurs trésors.

Telle était la situation, lorsqu'on apprit que Cortès et Ixtlilxochitl venaient de débarquer à Chalchichuecan. Un effroi extrême se répandit aussitôt parmi la plupart des Espagnols; car, en dehors des religieux, il en était fort peu dont les mains fussent restées pures pendant cette longue et sanglante orgie. Cependant, chacun des coupables se disposait à porter plainte des exécutions, des pillages et des vexations qui avaient eu lieu. Les uns voulaient accuser Salazar et son complice Chirino; les autres Albornos et Estrada, qui tenaient alors le timon des affaires.

Les indigènes reçurent le capitaine général comme un libérateur. Celui-ci, voyant ce qu'il avait à débrouiller d'affaires, et pressé peut-être aussi par le remords que lui faisait éprouver le souvenir de l'exécution de Teotilac, se retira au couvent de Saint-François, se confessa et communia, et consulta ensuite le gardien et les religieux les plus graves sur tout ce qui s'était passé et sur la conduite qu'il avait à tenir.

Mais au moment où Cortès se disposait à agir, on vit arriver à la Nouvelle-Espagne le licencié Louis Ponce de Léon, envoyé par le roi en qualité de juge de résidence et chargé

de faire une enquête sur la conduite de notre héros. Les partisans de Velasquez, l'ancien gouverneur de Cuba, nombreux et puissants à la cour, avaient monté ce coup contre Fernand. Ponce de Léon n'eut pas le loisir d'exécuter son mandat, il mourut peu de jours après son débarquement; le licencié Marcos de Aguilar, qui le remplaça, ne lui survécut que de quelques semaines, et ses successeurs, Estrada et Gonzalo de Sandoval, étaient du parti du conquérant du Mexique.

Cependant, de nouvelles tribulations attendaient ce dernier. Nuño de Guzman venait d'arriver avec le titre de gouverneur dans cette province de Panuco, si laborieusement conquise, et où Fernand avait eu tant de peine à établir l'autorité du roi son maître, et la sienne propre. Guzman, que nous allons voir à l'œuvre, était l'un des monstres les plus abominables dont les annales de l'humanité aient conservé le souvenir; toutefois, avant de partir pour le nouveau monde, il avait su cacher ses instincts féroces sous le masque de la dévotion. En se rendant à son gouvernement, il s'était longtemps arrêté à l'île espagnole de Cuba; Gonzalo de Guzman, ami et successeur de Velasquez de Léon, et les colons des îles, ennemis de Cortès et envieux de sa position élevée, avaient profité du séjour de Nuño pour lui faire partager leurs haines et leurs jalousies.

A peine débarqué à Panuco, il écrivit à Fernand une lettre conçue en termes excessivement insolents, et en même temps il en adressa une remplie de témoignages d'amitié au facteur Salazar, lequel était toujours sous les verrous. Cette dernière lettre servit de point de départ à une correspondance très-active; bientôt Nuño de Guzman en vint au point de considérer comme ses ennemis personnels tous ceux qui refusaient de voir un traître en Cortès; il fit fouetter publiquement quelques personnes qui s'étaient permis de dire que notre héros avait rendu d'importants services à la couronne de Castille, et leur fit casser les dents à coups de bâton; il en

arrêta quelques autres sur le territoire de Mexico pour le même motif, et les fit pendre. Il alla plus loin encore; il empiéta sur les limites du gouvernement de Fernand, en s'emparant de plusieurs villages que les habitants de Mexico tenaient en commanderie; il accabla les caciques de tortures et de vexations, et mit garnison chez eux pour les forcer à reconnaître son autorité et à lui livrer leurs trésors.

Telle était la situation lorsque Cortès apprit que le pouvoir administratif et judiciaire de la Nouvelle-Espagne lui était retiré pour passer aux mains d'une *audience royale*, dont ce même Nuño de Guzman, son ennemi le plus acharné, était nommé président.

Au moment où les quatre membres de l'audience débarquèrent sur le sol américain, deux d'entre eux moururent; Matienzo, l'un des survivants, était un vieillard décrépit; l'autre, nommé Delgadillo, un tout jeune homme. Ils s'empressèrent d'envoyer à Panuco un messager chargé d'annoncer leur venue à Guzman.

On vit arriver dans le nouveau monde, avec les auditeurs, Jean de Zumarraga, gardien du couvent des franciscains dit *del Abrejo*, près de Valladolid; il portait le titre d'évêque élu de Mexico, mais il ne reçut ses bulles et la consécration épiscopale qu'en 1532. Zumarraga était un homme de la plus haute vertu, animé d'un zèle incomparable pour la conversion des Indiens; il se constitua en toute occasion leur défenseur, et il fut secondé admirablement par les religieux qui se trouvaient déjà dans l'Anahuac, et par ceux qui vinrent se réunir aux premiers, et que nous ferons bientôt connaître.

Lorsque Fernand Cortès vit ses services méconnus et oubliés, il se décida à partir pour l'Espagne (1528), et à plaider lui-même sa cause en présence de Charles-Quint.

Il s'embarqua, suivi de son fidèle Sandoval, son *alter ego*, de quelques-uns de ses compagnons d'armes, de plusieurs nobles tlaxcallans et aztèques, d'Indiens et de jeunes et belles

Indiennes des différentes parties de l'Anahuac; il eut soin d'emporter aussi une quantité considérable d'or et d'argent, et de superbes échantillons de toutes les choses rares et magnifiques que produisaient les contrées dont il avait doté la couronne de son maître.

Fernand, débarqué à Palos dans les derniers jours du mois de mai 1528, se rendit en toute hâte à Madrid, et en dépit des intrigues des anciens partisans de Velasquez de Léon, il n'eut pas de peine à confondre ses ennemis. Il devint en Espagne l'objet des plus imposantes ovations; Charles-Quint lui fit l'accueil le plus flatteur, lui confirma son titre de gouverneur de la Nouvelle-Espagne et des terres et îles qu'il pourrait découvrir dans la mer du Sud, érigea pour lui en marquisat la riche et magnifique vallée d'Oaxaca, lui abandonna en toute propriété celle d'Atrisco, avec ses villes, ses bourgs et ses vingt-trois mille habitants, lui conféra l'ordre de Saint-Jacques, et lui fit épouser, en secondes noces, la sœur du comte d'Aguilar, la belle Juana de l'antique et illustre maison de Zuniga.

Cortès n'oublia ni ses frères d'armes ni ses alliés pendant son temps de faveur. Il obtint pour les premiers la confirmation des cessions de terres qu'il leur avait faites et divers priviléges, et il fit reconnaître l'indépendance de ses fidèles amis les Tlaxcallans.

Le séjour glorieux de Fernand en Espagne fut cruellement troublé par la mort de Sandoval, qui expira dans une petite ville d'Andalousie, au moment où il se rendait à la cour. Sandoval, le plus fidèle, le plus désintéressé, le plus brave des compagnons de notre héros, le chef des expéditions périlleuses, l'homme qui ne redoutait aucun danger, comptait trente ans à peine, mais il était usé par les fatigues et les blessures. Cortès le chérissait comme on chérit un fils; il fut inconsolable de sa perte.

Nous verrons bientôt que la faveur dont le vainqueur de l'Anahuac venait d'être comblé était un dernier sourire de

la fortune, et qu'il finit par ne recueillir de tous ses travaux que la plus noire ingratitude.

Faisons connaître maintenant ce qui se passait dans la Nouvelle-Espagne pendant l'absence de Fernand.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Gouvernement de la première audience, sous la présidence de Nuño de Guzman. — Rapports de Zumarraga, évêque de Mexico. — Conquêtes de Guzman.

Peu de jours après l'arrivée des deux auditeurs à Mexico, on apprit que Nuño de Guzman avait quitté Panuco, pour se rendre à son nouveau poste. Salazar, remis en liberté, s'empressa d'envoyer au-devant du président de l'argent, des rafraîchissements, des étoffes et des tailleurs pour lui faire des vêtements, ainsi qu'aux personnes de sa suite. Albornos se porta à sa rencontre avec des lévriers de chasse. Les auditeurs, endoctrinés par Salazar, chargèrent Antonio de Carvajal et Hojeda, les régidors de Mexico, d'aller trouver Nuño à mi-chemin et d'accuser devant lui Cortès et ses amis; Nuño fut ravi de ces confidences.

Il arriva à Mexico, très-étonné de la grandeur et de la richesse de la Nouvelle-Espagne, qu'il avait traversée presque entièrement pour se rendre dans cette ville. On lui fit une magnifique réception; des Espagnols allèrent au-devant de lui, à quelque distance de la capitale, les uns à pied, les autres à cheval; les indigènes, couverts de leurs plus beaux vêtements, exécutèrent en son honneur leurs danses et leurs jeux nationaux; des arcs de triomphe décoraient les rues par lesquelles Guzman devait passer. Tout le monde, en effet, se réjouissait de son arrivée, car on espérait que l'installation de la nouvelle autorité mettrait un terme définitif aux désordres auxquels l'Anahuac avait été livré pendant l'absence de Cortès.

Mais ces espérances furent promptement détruites. Le président et les membres de l'audience accordèrent une confiance illimitée à Salazar, et celui-ci en profita pour accumuler les accusations contre le conquérant du Mexique et ses amis, et pour faire infliger aux indigènes les traitements les plus barbares.

Les premiers se virent dépouillés de leurs *ripartimientos*, de leurs vassaux et de leurs mines, de leurs meubles, de tout ce qu'ils possédaient, en un mot, au profit de Nuño, des auditeurs et de leurs créatures.

Quant aux seconds, Guzman et ses acolytes commencèrent par envoyer de tous côtés des messagers indiens chargés d'intimer aux chefs et aux caciques l'ordre de se présenter devant eux. C'était un certain Garcia del Pilar, interprète, très-dévoué à Salazar, et que Cortès avait voulu faire pendre deux ou trois fois, en punition de ses méfaits, qui les recevait, et malheur à ceux qui arrivaient les mains vides!

Après avoir extorqué ainsi aux indigènes leurs bijoux, leurs étoffes, leurs provisions, on confisqua leurs prés, leurs champs, leurs troupeaux et leurs moulins; au bout de quelques mois, les membres de l'audience et leurs complices possédaient chacun vingt-cinq à trente mille pesos d'or, fruits de leurs rapines.

Quant aux emplois, le président les distribua à ceux qui consentaient à partager leurs vols avec lui, sans s'inquiéter de la capacité des sujets. Les fonctions judiciaires entre autres furent confiées aux mains les plus indignes; ainsi un muletier, nommé Juan Gonzalez, véritable brigand, débauché et ignorant, devint juge de résidence et alcade mayor de la Vera-Cruz, charge qui passait pour la meilleure du pays.

Guzman inventa encore un autre trafic pour augmenter sa fortune. Au mépris des ordres souvent répétés de son souverain, il dépeupla des provinces entières, notamment celle de Panuco, et, après en avoir marqué les habitants au

moyen d'un fer rouge, il les vendit aux marchands d'esclaves de Saint-Domingue et de Cuba. Beaucoup de ces infortunés Indiens se précipitaient à la mer, pendant la traversée, pour éviter l'esclavage, et tous ils auraient fait de même si on ne les eût surveillés jour et nuit. Ceux qui arrivaient aux îles étaient si fatigués du voyage, du manque de nourriture et d'air, que des maladies contagieuses ne tardaient pas à se déclarer parmi eux, et ils mouraient par milliers. Une quantité prodigieuse d'indigènes périrent à la peine; beaucoup d'entre eux aussi quittèrent le pays et allèrent se réfugier parmi les tribus sauvages des provinces du nord.

Le royaume de Michoacan, vassal de l'Espagne, lui était toujours demeuré fidèle depuis le moment de sa soumission, et le roi Tangaxoan II avait reçu le baptême. Guzman résolut de s'enrichir à ses dépens, et de convertir le Michoacan en une simple province. Il fit enlever et conduire à Mexico le malheureux roi, le jeta dans une étroite prison et lui demanda de l'or, en l'accablant de menaces et de mauvais traitements. Les sujets de Tangaxoan, qui le chérissaient, informés de ses souffrances, envoyèrent, à plusieurs reprises, une très-grande quantité de boucliers d'or et d'argent, de bijoux et de lingots, pour le racheter: toujours Guzman en exigeait davantage. Lorsqu'il les eut dépouillés de la sorte, il ramena le roi dans sa capitale, après deux mois de captivité, et lui fit endurer tous les supplices inventés par les persécuteurs des premiers chrétiens, pour le forcer à lui livrer ce qu'il possédait encore. Quand il comprit qu'il n'en pourrait plus rien tirer, il le fit traîner à la queue d'un cheval en liberté, et termina son martyre en le faisant étrangler.

Le président de l'audience et ses adhérents se livraient à des abominations d'un autre genre. Ils enlevaient de force aux seigneurs du pays leurs filles et leurs sœurs, lorsqu'elles étaient jolies, et ils poussèrent l'impudence jusqu'à forcer

la clôture d'une maison fondée à Tezcuco par une pieuse matrone espagnole, pour s'emparer de deux jeunes néophytes indigènes dont on vantait la beauté.

Fernand Cortès avait fait construire, au bout de la chaussée qui conduisait de Mexico à Tacuba, une église dédiée à saint Lazare. Les habitants de la capitale allaient y faire des stations, surtout en temps de carême, et fort souvent le père gardien des franciscains de Mexico s'y rendait pour dire la messe et instruire les Indiens dans la religion chrétienne. On avait élevé auprès de l'église un hôpital duquel dépendait un vaste jardin potager. Guzman, ayant remarqué qu'on trouvait en ce lieu de fort beaux arbres et des eaux abondantes, oublia ce qu'il devait à Dieu et aux pauvres, rasa l'église et s'y bâtit une grande maison, munie de quatre tours percées de meurtrières. Il força les indigènes d'acheter à leurs frais les matériaux de cette construction, et de les porter sur leur dos à la place indiquée; les nobles du pays, les femmes enceintes, les enfants, furent obligés de travailler jour et nuit à cet édifice, sans qu'on leur donnât ni salaire, ni nourriture; on ne leur accordait pas même de repos aux jours de fête; et lorsque les malheureux, accablés de lassitude, s'arrêtaient un moment, le tyran s'amusait à lancer ses chiens sur eux. Il en mourut un grand nombre de fatigue et de misère.

Zumarraga, témoin de ces horreurs, adressa d'abord à Nuño des reproches en particulier; ses représentations obtinrent pour toute réponse d'insolentes menaces. L'évêque élu n'en fut pas effrayé; il annonça, dans ses sermons, qu'il informerait le roi d'Espagne de ce qui se passait, son devoir étant de ne rien lui cacher; le président, furieux, déclara qu'à la prochaine occasion il ferait précipiter l'orateur du haut de la chaire.

Mais Zumarraga, auquel Charles-Quint et l'impératrice Isabelle avaient confié la charge de *protecteur des Indiens*, était décidé à la remplir en conscience. Il réunit au couvent

de Saint-François les chefs indigènes et leur fit expliquer par Pierre de Gand, déjà très-capable de remplir les fonctions d'interprète, les intentions de la cour à leur égard. Il leur dit que le roi voulait les protéger, les défendre, empêcher qu'on ne les dépouillât de ce qui leur appartenait, et que tous ceux qui le feraient seraient punis très-sévèrement. Il leur représenta aussi la grâce que Dieu leur accordait en permettant qu'ils fussent instruits des vérités du christianisme.

Les seigneurs et les caciques, voyant Zumarraga résolu à prendre en main leurs intérêts, arrivèrent de tous les points de l'ancien empire de l'Anahuac, et se plaignirent à lui des criantes injustices dont ils étaient victimes. L'évêque commença aussitôt une enquête contre les coupables.

Mais Salazar, à l'instigation duquel s'étaient accomplies les abominations dont nous avons rendu compte, se hâta d'aller trouver ses complices, le président et les auditeurs; il leur représenta que si on laissait faire *le protecteur,* il n'y aurait plus moyen de tyranniser et de piller le pays, que les chefs, au lieu d'obéir à l'audience, iraient se plaindre à l'évêque, que les naturels refuseraient de se soumettre aux corvées, et que finalement Zumarraga en arriverait peut-être à les rechercher eux-mêmes pour toutes les vexations dont ils s'étaient rendus coupables.

Guzman partagea les craintes de Salazar; il fit défendre en conséquence à l'évêque, au nom du roi et sous les peines les plus graves, de se mêler en rien des affaires des Indiens. Zumarraga, doué d'un courage à toute épreuve, répondit que Sa Majesté lui avait confié ses fonctions, et que, dût-il lui en coûter la vie, il remplirait son devoir jusqu'au bout. On chargea alors des espions d'observer ceux qui entraient chez lui ou en sortaient; on défendit aux Espagnols qui avaient des *ripartimientos* d'avoir aucun rapport avec lui, sous peine de les perdre, et on enjoignit à Pilar de faire savoir aux indigènes que ceux qui iraient

trouver le protecteur seraient pendus. Cette défense jeta un tel effroi dans le pays que les Espagnols et les Indiens fuyaient l'évêque comme un excommunié; et, pour prouver le peu de cas qu'ils faisaient de ses menaces et de ses représentations, Nuño et ses adhérents multiplièrent les corvées, les exigences de tributs et les supplices, ils firent déchirer par leurs chiens, pendre ou mettre en croix plusieurs chefs, parce qu'ils ne purent leur fournir l'or ou les provisions qu'on leur demandait.

Par le conseil de Salazar et pour effrayer Zumarraga; le président et les auditeurs lui firent signifier un écrit rempli d'abominations contre lui-même, contre Pierre de Gand et les religieux qui étaient arrivés dans le nouveau monde sous la conduite de Pierre de Valence. Cette nouvelle infamie n'abattit pas le courage du saint évêque; il réunit à Tlaxcalla les gardiens et les principaux religieux des différents couvents établis dans les pays conquis, et l'assemblée décida qu'un religieux se rendrait le jour de la Pentecôte à Mexico, et y prêcherait un sermon dans lequel il exhorterait les membres de l'audience à rentrer dans le devoir, et déclarerait hautement que, grâce à Dieu, ni lui ni aucun de ses confrères n'étaient coupables ni des infamies dont on les accusait, ni d'avoir violé leurs vœux et leurs règles, et qu'il était de son devoir de repousser le mépris dont on voulait couvrir les prédicateurs de l'Évangile, et qui retomberait immanquablement sur leur doctrine.

Guzman assista à la prédication; il ordonna plusieurs fois à l'orateur de se taire et de descendre de la chaire; celui-ci n'ayant pas tenu compte de ses injonctions, il l'en fit arracher violemment par un alguazil, le condamna au bannissement de tous les États dépendants de la couronne d'Espagne, et voulut le faire conduire immédiatement au lieu de l'embarquement, sans lui permettre d'interjeter appel. Le religieux ayant refusé de quitter l'église où la scène s'était passée, on mit des gardiens autour, et on

défendit, sous peine de mort, de lui porter des vivres. Zumarraga intervint et déclara l'audience excommuniée. Nuño, furieux, le menaça de la corde; mais l'évêque tint bon, l'auditeur Matienzo fut obligé de se rendre au couvent de Saint-François pour recevoir l'absolution au nom de l'audience, et le réquisitoire injurieux qui avait été lancé contre les religieux fut brûlé publiquement.

Bientôt après, Guzman fit violer ce même couvent de Saint-François, pour y saisir deux Espagnols qui s'y étaient réfugiés, et qui furent pendus le jour suivant. Zumarraga mit alors la ville de Mexico en interdit; les membres de l'audience voulurent le forcer de lever la sentence, et lui déclarèrent que s'il s'y refusait, ils le chasseraient lui-même de la Nouvelle-Espagne, et le feraient transporter aux îles Açores, en sa qualité d'intrus dans l'épiscopat, ses bulles n'étant pas encore arrivées; mais Zumarraga ne fléchit pas[1].

Cependant l'évêque avait essayé de faire parvenir la vérité aux pieds du trône, et d'informer Charles-Quint et Isabelle du peu de compte qu'on tenait de leurs ordres, de la manière hideuse dont la Nouvelle-Espagne était exploitée par les hommes qu'ils honoraient de leur confiance, et du tort immense que les employés royaux faisaient à la propagation de l'Évangile. Il avait chargé trois religieux qui partaient pour l'Espagne de remettre à l'empereur de volumineuses dépêches. Mais Nuño, craignant que ses crimes et ses exactions ne finissent par être révélés à la cour, exerçait une surveillance ombrageuse sur les personnes qui partaient pour l'Europe. Il réussit à faire arrêter les trois religieux à Panuco, et à s'emparer des paquets dont ils étaient porteurs.

Cet échec ne découragea pas Zumarraga. Il se réunit à Martin de Valence, à Pierre de Gand et aux principaux reli-

[1] Voyez pièce justificative de la deuxième partie. — Mandement de Fr.-J. de Zumarraga, évêque de Mexico, contre l'audience, par lequel il ordonna la *cessatio a divinis*.

gieux, afin de s'entendre avec eux sur les mesures qu'il était urgent d'employer pour faire prospérer le pays et y répandre la foi chrétienne. A la suite de cette conférence, l'évêque rédigea un très-long rapport, daté du 27 août 1529, et adressé à l'empereur. Il le confia à d'habiles mains, qui le firent parvenir à sa destination[1].

Dans ce rapport, il commence par dévoiler les infamies, les violences, les forfaits innombrables dont se sont rendus coupables Guzman, Salazar, les auditeurs et leurs principaux acolytes. Il rend compte de leur indigne et calomnieuse conduite envers Cortès, le conquérant du Mexique, et il ose dire à Charles-Quint que s'il ne met un terme à tant d'horreurs, la main de Dieu s'appesantira sur lui.

Il passe ensuite aux moyens à mettre en usage pour faire succéder l'ordre et la justice à l'anarchie et au pillage.

Il pense qu'avant toutes choses, il faut placer à la tête du gouvernement un homme capable et désintéressé, et envoyer un juge de résidence pour faire rendre compte à Nuño, aux auditeurs et à Salazar, et les forcer à restituer les biens qu'ils ont volés.

Il supplie le roi de faire rendre au clergé la maison et les jardins que Guzman a construits sur l'emplacement de l'ermitage et de l'hospice de Saint-Lazare, afin que les Indiens reconnaissent qu'on doit respecter ce qui appartient à l'Église.

« Ce que Votre Majesté peut faire de plus utile pour les Espagnols et pour les naturels, dit-il ensuite, est de donner aux premiers des ripartimientos perpétuels, sans que les gouverneurs puissent les suspendre ou les retirer, et qu'ils en jouissent comme de majorats pour eux et leurs héritiers. . . . . Cela sera fort heureux pour les indigènes, qui ne savent aujourd'hui à quel maître obéir, parce qu'on les

[1] Ce rapport, qui existe, a été publié dans l'intéressante collection de Ternaux-Compans. Nous en avons tiré la plupart des faits rapportés dans ce chapitre.

change à chaque instant, de sorte qu'aucune affection ne peut s'établir entre eux. Ils sont maltraités et s'enfuient dans les forêts; s'ils avaient des seigneurs perpétuels, ils se calmeraient. . . . et ceux-ci les épargneraient pour les conserver et les léguer à leurs enfants. On s'occuperait alors à cultiver dans les villages la vigne et les oliviers, tandis qu'aujourd'hui personne n'oserait planter un arbre, dans la crainte qu'on ne le lui prenne le lendemain. . . . Mais il faut choisir avec soin la personne qui sera chargée de faire cette répartition.

» Il est indispensable que Votre Majesté rende la charge de protecteur des Indiens tellement indépendante, que les autres fonctionnaires ne puissent intervenir dans leurs affaires. Le protecteur, qui les connaîtra mieux que personne, rendra les ordonnances nécessaires, et nommera les alcades chargés de décider leurs causes civiles et criminelles. Je désignerai pour cet emploi Fr. Martin de Valence et Fr. Domingo de Betanzos, qui sont deux apôtres.

» Ceux qui sont chargés de distribuer les ripartimientos, les fonctionnaires salariés et les religieux, ne doivent pas posséder d'Indiens, car cela donne naissance à de hideux abus; d'ailleurs, ce qu'ils reçoivent de Votre Majesté suffit pour vivre dans l'aisance. »

Zumarraga se prononce ensuite énergiquement contre l'esclavage, et demande qu'on mette un terme au trafic de chair humaine, qui se pratique sur une immense échelle, notamment dans la province de Panuco. Il se plaint de la façon dont les Espagnols qui voyagent maltraitent les indigènes; ils les chargent avec excès, dit-il, en font des bêtes de somme et ne leur donnent pas même à manger; aussi en meurt-il un très-grand nombre par les chemins.

« Il est nécessaire, ajoute-t-il, que Votre Majesté donne aux religieux des marques éclatantes de sa protection, afin que les Indiens apprennent à les respecter, et afin de contre-balancer la fâcheuse influence que les mépris des

membres de l'audience exercent sur la propagation de la foi. Il faut aussi que la manière de traiter les indigènes qui sont en commanderie soit réglée par des ordonnances sur lesquelles leur protecteur puisse s'appuyer. Il importe que l'Espagnol sur la terre duquel ils se trouvent soit obligé, sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques, d'entretenir un religieux qui les instruise dans la religion chrétienne, et de leur abandonner le dimanche pour se livrer à la prière. Beaucoup de ceux qui possèdent des Indiens les font administrer par des agents méchants et brutaux. On devrait exiger qu'avant d'envoyer un agent dans les villages, il fût examiné et agréé par le *protecteur*. Il ne faut pas permettre non plus que les Indiens des commanderies soient employés au travail des mines à plus de quinze ou vingt heures de leur habitation.

» On doit punir sévèrement tout Espagnol qui enlèvera à un Indien sa fille, sa femme ou sa sœur, qui lui prendra ses biens et ses vivres, qui l'appellera chien, qui lui donnera des soufflets, des coups de bâton ou de couteau. Je ne pourrais dire à Votre Majesté toutes les plaintes de ce genre que j'ai reçues depuis que je suis dans ce pays. »

Nous avons rendu à dessein un compte détaillé de ce rapport, parce qu'il jette une vive lumière sur la situation de l'Amérique et sur la condition des indigènes durant les premières années de la domination étrangère.

Il fut suivi d'une série de dépêches également intéressantes. Dans l'une d'elles, Zumarraga demande qu'on envoie dans le nouveau monde un plus grand nombre de religieux; un millier d'apôtres dévoués, et ne redoutant ni fatigue ni travail, serait à peine suffisant pour faire face à tous les besoins, et pour entreprendre une guerre en règle contre les puissances infernales.

D'autres lettres parlent de la fertilité extraordinaire du sol mexicain et des soins qu'il importe de donner à la culture des terres. L'évêque réclame l'envoi de laboureurs, de

tisserands, d'ouvriers en soie, d'arbres et de graines de différentes espèces, de moutons et d'ânesses.

Deux des dépêches de Zumarraga font l'éloge des indigènes, de leurs heureuses dispositions naturelles, et de la facilité avec laquelle ils saisissent ce qu'on leur enseigne.

En effet, on commençait à avoir des preuves très-frappantes de leur aptitude pour toutes choses. L'infatigable Pierre de Gand, secondé par les autres religieux, avait continué son laborieux apostolat et fondé un grand nombre d'écoles et d'églises. Il recueillait déjà les premiers fruits de ses travaux. Les jeunes Indiens, comme pour donner un démenti à leurs détracteurs, apprenaient avec une étonnante promptitude les langues, la lecture, l'écriture, la musique, les sciences et les arts européens. Pierre établit aussi derrière la belle église de Saint-Joseph, qu'il avait érigée, une vaste école pour les arts mécaniques. Trois années après son arrivée à Mexico, on vit déjà sortir de cette école des architectes, des peintres, des menuisiers, des charpentiers, des forgerons, etc. Les élèves de ce conservatoire étaient presque tous doués d'une perspicacité si grande, qu'il leur suffisait de voir travailler une ou deux fois un ouvrier européen pour lui dérober le secret de son métier.

Parmi ceux qui s'associèrent avec le plus de zèle aux travaux de Pierre de Gand, nous devons citer, en première ligne, le franciscain Bernardino Ribeira, qui prit le nom de sa ville natale, *Sahagun*. C'était un homme aussi distingué par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Une beauté peu commune, un abord noble, doux et prévenant le rendirent cher aux indigènes à première vue. Il était arrivé dans l'Anahuac en l'année 1528, et il consacra, avec une générosité sans exemple, sa vie entière à défendre, à consoler, à instruire les Indiens opprimés. Il fut l'ardent adversaire de toutes les tyrannies; les naturels le considéraient comme un père dévoué à leurs

intérêts, et prirent l'habitude de recourir à lui dans leurs nécessités.

Sahagun parvint à parler et à écrire si correctement la langue nahuatl, que les savants aztèques et acolhuas eux-mêmes le considérèrent comme un de leurs auteurs classiques. Il est le premier Européen qui ait écrit l'histoire ancienne du Mexique, et il devint l'intime ami des derniers rejetons des maisons royales de Tenochtitlan et de Tezcuco.

Nous aurons occasion de citer dans notre prochain chapitre les noms d'autres religieux également chers à l'humanité.

Cependant Nuño de Guzman voulut ajouter à ses titres celui de conquérant. Il entreprit une expédition contre les provinces situées au nord de l'Anahuac, et qui formèrent plus tard les États de Sinaloa, de Sonora, de Durango et de Xalixco; il les soumit et fonda dans cette dernière province la ville de Guadalaxara, qui en devint le chef-lieu.

Partout des abominations semblables à celles que nous avons signalées ci-dessus marquèrent sa présence. Mais, après avoir comblé la mesure de ses forfaits, l'impitoyable bourreau des indigènes reçut enfin le châtiment qu'avaient mérité ses crimes[1].

[1] Guzman revint à Mexico après ses sanglants mais peu glorieux exploits, sous la présidence de son successeur, don Ramire de Fuenleal. (Voyez le chapitre suivant.) Il fut arrêté, et, après une année de captivité au Mexique, on le transféra en Espagne; il y passa encore six années dans une prison infecte, fut exilé ensuite, et mourut enfin dans la misère et le désespoir, en 1544.

CHAPITRE QUINZIÈME.

D. Ramire de Fuenleal remplace Nuño de Guzman. — Travaux des missionnaires. — Dernier séjour de Cortès en Amérique. — D. Antonio de Mendoza vice-roi de la Nouvelle-Espagne. — Destinées finales de Cortès et d'Ixtlilxochitl.

Les dépêches et les rapports de Zumarraga causèrent une vive irritation à Charles-Quint, parce qu'ils lui prouvèrent qu'on n'avait tenu aucun compte de ses ordres dans son royaume de la Nouvelle-Espagne; ils jetèrent le trouble dans la conscience de l'impératrice Isabelle. La pieuse princesse comprenait que Dieu, en ajoutant ce magnifique fleuron à la couronne de son époux, avait eu le dessein de répandre parmi les populations païennes du nouveau monde les lumières de l'Évangile et la civilisation chrétienne; et elle savait qu'il lui faudrait rendre un jour un compte sévère des biens et du pouvoir que lui confiait la Providence. Elle fut épouvantée en lisant le récit des horreurs dont ses nouveaux États étaient le théâtre, et elle résolut d'y porter remède.

Les partisans de Velasquez de Léon, ancien gouverneur de Cuba, et les adversaires de Fernand Cortès soutenaient Guzman; ce dernier comptait des amis même parmi les membres du conseil des Indes, chargé de la direction suprême des affaires relatives aux colonies; mais, en cette occasion, leur influence ne l'emporta pas, elle dut céder à celle d'Isabelle. Une nouvelle audience fut nommée sous la présidence de don Ramire de Fuenleal, évêque de Saint-Domingue. On n'eût pu faire un choix plus heureux; Fuenleal unissait aux vertus et à la douceur du prêtre digne de ce nom, une haute idée du devoir; il savait le remplir, en toute occasion, avec la plus inébranlable fermeté.

Il arriva au Mexique en 1530, et Fernand Cortès y revint à la même époque, comblé des faveurs royales, avec son titre

de marquis d'Oaxaca. Son prestige était resté le même dans le nouveau monde ; il y reçut un accueil enthousiaste.

Le président de l'audience mit résolûment la main à l'œuvre aussitôt après son installation ; les abus déjà enracinés, grâce aux désordres qui avaient suivi la conquête, trouvèrent en lui un adversaire dont la vigilance n'était jamais en défaut. Fuenleal visita les provinces, en compagnie des religieux, afin de juger de l'étendue du mal et des moyens qu'il fallait employer pour le combattre.

Il sut faire respecter les décrets royaux qui interdisaient l'esclavage, et se montra le défenseur intrépide des indigènes. Il leur assura la paisible possession de leurs propriétés, et les soutint contre les violences et les injustices des Européens avec une extrême impartialité.

Les Indiens commencèrent enfin à respirer sous cette administration paternelle, et l'action bienfaisante du clergé, se trouvant soutenue, multiplia les conversions. La plupart des princesses du pays épousèrent des Espagnols ; beaucoup de familles, issues de ces mariages, existent encore.

Poussé par son ardente charité, Fuenleal fit construire à Mexico plusieurs hôpitaux, orna la ville de fontaines, qui contribuèrent à sa salubrité, et introduisit dans les campagnes la culture du blé, du lin, du chanvre, l'éducation du bétail et le tissage de la laine. Il fonda Puebla de los Angelos, à sept lieues à l'est de Cholullan, et à vingt-huit lieues de Mexico.

Les anciens oppresseurs des naturels, irrités de la conduite du président de l'audience, qui mettait un terme à leurs exactions, lui suscitèrent une foule de difficultés, crièrent à l'injustice, et firent parvenir des plaintes contre son administration à la mère patrie. Fuenleal se rendit en Espagne en 1532, plaida la cause des Indiens, fut soutenu par l'impératrice, et revint, muni des plus amples pouvoirs, pour continuer son œuvre civilisatrice et fermer la bouche

à ses détracteurs. L'auditeur Vasco de Quiroga le seconda avec un zèle incomparable.

Émus des affreux traitements que les conquérants avaient infligés aux vaincus, cet homme apostolique consacra sa vie à ces derniers, à partir de l'année 1531. Il fonda, pour les indigènes abandonnés, l'immense hospice de Santa-Fe, vaste bourgade dans laquelle il réunit jusqu'à trente mille individus des deux sexes. Ceux-ci trouvaient, sous sa protection, les secours dont ils avaient besoin, et il sut les faire arriver doucement à la pratique des vertus chrétiennes. La cour accorda de très-grands priviléges à cet admirable établissement.

Mais Quiroga devait entreprendre d'autres œuvres encore. Depuis la mort de Tangaxoan II, victime du féroce Nuño de Guzman, le royaume du Michoacan était livré à l'anarchie et à l'avidité des employés espagnols. Quiroga fut chargé d'y rétablir l'ordre. Il se dévoua à cette nouvelle tâche avec toute l'ardeur de sa charité. Bientôt le pays sortit de ses ruines, les populations dispersées se réunirent à la voix de leur gouverneur, et trouvèrent en lui un énergique bienfaiteur. Il fonda un second hospice sur le modèle de celui de Santa-Fe, et travailla avec succès à réveiller parmi ses subordonnés les anciennes industries du pays, à peu près abandonnées à la suite des désastres de la conquête. Ses travaux trouvèrent leur récompense dans l'extension du christianisme et dans le progrès de la civilisation.

Quiroga finit par entrer dans les ordres et devint évêque du Michoacan. Il peupla son vaste diocèse d'églises, fonda le séminaire de Saint-Nicolas et d'autres établissements en faveur des indigènes, qui le chérissaient, et chez lesquels sa mémoire est restée en haute vénération. Ce saint prélat trouva dans les franciscains des coopérateurs aussi zélés que charitables.

Les religieux, bafoués et persécutés par Guzman et ses subordonnés, étaient au contraire soutenus par Fuenleal.

Les indigènes qui se trouvaient en contact avec les missionnaires éprouvaient pour eux la plus haute vénération et un attachement filial qui resta invariablement le même durant les trois siècles de la domination espagnole. Ils leur témoignaient une confiance illimitée, se confessaient à eux et leur demandaient le baptême. D'aussi heureux résultats animaient d'une nouvelle ardeur ces hommes apostoliques; des religieux de différents ordres arrivaient d'Europe pour s'associer à leurs travaux.

L'on vit débarquer successivement en Amérique de nombreux disciples de saint François, qui venaient renforcer la phalange des premiers venus, des dominicains, des augustins et des frères de la Merci. Ces pères donnèrent à l'envi des missions dans le continent central ainsi qu'au Pérou, et firent beaucoup de fruit.

N'oublions pas de faire mention ici de Jacques de Testera, issu d'une famille noble de Bayonne et frère du chambellan de François Ier, roi de France. Prédicateur très en renom, il quitta l'Europe pour se consacrer à l'instruction des peuples du nouveau monde. Ne pouvant pas apprendre leurs langues aussi vite qu'il l'eût désiré, il fit représenter sur toile les principaux mystères de la foi, et parcourut le pays accompagné d'un interprète indigène, qui expliquait à ses compatriotes les sujets des images. Le succès prodigieux de cette méthode si simple la fit adopter généralement[1].

Jacques de Testera, digne émule de Pierre de Gand, fut élu gardien de San-Francisco en 1533, et, au rapport de Torquemada, il n'y eut pas un pouce de terre découvert en Amérique qu'il ne parcourût. Il retourna en Europe en 1541, pour assister au chapitre général de Mantoue, et re-

[1] En adoptant cette méthode, les religieux crurent devoir détruire les livres hiéroglyphiques des indigènes dont ils parvinrent à s'emparer. Ils les estimaient dangereux, parce qu'ils rappelaient, soit directement, soit indirectement, l'idolâtrie. Une foule de documents d'inestimable valeur pour l'histoire du pays ont été perdus de la sorte.

vint aussitôt après en Amérique, avec le titre de commissaire général des Indes occidentales, et accompagné de cent quarante franciscains de diverses nations. Ces religieux se dispersèrent pour évangéliser le pays.

Ce que les Fuenleal, les Zumarraga[1], les Quiroga, les Pierre de Gand, les Martin de Valence, les Sahagun, les Testera, etc., faisaient au Mexique et au Michoacan, d'autres évêques et d'autres religieux le faisaient dans les diverses provinces réunies à la couronne d'Espagne. Les dominicains attaquaient avec succès l'idolâtrie parmi les Zapotèques (1533), et en amenaient beaucoup au christianisme. Juan de Zarate érigeait l'évêché d'Oaxaca. François Marroquien, évêque de Guatemala, secondé par les fils de Saint-Dominique et des religieux de la Merci, se montrait le père et le défenseur des infortunées populations guatemaliennes, soumises à la tyrannie de l'impitoyable Alvarado; et Maldonado, successeur du despote, se réunissait au prélat pour réparer, par une administration douce et sage, les maux dont son prédécesseur avait accablé le pays.

La conséquence la plus remarquable du gouvernement paternel de ce pieux magistrat fut la pacifique conquête des régions situées au nord du fleuve Motagua. Barthélemy de Las Casas, l'immortel apôtre de Saint-Domingue, l'énergique avocat de la race indienne auprès des cours de Rome et de Madrid, était alors vicaire général des dominicains à Guatemala. Aidé de ses religieux, il composa, en langue quichée, une suite de chants en vers, exposant la doctrine catholique et les mystères de la foi; il les fit apprendre à quatre marchands indigènes, intelligents, déjà chrétiens,

[1] Zumarraga reçut enfin ses bulles et la consécration épiscopale en 1532. Il fut créé archevêque de Mexico vers le milieu du seizième siècle, lorsque l'on constitua définitivement la hiérarchie ecclésiastique en Amérique. Mexico et Lima devinrent les métropoles des deux royaumes de la Nouvelle-Espagne et du Pérou. Les siéges suffragants de Tlaxcalla, de Michoacan, d'Oaxaca, de Guadalaxara, de Chiapa, de Guatemala, de Honduras et de Nicaragua, dépendirent de l'archidiocèse de Mexico.

et les envoya dans les contrées qu'il voulait convertir, en leur remettant quelques objets de vente européens, propres piquer la curiosité des Indiens. Les marchands pénétrèrent dans le pays, vendirent leur pacotille, et chantèrent tous les soirs leurs vers en public. Le prince de la contrée en fut très-frappé, s'entretint avec les marchands, et parut charmé de ce qu'ils lui dirent de la religion des blancs et de la douceur des religieux. Jusqu'alors il avait entendu parler des étrangers comme d'hommes avares et cruels. Il chargea son frère d'aller à Guatemala avec les marchands, et de voir si tout ce qu'ils lui racontaient était vrai.

L'arrivée du jeune prince indien à Guatemala fut considérée comme le présage de la réussite des plans charitables de Las Casas; on l'y accueillit cordialement. Le père Louis Cancer l'accompagna à son retour vers le pays des montagnes, et ravit les Indiens par son affabilité et par la simplicité de son extérieur. Las Casas le suivit de près avec quelques-uns de ses religieux; leur prédication eut les plus heureux résultats. Ils fondèrent dans la plaine le bourg de Rabinal, et s'y établirent avec leurs néophytes. Cette conquête chrétienne ne fit couler ni une larme, ni une goutte de sang.

Les faits que nous venons de constater et les résultats obtenus par le clergé étaient consolants sans doute, et donnaient de grandes espérances pour l'avenir; toutefois, nous devons le reconnaître, bien des ombres rembrunissaient encore le tableau.

L'affection que les Indiens portaient à ceux qui avaient amélioré leur sort et la reconnaissance qu'ils leur vouaient ne s'étendait pas aux autres Espagnols; durant de longues années, ils continuèrent à ne voir en eux que des oppresseurs, des persécuteurs et des bourreaux, contre lesquels il fallait constamment se tenir en garde. Le souvenir des guerres et des massacres qui avaient accompagné la conquête, la vue des villes ruinées, des campagnes les plus

riches dépeuplées et converties en déserts, la tyrannie exercée par les colons et même par les employés du gouvernement, dans les lieux où la surveillance de l'audience ne pouvait constamment les atteindre; toutes ces causes empêchaient les haines de s'éteindre dans bien des cœurs, rendaient plus difficile la tâche du clergé et plus vivace l'opposition de ceux qui n'avaient pas encore été régénérés par le baptême. Identifiant de plus en plus l'idée du christianisme avec celle de l'oppression, de la perte de leurs biens et de leur indépendance, ces derniers repoussaient avec horreur la religion des vainqueurs, et évitaient de se trouver en contact avec les religieux[1].

Une partie considérable de la population retirée dans les montagnes, où la seule charité des missionnaires pouvait quelquefois les atteindre, restait foncièrement attachée à l'ancien culte. Huitzilopochtli et les autres divinités des Aztèques, des Tecpanèques, des Quichés, des Cakchiquels, des Zapotèques, etc., comptèrent pendant longtemps de nombreux adorateurs dans l'Amérique centrale.

En bien des lieux aussi, l'ivraie était mêlée au bon grain. Les religieux, en ouvrant les portes de l'église à des millions d'indigènes, en les arrachant à la destruction, à l'oppression et à l'esclavage, en détruisant le côté le plus hideux de l'idolâtrie, c'est-à-dire les sacrifices humains et l'anthropophagie, ne réussirent pas du premier coup à faire de tous ces hommes des chrétiens parfaits. Beaucoup de superstitions locales restèrent vivaces parmi les nouveaux convertis.

Il était aussi des indigènes qui, soumis en apparence aux lois du gouvernement et se conformant extérieurement aux préceptes de l'Église, se rassemblaient de nuit dans des

[1] On eut une preuve bien frappante de cette horreur lorsque le fils d'Axotecatl, prince d'Atlyhueza, reçut le baptême sous le nom de Christophe : son père, furieux, le tua. Il fut lui-même condamné à mort pour ce crime, et exécuté, malgré l'appel qu'il adressa aux Tlaxcallans, afin de les pousser à se soulever en masse contre les Espagnols.

lieux retirés ou dans le secret de leurs demeures, pour célébrer les cérémonies usitées chez leurs ancêtres. Les débris de la noblesse indienne et du sacerdoce idolâtre se réunissaient, à cet effet, dans les grottes les plus inaccessibles des Cordillères, et durant bien des années ils y recrutèrent l'ancienne chevalerie, dans l'espoir qu'elle leur permettrait un jour de ressaisir le pouvoir. Ainsi s'organisa mystérieusement une redoutable société, qui s'étendit sur l'Amérique centrale et fonctionna en secret pendant deux siècles environ. Les ministres de cette société réorganisèrent dans l'ombre un système de cérémonies tirées de leur rituel, et destinées à atténuer dans l'esprit des populations l'effet des cérémonies catholiques. Partout où les chefs du sacerdoce ancien crurent pouvoir compter sur la négligence des prêtres, ils reprirent leurs fonctions, et souvent ils réussirent à se faire de nombreux prosélytes. Le principal siége de cette renaissance de l'idolâtrie était à Zamayac, ville de la province de Xuchiltepec, dans les États guatemaliens, et son pontife avait sous ses ordres mille ministres d'un rang inférieur. Un autre siége de la société se trouvait à Tehuantepec; elle y était soutenue par le roi Cocyopy, qui avait reçu le baptême, par complaisance pour Cortès. Cocyopy fut poussé, par le ressentiment qu'il conçut contre les Espagnols, à retourner au culte de ses pères; il en célébrait, de nuit, les rites dans son palais, en qualité de grand prêtre, mais il continuait à suivre publiquement les offices chrétiens. Découvert par les dominicains et conduit à Mexico, il fut condamné à perdre son titre et ses dignités, et en mourut de chagrin.

Cependant la secte continua à faire des progrès après la mort de ce prince, et l'idolâtrie latente exista longtemps dans bien des cœurs; elle se mêla souvent non-seulement aux jeux publics, mais aussi aux cérémonies du culte catholique.

Retournons une fois encore à Fernand Cortès. Son der-

nier séjour en Amérique fut accompagné de mécomptes et d'amertumes. Le dénombrement des domaines que lui avait concédés la couronne fut accompagné de difficultés et de lenteurs interminables, et il se vit en grande partie frustré du juste prix de ses services. En sa qualité de conquérant du nouveau monde, il se crut peut-être en droit d'adopter des allures trop indépendantes, et de se mettre au-dessus des décrets royaux ; l'audience lui fit sentir fort souvent qu'il n'était qu'un sujet, qu'elle seule commandait au nom de Charles-Quint, et que les lois étaient faites pour lui aussi bien que pour tout autre, malgré son titre de capitaine général.

Notre héros ne put s'habituer à obéir dans les lieux où il avait vu naguère les rois à ses pieds, et où chacune de ses paroles avait eu force de loi. L'isolement augmenta sa tristesse ; la plupart de ses anciens compagnons d'armes n'existaient plus ; ceux qui vivaient encore étaient disséminés ou engagés dans différentes expéditions; l'enthousiasme et le dévouement du temps de la conquête s'étaient effacés, le nom même de Cortès avait perdu son prestige sur le théâtre de ses exploits.

Cependant Fernand avait toujours la même activité, le même besoin de grandes émotions ; il voulut augmenter sa gloire en organisant des voyages de découverte. Il fit explorer les côtes de l'Amérique septentrionale et de l'isthme de Panama, espérant qu'on trouverait enfin un passage entre les deux Océans; mais les bâtiments qu'il chargea de ces explorations périrent tous. Alors il se flatta de vaincre le sort contraire, en s'embarquant lui-même. Il équipa une flotte, et s'il ne découvrit pas le passage désiré, il aborda à la grande presqu'île de Californie, après avoir couru des dangers et essuyé des fatigues extrêmes, et il navigua le premier dans la mer intérieure, désignée sous le nom de mer Vermeille.

Tandis que le conquérant du Mexique courait de nouvelles

et périlleuses aventures, don Ramire de Fuenleal, auquel son âge et son état inspiraient le désir de ne plus s'occuper des affaires publiques, suppliait Charles-Quint d'agréer sa démission. Ce prince admit la requête, pourvut Fuenleal de l'évêché de Cuença en récompense de ses services, et se décida à ériger la Nouvelle-Espagne en vice-royauté, afin d'y consolider son autorité.

Il confia les fonctions de vice-roi à don Antonio de Mendoza. Cortès apprit, pendant son expédition de Californie, l'arrivée de ce haut dignitaire. Il se décida, en conséquence, à retourner en Espagne, afin de faire valoir ses droits de capitaine général, et de revendiquer le remboursement des sommes qu'il avait dépensées dans l'intérêt de l'État.

Mais déjà ses services étaient oubliés; la conquête du Pérou, plus récente que celle du Mexique, absorbait alors l'attention publique, et l'homme qui aurait pu, s'il l'avait voulu, placer sur sa tête la couronne de Montezuma et se déclarer souverain indépendant de la Nouvelle-Espagne, fut froidement reçu par le roi, se vit traité avec insolence par les ministres, et rebuté par leurs commis. Fernand suivit encore l'empereur dans son expédition d'Alger en 1541, et y donna de grandes preuves de valeur. Mais on continua à le négliger, et il n'obtint même plus d'audience.

Il revint en Espagne. Un jour on lui vit fendre la presse qui entourait le carrosse du monarque, et monter sur le marchepied. Qui donc êtes-vous? lui demanda Charles étonné. — Je suis un homme, répliqua fièrement Cortès, qui vous a donné plus de provinces que vos ancêtres ne vous avaient laissé de villes.—Cette franchise déplut à l'orgueilleux Charles-Quint; le conquérant de l'Anahuac, abandonné, humilié, se retira en un lieu solitaire, aux environs de Séville, et y mourut le 2 décembre 1547, dans sa soixante-troisième année. Il avait survécu à la plupart des hommes qui avaient été les compagnons de ses travaux, et dont les noms figurent à côté du sien dans la conquête du Mexique.

Ixtlilxochitl, l'ami dévoué de Cortès et l'indigène qui avait le plus contribué à l'introduction du christianisme en Amérique, était mort depuis longtemps. Il avait disparu de la scène à la fleur de l'âge, rongé par le chagrin que lui causait l'ingratitude des Espagnols. Son trésor, celui de ses frères et de ses parents, les tributs et revenus royaux qui se trouvaient dans les caisses de son père ou de son aïeul, et ceux qu'il recevait journellement de ses sujets ou des provinces soumises à l'empire, avaient été employés à satisfaire la cupidité des conquérants. A sa mort, il ne laissa aucune fortune à ses héritiers qui étaient en bas âge ; il fut bien vite oublié; ses descendants tombèrent dans l'obscurité, ayant à peine de quoi vivre.

Les autres familles royales de l'Anahuac ne furent pas plus heureuses. Quelques années après l'invasion, la plupart de leurs membres se trouvaient dans un état voisin de la misère, et demandaient en vain qu'on leur assurât une existence aisée, en leur rendant quelques-uns des domaines possédés par leurs ancêtres.

Après le décès d'Ixtlilxochitl, on lui donna pour successeur son frère don George Yoyontzin, qui mourut un an plus tard. Don Pedro Tetlahuehuequitiltzin, l'aîné des fils légitimes de Nezahualpilli, fut ensuite nommé roi des Acolhuas par l'Espagne. Il eut un semblant de règne de vingt ans, et avec lui finirent les souverains indigènes de l'Anahuac.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Don Antonio de Mendoza vice-roi de la Nouvelle-Espagne. — Situation du pays et des indigènes. — Extension du christianisme. — Fin de la conquête.

Malgré ce que Fuenleal avait fait durant ses trois années de présidence, don Antonio de Mendoza [1] trouva encore

[1] Il était comte de Tendilla et frère du marquis de Mondéjar.

immensément à faire lorsqu'il arriva au Mexique. Après une perturbation aussi complète que celle qu'avaient occasionnée la conquête et les passions des vainqueurs, il fallait un temps considérable pour établir de l'ordre et de la stabilité. Mendoza était heureusement à la hauteur de sa tâche, et très-digne de succéder à don Ramire. Son administration dura dix-sept ans; elle fut aussi humaine que ferme et sage; et après avoir été le bienfaiteur du Mexique, il devint encore celui du Pérou, également en qualité de vice-roi.

En arrivant au lieu de sa destination, il commença par procéder à la vérification exacte des comptes, afin de mettre de l'ordre dans l'administration financière.

Il vit de suite qu'en beaucoup de localités les ordonnances royales rendues en faveur des indigènes étaient éludées, et il se déclara aussitôt le défenseur de leurs droits et de leurs intérêts. Pour être sûr de l'accomplissement de ses volontés, il proposa à Charles-Quint d'instituer des alcades-majors dans les provinces éloignées du siége de l'audience royale, et de les charger spécialement de veiller sur les Indiens et de s'occuper de leur conservation et de leur bon traitement.

Le roi ayant hésité à adopter cette mesure, Mendoza lui écrivit une seconde fois, et lui tint le noble langage d'un homme qui a le sentiment de son devoir et le ferme dessein de l'accomplir. « Si l'on instituait les alcades que je propose, dit-il dans sa lettre, on empêcherait le mauvais traitement des Indiens, et on pourvoirait à leur conservation et à leur conversion, chose qui ne se fait pas aujourd'hui et à laquelle on ne pense pas en bien des endroits. Si Votre Majesté pensait que l'institution des corrégidors dans les villages fût suffisante, je lui ferais savoir qu'il n'y a rien de plus convenable pour décharger sa conscience royale que d'abolir ces fonctions; car elles sont remplies par des personnes inhabiles qui négligent les intérêts des Indiens, ne s'occupent que de la perception des tributs et dépouillent les naturels

le plus qu'elles peuvent, toutes choses qui retombent sur la conscience de Votre Majesté. Ces abus ne peuvent s'éviter; il m'est impossible de faire ce que je dois pour le service de Votre Majesté, et de remplir les autres obligations de ma charge, si l'on n'institue pas des alcades-majors. »

On fit droit enfin à la requête de Mendoza. Il nomma alors dans les provinces des magistrats chrétiens indigènes, afin d'être sûr que ses bienveillantes intentions seraient partout respectées. Ces magistrats étaient spécialement chargés de veiller au bien-être et à l'instruction des Indiens, de paraître devant les tribunaux pour les défendre et de les protéger contre les violences des Européens. Les princes et les seigneurs d'origine américaine refusèrent en général de remplir ces fonctions, ne voulant pas se trouver en qualité d'employés dans les lieux où ils avaient dominé jadis. De ces refus résulta la prompte décadence de la vieille aristocratie du pays; les hommes du peuple, mus par des motifs différents, et qui d'ailleurs avaient profité les premiers de l'éducation européenne, acceptèrent les places dont leurs anciens seigneurs ne voulaient pas, et s'élevèrent à mesure que ceux-ci s'effaçaient.

Les indigènes, se voyant protégés par leurs magistrats, par le vice-roi, les évêques et le clergé, perdirent insensiblement leur timidité, et prirent l'habitude de porter hardiment leurs réclamations aux cours de justice, lorsque les conquérants, jadis assurés de l'impunité, essayaient encore de s'emparer de leurs biens, de violer leurs droits et de s'opposer à l'exécution des ordonnances royales. Les audacieuses prétentions des colons tombaient devant la ferme volonté de Mendoza et des membres de l'audience.

Réputés hommes libres comme les autres sujets de la couronne, les Américains espagnols ne furent plus soumis qu'à une taxe modique, qui variait dans les différentes provinces.

Tout Indien était ou vassal immédiat du roi ou dépendant de quelque autre vassal, à qui le district dans lequel il habitait avait été accordé pour un temps limité après la conquête[1], sous le titre de *commanderie*. Les souverains de l'Espagne réunirent la plupart des commanderies au domaine royal, à l'expiration du temps pour lequel elles avaient été concédées.

Les indigènes des commanderies payèrent au fisc les trois quarts de leur taxe, le quatrième quart revenait à l'usufruitier du domaine; le bénéfice de leurs services se partageait dans la même proportion. Les services étaient de deux sortes; les premiers comprenaient les travaux d'utilité publique, tels que la culture des grains, la garde des troupeaux, la construction des ponts, des routes, etc.; les seconds avaient rapport à l'exploitation des mines et à la purification des métaux, travaux pénibles et malsains. Des lois réglèrent la manière dont ces services devaient s'accomplir, et, en dépit des réclamations souvent renouvelées par les avides possesseurs des mines, les vice-rois mirent énergiquement la main à leur stricte exécution[2].

Mendoza ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer au bien-être du pays; il le fit explorer par des hommes intelligents sur la fidélité desquels il pouvait compter, afin de déraciner partout les abus, qui trouvèrent en lui un infatigable adversaire. Il introduisit dans la Nouvelle-Espagne la culture des céréales et d'un grand nombre d'arbres utiles, l'éducation du bétail et des vers à soie; il

[1] C'était en général pour deux générations. Fuenleal n'avait point partagé l'opinion de Zumarraga, et, au lieu de demander que les commanderies fussent établies à perpétuité, il lui avait semblé que le moyen le plus sûr de mettre les Indiens à l'abri des vexations, était de les rendre peu à peu tous vassaux directs de la couronne; son avis prévalut.

[2] Ainsi Velasco, le digne successeur de Mendoza à la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, fit affranchir cent cinquante mille esclaves qui, en dépit des ordres de la cour, gémissaient encore sous des maîtres cruels, avec leurs femmes et leurs enfants.

établit à Mexico une imprimerie, un hôtel des monnaies, une fonderie et un arsenal.

Le noble vice-roi donna des soins particuliers à l'éducation des indigènes, car il reconnaissait que c'était pour eux le premier des besoins, et pour lui-même le plus important des devoirs. Il fonda divers collèges, à la tête desquels il plaça des religieux aussi distingués par la science que recommandables par la vertu. Parmi ces écoles, on doit citer en particulier celle de Tlatilolco, où le célèbre Arnaud de Bassac ouvrit une classe latine pour cent jeunes gens du pays. L'aptitude extraordinaire qu'ils montrèrent pour les sciences les plus abstraites causa un étonnement général. Au bout de quelques années, on compta dans leurs rangs des savants très-distingués, qui faisaient autant d'honneur à leurs maîtres qu'à la race à laquelle ils appartenaient.

L'éducation des femmes ne fut pas négligée non plus. Des religieuses du tiers ordre de Saint-François, arrivées d'Europe, réunirent les jeunes indigènes, et leur enseignèrent la religion et les travaux propres à leur sexe. La veuve du roi Guatimozin fonda pour ces religieuses, à Mexico, sur les ruines du palais d'Axayacatl, le monastère de la Conception, dans lequel on élevait les jeunes filles nobles du pays. Elle y entra elle-même.

Les successeurs immédiats de Mendoza marchèrent sur ses traces. Quant aux évêques, soutenus par les vice-rois et secondés par les ordres religieux, ils continuaient à se constituer en tous lieux les protecteurs des opprimés, et à travailler à l'extension du catholicisme dans le nouveau monde.

Aux franciscains, aux dominicains, aux frères de la Merci, qui avaient évangélisé les premiers les Indiens, vinrent se joindre les membres de différents ordres religieux, en particulier les fils spirituels de Saint-Ignace de Loyola. Nous ne nous étendrons pas ici sur les admirables œuvres des jésuites en Amérique; elles sont connues.

On sait que sans autres armes que la prière et la persuasion, ils surent convertir des peuplades anthropophages en chrétientés dignes de la primitive Église.

Le zèle et la charité des évêques, des religieux et des vice-rois éclatèrent surtout pendant les différentes épidémies, notamment de petite vérole, qui désolèrent le nouveau monde, entre les années 1538 et 1576, et qui firent immensément décroître la population américaine. Ils fondèrent un grand nombre d'hôpitaux, les dotèrent avec une munificence royale, et veillèrent personnellement à ce que les secours temporels et spirituels ne vinssent jamais à manquer à ceux qu'on y recevait.

Cependant la conquête n'était pas achevée. De nombreuses tribus de Chichimèques insoumis s'avançaient jusqu'à trente lieues de Mexico; c'étaient des voisins trop dangereux et trop braves pour qu'on les laissât tranquilles. Soutenus par une armée de cinquante mille hommes, composée en majeure partie de ces mêmes Tlaxcallans et Chollulans qui avaient déjà si puissamment contribué à mettre l'empire de l'Anahuac au pouvoir des Espagnols, les vice-rois parvinrent, sinon à soumettre, du moins à vaincre les Chichimèques. Pour se garantir des invasions de cette race fière et belliqueuse, on garnit les frontières de places fortes.

Diverses peuplades de l'Amérique centrale essayèrent, en différents temps, de secouer le joug. Ces tentatives de rébellion furent promptement comprimées, et n'eurent d'autre résultat que d'affermir la domination étrangère.

Enfin, on entreprit plusieurs expéditions, qui ajoutèrent aux conquêtes primitives des conquêtes nouvelles; le vaste royaume de la Nouvelle-Espagne prit ainsi peu à peu son extension définitive. Ces expéditions furent presque toutes provoquées par les récits, généralement empreints d'exagération, de certains aventuriers qui s'étaient avancés dans des contrées jusqu'alors inexplorées, poussés par l'espoir d'y découvrir des mines d'or et d'argent; en quelques

occasions cependant, les religieux missionnaires avaient pénétré les premiers dans des régions encore inconnues aux Européens, afin de les arracher aux ténèbres de l'idolâtrie et de leur porter la bonne nouvelle de l'Évangile. Ils avaient servi ainsi en quelque sorte d'avant-garde à la découverte et à la colonisation [1].

Nous nous bornons à donner ici ces indications très-sommaires, car, nous le rappelons une fois encore, c'est à l'empire de l'Anahuac que se rapporte notre récit; d'ailleurs, les scènes de détail auxquelles nous aurions à nous attacher maintenant, seraient loin de présenter le même intérêt que l'histoire de la première conquête.

Peu à peu, plusieurs des cités anciennes sortirent de leurs ruines, des villes nouvelles s'élevèrent sur divers points, des colons arrivèrent d'Espagne, de Cuba et de Saint-Domingue, attirés par la fertilité et la richesse du sol; et, grâce surtout aux admirables travaux des jésuites, le christianisme s'étendit sur les pays nouvellement découverts, et l'idolâtrie disparut graduellement [2].

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Gouvernement de la colonie.

Nous allons essayer de compléter notre travail en consacrant encore quelques pages à la partie la plus moderne, mais la moins intéressante, de l'histoire du Mexique, c'est-à-dire à l'organisation civile et politique du pays sous la domination castillane, aux dernières révolutions dont il a été le théâtre, et à sa situation actuelle.

[1] Par exemple au Nouveau-Mexique, partie septentrionale du royaume.

[2] La conquête pacifique de la Californie, entre autres, est l'œuvre glorieuse de la compagnie de Jésus.

L'Espagne fut la première des puissances européennes qui fonda des établissements en Amérique; les avantages résultant de l'expérience n'existaient donc pas pour elle; c'est une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue.

La cour de Madrid considéra ses possessions américaines plutôt comme des *propriétés de la couronne* que comme des *colonies* dans l'acception ordinaire de ce mot.

Le pays appartenait au roi, et toutes les terres occupées, soit par les indigènes, soit par les conquérants espagnols et leurs successeurs, étaient censées des *concessions royales*. En sa qualité de *propriétaire*, le roi percevait des *redevances* et des *tributs*, mais il ne prélevait pas d'*impôts*.

Tous les fonctionnaires publics étaient les *gens du roi;* son délégué spécial portait, nous le savons, le titre de *vice-roi,* et celui-ci nommait aux emplois vacants, sous la réserve de la sanction royale; il décidait des questions importantes, et commandait l'armée.

Un tribunal suprême, nommé *audiencia*, rendait la justice en dernier ressort quand l'objet en litige ne dépassait pas dix mille dollars. Cette cour, dont les membres jouissaient d'immenses priviléges, avait droit de remontrance, composait une sorte de conseil d'État, et formait le contre-poids de l'autorité du vice-roi. L'audiencia correspondait directement avec le conseil des Indes, ce régulateur suprême des affaires relatives aux possessions d'outre-mer.

Le vice-roi et les membres de l'audience devaient être avant tout les hommes de la mère patrie. Aussi leur était-il interdit à eux et à leurs fils de se marier ou d'acquérir des biens-fonds en Amérique.

Les différentes provinces avaient leurs administrations locales, leurs collecteurs des droits, des redevances et des douanes, à la tête desquels se trouvait l'*intendant*. Celui-ci exerçait dans sa province, tant sous le rapport financier que sous le rapport administratif, une autorité très-étendue.

Les appointements des intendants étaient fixés par le vice-roi, avec l'approbation du conseil des Indes.

Dans les possessions espagnoles, les pouvoirs étaient balancés, contrôlés et chargés de se surveiller réciproquement; il n'en était aucun d'absolu. On reproche à ce propos à la métropole d'avoir compliqué inutilement les rouages de son administration dans le nouveau monde. Il est de fait que le gouvernement local absorbait les deux tiers au moins des revenus de cette magnifique colonie.

Un élément démocratique existait au Mexique dans les corporations municipales. Les municipalités ou *ayuntamientos,* composées des *regidores* et des *alcades,* nommées originairement par les habitants des villes, étaient aimées des populations qui les considéraient comme leurs protectrices naturelles, et auxquelles les liait la communauté des intérêts et des rapports de famille. Peu à peu, à la vérité, la couronne s'ingéra dans les élections, et désigna la plupart des membres des ayuntamientos; cependant leur position vis-à-vis du peuple resta invariablement la même.

Le code qui régissait le Mexique sous la domination espagnole se nommait *recopilacion de las leyes de las Indias.* C'était, ainsi que l'indique ce nom, un assemblage de lois, de statuts, d'ordonnances et de décrets, rendus successivement par les rois d'Espagne et le conseil des Indes. La procédure était gênée et souvent embrouillée au Mexique par les privilèges (*fueros*) dont jouissaient les corporations et les professions. Le clergé, le corps enseignant, la milice, la marine, les marchands, etc., avaient leurs *fueros,* et chacun pouvait choisir, en cas de procès, le tribunal spécial du corps auquel il appartenait. Cet état de choses présentait sans doute des inconvénients dans la pratique, mais on ne saurait méconnaître que d'une autre part il offrit aux différentes classes de la société des garanties d'indépendance et de respect pour les droits acquis.

Le texte de la loi (expression de la volonté royale) éta-

blissait, ainsi que nous le disions, la parité entre les Américains et les Espagnols. Malheureusement, cette sage disposition resta à l'état de lettre morte au bout de peu de temps. En dépit des efforts du vice-roi don Antonio de Mendoza et de ses premiers successeurs, des évêques et du clergé, la population de la Nouvelle-Espagne se divisa en trois classes d'hommes parfaitement distinctes, à savoir : les *blancs* ou Espagnols, descendants des vainqueurs; les *Indiens*, enfants des vaincus, et les *Castes* ou créoles de sang mêlé [1].

Les premiers se considéraient comme fort supérieurs aux deux autres races; presque toutes les richesses et propriétés du royaume se trouvèrent bientôt entre leurs mains. Nous avons dit que les conquérants s'étaient approprié les plus belles parties du pays, entre autres les domaines des princes, des caciques et des personnages marquants de la nation indigène. Le gouvernement, en retirant à lui les commanderies, en laissa cependant quelques-unes aux descendants de leurs premiers détenteurs; ainsi se formèrent les énormes possessions des ducs de Monte-Leone, des comtes de Valle, de San Miguel de Aguayo, de San Jago et tant d'autres. Des dons et des legs pieux livrèrent d'immenses domaines aux clergés séculier et régulier. Les acquisitions faites par de riches Espagnols des domaines de

[1] Ceux-ci se subdivisaient à l'infini, d'après le plus ou moins de sang européen, indien ou nègre qui coulait dans les veines de l'individu.

La division que nous indiquons ici est celle qui existe encore. Les *blancs*, descendants des Espagnols, forment toujours l'aristocratie du pays; on en compte trois cent mille. Les descendants d'Espagnols et d'Indiens, qui se regardent comme blancs, bien qu'on reconnaisse au premier coup d'œil le sang indien qui coule dans leurs veines, sont au nombre de huit à neuf cent mille. C'est une race bavarde, superstitieuse, voltairienne, et où la richesse est rare. Beaucoup des héros des dernières révolutions, Juarez entre autres, lui appartiennent. Les Indiens forment une masse d'au moins quatre millions d'hommes. On estime les métis à un million d'individus. Il y a en outre au Mexique une population européenne et américaine flottante, aujourd'hui très-réduite, et qui n'a jamais dépassé cent mille âmes.

l'État et des biens des indigènes, au temps où la terre avait fort peu de valeur, constituèrent une troisième classe de grands propriétaires, et plusieurs domaines privés très-considérables s'établirent ainsi [1]. Enfin, les possesseurs de petites exploitations rurales, désignées sous le nom de *haciendas*, et situées, pour la plupart, autour des villes ou des localités importantes, formèrent une quatrième classe de détenteurs du sol.

Toutes les possessions, grandes ou petites, que nous venons d'énumérer, ne tardèrent pas, nous le répétons, à être entre les mains des Espagnols. Les neuf dixièmes au moins des Indiens, autrefois maîtres du pays, et les créoles de sang mêlé, pauvres et avilis par l'opinion, se virent insensiblement réduits à la qualité de serviteurs des gens aisés et durent vivre du travail de leurs mains. Il en résulta qu'au bout de peu de temps ils restèrent absolument étrangers au gouvernement du pays, car le pouvoir et l'influence accompagnent d'ordinaire la fortune; les hommes de couleur tombèrent ainsi dans une sorte d'abrutissement et d'indifférence apathique dont ils ne se sont pas relevés.

La disposition physique du Mexique lui permettait difficilement de devenir un empire commerçant, dans l'acception la plus large de ce mot. Il manque de grands cours d'eau. Des plaines arides et désertes rendent ses communications difficiles avec le Nord. Ses immenses côtes, baignées par les deux océans Atlantique et Pacifique, sont dépourvues de ports sûrs et commodes; elles sont basses, en majeure partie bordées de barres de sable qui en rendent les approches difficiles aux navires de fort tonnage; leurs mouillages sont mal abrités contre les vents, et enfin elles sont exposées au vomito negro et à d'autres maladies très-dangereuses.

Au lieu de lutter contre ces obstacles naturels, le gouvernement de la mère patrie empira la situation par ses dispo-

[1] Tels que ceux des familles de Perez-Galvez, de Regla, de Vivanco, de Vicario, de Xaral, d'Alcaraces, etc.

sitions législatives, et ne profita pas longtemps des immenses ressources que lui offrait le Mexique.

Mal dirigée après le règne encore glorieux de Philippe II, l'Espagne ne sut plus administrer ses colonies avec intelligence, et ne comprit plus ses véritables intérêts. Frappée uniquement de l'abondance prodigieuse d'or et d'argent que recélait le sol américain, elle prit l'habitude de ne considérer que la richesse minérale dans le Mexique et le Pérou, et elle en vint à négliger ou à proscrire tout le reste. Elle mit alors d'innombrables entraves à la liberté commerciale et industrielle, et établit un système prohibitif qui pesait lourdement sur la population. Les articles européens de l'usage le plus général furent frappés de droits énormes et se payèrent au poids de l'or, tandis que l'Amérique les eût fournis en abondance et à bon marché, si la liberté de production lui eût été reconnue. Un nombre considérable d'industries manufacturières furent défendues au Mexique. L'Espagne, dans un intérêt aussi égoïste que mal compris, ne vit plus dans ses colonies qu'un champ d'exploitation, et se réserva le droit de les fournir de ce qui leur manquait. Ce système était d'autant plus regrettable, qu'éblouie par les trésors métalliques dont l'inondait le nouveau monde, la métropole oubliait ses propres ressources, s'affaissait, ne travaillait plus guère, et ne manufacturait pas elle-même la plupart des objets qu'elle transportait au delà des mers. Elle ne jouait donc en réalité que le rôle d'intermédiaire entre ses sujets américains et les producteurs européens, et, par le fait, c'était aux mains de ces derniers que passait la plus grande partie des métaux précieux du Mexique et du Pérou. Le monopole frappa également les produits de la terre; certaines cultures furent interdites à la Nouvelle-Espagne, afin de ménager à la métropole un plus large champ d'importation; il y en avait d'autres qui eussent pu devenir pour le pays une source d'incalculables richesses, telles que le café, l'indigo, le cacao, etc., et qui,

sévèrement réglementées, ne furent plus permises que dans la limite de la consommation espagnole.

Ces fautes eurent de très-fâcheuses conséquences. Le Mexique s'était dépeuplé à la suite de la conquête et des maladies contagieuses; bientôt de vastes territoires, d'une admirable fertilité et compris dans les provinces les plus heureusement situées de l'ancien empire de l'Anahuac, se convertirent en solitudes incultes et improductives.

Les colonies américaines de l'Espagne restèrent pendant fort longtemps dans la déplorable condition que nous venons de décrire. Nous ne nous étendrons pas davantage sur une époque dont la triste uniformité offre peu d'intérêt[1].

Enfin, à partir de la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'Espagne reprit insensiblement de meilleurs errements; elle s'occupa de la réforme des abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement de ses possessions d'outre-mer, et elle modifia graduellement son rigoureux système de prohibition et de monopole. En 1774, le Mexique, le Pérou, le Guatemala et la Nouvelle-Grenade furent autorisés à commercer librement entre eux; un peu plus tard, on étendit cette liberté à toutes les possessions espagnoles des deux Amériques. Le progrès fut de plus en plus marqué, à partir de la fin du dix-huitième siècle, en particulier au Mexique. Sous l'administration du comte de Revillagigedo, on publia de sages ordonnances, on établit une bonne police, on protégea l'agriculture, les mines furent plus habilement exploitées, on construisit de nouvelles routes, et on entreprit divers travaux d'utilité publique. Dès lors aussi

[1] Dans un livre récemment publié en allemand, sous le titre de *Die Lænder am unteren Rio Bravo del Norte; Geschichtliches und erlebtes*, par Adolphe Uhde, capitaine d'artillerie wurtembergeois, on trouve dans un appendice la liste des soixante-cinq vice-rois espagnols, depuis Fernand Cortès jusqu'en 1821, en y rapportant, dans leur ordre chronologique, la suite des territoires indiens successivement reconnus et annexés, la création des provinces et la fondation des villes. Le livre contient d'intéressants détails sur la révolution du Mexique et sur la situation actuelle du pays.

l'aisance commença à se répandre dans le pays, et les classes inférieures semblèrent se disposer à sortir de leur long assoupissement.

Mais sur ces entrefaites se manifestèrent les symptômes précurseurs des révolutions qui devaient séparer plus tard le Mexique de la métropole, et amener enfin ce malheureux pays à un état de désorganisation, d'épuisement, de décomposition morale et politique, unique peut-être dans l'histoire du monde.

On connaît les événements qui servirent de prélude au soulèvement de l'Amérique centrale. Le sort des armes avait fait tomber l'Espagne sous la domination de la France. Lorsque la nouvelle en arriva dans le nouveau monde, le peuple mexicain s'ameuta, en criant vengeance contre l'usurpateur et ses partisans, et en protestant de son dévouement au roi légitime. La folle conduite de l'audience, qui se posa en adversaire du vice-roi et de la race créole, donna une autre direction aux dispositions de la population indigène, et eut pour conséquences, d'abord la guerre civile, plus tard la proclamation de l'indépendance.

Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis un demi-siècle, la société mexicaine se débat au fond d'un abîme dont ses propres efforts ne peuvent la faire sortir. Elle a compté à peu près autant de révolutions que d'années; les haines, les luttes intestines, les agitations stériles, ont consumé les forces du pays; les passions, au lieu de s'apaiser avec le temps, n'ont fait que s'accroître et s'envenimer. Des partis plus ou moins violents, mais tous également corrompus et incapables, se sont arraché tour à tour les lambeaux d'un pouvoir faible et déconsidéré, et ont fait arriver enfin leur patrie au dernier degré de la misère et de l'abaissement. Nous consacrerons notre chapitre final à jeter un coup d'œil très-sommaire sur la période la plus récente de l'histoire du Mexique. Ce sera une tâche peu attrayante, car il est incontestable que depuis que cette vaste contrée s'est séparée de

l'Espagne, elle n'a plus connu ni paix ni ordre public, et que son affranchissement prétendu n'a su produire que les horreurs de l'anarchie[1].

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Dernières révolutions du Mexique.

Le grand drame révolutionnaire qui a couvert de sang la Nouvelle-Espagne s'ouvre, en 1810, dans l'État de Guanaxato. Un vaste système de conspiration contre le gouvernement espagnol y est arrêté; le cri de mort aux *Gachupinos*[2] commence à se mêler au cri de vive Ferdinand VII et à celui de vive Notre-Dame de Guadalupe; l'impitoyable Hidalgo, curé de Dolores, paraît sur la scène; l'assassinat et le pillage marchent à sa suite. La barbarie de ce chef exaspère les populations espagnoles, justifie leurs représailles et empêche les créoles respectables de se joindre aux insurgés. Hidalgo est pris et fusillé.

Après son supplice, la guerre dite de l'indépendance se transforme en une sorte de chouannerie. Des haines et des passions nouvelles viennent se joindre aux haines et aux passions qui avaient paru au commencement de la lutte, et l'enveniment de plus en plus. Rayon, l'un des chefs des insurgés, a le premier la pensée de régulariser la révolution, en lui donnant un gouvernement. Une junte nationale, composée de cinq membres, est établie à Zitacuaro; elle dresse une sorte de plan de constitution ultra-libérale, dans lequel elle invite Ferdinand VII, qu'elle reconnaît encore en qualité de souverain légitime, à venir régner sur la Nouvelle-

[1] Voyez la note à la fin du volume.

[2] *Gachupinos* était le sobriquet par lequel les Indiens désignaient communément les Espagnols. Ce mot signifie *qui pique du pied;* c'est une allusion aux éperons des cavaliers castillans.

Espagne. La junte envoie son programme au vice-roi Venegas, qui le fait brûler publiquement par le bourreau.

Bientôt après, Morelos devient le principal champion de l'indépendance. Divers succès contre les Espagnols marquent ses débuts; quelquefois aussi le sort des armes lui est contraire; royalistes et patriotes ont tour à tour leurs jours de représailles et de vengeances. Le pays est converti en une vaste arène où l'on s'entre-déchire. Morelos, auquel ses partisans ont conféré la dictature, aspire à établir un semblant d'ordre; il convoque un congrès national, qui s'ouvre à Chilpanzingo, le 13 septembre 1813. Cette assemblée proclame l'*indépendance du Mexique*. Le sort des armes cesse d'être favorable à Morelos; il lutte énergiquement contre la mauvaise fortune, mais ses revers ne finissent qu'avec sa vie; il est pris par les Espagnols et fusillé le 22 décembre 1815. Sa mort brise le lien qui unissait les diverses fractions du parti de l'indépendance, les provinces s'isolent, le désordre se généralise et devient épouvantable; Teran, l'un des généraux indépendants, dissout le congrès. Le vice-roi Apodaca, successeur de Venegas, estime le moment favorable pour offrir aux hommes honorables qui avaient pris part au mouvement, une amnistie pleine et entière. Elle est acceptée, notamment par Teran, Rayon et Bravo, qui avaient été les principaux lieutenants de Morelos, et elle est loyalement tenue des deux côtés.

La direction du parti de la révolution tombe alors aux mains d'hommes que leur férocité rend les objets de l'horreur de tous les partis; Torres, prêtre, qui a quitté la soutane pour revêtir la casaque du partisan, surpasse en cruauté les autres chefs des démagogues; ses moyens d'action sont le pillage et l'assassinat.

Sur ces entrefaites, l'Espagnol Xavier Mina arrive au Mexique. C'était un homme très-jeune encore, d'une nature généreuse et ardente, que les utopies libérales de l'époque avaient séduit; il ne rêvait qu'émancipation de l'humanité,

et, comme tous les gens de l'école à laquelle il appartenait, il était sans cesse préoccupé *du droit*, et ne songeait guère *au devoir*. Il avait pris part à la grande lutte des Espagnols contre Napoléon; captif des Français et enfermé à Vincennes, il en était sorti après la conclusion de la paix en 1814; mais ses idées avancées l'ayant rendu suspect à la cour de Ferdinand VII, il s'était décidé à aller offrir ses services *aux opprimés du nouveau monde.*

Mina débarque au Mexique, à Soto la Marina, le 15 avril 1817, pour se mettre à la tête du mouvement révolutionnaire. Mais, Espagnol, il tient à conserver à sa patrie le grand royaume américain, en y établissant un gouvernement constitutionnel; la séparation absolue n'entre pas dans ses plans. La majorité des créoles suspecte ses intentions et ne se joint pas à lui; les guérillas éparses, qu'il se flattait de voir accourir sous ses drapeaux, n'arrivent pas. Il réussit cependant à se mettre en rapport avec les insurgés du Baxio, commandés par don Christoval Nava, et avec plusieurs autres patriotes. Quelques succès brillants marquent ses débuts, mais bientôt l'avantage reste aux troupes royalistes. Mina est pris et fusillé le 11 novembre 1817. Il était âgé de vingt-huit ans; quelques mois passés au milieu des démagogues avaient suffi pour lui enlever ses illusions.

Après la mort de ce jeune chef, les troupes royales poursuivent leurs succès; au mois de juillet 1819, la révolution était descendue dans les derniers bas-fonds de la société; elle ne tenait plus aucune des places fortes du pays; quelques guérillas isolées rôdaient encore dans les districts des montagnes, et le vice-roi Apodoca pouvait écrire à Madrid que l'insurrection aux abois touchait à sa dernière heure.

Cependant les événements qui se passent en Europe ont un funeste retentissement dans le nouveau monde, et y réveillent les passions momentanément assoupies.

En 1820, on reçoit au Mexique la nouvelle du soulève-

ment de l'Espagne et du rétablissement de la constitution des cortès. Aussitôt la révolution relève la tête; divers partis se forment, le plus modéré se prononce pour la *monarchie constitutionnelle;* le second, pour la *république fédérative,* à l'instar de celle des États-Unis; le troisième, pour la *république une et indivisible,* avec un seul pouvoir central.

Au milieu de ce conflit d'opinions, le vice-roi Apodoca veut assurer à Ferdinand VII un asile au Mexique et la couronne de ces magnifiques contrées; et son plan ne pouvant être exécuté que par l'armée, il met à sa tête don Augustin Iturbide, né en Michoacan, d'une famille créole considérable, et qui avait déjà servi en chef contre les insurgés au commencement de la révolution.

La défection d'Iturbide ne se fait pas attendre; le 24 février 1821, il proclame le fameux *plan d'Iguala,* par lequel il déclare le Mexique *monarchie constitutionnelle indépendante de l'Espagne,* et appelle au trône, avec le titre d'empereur, Ferdinand VII, ou, à son défaut, l'un ou l'autre des Infants de la maison de Bourbon. Le programme d'Iturbide excite de l'enthousiasme dans la majorité de la population; il est adopté par Juan O'Donoju, partisan du mouvement révolutionnaire espagnol, et que les derniers événements ont fait succéder à Apodoca, en qualité de vice-roi. O'Donoju conclut avec Iturbide le traité de Cordova, par lequel il reconnaît l'indépendance de la Nouvelle-Espagne, et livre à l'armée mexicaine la capitale du pays. Les insurgés établissent à Mexico une régence de cinq membres et une junte qui en compte trente-six; elle nomme Iturbide président de la régence, et lui confère les fonctions de généralissime et de grand amiral.

Les cortès sont convoquées pour le 24 février 1822. Dès leurs premières séances, trois partis s'y dessinent nettement: les *bourbonnistes,* qui veulent que les droits de la maison d'Espagne soient respectés; les *républicains* et les *iturbistes,* lesquels ont la prétention de faire monter leur héros sur le

trône. Bientôt on apprend que les cortès de Madrid ont déclaré nul le traité de Cordova; cet acte amène la dissolution du parti *bourbonniste*, qui disparaît alors complétement. Les *républicains* et les *iturbistes* restent seuls en présence; les premiers veulent organiser un soulèvement contre le président généralissime; mais les seconds les préviennent; un formidable mouvement populaire a lieu dans les rues de Mexico; le 22 mai 1822, Iturbide est proclamé empereur, sous le nom d'Augustin Ier, et sa famille est déclarée famille impériale; le congrès sanctionne l'élection, sous la pression du peuple.

Cependant Iturbide sait qu'il compte de nombreux ennemis dans ce congrès; il le dissout et y substitue une *junte instituante*, composée uniquement de ses créatures. Toutefois, rien n'est plus éphémère que la popularité; au bout de quelques semaines, le nouvel empereur a perdu la sienne. Le général Santa-Anna, commandant de la Vera-Cruz, se prononce le premier contre lui; Victoria, ancien lieutenant de Morelos, qui n'a point été compris dans l'amnistie, et qui, depuis la mort de son chef, a vécu errant dans les bois et dans les déserts, Victoria se joint à Santa-Anna. L'insurrection contre l'empereur se répand dans toutes les provinces, les chefs militaires se mettent à sa tête. Iturbide convoque l'ancien congrès qu'il avait dissous, et abdique le 20 mars 1823. L'assemblée le condamne à l'exil en Italie, en lui assurant une pension de vingt-cinq mille piastres, et le 11 mai l'ex-empereur met à la voile avec sa famille.

Le congrès reprend ses travaux interrompus pendant le règne de dix mois du prince détrôné, et pose les bases de l'organisation fédérative de la république mexicaine; mais un grand nombre de provinces se prononcent contre cette assemblée, la déclarent illégale, comme ayant outre-passé le terme de son mandat, et réclament de nouvelles élections.

Au milieu du désordre qui résulte de cette situation, on apprend qu'Iturbide a quitté l'Italie pour se rendre en An-

gleterre; le congrès s'empresse de le déclarer traître, proscrit et hors la loi, ainsi que tous ses adhérents, s'il osait se permettre de poser le pied sur le territoire mexicain.

En effet, l'ancien empereur, parti de Southampton, sur un bâtiment anglais, le 11 mai 1824, arrive au Mexique, comptant réunir autour de sa personne de nombreux adhérents, et y répéter l'audacieuse entreprise de l'île d'Elbe; au lieu de cela, il y parodie la catastrophe de Murat. Le général Felipe de la Garza, commandant de Soto la Marina, s'empare de lui au moment où il débarque, et peu de jours après Iturbide est fusillé.

Le congrès proclame la république fédérative, nomme les généraux Guadalupe Victoria et Bravo président et vice-président, et se sépare. Une nouvelle assemblée s'ouvre au commencement du mois de janvier 1825.

En cette même année, les Mexicains s'emparent de Saint-Jean d'Ulloa, dernier point occupé par l'Espagne sur la terre ferme; la famine oblige le brave général Coppinger, qui défend la place, à capituler. Les républicains veulent faire de la propagande armée au dehors et s'emparer de l'île de Cuba; mais Vivès, qui y commande, saisit le fil de la conjuration, et arrête les complices; l'entreprise avorte. L'Angleterre est la première à reconnaître la fédération mexicaine; plusieurs puissances imitent son exemple.

En 1826, toutes les républiques, jadis colonies espagnoles, sont conviées au grand congrès de Panama, pour s'y occuper de leurs intérêts communs; les députés du Mexique, du Guatemala, de la Colombie et du Pérou, sont les seuls qui se présentent à la réunion; ils concluent un traité de confédération entre les quatre États, et bientôt les maladies engendrées par le climat les obligent à se séparer.

Cependant, les passions les plus diverses continuent à fermenter au sein de la jeune république. Les Mexicains, en copiant la constitution fédérale des Anglo-Américains, n'avaient pu transporter chez eux l'esprit qui vivifie les insti-

tutions de ces peuples. Ils s'embarrassent dans les rouages du double gouvernement des États particuliers et de l'union en général; l'anarchie se perpétue dans la Nouvelle-Espagne. Sous prétexte de sauvegarder les droits de l'État, le congrès veut s'immiscer dans les affaires de l'Église, régenter les évêques et les congrégations religieuses. Une conjuration, qui paraît avoir eu de vastes ramifications, en résulte; son but est de rétablir dans leurs droits la religion et la royauté; le moine Arenas, l'âme de l'entreprise, est arrêté; on ne parvient à lui arracher aucun aveu. Il est fusillé le 2 juin 1826.

Deux grands partis, ayant l'un et l'autre des accointances avec la franc-maçonnerie, commencent à se dessiner au Mexique à cette même époque, et bientôt ils forment deux clubs très-nombreux. Le premier, dit des *escoceses*, parce qu'il se rattache au rite écossais, reconnaît en qualité de chef le général Bravo; il se compose de l'élite de la société mexicaine, des modérés de la révolution, qui veulent le respect de la loi et des droits acquis; le second porte le nom de *yorkinos*, à cause de son affiliation à une loge de New-York; il compte parmi ses membres les radicaux, les républicains avancés, lesquels, comme les sans-culottes du temps de la Terreur, ont sans cesse à la bouche le mot *salut public*, et font appel aux passions populaires et à l'armée.

Ces nouveaux éléments de désordre bannissent du sol mexicain la sécurité et la paix; le commerce et l'industrie tombent dans une langueur mortelle, les champs restent incultes, l'administration ne fonctionne plus; l'État éprouve le contre-coup de la misère générale, il est obligé de contracter un emprunt à de déplorables conditions, pour parer à la banqueroute.

En 1827, le gouvernement espère porter remède au mal en décrétant la fermeture des deux clubs. Les yorkinos ne tiennent aucun compte de cet ordre; ils déclarent la patrie en danger, continuent à se réunir et exigent l'expulsion im-

médiate de tous les Espagnols, et la confiscation de leurs propriétés.

Exaspéré de cette sauvage proposition, Bravo, le vice-président et le chef des escoceses, accuse le président Victoria d'être secrètement de connivence avec les yorkinos, et de n'avoir pas su assurer l'exécution du décret qui ordonnait la fermeture de leur club. Puis il se réunit à quelques généraux révoltés dans la petite ville de Tulancingo.

Victoria se déclare alors ouvertement pour les yorkinos, et confie le commandement des troupes de la république au général Guerrero, le chef reconnu du parti extrême. Celui-ci oblige Bravo et ses partisans à se rendre.

Cependant, les escoceses comptent deux voix de plus au congrès que leurs adversaires; ils en profitent pour porter à la présidence Pedraza, ancien ministre de la guerre, homme d'un caractère modéré et conciliant.

Irrités de cette élection, les yorkinos se mettent en révolte ouverte. Le général Santa-Anna, qui leur est dévoué et qui commande la province de la Vera-Cruz, s'empare de la forteresse de Perote, et proclame Guerrero président de la république. Le congrès déclare ce dernier hors la loi; il se retire aux environs d'Oaxaca, et l'insurrection semble apaisée.

Les yorkinos savent bien vite la faire revivre, en exploitant les passions populaires et en renouvelant la demande d'expulser les Espagnols, dont ils convoitent les richesses.

Un mouvement anarchique a lieu; la populace, servile instrument des meneurs patriotes, proclame Guerrero président de la république; celui-ci accepte et s'empresse d'organiser la force armée. Le 2 décembre 1828, la guerre civile éclate à Mexico; on se mitraille dans les rues, on se fusille du haut des terrasses des maisons. Le 4, l'insurrection reste maîtresse de la place; le général Victoria pactise avec elle; on procède au pillage des bazars, des palais, des maisons; en quelques heures, cinq cents des plus riches

familles de Mexico se voient réduites à la misère. Le président Pedraza abdique et quitte le pays.

En dépit de l'opposition de quelques-unes des provinces, les rebelles établissent une junte provisoire, à la tête de laquelle ils placent Victoria. La révolte triomphe sur tous les points; Santa-Anna se déclare pour elle. Le congrès, qui s'ouvre le 1er janvier 1829, confirme la nomination de Guerrero en qualité de président, et nomme Bustamente vice-président. Le succès des yorkinos est complet; ils font voter, le 20 mars 1829, un décret qui condamne les familles espagnoles, même celles qui n'ont plus aucun rapport avec la mère patrie, à quitter le territoire de la République avant trois mois révolus.

Tandis que ces événements se passent dans le nouveau monde, la révolution est domptée pour un temps en Espagne. Ferdinand VII veut reconquérir ses colonies du continent américain. Le commandement de l'expédition est confié au brigadier don Isidore Barradas, qui se dirige d'abord vers l'île de Cuba, où il ne trouve pas les renforts sur lesquels il avait compté; cependant il va prendre terre, le 27 juillet, à Cabo-Rojo, près de Tampico, espérant qu'une partie considérable de la population indigène, fatiguée de révolutions et d'anarchie, viendra se réunir à lui. Mais tous ceux qui regrettent l'ancien ordre de choses, glacés par la terreur, n'osent pas bouger. Guerrero se fait décerner la dictature, pour expulser les étrangers; Santa-Anna le prévient, il vole à la Vera-Cruz et appelle les populations aux armes; le 11 septembre, Barradas est obligé de capituler.

Après ce succès, le Mexique tourne de nouveau sa fièvre révolutionnaire contre lui-même. Le prestige de Guerrero s'efface, Santa-Anna devient l'idole du jour. Le congrès dépose le premier, comme frappé d'incapacité morale, et laisse à la tête du gouvernement Bustamente, avec son titre de vice-président. L'action des sociétés secrètes perpétue la faiblesse et la misère. L'autorité essaye d'opposer une

digue aux progrès du mal en adoptant des allures militaires et dictatoriales, grâce auxquelles les années 1830 et 1831 se passent sans nouvelles révolutions. Alaman, ministre de l'intérieur, profite de ce temps de repos ou plutôt de lassitude générale, pour remettre quelque ordre dans l'administration financière, et pour protéger le clergé contre les entreprises des adeptes de la franc-maçonnerie.

Toutefois, il n'était plus dans les destinées du Mexique de rester longtemps tranquille; le désordre permanent était devenu pour lui l'état social habituel.

Une nouvelle insurrection éclate dans les provinces méridionales; elle est fomentée par Guerrero, qui réclame son titre de président de la république. Bustamente le déclare traître à la patrie, le met hors la loi, et fait marcher contre lui une armée que commande Nicolas Bravo. Plusieurs des États de la Confédération se déclarent pour Guerrero; le gouvernement, aux abois, se défait alors de celui-ci par trahison; on achète, moyennant cinquante mille pesos d'argent, un capitaine sarde nommé Picalunga, ami du proscrit, et qui, pour ce prix, consent à l'attirer chez lui en l'invitant à dîner, et à le livrer à ses ennemis. Ce marché de Judas s'accomplit, et Guerrero est fusillé à Acapulco. Sa mort arrête pour un moment la révolte.

Les journaux ne tardent pas à réveiller l'esprit d'opposition. Tout fait présager déjà un mouvement populaire, lorsque la conduite dictatoriale du général Yuclan, l'*alter ego* de Bustamente, et qui commande les troupes de l'État de Xalisco, met en alarmes la ville de Guadalaxara, chef-lieu de cette province. La législature de Xalisco et le gouverneur de Guadalaxara se retirent à Lagos, et portent plainte au gouvernement central, qui se borne à adresser à Yuclan une paternelle admonition.

Une nouvelle insurrection s'ensuit. Elle éclate le 2 janvier 1832 à la Vera-Cruz, parmi les officiers de tout grade, qui font supplier Santa-Anna de prendre la direction du mou-

vement. Il s'empresse d'arriver et de mettre la ville sur le pied de défense. Le gouvernement envoie contre lui quatre mille hommes, sous le commandement du général Calderon; celui-ci a d'abord quelque succès, et commence le blocus de la Vera-Cruz; mais bientôt son armée, décimée par la fièvre jaune, se démoralise et se dissout. Les États de Tamaulipas et de Tampico se déclarent pour Santa-Anna; il se porte vers Mexico, et entame avec le gouvernement une négociation à la suite de laquelle Pedraza est rappelé des États-Unis, où il s'était retiré, et rétabli, jusqu'au 1er avril 1833, dans ses anciennes fonctions de président.

Santa-Anna est acclamé successeur de Pedraza; en arrivant au pouvoir, il inaugure l'ère du soi-disant progrès et du triomphe du libéralisme démocratique; il proclame la liberté absolue des cultes et de la presse, et l'abolition des priviléges du clergé.

On est fatigué de la succession non interrompue de révoltes qu'on est obligé d'enregistrer lorsque l'on s'occupe de l'histoire moderne du Mexique, de ce pays qui, depuis quarante ans, a été l'objet des tendres sympathies de tous les libres penseurs.

Une rébellion qui éclate dans l'État de Valladolid, et que dirige le colonel Esclada, semble devoir prendre d'effrayantes proportions; la dictature est conférée à Santa-Anna; les deux partis arment et sont au moment d'en venir aux mains, lorsque le choléra éclate avec fureur, et les paralyse jusqu'au mois de septembre. Puis, la victoire se déclare pour Santa-Anna; vainqueur, il ménage ses ennemis, et semble disposé à inaugurer une politique différente de celle qu'il a suivie jusqu'alors. L'insurrection reparaît dans les provinces du Sud, sous la direction du général Bravo, qui, vaincu à son tour, est obligé de déposer les armes.

Cependant, deux grands partis continuent à diviser le pays : l'un, voulant une démocratie fédérative révolutionnaire; l'autre, un pouvoir centralisé, régulier, s'appuyant

sur l'influence de l'Église et de l'aristocratie. Santa-Anna finit par se déclarer ouvertement pour le second. Le 31 mai 1834, il dissout les chambres, annule les décrets portés contre les prêtres et les Espagnols, rouvre les églises qui sont restées fermées depuis les derniers troubles, et comprime en tous lieux les soulèvements démocratiques. La réaction est complète. Un nouveau congrès se réunit, tout en conservant les formes républicaines; il centralise le pouvoir à Mexico, et se prononce énergiquement en faveur du maintien de la religion catholique.

Tandis que ces événements s'accomplissent, le Texas, la plus orientale des provinces du Mexique, se dispose à s'en séparer et à proclamer son indépendance.

L'Espagne avait méconnu la valeur de cette vaste et fertile contrée; le Mexique la jugeant indigne de former un État séparé dans sa confédération, ne s'était pas occupé d'elle, et l'avait laissé coloniser par les Américains du Nord, sous la direction de Stephen Austin.

Les Texiens, partisans du système fédératif, se déclarent contre la centralisation établie par la dernière révolution; ils prennent les armes, demandent à constituer un État séparé, et font l'énumération de leurs griefs dans une pétition présentée au congrès, et à laquelle celui-ci ne daigne pas faire la moindre attention. Les Texiens, poussés à bout, arborent l'étendard de l'insurrection dans les plaines de San-Jacinto, le 16 août 1835; ils confient le commandement de leurs forces à Samuel Houston, et demandent à leurs voisins de la Louisiane des secours qui leur sont accordés.

La lutte s'engage; les Mexicains, commandés par le général Cos, sont battus dans quelques escarmouches. Les délégués du Texas se réunissent pour une *consultation générale;* un gouvernement provisoire est établi (novembre 1835); le colon Henri Smith est mis à sa tête; Houston s'empare de la place de Béjar, et à la fin de l'année il n'y a plus un soldat mexicain dans la province.

Le 1er février 1836, Santa-Anna envahit le Texas avec une armée de six mille hommes; les Mexicains remportent d'abord plusieurs avantages signalés; mais ces revers ne découragent pas les Texiens : ils se proclament indépendants, improvisent une constitution et créent un pouvoir exécutif par intérim. Le général Houston feint habilement une retraite pour attirer l'ennemi sur ses pas. Santa-Anna, qui se croit le premier capitaine de l'époque et se donne à lui-même le titre de Napoléon de l'Occident, le poursuit; les deux armées se rencontrent le 20 avril à San-Jacinto. La bataille s'engage, la déroute des Mexicains est complète; Santa-Anna, prisonnier, est obligé de signer, le 14 mai, le traité de Velasco, et de reconnaître l'indépendance du Texas. Houston, élu président de la nouvelle république, devient promptement impopulaire. En 1838, Mirabeau Lamar lui succède, et sous son gouvernement la constitution démocratique du pays prend sa forme définitive.

Après une assez longue captivité, Santa-Anna, rendu à la liberté, retourne au Mexique. Son prestige a entièrement disparu. Bustamente est élu président; des insurrections en Californie, à San Luis de Potosi, dans le Nouveau-Mexique et au Yucatan, éclatent au commencement de son administration; elles sont assez promptement étouffées. Il lance contre le Texas un manifeste belliqueux, qui reste à l'état de lettre morte, car le désordre affreux ou plutôt encore la désorganisation complète à laquelle le Mexique est livré, ne lui permettent pas de donner suite à des projets de conquête. Le gouvernement, pour se procurer de l'argent et parer au jour le jour à l'épuisement radical des finances, en est réduit à des expédients qui rentrent bien plutôt dans les habitudes d'une horde de brigands que dans les attributions d'une autorité régulièrement constituée. Il pille et rançonne les étrangers, les accable d'avanies et confisque leurs revenus. Il emploie la rapine, la banqueroute, les extorsions criardes, et ne recule devant aucun genre de tur-

pitude. De semblables exemples ne sont pas perdus pour la population indigène; elle marche sur les traces de ses chefs: il n'y a plus au Mexique de sûreté ni pour les biens ni pour les personnes.

Beaucoup de Français sont victimes de ces indignités. Le gouvernement de la France fait signifier par son ministre, le baron Deffaudis, son ultimatum à la république. Six cent mille piastres sont réclamées à titre d'indemnité; on demande la destitution et la punition des officiers et magistrats coupables envers les Français, et pour ceux-ci le droit, que leur garantissent les traités antérieurs, de s'établir sur le territoire mexicain et d'y commercer librement, l'exemption des impôts extraordinaires de guerre et de tous les emprunts forcés auxquels ils ont été soumis, contrairement aux conventions qui règlent les rapports des deux États.

Ces demandes si modérées sont repoussées avec hauteur; le gouvernement mexicain fait traîner la négociation, comptant gagner ainsi l'époque des tempêtes et de la fièvre jaune, et il a soin de lancer dans le public d'insolents manifestes contre la France, afin de soulever les populations.

Lorsque le terme fixé par l'ultimatum est écoulé, les ports de la république sont déclarés en état de blocus; le baron Deffaudis est ramené en Europe, et une escadre part du port de Brest le 31 août 1838, sous le commandement de l'amiral Baudin; le prince de Joinville est au nombre des capitaines de la flotte.

L'escadre arrive devant la Vera-Cruz dans les derniers jours d'octobre. L'amiral envoie encore à Mexico le contre-amiral Leray, pour entamer une négociation; celui-ci n'obtient que de vaines protestations.

Enfin, le 27 novembre, à midi précis, dernier terme accordé, les Français ouvrent le feu contre le fort de Saint-Jean d'Ulloa, principale défense de la Vera-Cruz, et réputé imprenable. Au bout de vingt-quatre heures il se rend, car la poudrière ayant sauté, il ne pouvait plus tenir. La chute

de Saint-Jean d'Ulloa entraîne celle de la Vera-Cruz elle-même. Le gouvernement mexicain, pour répondre à ce fait d'armes, bannit, par un décret du 1er décembre, les Français établis sur le territoire de la république.

Les partis qui désolent le pays continuent leurs menées, même en présence des dangers dont les menace la guerre avec l'étranger. Les centralistes et les fédéralistes se disputent le pouvoir, les insurrections se multiplient, elles gagnent même les rues de Mexico. Santa-Anna, qu'on croyait oublié, reparaît encore une fois sur la scène, et la faveur publique le porte au pouvoir.

La France avait refusé, avant la guerre, la médiation de l'Angleterre; elle l'accepte après la victoire, et, malgré quelques difficultés que cherche encore à susciter la mauvaise foi du gouvernement mexicain, la paix est bientôt signée.

La guerre civile recommence aussitôt après entre les deux grands partis qui divisent le pays et qui se disputent le pouvoir. Elle s'est toujours poursuivie depuis avec des chances diverses, et n'a eu d'autre résultat que de rendre le gouvernement impossible et de faire tomber enfin l'autorité publique aux mains d'un Juarès. Les événements qui se sont succédé au Mexique durant les dernières années sont trop près de nous pour entrer dans le domaine de l'histoire. Dans les temps les plus récents, la révolution, se parant du beau nom de liberté, a recommencé ses persécutions contre l'Église, et s'est emparée des biens du clergé, estimés à plus d'un milliard et demi de francs. En moins d'une année, ces richesses ont été gaspillées, suivant l'invariable coutume des gouvernements prétendus libéraux, qui dépouillent d'abord l'Église, sous prétexte de subvenir aux besoins de l'État. Enfin, on a vu les chefs de ces gouvernements éphémères vendre à l'étranger des portions du territoire national, et ne pas même reculer devant le vol à main armée, pour se procurer de l'argent.

A aucune époque le Mexique ne s'est trouvé dans d'aussi

déplorables conditions qu'actuellement. Voici l'exposé que vient d'en faire un correspondant fidèle et parfaitement renseigné :

« La situation intérieure de ce pays est affreuse, et elle empire de jour en jour. Il y a des voleurs sur tous les grands chemins et dans les rues même de Mexico. Les partis politiques se disputent les chefs de bandes et recherchent leur amitié pour les attirer à eux; le gouvernement lui-même leur prodigue ses caresses et ses faveurs. Presque chaque jour on apprend que les voitures publiques ont été arrêtées. L'assassinat et le vol sont devenus choses ordinaires. Le gouvernement est sans argent, malgré ses spoliations; le commerce est anéanti, la banqueroute est à l'ordre du jour.... La guerre civile exerce ses fureurs; le pays, tiraillé en sens contraires, livré à l'anarchie, est témoin de scènes horribles inconnues dans les contrées civilisées.

» Des hordes de brigands sillonnent les provinces, et arrivent jusqu'aux portes de la capitale; elles commencent par s'emparer des chevaux et des bestiaux qu'elles rencontrent et des produits de la terre; puis elles tombent sur les habitants sans défense, mettent les maisons à sac et font subir aux femmes les plus affreux outrages.

» On a vu de ces brigands accabler de coups des mères qui, par leurs supplications et leurs larmes, essayaient de sauver l'honneur de leurs filles; les bandits les laissaient gisantes à terre, les bras cassés et les jambes brisées.... Ils ne respectent rien, ils tirent sans provocation sur ceux qu'ils rencontrent, simplement pour satisfaire leur soif de sang.... Voilà ce que le gouvernement est impuissant à empêcher; il s'en console en faisant dire que les brigands sont des réactionnaires....

» On calcule qu'il faudrait exécuter dix mille bandits pour rendre la sécurité aux routes et aux campagnes. »

Tels sont, en dernière analyse, les résultats de l'*affranchissement* du Mexique si pompeusement proclamé par le

libéralisme moderne. Un tel état de choses détache de la forme républicaine ceux qui sont fatigués de l'anarchie et les ramène vers la royauté, cela s'explique. Quels seront les résultats de l'expédition qui a lieu au moment où nous écrivons? Notre siècle de progrès saura-t-il établir un gouvernement durable au Mexique, aujourd'hui si pauvre, si dégradé, et cependant si libéralement doté par la Providence? Les hideux résultats des entreprises contre l'Église ouvriront-ils les yeux des Mexicains? Comprendront-ils que certaines doctrines, qui promettent la liberté, la richesse et la puissance, ne donnent en réalité que le désordre, la misère et la servitude; sauront-ils de quel côté il faut se tourner pour trouver la force, la stabilité et la prospérité?

FIN.

APPENDICE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Les Mexicains avaient un grand nombre de poésies : les unes étaient des hymnes en l'honneur des dieux; d'autres des chants historiques ou lyriques. On les chantait en s'accompagnant de deux instruments nommés *teponaztli* et *tlapahuehuetl* et en dansant une espèce de ronde. — Les traductions des poëmes de Netzahualcoyotl que nous donnons ici sont tirées de l'intéressante collection Ternaux-Compans :

1° STANCES.

1 Je veux chanter un instant,
Puisque l'occasion se présente et que j'en ai le loisir.
J'espère qu'on m'écoutera favorablement;
Mon intention mérite cette faveur.
Je commence mon chant,
Ou, pour mieux dire, mes gémissements.

2 Et toi, cher ami,
Sois sensible à la beauté de ces fleurs.
Réjouissons-nous ensemble,
Bannissons les soucis que cause la terreur;
Si le plaisir est mesuré,
Une triste existence a son terme.

3 Je ferai résonner en chantant
L'instrument sonore et harmonieux;
Toi, en jouissant des fleurs,
Danse et célèbre le Dieu puissant.
Profitons de la gloire présente,
Puisque la vie est passagère.

4 D'Ocblehacan tu as choisi
La noble cour pour te fixer. Quand tu l'as possédé (*Ocblehacan*),
Tu as voulu que tes trônes
Fussent ornés de riches tapisseries; d'où je conclus
Que dans une vaste proportion
L'empire s'augmentera et croîtra en renommée.

5 Prudent Oyoyotzin,
Roi célèbre, monarque sans rival,
Jouis du bonheur présent;
Puisque le printemps te l'offre, saisis-le :
Un jour viendra
Où tu chercheras le plaisir et la gaieté.

6 Alors ta destinée
T'arrachera le sceptre de la main,
La lune de ton bonheur diminuera,
Tu ne seras plus si vaillant ni si glorieux;
Alors tes serviteurs
Seront dépouillés de tout bien.

7 Dans de si tristes circonstances,
Les seigneurs de ta race,
Qui font la force des princes,
Ceux qui sont d'une noble naissance,
Abandonneront ta capitale
Et goûteront l'amertume de la pauvreté.

8 Ils conserveront le souvenir
De ta grandeur passée, objet de l'envie de tous,
De tes victoires, de tes triomphes.
A ta gloire, à ta majesté disparues
Comparant leurs malheurs,
De leurs larmes ils formeront des mers grossies.

9 Ces descendants,
Qui te servent de parures et de couronnes,
Se voyant privés de toi,
Émigreront à Culhuacan comme des étrangers;
Et regardés comme tels à cause de leurs malheurs,
Leurs maux n'en seront que plus cruels.

10 Cette race puissante,
Digne de mille couronnes et de mille honneurs,
Sera négligée par la renommée;
Les nations ne garderont le souvenir
Que de ceux qui gouvernèrent avec justice
Les trois capitales qui honorent l'empire :

11 Dans la célèbre Mexico,
Montezuma, la bravoure indienne par excellence;
Dans l'heureuse Culhuacan,
Netzahualcoyotl, qui gouverne;
A Acatalpan la forte,
Totoquil, que cette ville doit à la fortune.

12 Mais je ne crains pas que l'on oublie
La bonne administration de ton règne,
Tandis que tu occupais
Ce trône où tu fus placé par la main
Du Maître du monde,
Auteur de merveilles sans égal.

13 Jouis donc dans le plus parfait bonheur,
Netzahualcoyotl, de ce que tu possèdes encore :
Jouis des fleurs de cet agréable
Jardin; couronne ton front illustre;
Écoute mon chant qu'accompagne la lyre,
Et dont le but est de te plaire.

14 Les plaisirs de cette vie,
Les victoires, les honneurs, ne nous sont que prêtés;
Ce sont de faux biens,
Revêtus seulement d'une apparence de réalité;
C'est une si grande vérité,
Que tu ne peux te dispenser de répondre à cette question :

15 Qu'est devenu Cihuapan,
Quautzinte-Comtzint le vaillant,
Et Conahuatzin?
Que reste-t-il d'eux tous?
La réputation, et encore peut-être!
Ils sont passés dans l'autre vie, cela seul est certain.

16 Dieu veuille que nous,
Que retient encore le lien fragile de l'amour,
Qui thésaurisons l'amitié,
Nous voyions le glaive cruel de la mort,
Puisqu'il n'y a pas de bonheur assuré
Et que la fortune est toujours inconstante!

2° TRADUCTION D'UNE PIÈCE DE VERS DE NETZAHUALCOYOTL.

Les pompes passagères de ce monde sont comme les saules verts, qui, bien qu'ils arrivent à un âge avancé, finissent par être consumés par le feu; la hache tranchante les renverse, un ouragan les déracine, la vieillesse et la décrépitude les courbent et les déracinent.

La pourpre ressemble à la rose par sa couleur et par sa destinée. La beauté de toutes deux dure tant que les chastes boutons conservent avec soin les gouttes bienfaisantes que l'aurore leur verse en riches perles; mais à peine le Père des vivants dirige-t-il sur elles le plus léger rayon de sa lumière, qu'il les dépouille de leur richesse et de leur beauté; elles se fanent et perdent les couleurs purpurines dont elles se paraient avec orgueil. Les délicieuses républiques des fleurs n'ont qu'une courte existence : celles qui le matin déploient avec orgueil les fastueuses richesses de leur pouvoir, pleurent le soir la triste chute de leur empire et les calamités qui les font périr, la tristesse, la mort et le tombeau. Toutes les choses de la terre ont un terme; au milieu de la plus joyeuse carrière de leurs gloires et de leurs beautés, leur souffle s'arrête, elles tombent et sont précipitées dans la fosse. La terre, sur toute sa surface arrondie, n'est qu'un tombeau. Rien ne peut nous défendre du trépas, la mort est impitoyable. Les fleuves, les ruisseaux, les fontaines, toutes les eaux s'écoulent; aucune ne remonte vers sa source; joyeuses, elles s'avancent rapidement vers les vastes domaines de Tlaloc, et plus elles approchent de ses rivages étendus, plus elles se creusent une triste sépulture. Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui, et l'on ne peut pas être sûr que ce qui est aujourd'hui

sera demain. Les caveaux sont remplis de poudres infectes, qui jadis étaient des os, des cadavres et des corps animés, lesquels, assis sur des trônes, sous des dais, présidaient des assemblées, commandaient des armées, conquéraient des royaumes, possédaient des trésors, étaient l'objet de l'adoration et étaient aveuglés par la majesté, la richesse et le pouvoir : ces gloires ont passé comme la fumée effrayante qui sort du feu infernal du Popocatepetl, sans qu'il reste d'autre monument qui rappelle leur existence, si ce n'est la peau grossière sur laquelle cette histoire est écrite. Hélas! si je vous conduisais dans les détours obscurs de ces panthéons, et si je vous demandais où sont les os du puissant Achalchichitlanextzin, premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxec Mitl, le pieux adorateur des dieux; si je vous demandais où est la beauté incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhtzal, et ce qu'est devenu le pacifique Toplitzin, dernier souverain du malheureux royaume toltèque; si je vous demandais quelles sont les cendres sacrées de notre premier père Xolotl, celles du très-magnifique Nopaltzin et du généreux Tlotzin, et même les cendres encore chaudes de mon père, glorieux et immortel malgré ses malheurs, Ixtlilxochitl enfin; si l'on vous adressait de pareilles questions sur tous nos illustres ancêtres, que répondriez-vous, si ce n'est ce que je répondrais moi-même : *indipohdi*, *indipohdi*, je n'en sais rien, je n'en sais rien; car les premiers et les derniers sont mêlés avec la terre : ce qu'il en est d'eux, il le sera un jour de nous-mêmes et de ceux qui viendront après nous. Aspirons, invincibles princes, guerriers valeureux, fidèles amis, sujets loyaux, aspirons au ciel; car là tout est éternel, rien ne se corrompt. L'horreur du tombeau est un berceau flatteur pour le soleil, et les ombres funèbres sont de brillantes lumières pour les astres. Personne n'a le pouvoir de changer ces célestes peintures; car, de même qu'elles servent immédiatement à l'immense majesté de leur auteur, elles sont cause que nos yeux voient aujourd'hui ce qu'ont vu nos prédécesseurs et ce que verront nos descendants.

3° TRADUCTION D'UN CHANT COMPOSÉ PAR NETZAHUALCOYOTL, SUR LE NÉANT DES GRANDEURS HUMAINES, A L'OCCASION DE LA CHUTE DE L'EMPIRE DE TETZOZOMOC.

Écoutez avec attention les lamentations que moi, le roi Netzahualcoyotl, me parlant à moi-même, je fais sur le sort de l'empire, et que je présente comme exemple aux autres.

O roi inquiet et remuant, lorsque tu auras cessé de vivre, tes vassaux seront ruinés et détruits; ils se verront dans une confusion complète; ce ne sera plus toi qui régneras et qui commanderas, mais le Dieu créateur et tout-puissant.

Quiconque a vu le palais et la cour du vieux roi Tetzozomoc, et combien était florissante et redoutable sa puissance tyrannique, aurait-il pu croire qu'elle lui échapperait, cette puissance aujourd'hui fanée et détruite? Tout ce qu'offre cette vie n'est donc que dérision et tromperie, puisque tout doit s'user et finir.

On se sent ému à la fois de pitié et d'admiration, lorsque l'on considère attentivement la prospérité dont a joui pendant son règne tyrannique le roi Tetzozomoc, ce vieillard caduc, qui, tel qu'un saule nourri de l'humidité de son ambition et de son avarice, s'élevait au-dessus des humbles et des faibles : le printemps lui offrait les prés et les champs fleuris, longtemps il en jouit; mais enfin, lorsqu'il fut rongé des vers et desséché, l'ouragan de la mort survint, le déracina et l'étendit en morceaux sur le sol. Le sort de l'ancien roi Cotzaztli ne fut pas moins terrible, puisqu'il n'est resté aucun souvenir de sa maison et de ses descendants.

Aujourd'hui, par ces chants douloureux, je retrace le souvenir et l'exemple de ce qui arrive dans la saison des fleurs, et la fin du roi Tetzozomoc, quoiqu'il ait goûté longtemps la prospérité. Qui donc, en m'entendant, serait assez dur pour ne pas fondre en larmes? Cette abondance de fleurs variées, de plaisirs somptueux, sont comme des bouquets qui, passant de main en main, finissent par se faner et disparaissent de ce monde.

Fils des rois et des puissants, ouvrez les yeux et méditez avec attention sur le sujet qui sert de thème à mes gémissements et

à mes tristes poésies, en apprenant ce qui arriva au printemps fleuri, et à la fin du roi Tetzozomoc; mais, je le répète, en m'entendant, qui serait assez dur pour ne pas fondre en larmes? Car cette abondance de fleurs variées, de plaisirs somptueux, ne sont que des bouquets qui, passant de main en main, finissent par se faner et disparaissent de ce monde.

Cependant les oiseaux ne cessent de faire retentir l'air de leurs voix mélodieuses; ils jouissent de l'abondance du palais de l'été, et les papillons du nectar de ses fleurs. Tout est comme des bouquets qui, passant de main en main, finissent par se faner et disparaissent de ce monde.

PIÈCE JUSTIFICATIVE
DE LA SECONDE PARTIE.

MANDEMENT DE F. J. DE ZUMARRAGA,
ÉVÊQUE DE MEXICO,
contre l'audience, par lequel il ordonne la *cessatio a divinis*.
(Tiré de la Collection de Ternaux-Compans.)

Nous, F.-Jean de Zumarraga, évêque élu de cette grande ville de Tenuchtitlan, juge spirituel et temporel nommé par l'autorité apostolique, par des bulles adressées aux prélats des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, qui résident dans cette ville, chargé par S. M. I. de l'instruction et de la conversion des Indiens, à vous les très-nobles licenciés J. V. de Matienzo et D. Delgadillo, ainsi qu'à vous Geronimo Ruiz de la Mota, alcade de cette ville, et à tous les ministres et officiers de la justice et à toutes les personnes séculières et ecclésiastiques, salut et bénédiction.

Vous savez très-bien, vous auditeurs et officiers de justice, que, dans la nuit de vendredi dernier, 4 mars, avant l'aurore, vous vous êtes rendus, suivis d'un grand nombre de gens armés, au couvent de Saint-François de cette ville, et vous vous êtes emparés de la personne de Garcia de Llerena et de Christoval d'Angulo, qui s'étaient réfugiés dans ledit monastère et dont l'affaire avait été évoquée par la juridiction ecclésiastique qui leur avait assigné ledit monastère pour prison. Vous les en avez arrachés en chemise et nu-pieds, en les accablant de coups. Vous les avez conduits à la prison publique, où vous les avez chargés de chaînes et où ils ont subi la torture. Je vous ai écrit pour vous sommer de les restituer dans le sanctuaire d'où vous les aviez tirés, et vous vous y êtes refusés. J'ai décerné contre vous mes censures, mais vous les avez méprisées, et vous n'avez pas sollicité l'absolu-

tion. A ces causes, et après avoir consulté les gardiens de Saint-Dominique et de Saint-François, *communi omnium consensu*, si vous persistez dans votre obstination, on cessera de célébrer les offices divins dans cette ville. C'est pourquoi nous vous requérons et exhortons à réparer l'insulte que vous avez faite à l'Église, et à renvoyer dans ce sanctuaire lesdits Garcia de Llerena et Christoval d'Angulo, dans le délai de trois heures. Sinon, comme il est notoire que vous agissez contre les immunités ecclésiastiques, nous ordonnons que tout service divin cessera dans la ville.

C'est pourquoi nous vous faisons signifier les présentes, nous requérons les religieux de ces deux ordres et nous ordonnons à tous curés, prêtres et chapelains de proclamer cette cessation des offices, avec toute la solennité requise. Nous vous citons devant le pape pour rendre compte de votre conduite, et nous vous rendons responsables de tout le mal que causera votre obstination.

Donné dans ladite ville de Tenuchtitlan, le 6 mars 1530.

F. Jean de Zumarraga,

Diego Velazquez, *not. apost.*

NOTE

(SECONDE PARTIE, CHAPITRE XVII).

Le libéralisme moderne a battu des mains lorsque les colonies espagnoles ont proclamé leur indépendance; il a voulu voir dans ce fait la conséquence et le juste châtiment de la conduite de la mère patrie et du crime de *lèse-humanité* qu'elle avait commis. Les conquérants espagnols ont été très-coupables, nous n'avons pas hésité à le reconnaître; mais pourquoi juge-t-on aveo une aussi excessive sévérité la seule couronne de Castille, précisément au moment où elle entrait dans une meilleure voie, tandis que l'on couvro d'un silence absolu les torts plus graves encore d'autres nations?

L'Angleterre, infiniment plus habile que l'Espagne, politiquement parlant, a été moins morale qu'elle lors de l'établissement de ses colonies de l'Amérique du Nord; nous allons essayer de le prouver.

Examinons les faits. Au moment où la Grande-Bretagne fonda ces colonies, la *liberté municipale* avait déjà pénétré dans les lois et dans les mœurs anglaises; les émigrants, qui connaissaient tout le prix de cette liberté, la transportèrent dans le nouveau monde et y formèrent un grand nombre de petites sociétés distinctes, dans lesquelles les franchises communales et provinciales se développèrent à un degré extraordinaire, et qui s'occupèrent chacune de ses propres affaires. Les efforts individuels des émigrants assurèrent le succès de la colonisation et préparèrent la grandeur future des États-Unis. La race anglaise acquit ainsi très-promptement en Amérique une prépondérance marquée sur les autres races européennes.

Donc, nous le redisons encore, sous le rapport politique, la supériorité de l'Angleterre est incontestable. Mais considérons maintenant la question sous son point de vue le plus élevé.

Les conquérants castillans, en accablant les indigènes de traitements indignes, en pillant le nouveau monde comme une ville prise d'assaut, désobéissaiont aux ordres de leur roi; et après les sanglantes orgies de la prise de possession, les efforts de la couronne, des vice-rois, du clergé, des ordres religieux surtout, ont tendu à améliorer le sort des vaincus, à faire reconnaître et respecter leurs droits, à les christianiser. La population indienne échappée au massacre des années de la conquête a fini par se mêler à ses vainqueurs

et par adopter leur religion et leurs mœurs. L'histoire religieuse du Mexique et du Pérou renferme de belles et glorieuses pages.

On ne trouve rien de semblable dans les fastes de l'Amérique du Nord. Jamais les Anglais n'ont daigné se mêler aux *Peaux-Rouges*, jamais ils n'ont fait le moindre effort pour les civiliser ou pour les arracher aux ténèbres du fétichisme. Laissons parler un auteur qu'on ne soupçonnera pas de charger le tableau : « Avant l'arrivée des blancs dans le nouveau monde, » dit M. de Tocqueville [1], « les hommes qui habitent le continent septentrional vivaient tranquilles dans les bois. Livrés aux vicissitudes de la vie sauvage, ils montraient les vices et les vertus des peuples incivilisés. Les Européens, après avoir dispersé au loin les tribus indiennes dans les déserts, les ont condamnées à une vie errante, vagabonde et pleine d'inexprimables misères. Les nations sauvages sont gouvernées par les opinions et les mœurs. En affaiblissant parmi les Indiens le sentiment de la patrie, en dispersant leurs familles, en obscurcissant leurs traditions, en interrompant la chaîne de leurs souvenirs, en changeant leurs habitudes, en accroissant outre mesure leurs besoins, la tyrannie européenne les a rendus plus désordonnés et moins civilisés qu'ils ne l'étaient déjà. *La condition morale et l'état physique de ces peuples n'ont cessé d'empirer, et ils sont devenus plus barbares à mesure qu'ils étaient plus malheureux.....* » — « Je viens de retracer de grands maux, » dit encore M. de Tocqueville; « j'ajoute qu'ils me paraissent irrémédiables. Je crois que la race indienne de l'Amérique du Nord, livrée à l'oppression et à la misère, *est destinée à périr,* et je ne puis m'empêcher de penser que le jour où les Anglo-Américains seront établis sur les bords de l'océan Pacifique, elle aura cessé d'exister. »

Voilà donc, d'après un témoin non suspect, ce que les Anglais et leurs descendants ont fait des peuplades indiennes du continent septentrional; ils les ont traitées et les traitent aujourd'hui encore comme des créatures étrangères à la grande famille humaine. « On dirait, » ajoute à ce sujet l'éminent auteur que nous citons, « que l'Européen est aux hommes des autres races ce que l'homme lui-même est aux animaux. Il les fait servir à son usage, et quand il ne peut les plier, il les détruit. »

L'Amérique n'a d'ailleurs pas été seule le théâtre des cruautés et des injustices de la politique anglaise; cette politique a suivi les mêmes errements dans la plupart des pays où elle a établi sa domination. Les Anglais exploitent aujourd'hui encore de la façon la plus cruelle leurs sujets des Indes orientales, et les font plier sous le joug

[1] *De la démocratie en Amérique*, 4e édit., tome II, pages 266 et suiv.

le plus rude et le plus abrutissant qui se puisse imaginer. La condition de ces magnifiques contrées est-elle plus prospère, nous le demandons, que ne le fut celle du Mexique et du Pérou durant les plus mauvais jours de la domination étrangère? Mais pourquoi parler de pays éloignés? Jetons un regard sur l'infortunée Irlande, sur l'île sœur de la Grande-Bretagne, et nous reconnaîtrons que jamais oubli plus complet du droit et de la justice n'a existé sur la terre.

L'avantage moral est donc du côté de l'Espagne, et celui qui prononce condamnation contre elle doit prononcer la même sentence contre l'Angleterre, à moins de tenir l'habileté pour la première des vertus, et d'admettre que le crime de *lèse-humanité* n'existe que lorsqu'il n'est pas justifié par le succès.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE L'ANAHUAC PENDANT LA DOMINATION TOLTÈQUE, CHICHIMÈQUE ET MEXICAINE.

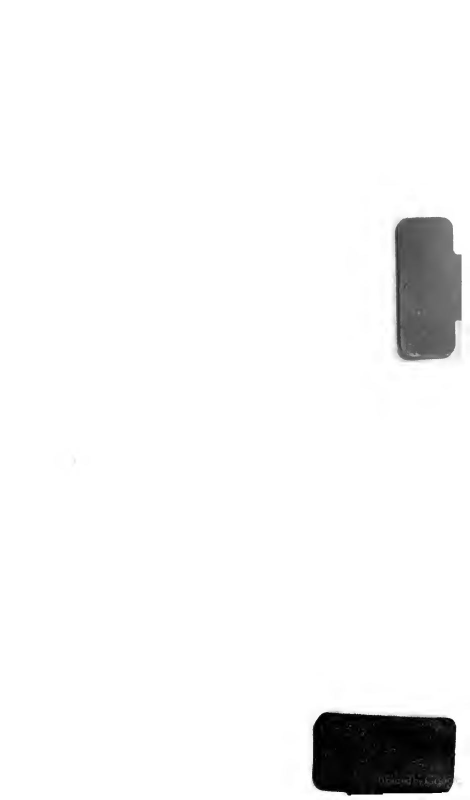
SECONDE PARTIE.

SITUATION DE L'ANAHUAC PENDANT ET APRÈS LA CONQUÊTE ESPAGNOLE.



FIN DE LA TABLE.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8


Digitized by Google

